



HAL
open science

Le substrat préchrétien et la réception arménienne du christianisme

Sarkis Sarkissian

► **To cite this version:**

Sarkis Sarkissian. Le substrat préchrétien et la réception arménienne du christianisme. Religions. Université Paris sciences et lettres, 2017. Français. NNT : 2017PSLEP041 . tel-02106758

HAL Id: tel-02106758

<https://theses.hal.science/tel-02106758v1>

Submitted on 23 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE DE DOCTORAT

de l'Université de recherche Paris Sciences et Lettres
PSL Research University

Préparée à l'École Pratique des Hautes Études

Le substrat préchrétien et la réception arménienne du christianisme

École doctorale de l'EPHE – ED 472

Spécialité : Histoire, textes, documents

Soutenue par :

M. Sarkis SARKISSIAN

le 05.12.17

Dirigée par :

M. Jean-Pierre MAHÉ

COMPOSITION DU JURY :

Mme Ioanna RAPTI,
Directeur d'études à l'EPHE
Sciences religieuses

Mme Taline TER MINASSIAN,
Professeur à l'INALCO

M. Jean-Pierre MAHÉ,
Directeur d'études émérite à l'EPHE
Sciences historiques et philologiques

M. Aram MARDIROSSIAN,
Professeur à l'Université Paris I



École Pratique
des Hautes Études



À mon fils, ARI

Remerciements

Tout d'abord, je veux témoigner ma profonde gratitude au Professeur Jean-Pierre MAHÉ. Ses remarques, ses corrections et surtout ses éclaircissements m'ont permis de perfectionner la thèse et d'aboutir au résultat recherché, qui depuis des années mûrissait dans ma pensée. Mais bien plus, sa présence et son soutien, ainsi que sa volonté de partager ses immenses connaissances et son expérience auront été absolument décisifs pendant mon parcours doctoral.

Ma gratitude s'adresse également à l'École Pratique des Hautes Études (EPHE), dont la qualité de formation m'a donné l'opportunité de réaliser ce doctorat.

Je souhaite adresser mes plus sincères et chaleureux remerciements aux bibliothèques mekhitaristes à Venise et à Vienne, à la bibliothèque BnF, à la bibliothèque Noubar, à la bibliothèque Haigazian et surtout à la bibliothèque personnelle de Monsieur Claude MUTAFIAN. Ces foyers pour les études arméniennes et orientales ont nourri grandement le contenu de cette thèse.

Je ne saurais oublier les longues heures consacrées par les correcteurs de ma thèse. J'exprime ma profonde reconnaissance à Madame Elisabeth ASLANGUL et à Baron Matthieu SAHAKIAN, dont les patientes relectures du travail se sont révélées indispensables pour le mener à bien.

Qu'il me soit permis d'adresser aussi mes humbles, mais vifs remerciements aux personnes ou aux associations, qui m'ont donné un appui moral et matériel soutenu à chaque étape de ce travail. J'exprime ma reconnaissance aux membres de ma famille, à la Maison des Étudiants Arméniens, surtout Monsieur et Madame Tigran GHAPLANYAN, aux Amis de la Maison des Étudiants Arméniens, à l'UGAB, au Dr. Geertrui DEMEESTERE, et aux proches amis qui, à divers titres, m'ont aidé à achever ce travail.

Mes plus sincères remerciements vont également à toutes les personnes qui ont participé, de près ou de loin, à mes recherches et à l'élaboration de ce mémoire.

Translittération

Par commodité pour les lecteurs non arménisants, nous avons renoncé à employer les caractères arméniens, auxquels nous avons substitué la translittération scientifique internationale de l'arménien utilisée dans la *REArm*, traditionnellement appelée «Système Hübschmann-Meilet»:

| Numéro d'ordre | Majuscule | Translittération de la majuscule | Minuscule | Translittération de la minuscule |
|----------------|-----------|----------------------------------|-----------|----------------------------------|
| 1 | Ա | A | ա | a |
| 2 | Բ | B | բ | b |
| 3 | Գ | G | գ | g |
| 4 | Դ | D | դ | d |
| 5 | Ե | E | ե | e |
| 6 | Զ | Z | զ | z |
| 7 | Է | Ē | է | ē |
| 8 | Ը | Ë | ը | ë |
| 9 | Թ | T' | թ | t' |
| 10 | Ժ | Ž | ժ | ž |
| 11 | Ի | I | ի | i |
| 12 | Լ | L | լ | l |
| 13 | Խ | X | խ | x |
| 14 | Ծ | Ç | ծ | ç |
| 15 | Կ | K | կ | k |
| 16 | Հ | H | հ | h |
| 17 | Ձ | J | ձ | j |
| 18 | Ղ | Ł | ղ | ł |
| 19 | Ճ | Č | ճ | č |

| | | | | |
|----|---|----|---|----|
| 20 | U | M | u | m |
| 21 | Ɔ | Y | j | y |
| 22 | Ɔ | N | u | n |
| 23 | Ɔ | Š | z | š |
| 24 | u | O | n | o |
| 25 | Q | Č | z | č |
| 26 | u | P | u | p |
| 27 | Q | Ĵ | z | ĵ |
| 28 | u | Ř | n | ř |
| 29 | U | S | u | s |
| 30 | u | V | u | v |
| 31 | S | T | u | t |
| 32 | u | R | u | r |
| 33 | Ɔ | C' | g | c' |
| 34 | u | W | u | w |
| 35 | Φ | P' | u | p' |
| 36 | Ɔ | K' | u | k' |
| 37 | O | Ō | o | ō |
| 38 | Ɔ | F | Ɔ | f |

Abréviation

Livres et Revues

| | |
|-------|---|
| AH | <i>Azgagrakan Handēs</i> |
| AM | <i>Azgayin Matenadaran</i> |
| B | <i>Bazmavēp</i> |
| CHAMA | <i>Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie, 2001²</i> |
| AS | <i>Armenia Sacra</i> |
| AZG | <i>ORMANEAN, 2001</i> |
| BU | <i>Biographie Universelle, t. IV, éd. Candorier-Christophe, Bruxelles, 1843.</i> |
| HA | <i>Handēs Amsoreay</i> |
| HAB | <i>Hayerēn Armatakan Bařaran, 1926</i> |
| HAnjB | <i>Hayoc'anjanunneri Bařaran, 1962</i> |
| HARIB | <i>Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, 1868</i> |
| HBB | <i>Hayerēn Bac'atrankan Bařaran, 1983²</i> |
| HC | <i>Histoire du Christianisme, 1993</i> |
| HN | <i>Histoire Naturelle</i> |
| HSB | <i>Hay Sovetakan Hamaynagitaran, 1981</i> |
| HŽP | <i>Hay Žołovrdi Patmutiwn, 1971</i> |
| MX | <i>XORENACĪ</i> |

| | |
|-------|--|
| NBHL | <i>Nor Baṙgirk' Haykazean Lezui, 1837</i> |
| PA | <i>Patrologia Orientalis</i> |
| PĽ | <i>P'ARPECI' Lazar</i> |
| REA | <i>Revue des Études Arménienne</i> |
| REArm | <i>Revue des Études Arménienne nouvelle série</i> |
| Va | <i>Version arabe d'Agat'angelos, THOMSON, 2010</i> |
| Vg | <i>Version grecque (a) d'Agat'angelos, THOMSON, 2010</i> |
| Vo | <i>Version grecque (b) d'Agat'angelos, THOMSON, 2010</i> |
| Vs | <i>Version syriaque d'Agat'angelos, THOMSON, 2010</i> |
| ŽAM | <i>ŽAMAGIRK'</i> |
| ŽHLBB | <i>Žamanakakič' hayoc' lezvi bac'atrakan baṙaran</i> |

Introduction

La présente thèse concerne l'histoire religieuse sur son sol historique dans l'Est anatolien. Selon le titre «Le substrat préchrétien et la réception arménienne du christianisme», on a traité de la vision religieuse, mythologique et liturgique des peuples du haut plateau arménien en général et du peuple arménien en particulier. Ce développement, qui s'étend sur deux millénaires, a abouti à l'adoption officielle du christianisme aux IV^e et V^e siècles et à l'interdiction des cultes païens.

La situation politique et géographique de l'Arménie a joué un grand rôle pour fonder une vision de la religion enrichie par le voisinage de différents peuples. Toujours composite, la religion arménienne a combiné des éléments endogènes et exogènes et a évolué à travers différentes phases. Avant même le culte des idoles, l'Arménie a emprunté aux cultes des nations environnantes: Assyriens, Chaldéens, Babyloniens, Akkadiens, Perses et Grecs, avec qui s'étaient instaurés de nombreux échanges linguistiques, techniques, commerciaux, culturels ou des liens de subordination. Malgré ces influences étrangères, la vision religieuse arménienne a su néanmoins s'affirmer comme une synthèse spécifique.

Le champ d'application de cette recherche est d'étudier la culture, la mythologie, la sociologie, l'histoire, la liturgie, à travers les traditions, les mœurs, les mythes, les fêtes, les superstitions et tous les éléments-clés qui définissent la culture religieuse.

Dans notre étude, nous nous efforcerons de discerner quels éléments du paganisme arménien sont passés dans le christianisme depuis la conversion. On analysera d'une part l'objet de la religion: les forces invisibles, qui représentent les divinités, les esprits, les aïeux, les lieux sacrés où elles se concentrent, les arbres, l'eau, le feu, les animaux. D'autre part on étudiera le sujet de la religion: l'homme (roi et prêtre), la communauté culturelle (hiérarchie païenne, Église, sectes, sociétés secrètes), et les éléments spirituels de l'homme (âme). Enfin on analysera les expressions abstraites (croyances, mythes, doctrines) et pratiques (cultes, rites, fêtes, actes magiques) de l'expérience religieuse.

Le peuple arménien parlant une langue indoeuropéenne proche du grec, de l'albanais et ce qu'on peut savoir du thraco-phrygien, on consacra le premier chapitre à l'étude de son origine, selon les mythes historiques, la linguistique et l'archéologie. Pour étudier la préhistoire du peuple arménien, on fera appel à la philologie, aux légendes recueillies par les historiens antiques et médiévaux puis par les ethnologues contemporains. La formation du peuple arménien comme nation se réalise grâce à l'établissement des Arméniens au pays d'Ourartou.

Dans le deuxième chapitre, l'étude portera sur «Les religions antiques des Arméniens». Dans la phase la plus archaïque de leur histoire, les Arméniens ont adoré les divinités qui personnifiaient les forces de la nature et ont tiré de l'observation des phénomènes naturels l'idée d'un pouvoir invisible qu'ils ont transformé en objet de culte.

Après les croyances religieuses concernant la nature est apparue l'ère des divinités anthropomorphes. Ainsi le troisième chapitre étudiera la mythologie arménienne et les divinités anthropomorphes, qui constituent la religion bien organisée des Arméniens païens, marquée par la domination des Mèdes et des Perses, puis par les conquêtes d'Alexandre le Grand. De nombreuses réminiscences survivent d'Aramazd, d'Anahit, de Vahagn, de Mihr, de Nanē, de Tir, d'Astlik, de Baršamin.

Dans le quatrième chapitre, notre étude concernera le culte païen arménien avec ses prêtres, son système de fêtes et de sacrifices, ses coutumes de mariage et de funérailles. On discutera ensuite l'expérience reflétée par les rituels et les lois du paganisme, où s'expriment les caractéristiques de la vision arménienne du monde.

Le cinquième chapitre conclura la thèse en révélant les pertes et les atteintes irréversibles subies par le système païen, lors de la conversion au christianisme. Sur les ruines de la religion païenne, l'Église jettera ses fondements. Des églises remplacèrent les sanctuaires détruits, les coutumes et les fêtes païennes s'immergèrent dans celles du christianisme. Georges Brandès apprécie ainsi la violence de cette évolution:

«Lorsque l'Arménie se convertit au christianisme, on ne détruisit pas seulement les temples païens, mais aussi les poèmes qui célébraient les dieux

et les héros. Nous n'en possédons que des fragments qui rendent témoignage à l'esprit lyrique de ce peuple et cela suffit pour reconstituer le Panthéon des divinités arméniennes. Elles n'ont ni les proportions gigantesques des dieux asiatiques, ni la grâce des dieux grecs. Elles sont comme le peuple qui les créa, laborieuses, raisonnables, bonnes»¹.

En apparence, l'héritage spirituel païen a été remplacé par l'héritage chrétien, mais en réalité a eu lieu une sublimation du patrimoine précédent. L'Église s'est établie fermement grâce à l'invention de l'alphabet au V^e siècle, qui a provoqué un âge d'or, a favorisé la croissance de l'Église arménienne et la prospérité du peuple. Les Arméniens ont vécu cette époque comme une renaissance spirituelle, tout en assurant la défense du patrimoine culturel du peuple arménien et sa survie.

¹ Cf. BRANDÈS, G., *L'Arménie et l'Europe*, Genève, 1903, p. 17. In PASDERMADJIAN, 1964, p. 89.

Chapitre 1: Préhistoire du peuple arménien

1.1. La géographie et l'origine des mots arméniens, *Armen* ou *Hay*

Les croyances d'un peuple sont fermement liées à son histoire. La nation arménienne, ainsi que son destin à travers l'histoire sont étroitement liés à sa religion et vice versa. Avant d'étudier les anciennes croyances des Arméniens, on considère important de jeter un coup d'œil sur le contexte géo-historique du plateau arménien et l'origine de la nation arménienne, puis son établissement en Asie Mineure.

Le territoire de l'Arménie historique occupe un vaste plateau, qui s'élève de 900 à 2100 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est situé au sud de la chaîne du Grand Caucase, entre le plateau anatolien à l'Ouest et le plateau iranien à l'Est, qui sont tous les deux plus bas que le plateau arménien. Les montagnes font figure d'enceintes défensives, de murailles qu'on ne franchit sans doute pas sans peine ni sans péril. L'Arménie, où la Bible situe le jardin d'Eden¹, aux sources du Tigre et de l'Euphrate, est à la jonction du trafic entre l'Asie et l'Europe. Elle est dominée par l'immense cône de l'Ararat (5165 mètres). C'est une zone délimitée par trois grands lacs² entre les deux rives de la mer Noire et de la mer Caspienne³ [carte 1].

Le célèbre géographe grec, Strabon, né à la frontière nord-ouest de l'Arménie dans le Pont, nous a laissé un compte-rendu des réalisations d'Artaxias/Artašēs I^{er}⁴.

¹ Genèse, 2, 14.

² Ourmia, Van, Sévan.

³ STRABON, *Géographie*, t. VIII, ch. 14. 1-8, p.119-126. PASDERMADJIAN, 1986, p. 15-16. GROUSSET, 1984, p. 13-25. HEWSEN, R. H. In DÉDÉYAN, 2007, p. 31-32. RUSSELL, 1987, p. 1-2. MAHÉ, 2012, p. 19-21.

⁴ Artaxias ou Artašēs Ier, roi d'Arménie (190/189 à 159 av. J.-C). Il est traditionnellement considéré comme le fondateur de la dynastie artaxiade, bien que des inscriptions en araméen découvertes dans la province de Siwnik⁵ le disent fils d'un Zariadrès de la dynastie orontide. Voir CHAUMONT et TRAINA, 2007, p. 114.

Ses informations géographiques permettent de se faire une idée exacte du territoire de l'Arménie historique, dont il définit les limites, les subdivisions, en énumérant les fleuves, les lacs, les montagnes, signalant certains aspects remarquables de l'administration de ce monarque.

«Les historiens rapportent que l'Arménie, qui était à l'origine un petit pays, s'agrandit sous l'impulsion d'Artaxias et de Zariadris, ainsi que de leurs partisans. D'abord généraux d'Antiochos le Grand, puis, après la défaite de celui-ci, rois, l'un de la Sophène, de l'Amphissène, de l'Odomantide et de quelques autres territoires, l'autre, de la région d'Artaxata, ils avaient accru ensemble leurs royaumes en s'appropriant des terres aux dépens des peuples qui les entouraient. Aux Mèdes, ils avaient enlevé la Caspienne, la Phaunitide et la Basoropède, aux Ibères, le piémont du Paryadrès, la Chorzène et la Gogarène, située au-delà du Cyros, aux Chalybes et aux Mosynèques, la Carénitide et la Derxène, territoires limitrophes de la Petite Arménie mais aussi, pour une part, partie intégrante de celle-ci, aux Cataoniens l'Acilisène et la région de l'Anti-Taurus, aux Syriens la Tamonitide. Aussi parlerait-on aujourd'hui la même langue dans tout le pays»⁵ [carte 2].

Le climat est continental, marqué par de fortes amplitudes thermiques. Le relief isole le pays des influences maritimes et le protège également des vents chauds en provenance du sud. La sécheresse de la région est compensée en partie par les chutes et la fonte des neiges, qui sont abondantes en raison de l'altitude⁶.

Les Arméniens ont habité l'Anatolie et le Caucase du Sud depuis plus de 3500 ans. Cet emplacement particulier a favorisé tout au long de l'histoire des réunions et des échanges commerciaux et culturels ainsi que des conflits avec les voisins puissants: les Arméniens se sont toujours trouvés dans des positions intermédiaires entre les cultures, les intérêts et les systèmes de valeurs opposées contrastées. Ils ont sans cesse lutté pour échapper à l'assimilation, préservant leur identité et leur continuité ethnique à travers l'histoire.

⁵ STRABON, *Géographie*, t. VIII, ch. 14.5, p.123a. Voir aussi TIRAC'YAN, 2003, p. 139-149.

⁶ HEWSEN, 2007, p. 39. A propos de la géographie et du climat de l'Arménie voir HŽP, tome I, Erevan, 1971, p. 7-56.

Pour établir l'origine et l'ascendance d'une unité ethnique, il faut étudier successivement les caractéristiques culturo-linguistiques. Le fait linguistique est à relier aux événements historiques, résultat d'une unité ethnique donnée, au sein d'un groupe de locuteurs. La transmission culturelle est à l'origine du fait national. Quant une collectivité ethnique modifie sa langue sous l'influence de certains facteurs historiques, la culture matérielle et spirituelle montre généralement que nous avons devant nous la même unité qu'auparavant⁷.

L'origine de l'ethnonyme arménien, «*hay*» ou «*armen*», est encore discutée. La seule certitude est qu'il s'agit d'une culture ancienne, qui est établie depuis plus de trois millénaires dans les montagnes arméniennes et la plaine de l'Ararat.

Les philologues se basent sur différentes translittérations des noms gravés dans les inscriptions historiques. Les Arméniens s'appellent eux-mêmes *hay* et, dans la littérature classique, ils nomment leur pays Hayk' (Haystan est une forme moderne)⁸. On a supposé que *hay* dérive de *hati-yos*⁹, c'est-à-dire habitant du pays Hati au centre de l'Asie Mineure, qui fut successivement occupé par les Hati, les Hittites et les Phrygiens, ancêtres supposés des Arméniens.

Une autre hypothèse¹⁰ rattache ce nom à la fédération tribale de Hayasa¹¹. La question a été abondamment discutée¹². En effet la confédération de Naïri, auteur du lac de Van, berceau de l'Arménie, embrassait aussi les petits royaumes du Nord¹³.

⁷ DIAKONOFF, 1984, p. 1.

⁸ MEILLET, 1936, p. 33.

⁹ DIAKONOFF, 1984, pp. 126-127. Cf. DIAKONOFF, *Predistoria armjanskogo naroda (la préhistoire des Arméniens)*, Erevan, 1968, p. 236. In RUSSELL, 1987, p. 31.

¹⁰ IŠXANEAN, 1988, p. 40.

¹¹ Pays situé près de la Mer Noire.

¹² ELIAYEAN, 2005, p. 387. Cf. ĴAHUKYAN, B. G., *Obshchee I armyanskoe yazykoznanie (Linguistique générale arménienne)*, Erevan, 1978, p. 175. In RUSSELL, 1987, p. 31. DIAKONOFF, 1984, p. 112-115. DIAKONOFF et STAROSTIN, 1986, p. 10. BURNEY, 2007, p. 93. ĴAHUKYAN, 1992, pp. 32-33. HAIRAPETIAN, 1995, p. 20. SERGENT, 1995, p. 124.

Dans les langues anatoliennes comme le louvite, le suffixe *-asa* marque le pluriel, ce qui expliquerait que *hay+asa* devienne *hay+k* «arménien+s»¹⁴. On avance même que le nom de la capitale arménienne bagratide Ani dériverait des noms de la reine Anita et du roi Ania de Hayasa¹⁵. Toutefois selon Diakonoff la connexion de la nation et de la langue arménienne avec Hayassa n'est pas démontrable, et dans son essence même pas probable¹⁶, pour Schmitt la réponse la plus appropriée à ces questions est un «*non liquet*»¹⁷.

On suppose souvent que l'appellation d'*Armen* est dérivée du nom de roi ourartien Aramē; dans les inscriptions assyriennes le pays s'est appelé «Pays d'Aramē», comme il était commun d'appeler un pays d'après le nom du chef de clan¹⁸. Dans les anciennes inscriptions akkadiennes qui datent du III^e millénaire, on trouve le mot *Armani* attribué aux peuples du Nord¹⁹.

Moïse de Khorène appelle *Hay* l'aïeul fondateur des Arméniens (*Hayk*)²⁰. De plus, il rattache au patriarche Aramē le nom d'*Armēn*, d'après lequel le peuple arménien est appelé *Armēnikk*²¹.

Il existe encore des anthroponymes comme *Aram*, *Armenak* et des toponymes comme Armavir, qui comportent le radical *Arm-* lié à la même dénomination²².

¹³ BURNEY, 2007, p. 70. IŠXANEAN, 1988, pp. 40-41.

¹⁴ IŠXANEAN, 1988, p. 39. ĴAHUKYAN, 1992, p. 50. HAIRAPETIAN, 1995, p. 20.

¹⁵ ELIAYEAN, 2005, p. 387.

¹⁶ DIAKONOFF, 1984, p. 115.

¹⁷ SCHMITT, 1981, p. 18.

¹⁸ ELIAYEAN, 2005, p. 387.

¹⁹ IŠXANEAN, 1988, p. 35 et p. 69.

²⁰ MX, 1991, Livre I, ch. 11, p. 37. MX, 1993, p. 123.

²¹ MX, 1991, Livre I, ch. 12, p. 42. MX, 1993, p. 126.

²² MARKWART, 1928, p. 215-219. Voir aussi RUSSELL, 1988, p. 28.

Armavir est un nom de ville attesté depuis l'antiquité, au premier millénaire av. J.-C. ce qui indique l'ancienneté du radical *Arm*. Selon Moïse de Khorène ce fut la première capitale du royaume d'Arménie²³ du VI^e siècle av. J.-C..

Un autre nom «Ériména», porté par un roi d'Ourartou, successeur de Sardouni IV et père de Rousa III, semble faire écho à celui de l'Arménie²⁴. Mais on se gardera d'insister trop fortement sur les ressemblances entre les noms propres et les noms géographiques, puisque les anthroponymes et les toponymes ne seront fixés que sous les Orontides et les Artaxiades²⁵.

Dans l'antiquité le pays des Arméniens était nommé «Ararat» par les Hébreux²⁶. Dans la Bible il existe des textes qui mentionnent le pays des Arméniens; tous ces textes sont postérieurs au VII^e siècle av. J.-C.. Dans la Genèse : *«et, au septième mois, au dix-septième jour du mois, l'arche s'arrêta sur les monts d'Ararat»*²⁷ ; puis dans le deuxième livre des Rois: *«Un jour qu'il était prosterné dans le temple de Nisrok, son dieu, ses fils Adrammélek et Saréçer le frappèrent avec l'épée et se sauvèrent au pays d'Ararat. Asarhaddon, son fils, devint roi à sa place»*²⁸ ; et enfin dans le livre de la prophétie de Jérémie : *«Levez l'étendard sur la terre, sonnez du cor parmi les nations! Vouez les nations contre elle, convoquez contre elle des royaumes, Ararat, Minni et Ashkenaz, instituez contre elle l'officier d'enrôlement. Faites donner la cavalerie, horde de sauterelles hérissées»*²⁹.

²³ MX, 1991, *ibid.* MX, 1993, p. 124.

²⁴ BURNEY, 2007, p. 93. Bien que une autre théorie, *Érimina* fût l'un des frères de Rousa II (685-645 av. J.-C.). *Ibid.*

²⁵ CHAUMONT et TRAINA, 2007, p. 106.

²⁶ IŞXANEAN, 1988, p. 53-54. A propos des rouleaux de la Mer Morte voir RUSSELL, 1988, p. 25. Il semble en fait que ce soit une vocalisation erronée d'Urartu.

²⁷ Gn. 8. 4.

²⁸ 2R 19. 37.

²⁹ Jr 51. 27.

On a d'autre part avancé que le mot *Ararat* serait issu de la duplication du mot *hay*³⁰, puisqu'en Arménien littéraire classique le mot *Ararat* est écrit *Ayra(y)rat*. Mais l'hypothèse est phonétiquement et historiquement insoutenable.

Dans l'antiquité les Perses et les Grecs ne connaissent les Arméniens que comme *Armen/Armin* et ignorent toujours le radical *Hay*. La mention la plus ancienne d'*Armin* se trouve dans l'inscription de Behistun³¹ [Fig. 1], qui date du VI^e siècle av. J.-C. et relate les conquêtes de Darius Ier³² en trois langues : le vieux-perse, l'élamite et l'akkadien³³.

La version en vieux-perse mentionne l'«Arménie» (*Armina*) et les «Arméniens» (*Arminiya*)³⁴: «*Darius, le roi dit: Alors, un Arménien nommé Dâdarshîsh (Dadarsès), mon serviteur, je l'envoyai en Arménie*»³⁵. Voici les traductions consécutives de l'Arménie en vieux perse, en élamite et en accadien : *Arminam, Harminujaip, Úraštu*³⁶.

Strabon en partant des sources anciennes grecques note que le pays d'origine des Arméniens se trouvait au Sud-Ouest de la Macédoine, près de la cité de Larissa

³⁰ IŠXANEAN, 1988, p. 53.

³¹ RUSSELL, 1988, p. 28, 32,45. BURNEY, 2007, p. 76, 93. CHAUMONT et TRAINA, 2007, p. 102, 106.

³² Darius Ier (550-486 av. J. C.).

³³ Il semble probable que ce monument a été conçu dans la tradition ourartéo-assyrienne. Voir BOYCE, 1982, vol. II, pp. 96-97.

³⁴ MASPERO, 1899, p. 687. GROUSSET, 1984, p. 74. AJELLO, 1998, p. 196. SCHMITT, 1981, p. 18. SOLTA, 1963, p. 114. MANANDYAN, 1945, t. I, p. 15. HAIRAPETIAN, 1992, p. 21.

³⁵ WEISSBACH, 1911, pp. 34-35. MASPERO, 1899, pp. 678-681. GROUSSET, 1984, p. 75. FRYE, 1983, p. 364-365. MORGAN, 1919, p. 56. IŠXANEAN, 1988, p. 56. Chez IŠXANEAN «Vaumisa» (Vaoumisa) est mentionné à la place de «Dadarsès». En fait par l'ordre de Darius «Dadarsès» l'Arménien fut remplacé par «Vaumisa» lors de la seconde campagne et celui-ci remporta une victoire complète, près d'*Izitoush* en Assyrie. Voir MASPERO, 1899, p. 679.

³⁶ WEISSBACH, 1911, *ibid.* IŠXANEAN, 1988, p. 56-57. SCHMITT, 1981, p. 18. HAIRAPETIAN, 1992, p. 21.

et s'appelait «Arménion»³⁷. Leo rajoute que le patriarche des Arméniens appelé «Arménion», émigra avec son peuple ainsi que d'autres ethnies vers l'Est³⁸.

Il est important de rappeler que les inscriptions assyriennes et hourrites se réfèrent aux peuples anatoliens à l'ouest de l'Euphrate comme les Muški (qu'on suppose venus de Thrace via la Phrygie); au XII^e siècle av. J.-C. les inscriptions assyriennes mentionnent l'apparition de certaines tribus dans les vallées supérieures de l'Euphrate et aux alentours de l'*Araçani*³⁹. Cette zone a été appelée par les Assyriens et les Ourartiens le pays de *Urumu*, *Urme* ou *Armé*, qui peut être compris comme le prototype d'*Armen* (Arménien)⁴⁰.

Le père du roi ourartien Rusa III⁴¹ s'appelait *Erimena*, ce qui nous montre que l'apparition de l'anthroponyme arménien remonte au VII^e siècle av. J.-C.. Dans cette hypothèse, son utilisation marque déjà l'intégration par les éléments arméniens de la population, *Erimena* pouvant s'identifier avec *Armina*. On peut même considérer la dérivation du mot *Armina* comme provenant de Arme-Urme⁴².

³⁷ STRABON, *Géographie*, t. IX, p. 12. LĒO, 1966, tome I, p. 249. ĴAHUKYAN, 1992, p. 31.

³⁸ LĒO, 1966, t. I, ibid.

³⁹ Actuellement la rivière *Murat Nehri* ou *Murat Sou*.

⁴⁰ DIAKONOV, 1984, p. 120-121. RUSSEL, 1987, p. 27. 69. SERGENT, 1995, p. 124.

⁴¹ Rusa III (ca. 625-609). Voir LOON, 1966, p. 27.

⁴² Ibid. Sur cette question (transition d'Urartu à l'Arm), il faudrait se reporter aux publications récentes (2012) de Stéphane Deschamps.

1.2. L'origine du peuple

Le peuple arménien parle une langue indoeuropéenne. On ne sait rien de certain sur le berceau de ces langues, que beaucoup de philologues voudraient situer en Asie Centrale⁴³. La remarquable rapidité avec laquelle des ethnies indoeuropéennes se sont déplacées correspond à une caractéristique migratoire bien particulière, qui s'explique par leur précoce domestication des chevaux⁴⁴.

L'un de leurs foyers se situe au nord de l'Inde actuelle, dans le pays montagneux riche en eau appelé Pamir⁴⁵. La langue arménienne maintient des liens avec la famille des langues indoeuropéennes⁴⁶. Les travaux du philologue allemand Hübschmann, qui a séparé les mots de pure origine arménienne des mots iraniens, ont démontré que la langue arménienne représente un groupe propre et distinct de cette famille linguistique⁴⁷.

La nation arménienne tiendrait sa propre formation et identité du fait de la migration de la famille indoeuropéenne, qui suit une direction d'est en ouest, vers 2500 av. J.-C.⁴⁸. Les philologues ne parviennent pas à s'entendre sur l'origine géographique du peuple arménien. Dès lors, deux hypothèses émergent et s'opposent. La première hypothèse tend à prouver que les Arméniens sont adventices à la région sur laquelle ils s'installent finalement, c'est-à-dire que leur origine serait étrangère au

⁴³ A partir de 1880, en particulier Wilhelm Schmidt, Wilhelm, Herman Güntert. Voir SERGENT, 1995, p. 61. LOON, 1966, p. 15.

⁴⁴ GIMBUTAS, 1963, pp. 815-836.

⁴⁵ Cf. PICTET, A., *Les origines indoeuropéennes*, vol. II, Paris, p. 1859-1863. In LĒO, 1966, p. 246. Voir aussi à propos de l'origine de la race indoeuropéenne in ĴAHUKYAN, 1992, pp. 19-26.

⁴⁶ GROUSSET, 1984, p. 65. GODEL, 1975, pp. 30-31 et pp. 61-64.

⁴⁷ HÜBSCHMANN, 1897, I, pp. 1-15. Voir aussi BENVENISTE, *Titres iraniens en arménien*, pp. 5-10.

⁴⁸ LĒO, 1966, t. I, p. 249. LOON, 1966, p. 15.

haut plateau arménien⁴⁹. La seconde hypothèse vise au contraire à démontrer que l'origine, le berceau du peuple arménien, correspond effectivement au haut plateau arménien; ainsi les Arméniens seraient autochtones dans cette région précise⁵⁰.

Examinons la première hypothèse, c'est-à-dire l'aspect adventice des Arméniens, lié à leur origine indoeuropéenne. La carte de Jacques de Morgan nous donne une explication visuelle du trajet migratoire suivi par un rameau de la famille indoeuropéenne, ce rameau incarnant l'origine constitutive du peuple arménien [carte 3].

Pline l'Ancien⁵¹ s'appuie sur d'anciennes traditions pour retracer les voies migratoires qu'ils empruntèrent: selon lui, cette émigration aurait suivi à l'origine deux routes, deux chemins bien distincts. Certaines ethnies indoeuropéennes passent progressivement de l'Asie centrale vers le sud, le nord de l'Inde et de l'Iran actuel, tandis que d'autres sont lancées dans une course plus complexe et plus lointaine. Partis d'Asie centrale, ils contournent la mer Caspienne par le nord avant de s'établir pour un temps au sud de la Russie actuelle. Puis le groupe reprend sa marche vers l'Ouest, où, là encore une scission s'opère, entre ceux qui passent le Danube, et ceux qui s'installent dans les Balkans⁵². Ce serait de cette dernière branche balkanique que serait issu le peuple arménien.

En effet, partis des Balkans ils émigrent vers l'Orient suivant d'autres peuples indoeuropéens, spécifiquement les Phrygiens, considérés par Hérodote, comme les

⁴⁹ HÉRODOTE, 1951, *Histoire*, VII, p. 73. DIAKONOFF, 1984, pp. 64-65. HŽP, 1971, I, p. 243. Cf. PLINE, *Histoire naturelle*, V, p. 40. In LĚO, 1966, t. I, p. 249.

⁵⁰ Ils affirment que les Arméniens seraient un peuple autochtone, dont le territoire aurait été le Plateau arménien depuis les premiers temps. Selon eux, ce serait du Plateau arménien du Nord de la Mésopotamie des bords Nord-est du Plateau iranien que les tribus indoeuropéennes auraient émigré à partir du V^e et du IV^e millénaire vers l'Europe, l'Asie centrale et l'Inde, tandis que les Arméniens, les Hittites, les Grecques et les Iraniens sont restés dans leur berceau, c'est-à-dire sur le plateau arménien. Voir HAIRAPETIAN, 1992, pp. 20-21. IŠXANEAN, 1988, p. 67. PANOSSIAN, 2006, pp. 33-34 et la note 3 de la page 34.

⁵¹ Mort vers 79 ap. J.C.

⁵² Cf. PLINE, *Histoire naturelle*, V, p. 40. In LĚO, 1966, t. I, p. 247 et MORGAN, 1919, p. 38.

aïeux des Arméniens⁵³. Beaucoup de faits historiques postérieurs aux migrations des Arméniens viennent appuyer cette thèse, tout comme les affinités linguistiques qui les lient, du fait de leur mouvement migratoire commun des Balkans vers la Thrace, et de la Thrace vers l'Asie Mineure⁵⁴.

L'origine la plus probable des Arméniens remonte aux Balkans d'après les historiens de l'antiquité. L'histoire primitive des Arméniens en version grecque écrite par les historiens grecs Eudoxus⁵⁵, Kyrtilos de Pharsale et Medeios de Larissa, postérieurement à 300 ans av. J.-C., apporte des matériaux d'une grande valeur historique en faveur de cette thèse. D'après ces historiens, le pays d'origine des Arméniens aurait été la ville d'Orménion (Ορμένιον) en Thessalie, située entre Phères et Larissa sur le lac de *Boebé* (Bébé) [carte 4 et carte 5]; ils l'auraient quittée suivant la fable de Jason et les Argonautes (Arménios ou Arménos) pour venir s'installer, finalement en Arménie⁵⁶.

Les Arméniens ont vécu durant une longue période dans les Balkans. Ils y auraient côtoyé les ancêtres des Phrygiens comme l'affirme Hérodote⁵⁷: «*Les Phrygiens, dit-on en Macédoine, étaient appelés Briges aussi longtemps que, vivant en Europe, ils habitaient avec les Macédoniens; c'est quand ils furent passés en Asie que, en même temps qu'ils changeaient de pays, ils changèrent aussi leur nom en*

⁵³ HÉRODOTE, 1951, *Histoire*, VII, p. 78. La même idée se retrouve aussi vers 924 chez le Catholicos *Yovhannēs V Draxxamakerti*. LĒO, 1966, t. I, 249. MORGAN, 1919, p. 37. Cf. KRETSCHMER, P., *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, 1896, p. 208. In GOETZE, 1957, p. 193.

⁵⁴ SERGENT, 1995, pp. 121-125.

⁵⁵ HARIB, 1868, XXXI, pp. 359-360.

⁵⁶ STRABON, *Géographie*, t. VIII, ch. 14, p. 127a-128a. Voir aussi MARKWART, 1928, pp. 213-214. SANDALGIAN, 1917, p. 244.

⁵⁷ Mort vers 484 av. J. C.

celui de Phrygiens»⁵⁸. Et ensuite il mentionne que «*les Arméniens étaient équipés (armés) comme les Phrygiens, dont ils sont une colonie*»⁵⁹.

Cette émigration aurait eu lieu vers 1500-1200⁶⁰ av. J.-C.. La population émigrée s'est installée d'abord dans la région sud de la mer de Marmara et plus tard en Cappadoce, en descendant la rivière Halys⁶¹, une région qui, historiquement, a été appelé Phrygie⁶². La Phrygie se situe entre la Lydie et la Cappadoce, sur la partie occidentale du plateau anatolien. Les Phrygiens selon Hérodote seraient passés un peu avant la guerre de Troie dans cette ville d'Asie Mineure. Et après la chute de Troie les invasions thraco-phrygiennes seraient devenues si massives qu'elles en auraient expulsé de nombreux habitants natifs d'Asie Mineure⁶³.

Dès le XII^e siècle av. J.-C. les tribus thraco-phrygiennes contrôlaient déjà le centre de l'Asie Mineure, et en 1165 leurs détachements militaires arrivèrent à la vallée du Haut-Euphrate. Ceux-ci étaient apparemment les tribus parlant le proto-arménien. L'apparition en Asie Mineure et sur le plateau arménien de l'ethnie thraco-phrygienne signifie que toutes les composantes qui forment l'origine du peuple arménien sont désormais présentes dans la région⁶⁴.

Par conséquent, la nation arménienne est issue de cet élément phrygien, qui influencera par la suite le mode d'administration territoriale. Après la chute de l'empire des Hittites, il y avait une séparation entre les Phrygiens et les Arméniens,

⁵⁸ HÉRODOTE, 1951, *Histoire*, VII, ch. 73, pp. 99a-100a. Voir aussi MORGAN, 1919, p. 36.

⁵⁹ HÉRODOTE, *Histoires*, Livre VII, ch. 73, op. cit., p. 100a. Voir aussi MORGAN, 1919, *ibid.* ABELEAN, 2004, p. 8. HŽP, 1971, I, p. 243.

⁶⁰ SCHMITT, 1981, p. 18-19. DIAKONOFF, 1984, p. 110.

⁶¹ HŽP, 1971, I, pp. 230-245. LĚO, 1966, t. I, p. 249. MORGAN, 1919, p. 38. ŠANT', 1946, p.11. MANANDYAN, 1945, t. I, p. 13-29. DIAKONOFF, 1984, p. 65.

⁶² SERGENT, 1995, pp. 425-426.

⁶³ DIAKONOFF, 1984, pp. 64-65.

⁶⁴ DIAKONOFF, 1984, p. 65.

qui ont migré vers l'est et la vallée de la rivière Aras⁶⁵ ou bien à l'ouest de l'Empire ourartien - à l'est de l'Asie Mineure et à Pontus, et même pour quelques-uns plus au nord dans quelques régions de Géorgie⁶⁶ et vers le sud en direction du lac Ourmia⁶⁷. Le mouvement des Arméniens de la Cappadoce vers le vaste plateau arménien aurait eu lieu au VII^e siècle av. J.-C. et plus particulièrement entre 612-585⁶⁸ et 635-590⁶⁹ av. J.-C.. Cette émigration aurait facilité l'intégration des nouveaux arrivants dans le royaume d'Ourartou, qui avait été affaibli par les attaques à répétition menées contre l'empire assyrien⁷⁰.

Il existait toujours sur le plateau arménien des peuples de différentes origines et de différentes langues, qui étaient là depuis la plus haute antiquité. Durant des siècles, l'Asie Mineure et la Caucase, étant l'axe entre l'Orient et l'Occident, étaient devenues le berceau de diverses ethnies qui se sont toujours mélangées et se sont fondues avec les peuples extrinsèques.

Les Arméniens devraient avoir la même évolution jusqu'à leur établissement sur le plateau arménien où, selon Šant', jusqu'au XII^e siècle av. J.-C. des populations plus anciennes étaient abritées sur les montagnes de l'Arménie et de la Caucase et avaient leurs propres cultures; on ignore toujours leur origine et la date de leur arrivée en Arménie. Mais elles n'appartenaient sûrement ni à la famille sémitique, ni à la famille indoeuropéenne⁷¹.

⁶⁵ MORGAN, 1919, p. 38.

⁶⁶ Cf. PIOTROVSKY, *Vanskoe carstvo (Le Royaume de Van)*, Moscow, 1959, p. 239 et MELIKIŠVILI, *Kistorii drevnej Gruzii (Notes sur l'ancienne Géorgie)*, Tblisi, 1959, pp. 223-224. In DIAKONOFF, 1984, p. 111.

⁶⁷ ABELYEAN, 2004, p. 9.

⁶⁸ MORGAN, 1919, *ibid.* SOLTA, 1963, p. 81.

⁶⁹ DIAKONOFF, 1984, *ibid.*

⁷⁰ MORGAN, 1919, *ibid.* GROUSSET, 1984, p. 70. DIAKONOFF, 1984, *ibid.*

⁷¹ ŠANT', 1946, *ibid.* PH, t. 51, p. 189.

Les fouilles ont montré qu'à l'époque de la préhistoire⁷², on a découvert des constructions et des outils qui datent des âges paléolithique⁷³ et néolithique⁷⁴. En septembre 2008 un mocassin de cuir trouvé dans la grotte arménienne d'Areni-1, située dans la province de *Vayoc' Jor*, date de 5500 ans⁷⁵.

Les langues caucasiennes n'ont aucun rapport avec les langues anatoliennes. Proche du Sud-Caucasique, le développement du système phonétique de l'arménien est complètement différent de celui des langues anatoliennes, de même que leur morphologie⁷⁶. En revanche, les mots d'origine inconnue ou incertaine sont probablement empruntés aux langues caucasiennes ou anatoliennes [carte 6], que certains philologues tentent d'utiliser afin de prouver l'origine autochtone des Arméniens.⁷⁷

Antoine Meillet cite le cas de N. Marr, qui ayant une large connaissance du géorgien et s'intéressant à toutes les langues du Caucase, a cherché à découvrir dans l'arménien des restes d'un ancien fond caucasique. Malheureusement, il a lié cette recherche à une théorie générale qui n'a jamais été démontrée, et qui n'est pas susceptible de l'être⁷⁸. A ce compte, la langue arménienne devient autochtone, bien qu'elle ait été influencée par des langues voisines, des langues iraniennes⁷⁹, comme le sera l'achéménide, le mède ou le parthe⁸⁰, des langues anatoliennes, comme le hittite,

⁷² ESAYAN, 1992.

⁷³ Voir KALANTAR, 1994, pp. 15-37. KALANTAR, 2003, pp. 43-48.

⁷⁴ KALANTAR, 2007, pp. 255-260 et pp. 315-316.

⁷⁵ <http://paleoanthropologie.blogspot.fr/2010/07/la-plus-vieille-chaussure-deurasie.html> (27.01.2016)

⁷⁶ DIAKONOFF, 1984, p. 187a.

⁷⁷ GODEL, 1975, p. 62. Cf. MARR, N., *Yabet'abanowt'ean Tesowt'awn (Théorie Japhetologique)*, Bakou, 1928, p. 9, 75, 154. In ABELYAN, 2004, pp. 7-8.

⁷⁸ MEILLET, 1927, p. 254. Voir aussi HA, 1927, 11-12, p. 37.

⁷⁹ A l'époque du Xénophon au IV^e siècle av. J. C., les Arméniens comprenaient sans peine le vieux perse. ABELYAN, 1968, vol 3, pp. 19-20.

⁸⁰ BOLOGNESI, 1960.

ou bien des langues caucasiennes comme l'abkhazo-adyghien et le nakh-daghestanais⁸¹.

En arménien on trouve un certain nombre de mots sémitiques⁸², plus précisément araméens, appartenant à deux registres: commerce-artisanat⁸³ et ecclésiastique ou littéraire⁸⁴, qui dérivent soit de l'assyro-babylonien, soit du dialecte syro-araméen d'Édesse, porté en Arménie avec la foi chrétienne et l'Église chrétienne⁸⁵.

La langue arménienne s'est séparée du tronc commun indoeuropéen et a formé sa propre identité ou sa branche propre entre le III^e et le II^e millénaires av. J.-C.⁸⁶. Les traits linguistiques nous prouvent avec certitude le caractère extrinsèque de la race arménienne. Les langues thraces, phrygienne, arménienne, grecque et albanaise partagent un certain nombre de caractéristiques communes⁸⁷. Il est établi qu'au moins du point de vue phonétique, toutes les quatre constituent un seul et même groupe, même si les caractéristiques communes de la morphologie, du vocabulaire et de la syntaxe s'appuient sur un petit nombre d'exemples⁸⁸.

Les recherches des comparatistes montrent que l'ancêtre linguistique de l'arménien est certainement indoeuropéen et n'était lié ni aux langues des aborigènes du plateau arménien (ce qui signifie que les Hourrites, les Ourartiens, qui en formaient le substrat, ne semblent pas partager leurs particularités phonétiques

⁸¹ HOLST, 2009, p. 98-120.

⁸² GARSOÏAN, 1997, p. 15.

⁸³ Voir la note de DIAKONOFF, 1984, p. 186a.

⁸⁴ GODEL, 1975, p. 62. Voir aussi la note de DIAKONOFF, 1984, p. 186a. SCHMITT, 1981, p. 19. HAIRAPETIAN, 1992, p. 30.

⁸⁵ MEILLET, 1929, pp. 131-136. DIAKONOFF, 1984, p. 107. GODEL, 1975, *ibid.*

⁸⁶ ĴAHUKYAN, 1992, p. 14-19.

⁸⁷ POLOMÉ, 1992, p. 363. WINTER, 1992, p. 347-360. SCHMITT, 1981, p. 22-24. GODEL, 1975, pp. 61-62.

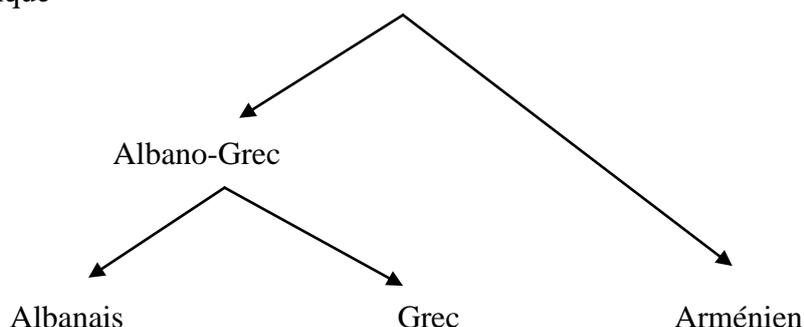
⁸⁸ DIAKONOFF, 1984, p. 109-110.

typiques avec l'arménien), ni avec les langues modernes du Caucase (Abkhazo-Adygh, kartvéles, Nakh-daghestanaise), ni avec les langues sémitiques⁸⁹. Il est donc clair que la langue arménienne provient d'ailleurs.

Holst relève une intéressante série de similitudes entre le grec, l'albanais et l'arménien⁹⁰. Schleicher a suggéré que la langue arménienne appartient au même arbre linguistique que le grec et l'albanais⁹¹. De plus, Van Windekens propose l'hypothèse suivante «*il faut admettre une date assez reculée, où le grec, l'arménien et l'albanais conservaient encore une certaine unité, une unité primitive*»⁹².

La relation d'arbre linguistique est représentée graphiquement par Holst comme suit⁹³:

Indoeuropéen balkanique



On ne peut pas ignorer la possibilité qu'il existait une branche balkanique de l'indoeuropéen, d'où sortent ces trois langues. Cette possibilité est confirmée, par

⁸⁹ DIAKONOFF, 1984, pp. 108-109.

⁹⁰ HOLST, 2009, pp. 50-53. Cf. HULD, E. Martin, *Basic Albanian etymologies (Étymologies albanais basiques)*, éd. Slavica, Los Angeles, 1984, p. 164. In HOLST, 2009, p. 53.

⁹¹ Cf. SCHLEICHER, Août, *Compendium de la grammaire comparée des langues indoeuropéennes*, Böhlau, Weimar, 1861, p.7. In HOLST, 2009, p. 50.

⁹² Cf. WINDEKENS Van, *L'origine uralienne de gr. ὄναρ, etc., arm. anurj et alb. âdërrë, etc. «rêve»*, p. 483. In HOLST, 1984, p. 52.

⁹³ HOLST, 1984, p. 58.

ailleurs, par le témoignage de sources anciennes, qui révèlent l'effectivité de la migration arménienne des Balkans vers l'Asie Mineure⁹⁴. De plus Neumann ajoute qu'il est probable que les ancêtres des Arméniens ont côtoyé les Hellènes et les Macédoniens, dès le deuxième millénaire av. J.-C., ce qui appuie également l'argument linguistique⁹⁵.

Les conceptions paléoanthropologiques et linguistiques s'accordent par ailleurs parfaitement avec les traditions historiques relatives à l'origine européenne des Arméniens, ainsi qu'avec les données linguistiques. Donc la langue arménienne provenant d'Europe, en particulier du Sud-est des Balkans, appuie la thèse qui consiste à situer l'origine des Arméniens dans une perspective adventice.

⁹⁴ RITTER, 1996, p. 17.

⁹⁵ Cf. NEUMANN, Günter, *Phrygisch und Griechisch (Le Phrygien et le grec)*, éd. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne, 1988, pp. 5-6. In Holst, 1984, p. 53 et p. 289.

1.3. La généalogie biblique du peuple arménien selon Moïse de Khorène

En se réclamant de la Genèse, les historiens chrétiens de l'Antiquité prêtaient aux Arméniens une origine fabuleuse remontant au déluge. Ainsi aux III^e et IV^e siècles, Hippolyte de Rome et Eusèbe de Césarée considéraient Japhet comme à l'origine de *Tòrgom*, l'ancêtre des Arméniens⁹⁶.

Movsēs Xorenacī, c'est-à-dire Moïse de Khorène, le père de l'histoire du peuple arménien, énonce la généalogie suivante: «Japhet engendre Gomer; Gomer engendre Tiras; Tiras engendre Tòrgom; Tòrgom engendre Hayk»⁹⁷. La nation arménienne est appelée par les auteurs médiévaux «Azg Tann Tòrgomay»⁹⁸ et «Hayoc' Tann Tòrgomay»⁹⁹.

Selon la tradition arménienne et biblico-ecclésiastique, Hayk serait le fondateur du peuple arménien, ce qui correspond à l'ethnonyme *hay*, supposé dérivé de *Hayk*. Et suivant la généalogie du peuple arménien Hayk serait le fils de Tòrgom, descendant de Japhet fils de Noé. Moïse de Khorène le présente comme suit: «*Ce Hayk était de belle prestance et de belle taille, aux cheveux bouclés, aux yeux brillants et aux bras forts. Parmi les géants, il était le plus brave et le plus illustre; il résista à tous ceux qui élevaient la main pour régner en tyrans sur tous les géants et les héros*»¹⁰⁰.

Moïse de Khorène, reliant l'origine du peuple arménien à la Bible, n'essaye pas de falsifier l'histoire arménienne, ni ses origines. Il réévalue en fait la gloire du

⁹⁶ MANANDYAN, 1945, t. I, p. 10.

⁹⁷ MX, 1991, Livre I, ch. 5, p. 19. MX, 1993, pp. 110-111.

⁹⁸ MX, 1991, Livre I, ch. 10, p. 33. MX, 1993, p. 120.

⁹⁹ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 107, p. 576 et ch. 112, p. 591.

¹⁰⁰ MX, 1991, Livre I, ch. 10, p. 32. MX, 1993, p. 120.

peuple arménien, bien sûr en lui prêtant un visage chrétien, et écrit son récit avec la méthodologie de la littérature biblique¹⁰¹.

Il essaie ainsi d'exalter la gloire des héros du passé: «*En effet, quoique nous ne soyons qu'une petite nation, d'un nombre limité, d'une force restreinte, et bien des fois soumise à une royauté étrangère, il se trouve que beaucoup d'actes de vaillance ont été accomplis dans notre pays, dignes d'être rappelés par écrit*»¹⁰².

Hayk vivait avec sa famille à Babylone, mais après que le géant arrogant Bel se fut fait roi, Hayk se déplace vers l'Ararat suivi de sa famille composée de 300 membres et fonde un village dont le nom est *Haykašēn*¹⁰³ (construit par Hayk). Bel envoie l'un de ses messagers lui ordonnant de revenir. Hayk refuse, ce qui déchaîne le courroux de Bel, qui marche contre lui avant de trouver la mort des mains de Hayk¹⁰⁴.

Dans le livre de *Xorenac'i* les toponymies comme *Haykašēn*¹⁰⁵ et *Hayoc' Jōr*¹⁰⁶, se rattacheraient toutes au nom de *Hayk*: «notre pays s'appelle Hayk', du nom de notre ancêtre Hayk»¹⁰⁷. Plus tard citant le nom d'un autre patriarche, *Aram*, il écrit: «C'est d'après son nom (d'Aram) que toutes les nations appellent notre pays: les Grecs disent les Armēn, et les Perses et les Syriens les Armēnikk'»¹⁰⁸.

Comme les Romains, les Grecs, les Perses, et tous les peuples de l'antiquité, les Arméniens ont aussi une histoire légendaire, mais ce qui fait la particularité du récit arménien est que celui-ci fut bâti par la littérature ecclésiastique, reliant

¹⁰¹ KĪPAREAN, 1992, p. 195.

¹⁰² MX, 1993, p. 106.

¹⁰³ Ibid, p. 120.

¹⁰⁴ Ibid, pp. 121-123.

¹⁰⁵ Ibid, p. 120.

¹⁰⁶ Ibid. et p. 123.

¹⁰⁷ MX, 1991, Livre I, ch. 6, p. 37. MX, 1993, p. 123.

¹⁰⁸ MX, 1991, Livre I, ch. 12. MX, 1993, p. 126.

l'origine des Arméniens à la Bible, au Créateur, ainsi qu'au mont Ararat. L'ancêtre de cette nation est le héros *Hayk*, qui fut aussi le premier patriarche des Arméniens. Après sa mort, il est divinisé et transporté au ciel où il devint la brillante constellation Orion, appelée *Hayk* en arménien, comme l'indiquent les anciennes traductions arméniennes de la Bible.

1.4. L'Empire ourartien et ses dieux

La civilisation ourartienne est issue de celle des Hourrites. Elle prend naissance au début du premier millénaire av. J.-C. dans la région du lac de Van¹⁰⁹. Toutefois, l'écriture cunéiforme dont usent des Ourartiens existait bien avant le neuvième siècle et sa date remonte jusqu'au deuxième millénaire av. J.-C.¹¹⁰.

Les spécialistes ont établi qu'Ourartou est une variation akkadienne de l'*Ararat* de l'Ancien Testament. En effet, le mont Ararat est situé dans les anciens territoires ourartiens. Par conséquent en akkadien *Ourartou*, en assyrien *Our'artou*, en babylonien *Ouraštou*, et dans son acception biblique désignent tous la même réalité géographique, *Ararat* et *Ourarat*¹¹¹ corrélés aux anciens textes de la mer Morte¹¹². Par les Grecs ils étaient connus sous le nom de *Alarodioi* ("Araratians", c'est-à-dire, Ourartiens)¹¹³.

Ignorant l'existence d'Ourartou, Moïse de Khorène évoque les violences du tyran Bel, homonyme de Bel Mardouk, le dieu créateur de la Grande Genèse babylonienne, contre les habitants du haut plateau du *Hark'*, au nord-ouest du lac de Van. En réalité les Arméniens sont encore à cette époque bien loin de l'Euphrate, où ils n'arriveront guère avant la fin du II^e millénaire¹¹⁴ et ces montagnards hourrites étaient constamment exposés aux attaques de leurs voisins mésopotamiens, en quête de métaux, de chevaux et d'esclaves¹¹⁵.

¹⁰⁹ BURNEY, 2007, pp. 67-68. DIAKONOFF, 1984, pp. 6-8. RUSSEL, 1987, p. 28.

¹¹⁰ DIAKONOFF, 1971, p. 16.

¹¹¹ RUSSELL, 1987, p. 25. MORGAN, 1984, p. 4 et p.41. DIAKONOFF, 1971, p. 15.

¹¹² DIAKONOFF, 1971, p. 77. IŠXANEAN, 1988, p. 42. RUSSELL, 1987, p. 25.

¹¹³ HÉRODOTE, 1939, *Histoires*, III, 94, p. 142a. HÉRODOTE, 1951, *Histoires*, VII, 79, p. 76a.

¹¹⁴ DIAKONOFF, 1971, pp. 64-65.

¹¹⁵ MAHÉ, 2012, pp. 21-22.

Les Hourrites et les Ourartiens parlaient des langues étroitement liées, comme si la langue «ourartienne était un dialecte plus récent issu du hourrite»¹¹⁶. La syntaxe des langues hourrite et ourartienne présente de grandes analogies, tout comme les langues élamites et sumériennes¹¹⁷. Les tribus de cette masse ethnique, qui vivaient au sud des montagnes du Taurus arménien et dans la vallée de l'Euphrate supérieur sont devenues hourrites, tandis que celles qui vivaient plus au nord, à côté du lac de Van, et plus au nord en direction de la vallée de Araxe, sont devenues ourartiennes¹¹⁸.

Les Ourartiens n'appartiennent pas à la famille indoeuropéenne¹¹⁹. La langue ourartienne a des affinités avec certaines langues caucasiennes¹²⁰. Ourartou à son apogée au VIII^e siècle contrôlait un territoire qui s'étend de l'Euphrate au bassin du lac d'Ourmia, du lac Sevan au cours supérieur du Tigre. Le royaume d'Ourartou après une longue période de gestation se forme avec une solide structure étatique dans la deuxième moitié du IX^e siècle av. J.-C.. A titre d'exemple, du point de vue ethnique et historique, on peut dire qu'entre les Arméniens et les Ourartiens existe le même rapport que celui qui lie les Romains latins aux Étrusques non indoeuropéens, qui les ont précédés sur le territoire de l'Italie centrale¹²¹.

Au XI^e siècle av. J.-C., dans les inscriptions assyriennes, on rencontre des traces Ourouatri, mais dès la deuxième moitié du IX^e siècle sous la règle

¹¹⁶ GOETZE, 1957, p. 194. LOON, 1966, p. 3. FORBES, 1983, p. 3.

¹¹⁷ DIAKONOFF, I. M., 1971, p. 1.

¹¹⁸ DIAKONOFF, I. M., 1984, p. 7. TIRACYAN, 2003, p. 13.

¹¹⁹ Cf. JAHUKYAN, Gevorg, ArOr 29, 3, 1961, p. 353. In DIAKONOFF, I. M., 1971, p. 10.

¹²⁰ DIAKONOFF et STAROSTIN, 1986, p. 1.

¹²¹ SALVINI, Mirjo, in KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 75.

d'Assourbanipal II¹²², on trouve pour la première fois ce nom de l'Ourartou, désignant le pays s'étendant autour du lac de Van¹²³.

Les inscriptions officielles des rois assyriens sont la principale source d'information pour l'histoire ourartienne à toutes les périodes. Dans les annales du roi d'Assyrie Salmanasar I¹²⁴, le terme Ourartou servait à désigner un conglomérat de petites tribus du nord contre qui il a guerroyé dès les premières années de son règne¹²⁵. En fait il fut le premier à mentionner une campagne menée contre huit pays de l'Ourartou et ses cinquante et une villes¹²⁶.

Ses successeurs désigneront la même région sous le nom de «pays de Naïri»¹²⁷, terme qui est encore attesté durant les siècles suivants¹²⁸. Teglath-Phalasar Ier¹²⁹ affronte dans sa troisième année de règne «60 rois de Naïri»¹³⁰, qui se rapprochaient en réalité davantage de simples chefs de tribus, le seul nommé étant Sieni du Daiaeni (c'est à dire du *Tayk*)¹³¹.

On peut retrouver mention de Naïri avant le IX^e siècle av. J.-C.. Il s'agit alors très certainement d'une confédération tribale dont le peuple s'unit finalement avec

¹²² Assourbanipal II (883-859). Voir ESA, Tome I, 1974, p. 570a.

¹²³ PIOTROVSKI, 1970, p. 47. ĴAHUKYAN, 1992, p. 53. LOON, 1966, p. 6-7. TIRAC'YAN, 2003, p. 13. PASDERMADJIAN, 1964, p. 19.

¹²⁴ Salmanasar I (1280-1261). Voir ESA, Tome 10, 1984, p. 119a.

¹²⁵ PIOTROVSKI, 1970, p. 45.

¹²⁶ BURNEY, 2007, p. 69-80.

¹²⁷ Naïri en akkadien signifie «pays des rivières». Voir IŠXANEAN, 1988, p. 40.

¹²⁸ BURNEY, 2007, p. 69. MAHÉ, 2012, p. 22.

¹²⁹ Teglath-Phalasar Ier (1114-1076 av. J.-C.). Voir ESA, tome XI, 1985, p. 89.

¹³⁰ Les archives du palais à Assur mentionnent une guerre menée par l'Assyrie contre 43 «*rois de Naïri*». Voir RUSSELL, 1987, p. 25. ZIMANSKY, 1985, p. 51.

¹³¹ BURNEY, 2007, pp. 68-69. MAHÉ, 2012, *ibid.*

celui d'Ourartou, comme les Mèdes le firent avec les Perses au VI^e siècle av. J.-C.¹³². On rencontre dans les inscriptions ourartiennes en plus de l'appellation de *Bia*, le terme de *Biainili*, au forme singulier *Biaini* et *li* au pluriel¹³³. La distinction entre Ourartou (Ourouatri) et Naïri n'est pas claire, certaines inscriptions peuvent aussi bien désigner des régions autour du lac de Van que des entités politiques¹³⁴

En ourartien la plus ancienne inscription appartient à la période du roi Išpuini¹³⁵ fils de Sardouni I¹³⁶, qui a été déjà mentionnée dans les inscriptions assyriennes en 824¹³⁷. L'inscription du roi Argišti I^{er}¹³⁸ à Erevan démontre la gloire des Ourartiens: «Par la grandeur de Khaldi, Argišti, fils de Menua¹³⁹, a construit cette forteresse. Je l'ai appelé du nom d'Erebuni, pour la gloire des terres de Biayni et l'effroi des ennemis. Argišti dit: le sol était désert, j'y ai réalisé de puissantes entreprises. Par la grandeur de Khaldi, Argišti, fils de Menua, est le roi puissant, le roi des gens Biaini, le seigneur de la ville de Tušp»¹⁴⁰ [Fig. 2].

C'est Sardouri I^{er}, qui pose les bases de la future extension de son royaume, en transférant sa capitale à Toušpa (Thospis ou Van) et en s'étendant sur la région environnante, devenant maître de la région du lac de Van, où il grave en assyrien sa

¹³² BURNEY, 2007, p. 71. LOON, 1966, pp. 6-7.

¹³³ MASPERO, 1899, p. 55. ĴAHUKYAN, 1992, p. 53. LOON, 1966, p. 1. ZIMANSKY, 1985, p. 51. GARSOÏAN, 1997, p. 40.

¹³⁴ PIOTROVSKI, 1970, pp. 45-47. RUSSEL, 1987, p. 25. BURNEY, 2007, p. 70.

¹³⁵ Išpuini (820-800). Voir ESA, Tome IV, 1978, p. 377b.

¹³⁶ Sardouni I (835-820). Voir ESA, tome X, 1984, p. 229c.

¹³⁷ PIOTRPOVSKI, 1970, p. 47.

¹³⁸ Argišti (785-760). Voir SALVINI, Mirjo. In KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 76.

¹³⁹ Menua (810-785). Ibid.

¹⁴⁰ Tušp/Thospis est le nom antique de Van. KHALPAKHCHIAN, 1980, pp. 33-34, fig. 3, 4. La traduction de l'inscription cunéiforme se trouve dans KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 83.

proclamation royale «grand roi, roi puissant, roi de la totalité»¹⁴¹, sur les rochers de Toušpa. Résistant victorieusement aux incursions assyriennes, le royaume d'Ourartou ne cesse de s'agrandir. Il conquiert vers 800 av. J.-C. le bassin du lac d'Ourmia s'étendant vers le Sud et du côté de l'Occident jusqu'à Melidou (Mélitène). En 782 av. J.-C. ils fondent l'Erebuni (Érévan)¹⁴².

Les inscriptions rupestres, sur stèles ou sur pierres de construction, en écriture cunéiforme et en langue ourartienne, trouvées par centaines sur le territoire arménien, nous renseignent sur les conquêtes militaires des rois ourartiens, ainsi que sur leurs réalisations architecturales et agricoles. Ils plantent partout la vigne et les arbres fruitiers, propagent l'élevage. Tout autant que de leurs victoires, célébrées par les annales royales gravées sur le roc, les souverains se vantent de leurs performances équestres et de leurs œuvres civilisatrices.

L'écriture était, paraît-il, inconnue aux Iraniens avant qu'ils n'entrent dans leurs nouvelles terres, mais il est possible que l'utilisation d'une écriture cunéiforme ait été très tôt acquise par les Mèdes du royaume d'Ourartou¹⁴³.

Du IX^e au VI^e siècle av. J.-C., cet Etat unifie politiquement le plateau arménien et développe une civilisation brillante, fondée sur les techniques assyriennes d'irrigation, de construction et de défense. Métallurgistes et éleveurs de chevaux, les Ourartiens équipent une armée puissante d'infanterie et de chars de guerre. L'une des réalisations les plus surprenantes est le canal creusé par le roi Menua, que la tradition de Moïse de Khorène attribue à la reine semi-légendaire Sémiramis¹⁴⁴, qui capte une source à 60 km¹⁴⁵ (70 km¹⁴⁶, 75 km¹⁴⁷), pour

¹⁴¹ PIOTRVSKI, 1970, p. 51. DIAKONOV, 1984, p. 85. ZIMANSKY, 1985, p. 34.

¹⁴² MAHÉ, 2012, p. 23.

¹⁴³ Cf. DIAKONOV, I. M., *Istoria Midii (Histoire des Mèdes)*, Moscow/Leningrad, 1956. In BOYCE, 1982, p. 31.

¹⁴⁴ MX, 1993, pp. 132-134. MORGAN, 1919, pp. 42-43.

¹⁴⁵ SALVINI, Mirjo, in KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 76.

¹⁴⁶ MANANDYAN, 1977, t. I, p. 14.

approvisionner en eau douce (1500 litres par seconde) la capitale Toušpa, sur les rives Est du lac de Van, et qui est encore en usage de nos jours¹⁴⁸.

L'Ourartou a connu un degré de civilisation relativement avancé, marqué par le développement atteint dans ce pays par la science de l'irrigation¹⁴⁹, par l'architecture, la construction des routes et des ponts¹⁵⁰, le travail des métaux¹⁵¹ et la poterie, comme aussi l'art de la céramique¹⁵².

Les Ourartiens étaient habiles en peinture, ils décoraient les murs des temples avec des images de divinités¹⁵³. On trouve la même iconographie chez les Hittites, dont les Ourartiens ont repris les thèmes en raison de croyances religieuses et mythologiques similaires¹⁵⁴.

La culture ourartienne était ancrée dans la tradition locale de la population Hourrite. Les rois ourartiens Išpuni et Menua nous ont laissé les noms de quelque quatre-vingts dieux adorés encore chez les hourrites, mais la triade essentielle des divinités ourartiennes était composée de *Khaldi*, le père des dieux, *Teišeba*, le dieu des tempêtes [Fig. 3] et *Ardini*, le dieu soleil¹⁵⁵. Le royaume ourartien semble avoir influencé par son art et ses techniques administratives les pays environnants¹⁵⁶.

¹⁴⁷ LOON, 1966, p. 1.

¹⁴⁸ SALVINI, Mirjo, in KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, *ibid.* Cf. LEHMANN-HAUPT, C. F., *Armenien einst und jetzt (L'Arménie avant et maintenant)*, II, Armenien, Berlin. In LOON, 1966, p. 12.

¹⁴⁹ LĒO, 1966, t. I, pp. 237-238.

¹⁵⁰ LOON, 1966, pp. 38-64. TIRAC'YAN, 2003, pp. 23-28. LĒO, 1966, t. I, pp. 235-237.

¹⁵¹ LOON, 1966, pp. 80-130. TIRAC'YAN, 2003, pp. 29-31. LĒO, 1966, t. I, pp. 238-239. MANANDYAN, 1977, t. I, p. 14.

¹⁵² LOON, 1966, p. 29-37. TIRAC'YAN, 2003, pp. 8-9, pp. 80-82 et pp. 84-85. MANANDYAN, 1977, t. I, *ibid.*

¹⁵³ LOON, 1966, pp. 65-69.

¹⁵⁴ LOON, 1966, pp. 169-171.

¹⁵⁵ RUSSEL, 1987, p. 28. LOON, 1966, p. 4.

C'est par la reconstruction des sites archéologiques, comme Karmir-Blur, Arin-Berd, Altintepe et plusieurs autres que l'on connaît la culture ourartienne¹⁵⁷. Argišti I^{er} construit Erebuni en 782, ce qui est considéré comme la date de la fondation d'Erevan¹⁵⁸.

À Erebuni se trouvait le temple du dieu *Khaldi*. Le temple a été richement décoré. Ses murs étaient peints de figures humaines et divines, avec des ornements géométriques et floraux. La composition des peintures murales était basée sur l'alternance des bandes horizontales d'ornements avec les figures d'animaux et d'humains. La représentation du dieu *Khaldi* debout sur un lion, avec un sceptre dans la main gauche et une tiare sur la tête, présente un intérêt particulier¹⁵⁹.

La hiérarchie des nombreux dieux qui composent le panthéon ourartien est exprimée par une liste de sacrifices. Seuls quelques dieux recevaient plus de la ration quotidienne d'un taureau et deux moutons: le dieu principal Khaldi recevait 17 fois ce minimum, le dieu du tonnerre Teišeba et le dieu soleil Šiuini chacun 6 fois. Les dieux Huṭuini, Ua, Nalaini, Šebitu et Arsimela ont chacun reçu une double ration. Pour les déesses, le minimum journalier était un mouton. Arubaini (ailleurs appelée Uarubani) - apparemment l'épouse de Khaldi [Fig. 4] -, Huba (l'équivalent de la déesse hourrite Hebat) - l'épouse de Teišeba et de Ṭuṣpuea - apparemment la déesse de la capitale et épouse de Šiuini, recevaient chacune une vache et un mouton¹⁶⁰.

Chacune des divinités exige des sacrifices d'animaux dont le tarif est gravé sur une roche, près de la porte de *Mher*, sur la rive orientale du lac de Van. Il y a un lien intéressant entre les croyances ourartiennes et arméniennes comme «la porte de Khaldi» du roi Menua et «la porte de Mher» de l'épopée du Sassoun. Cela signifie que dans la période post-ourartienne, Khaldi a été identifié, associé, au dieu arménien

¹⁵⁶ BOYCE, Mary, 1971, p. 9. KHALPAKHCHIAN, 1980, p. 8.

¹⁵⁷ FORBES, 1983, pp. 16-40 et pp. 69-133.

¹⁵⁸ KHALPAKHCHIAN, 1980, p. 25. Voir aussi LÉO, 1966, t. I, pp. 218-227.

¹⁵⁹ KHALPAKHCHIAN, 1980, p. 28.

¹⁶⁰ LOON, 1966, p. 11. RUSSEL, 1987, pp. 28-29.

Mithra-Mihr et leurs cultes ont été fusionnés¹⁶¹. Les divinités assyriennes ou babyloniennes n'ont jamais pénétré le panthéon ourartien et les Ourartiens n'ont pas influencé la religion de leurs voisins méridionaux¹⁶².

Enfin, ce qui peut donner une meilleure conception des relations religieuses ourarto-arméniennes est le mot arménien «Astuaç» (Dieu), qui semble être passé par l'ourartien en langue arménienne. Examinant l'inscription d'Argišti I^{er} à Xorxor concernant la campagne du roi d'Ourartou dans la terre d'*Eriahi*, G. Melikishvili y a lu le nom *astiuși* qui signifie «idole» ou «dieu»¹⁶³.

Affaibli par les raids des Cimmériens (VIII^e siècle), puis des Scythes (VII^e siècle), le royaume ourartien succombe sous les coups des Mèdes en 590 av. J.-C.. Il est difficile de savoir la date exacte de l'écroulement d'Ourartou. Ce doit être après la période du roi Sédécias de Jérusalem en 594 av. J.-C.¹⁶⁴, où l'on crie: «Élevez une bannière dans le pays! Sonnez de la trompette parmi les nations! Préparez les nations contre elle, appelez contre elle les royaumes d'Ararat (Ourartou), de Minni et d'Aschkenaz (Scythie)! Établissez contre elle des chefs! Faites avancer des chevaux comme des sauterelles hérissées»¹⁶⁵!

Ce sont les dernières traces assurées de l'existence du royaume d'Ourartou. Mais pourquoi n'a-t-il pas survécu? Il réunissait toutes les caractéristiques propres à un empire solidement établi. Zimanski avance deux raisons de sa chute.

¹⁶¹ Cf. DIAKONOV, *On the Haldi Symbolism Problem (Sur le problème du symbolisme de Haldi)* (org. russe), DV 4, Erevan, p. 191-192. In TIRAC'YAN, 2003, p. 20. ZIMANSKY, 1985, p. 73. MAHÉ, 2012, pp.24-25. BURNEY, 2007, p.87. KHERUNIAN, 1943, p. 236-238.

¹⁶² BOYCE, 1982, p. 32.

¹⁶³ Cf. MELIKISHVILI, G. A., *On the Reading Problem of a Passage in the Chronicle of the Urartian King Argišti I (Sur le problème de lecture d'un passage dans la chronique du roi ourartien Argišti I)* (org. russe), Near Eastern Collection, 1979, p. 174. In TIRAC'YAN, 2003, p. 20. D'autres chercheurs dérivent Astuaç du même radical que Sabazios, épithète phrygien de Zeus. Voir aussi JAHUKYAN, 1992, p. 71

¹⁶⁴ GARSOÏAN, 1997, p. 37.

¹⁶⁵ Jérémie, 51.27.

Premièrement, la proximité et la contemporanéité avec l'Empire assyrien. Le royaume d'Ourartou est fondé à une époque où la pression assyrienne sur son territoire était importante. Il s'est étendu à la faveur d'une éclipse assyrienne, a survécu malgré les attaques sévères qui ont suivi le rajeunissement de l'Empire, puis s'est effondré peu de temps après la chute de l'Assyrie. Deuxièmement, l'organisation de l'Ourartou en État très centralisé, alors qu'il s'était considérablement étendu, aurait favorisé sa chute¹⁶⁶.

Les ancêtres des Arméniens franchissent alors l'Euphrate et commencent à s'installer dans les vallées du plateau arménien, tandis que les Ourartiens se réfugient dans les montagnes¹⁶⁷.

Outre l'importance qu'elle revêt dans le processus de la formation de la culture arménienne ancienne, l'influence d'Ourartou déborde les limites du plateau arménien et s'étend à de nombreux pays et nations. L'Iran achéménide, l'ancienne Phrygie, la Grèce, l'Italie lointaine, et la Scythie, même les îles de la mer Egée, la Thrace, l'Ibérie, le Caucase du Nord, et l'Assyrie étaient, d'une manière ou d'une autre, liés à la culture de l'Ourartou et, dans une plus ou moins grande mesure, soumis à son influence¹⁶⁸.

¹⁶⁶ ZIMANSKY, 1985, p. 1.

¹⁶⁷ KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 88. MAHÉ, 2012, p. 25-26. RUSSELL, 1987, p. 31.

¹⁶⁸ TIRAC'YAN, 2003, p.12.

1.5. L'établissement des Arméniens en Asie Mineure et dans l'Empire ourartien

Les invasions cimmériennes et scythes amorcent la chute de l'Etat d'Ourartou. Cet État est alors peu à peu dominé par les proto-Arméniens. Les populations locales (anatoliennes, hourrites) se fondent aux proto-Arméniens et adoptent leur langue, sans doute après plusieurs siècles de bilinguisme. C'est la formation du peuple arménien. Entre-temps, le pays doit accepter de payer tribut à l'Iran achéménide¹⁶⁹.

La genèse du peuple arménien se poursuit alors, au sein de l'Empire perse achéménide (VI^e-IV^e siècles av. J.-C.), par la fusion des vainqueurs thraco-phrygiens qui imposent leur langue, pourtant minoritaire, aux vaincus ourartiens. Il est probable que «Ourartou» devient alors synonyme d'«Arménie». En tout cas, ce sont les dernières attestations du nom «Ourartou», définitivement remplacé par «Arménie». Les Arméniens sont progressivement devenus l'ethnie dominante dans la région couverte par l'ancien royaume ourartien, phénomène très avancé au moment de l'avènement de l'Empire perse.

Quand Xénophon s'aventure dans ces contrées avec l'expédition des Dix Mille vers le V^e siècle av. J.-C., il nous dit que c'était un peuple libre et vaillant, armé de lances et de grands boucliers d'osiers¹⁷⁰, comme tous les pays de hautes montagnes qui ont toujours été le foyer de races guerrières, décidées à défendre chèrement leur indépendance.

Traversant le pays, Xénophon nous décrit les Arméniens comme un peuple prospère, se livrant pacifiquement à l'agriculture et à l'élevage, déjà bien acclimaté. Les Grecs après avoir traversé l'Euphrate en marchant à travers les grandes étendues couvertes de neige, de 5-6 pieds d'épaisseur, reçoivent l'hospitalité des Arméniens¹⁷¹, ce que cite Xénophon lui-même. «Les habitations étaient souterraines;

¹⁶⁹ KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 88. BOYCE, 1982, p. 11. LOON, 1966, p. 15.

¹⁷⁰ XÉNOPHON, 1967, t. II, p. 17.

¹⁷¹ XÉNOPHON, op. cit, pp. 22-32.

leur ouverture (l'entrée de leurs demeures) ressemblait à celle d'un puits, mais l'intérieur était spacieux. On avait creusé des entrées pour le bétail et les gens descendaient par une échelle. Dans ces demeures il y avait des chèvres, des moutons, des bœufs, de la volaille et les petits de ces animaux. Tout le bétail était nourri de foin emmagasiné à l'intérieur. On trouva aussi du blé, de l'orge, des légumes, du vin d'orge (c'est à dire de la bière) dans les cratères»¹⁷².

Maspero note qu'à travers les montagnes caucasiennes vers le sud, les expéditions des peuples indoeuropéens ont facilité l'établissement d'éléments de même race, qui envahissaient le plateau arménien de l'Ouest¹⁷³. Cent ans après le récit de Xénophon, à l'époque des campagnes d'Alexandre le Grand, le mouvement des Arméniens s'était définitivement arrêté, ils étaient arrivés jusqu'à la vallée de l'Araxe¹⁷⁴.

Au moment de l'invasion d'Alexandre le Grand, les Arméniens s'étaient installés sur le plateau arménien et dans la vallée de l'Araxe¹⁷⁵, où ils coexistaient avec les indigènes¹⁷⁶. Cela montre la politique d'expansion des tribus indoeuropéennes, qui absorbaient et assimilaient les autres peuples qu'ils rencontraient sur leur passage.

Dans n'importe quelle région où les Indoeuropéens s'installaient, peu de temps s'écoulait avant qu'ils ne lui donnent un nouveau visage, dans tous les sens du terme. C'est ce qui nous permet de parler d'une véritable «arménisation» du plateau arménien¹⁷⁷.

¹⁷² XÉNOPHON, op. cit., p. 30.

¹⁷³ MASPERO, 1899, p. 452. ŠANT', 1946, p. 11.

¹⁷⁴ MASPERO, 1899, p. 777. LĒO, 1966, t. I, p. 257.

¹⁷⁵ LĒO, 1966, t. I, p. 31.

¹⁷⁶ Cf. GELZER, H., *Histoire brève des Arméniens* (trad. all.), par KALKIMKERIAN, K., éd. Mechitariste, Vienna, 1897, p. 5. In LĒO, 1966, t. I, p. 258.

¹⁷⁷ Voir à propos de l'arménisation dans TIRAC'YAN, 2003, p. 16.

Enfin dans leur absorption des natifs anatoliens, les Arméniens, extrinsèques, les intègrent à un seul et même peuple, les *Hay*, qui peuplent le pays d'*Hayastan*, en arménien. Les étrangers les appellent *Armen* ou Arméniens et ils désignent ce pays par le terme d'*Armenia* ou d'Arménie. Finalement c'est après la conquête d'Artašēs, que l'arménien devient la langue dominante sur le Plateau arménien¹⁷⁸.

¹⁷⁸ STRABON, *Géographie*, t. VIII, ch. 14.5, p.123a.

Chapitre 2: Les religions antiques des Arméniens

Les religions primitives des Arméniens sont assez difficiles à étudier à cause de leur ancienneté. La première difficulté reste somme toute assez classique, elle résulte des nombreuses pertes parmi les sources ainsi que de la dégradation de celles qui ont subsisté. Le deuxième obstacle découle de la modification des documents qui sont parvenus jusqu'à nous. Les évolutions et même les révolutions culturelles ont tendu à effacer les mœurs et les traditions des héritages précédents, bien que certaines structures sociales soient restées inchangées, notamment la tripartition indoeuropéenne: prêtres, guerriers et paysans.

De plus, il convient d'ajouter que certaines de nos sources reposent sur les populations actuelles rescapées, déracinées, pour certaines encore traumatisées par les événements de 1915. En effet, les conséquences et les séquelles du génocide peuvent avoir condamné à l'oubli certaines coutumes et en avoir modifié d'autres, en fonction du pays d'accueil de ces rescapés, vivant pour la plupart en diaspora.

2.1. Le culte de la nature

La Nature présente un «charme», un «mystère», une «majesté», pour les anciennes valeurs religieuses¹. La nature du monde arménien se caractérise par des forêts magnifiques et denses, des hautes montagnes, des rivières abondantes, des mers et des lacs agités. Ces beautés extraordinaires ont stimulé la curiosité de l'homme et l'ont poussé à former un système de croyances.

Avant l'arrivée des Arméniens, il existait sur le plateau arménien des petites tribus et aussi le royaume de l'Ourartou, qui avaient leurs propres divinités et croyances propres. La vision religieuse païenne de ces tribus s'est mélangée avec celle des Arméniens. C'est un fait qui a porté à l'émergence d'une théologie de la religion païenne arménienne.

Dans la phase la plus archaïque les Arméniens adoraient les divinités qui personnifiaient les forces de la nature: la terre, le feu, l'eau, les phénomènes météorologiques; les plantes, les étoiles, le soleil, la lune, les animaux et les différents types d'esprits (fantôme) et bien plus tard, peu avant la conversion au christianisme, les divinités anthropomorphes.

Le naturalisme est la plus ancienne religion des Arméniens, comme c'est souvent le cas chez les peuples anciens. Le naturalisme a persisté à l'ère du mazdéisme et des divinités anthropomorphes. Même quand on eut accepté le christianisme et jusqu'à nos jours, les croyances et traditions du naturalisme existent sous forme de superstition². Le naturalisme a laissé d'importants effets sur la vision religieuse des Arméniens.

On en trouvera la trace dans les croyances paléochrétiennes des Arméniens et dans leur évolution à travers les siècles, dans la vie de l'Eglise, la liturgie et la société. Il faut noter que certains vestiges d'anciens cultes arméniens, on dit même

¹ ELIADE, 2010, p. 131.

² TALAWAREAN, 1909, p. vi.

parfois pré-arméniens, étaient assez enracinés pour survivre longtemps à la christianisation.

2.1.1. Le culte des montagnes et des rochers

Le culte des montagnes entretient un lien étrange avec la peur. Les montagnes de presque tous les peuples anciens étaient une source de crainte justement parce que ces masses énormes étaient en mouvement perpétuel (volcans, tremblements de terre, éboulements etc.). Les Arméniens, comme leurs voisins les Perses, tiraient des noms qu'ils donnaient à ces montagnes les mois de l'année³. Ce fait confirme non seulement l'existence du culte des montagnes mais aussi l'importance de ces dernières dans la vie spirituelle des Arméniens primitifs.

L'importance de ce culte est accentué par le mystère que suscite la hauteur vertigineuse de ces montagnes. Les dieux, selon les vieilles croyances, vivaient sur les montagnes, qui sont considérées comme des centres sacrés pour certaines religions.

La montagne figure parmi les images exprimant le lien entre le Ciel et la Terre; elle est donc censée se trouver au Centre du Monde. En effet, dans de nombreuses cultures on nous parle de telles montagnes, mythiques ou réelles, situées au Centre du Monde: le mont Meru en Inde, le Haraberezaiti en Iran, la montagne mythique «Mont des Pays» en Mésopotamie, le Garizim en Israël⁴. Pour les Arméniens le mont Ararat⁵, comme le Mont Olympe en mythologie grecque, est la Montagne sacrée qui relie la Terre au Ciel.

Les juifs adoraient Dieu sur les montagnes, comme cite le psaume: «Je lève les yeux vers les montagnes: d'où me viendra le secours?»⁶. Abraham sacrifiait son fils Isaac sur la montagne, sur le Mont Moriah⁷. Les temples païens sont construits sur des montagnes et des collines, comme nous le révèle l'archéologie. Les offrandes

³ TALAWAREAN, 1909, p. 10. ALIŠAN, 1895. p. 36.

⁴ ELIADE, 2010, p. 39.

⁵ Pour les Arméniens l'*Azat Masis* à partir du V^e siècle est assimilé à l'*Ararat* de la Bible.

⁶ Psaume, 121. 1.

⁷ Genèse 22, 2.

des animaux s'effectuaient sur les flancs ou les sommets des montagnes et des collines⁸.

Les collines sont aussi les hauts lieux sur lesquels les zoroastriens pouvaient effectuer leurs pratiques religieuses de l'adoration et le temple de Nanē a été localisé à la ville nommée Tīl sur l'Euphrate supérieur⁹. Nous pouvons aussi considérer les constructions des monastères sur ces mêmes montagnes, comme une résurgence du paganisme¹⁰. En effet d'après Russell le mot Tīl dérive d'une signification de forme sémitique du mot colline¹¹.

Les temples étant sur les montagnes, les prêtres païens durant leurs rituels faisaient des bruits supplémentaires extraordinaires, pour provoquer la peur chez les gens¹². Les montagnes revêtaient ainsi cette réputation d'être des endroits dangereux et mystérieux qui causaient la mort et la disparition des gens.

Depuis les montagnes tombaient même des rochers qui détruisaient des villages. Là-haut vivaient des monstres terrifiants: *Višap* (grands serpents légendaires), scorpions et autres insectes vénéneux ou dangereux que le peuple craignait par-dessus tout. On pratiquait cependant le pèlerinage pour gravir ces gigantesques obstacles naturels. On y allumait des bougies et on faisait des prières. L'une de ces montagnes est le Mont *Varag*, qui se trouve en Arménie historique, au nord du lac de Van¹³.

Le tremblement de terre dans les croyances superstitieuses est à l'origine de différents contes. Selon le premier, sous la terre demeure un bœuf et lorsqu'il bouge sa queue, le tremblement survient. Un autre conte explique que ce phénomène a lieu

⁸ Yašt 9, strophe 17. PIRART, 2010, p. 113.

⁹ RUSSELL, 1987, p. 26

¹⁰ ELIAYEAN, 2005, p.154. En Arménie, de nombreux monastères sont construits sur les montagnes et collines.

¹¹ RUSSELL, ibid. «Tell» / *Tepe* en turc.

¹² ELIAYEAN, 2005, p.540. ALIŠAN, 1895, p. 37.

¹³ LALAYAN, 1913, *Vaspurakan*, p. 22.

à cause du grattement d'un poisson géant, qui habite dans les profondeurs de la terre. On dit encore que c'est à cause d'un vent igné, qui pénètre sous la terre et la fait trembler¹⁴.

À la fin du XIX^e siècle, l'ethnologue Eduard Lalayan, indique qu'à Varanda, actuellement la région de Martuni en Arcàx (Haut-Karabakh), les gens vénéraient les rochers, y allaient en pèlerinage, y allumaient des bougies et même y offraient des sacrifices d'animaux (*Matał*). Ainsi au village de Słnax se trouvait un grand rocher, qui en se séparant de la montagne s'était arrêté juste à l'extrémité des maisons, évitant de les écraser. Les villageois y allaient en pèlerinage. Les femmes stériles allaient enserrer le rocher trois fois avec un fil de laine, puis retournaient en ville tricoter des chaussettes qu'elles portaient afin d'avoir un enfant. On y amenait les vaches qui ne donnaient pas de lait et on les faisait tourner autour du rocher. Durant la sécheresse on y allumait des bougies pour la pluie ou encore pour éviter la grêle¹⁵.

On trouve d'autres contes analogues dans des villages, où les gens vénéraient des rochers mystérieux. Le même auteur nous narre une croyance liée à un rocher de la province du *Vaspurakan*. Au village Lezk' (*langue*) se dresse un énorme bloc [Fig. 5], qui d'après la légende recouvre l'endroit où Šamiram mit le corps d'Ara le Beau, afin que les *Yaralez* le ressuscitent en le léchant. Au début du XX^e siècle, avant le Génocide, il existait au sommet du rocher une petite chapelle, où l'on allait en pèlerinage, pour demander la guérison de toute maladie¹⁶.

Il existe des rochers qui s'appellent *Ççakarer* (rochers en forme de téton), en raison de leur forme en goutte d'eau. Les femmes qui ont un enfant à nourrir y partent en pèlerinage, elles y prient en allumant leurs bougies, boivent de l'eau qui s'y écoule, puis elles se frottent les seins avec cette eau miraculeuse afin qu'elles puissent donner du lait¹⁷. On exerce la même pratique avec les vaches. On les y

¹⁴ LALAYAN, 1897, *Hawatk' Lusaworneri Paštamunk'*, p. 221.

¹⁵ LALAYAN, 1897, *Hawatk' K'ari Paštamunk'*, pp. 188-189. Voir aussi LALAYAN, 1903, *Hawadk' Leřneri ew Kareri Paštamunk'*, p. 181.

¹⁶ LALAYAN, 1913, *Vaspurakan*, pp. 23-24.

¹⁷ LALAYAN, 1897, *Hawatk' K'ari Paštamunk'*, p. 189

amène en pèlerinage, on leur frotte le pis avec cette eau sacrée afin qu'elles donnent du lait en abondance¹⁸.

D'autres types de rochers jouent un rôle curatif. Dans différents villages, on trouve des rochers qui sont l'un contre l'autre, créant une sorte de tunnel. Les malades y partent en pèlerinage et passent à travers ce tunnel naturel 3 ou 7 fois afin de recevoir la guérison¹⁹. Certains tunnels servent pour les femmes stériles ou pour les femmes dont les enfants ne survivent pas plus d'un an²⁰.

Jusqu'à nos jours un lien est souvent établi entre ces croyances superstitieuses et le tombeau du Christ. Au Liban et ailleurs, lors du Vendredi saint, durant la procession liturgique de la Passion du Christ, on dépose un modèle du sépulcre du Christ devant l'autel, puis en-dessous pour figurer le caveau où le Christ est enterré; les fidèles qui ont déjà participé à la procession passent à genoux sous le sépulcre afin de recevoir la guérison pour les malades, la fertilité pour les nouveaux mariés et la protection pour des jeunes enfants, et même le succès pour les étudiants durant leurs examens.

Les montagnes étaient habitées par des esprits maléfiques, *Leṛnakuys* (Vierges de la montagne), qui incarcéraient les voyageurs²¹, comme dans le cas d'Artawazd, maudit par son père²².

Une tradition ancienne qui demeure encore dans les mœurs du peuple arménien, affirme que ceux qui grimpent sur les montagnes sacrées seront maudits et punis par Dieu, puis mourront²³. On explique parfois la disparition le 14 Avril 1848 de Xaçatur Abovean, écrivain et poète arménien du début du XIX^e siècle, comme le châtiment de son ascension du Mont Ararat avec le Professeur Parrot. Les religieux

¹⁸ Ibid, p. 190.

¹⁹ Ibid.

²⁰ Ibid, p. 191.

²¹ ARÇRUNI, 2003. p. 89b.

²² MX, 1991, Livre II, ch. 61, p. 192.

²³ ARÇRUNI, 2003, p. 89b.

de l'époque avaient prédit que le malheur tomberait sur eux²⁴, ce qui nous montre la peur instinctive des gens.

Une autre légende, ecclésiastique cette fois, raconte que saint Jacques de Nisibe ayant voulu monter sur le Mont Ararat²⁵ afin de chercher un morceau de l'arche de Noé, un Ange lui apparut et lui interdit de continuer ses recherches. L'ascension sur la montagne était un péché, parce que l'arche de Noé y était déposée, comme l'Arche d'Alliance qui montrait la présence de Dieu. Par conséquent l'endroit était considéré saint. En revanche l'Ange de Dieu, respectant ce vœu, lui donne un morceau de l'Arche, qui est, dit-on, conservé au musée d'Etchmiadzine²⁶.

De nos jours on vénère aussi les roches sur lesquelles les ermites, les saints pères ont prié à genoux; comme si dans le passé, les ancêtres des Arméniens avaient vénéré l'autel, sur lequel le sacrifice était effectué. Par exemple au XIX^e siècle on vénérât l'oratoire de saint Grégoire de Narek, creusé à flanc de montagne, et l'on montrait les pierres usées par ses genoux, lorsqu'il était en prière.

On dit que la pierre de la Kaaba à la Mecque se trouve au même endroit que le rocher sur lequel Abraham devait sacrifier son fils Isaac. Selon la croyance et la tradition islamique, Al Haram Al-Shérif fut construit par des anges avant la création de l'humanité sur ordre d'Allah pour être le reflet sur terre du lieu de culte des anges que l'on dit être directement au-dessus de la Kaaba au septième ciel. La Kaaba a ainsi été construite par les anges, puis reconstruite par Adam, le premier homme. Abraham est le dernier humain qui reconstruit la Kaaba avec l'aide de son fils Ismaël.

La vénération des rochers et des pierres chez les Arméniens, s'exprime quand les gens embrassent les murs des monastères ou le mur de l'entrée des églises qui sont bénies par le *Miwron* (saint chrême). De plus, en allant en pèlerinage à l'un de ces sanctuaires, on ramène avec soi des cailloux, qui sont considérés comme des objets saints et qui apporteront de la chance ou de la protection.

²⁴ Ibid.

²⁵ Saint Jacques n'identifie pas l'Ararat à l'*Azat Masis*, mais au mont *Sararad*, dans le Kurdistan.

²⁶ Il s'agit d'un morceau de bois vitrifié naturellement, conservé dans un reliquaire de 1698 remplaçant une boîte plus ancienne. (Cf. AS, p. 412-413, N° 185).

Dans certaines régions de l'Arménie se trouvent ces types de roches, qui étaient des objets de culte pour les anciens Arméniens. Il devait y avoir un lien avec les croyances de *Višap* légendaire²⁷. La forme du *Višap* est décrite comme celle d'un grand poisson, d'une baleine [Fig. 6 et Fig. 7]. Ces *Višaps* mégalithes de l'âge du bronze, que l'on trouve à proximité des rivières ou des lacs du haut-plateau arménien sont gravés d'idéogrammes et de représentations de poissons et de taureaux [Fig. 8, Fig. 9 et Fig. 10]. Ils s'en servaient aussi comme outil pour les systèmes d'irrigation²⁸.

Ces monuments ainsi sont antérieurs aux Arméniens. Au cours de l'histoire ils sont même devenus le support d'inscriptions ourartiennes²⁹, et furent transformés en *Xačkars*³⁰ [Fig. 11 et Fig. 12], parfois utilisés pour la construction, en toute ignorance de leur valeur spirituelle. Près de certains mégalithes, on allait en pèlerinage, surtout à l'Ascension du Christ, pour prier et pour faire des vœux³¹.

Le culte des rochers est lié avec celui des *Višaps*, également très nombreux sur le plateau arménien. Dans le christianisme arménien se trouvent des vestiges de croyances païennes, qui s'expriment par la tradition ou la légende. Un récit légendaire raconte que la fille d'un prêtre marié marchait, au moment des moissons, au bord de la rivière Arpa (Arménie actuelle). Un *Višap* sort soudainement de la rivière et l'avale. Le père de la fillette, qui assiste à la scène du haut de la colline, se met à genoux et prie. Aussitôt le *Višap* se transforme en rocher³². Les cultes arméniens païens adressés aux *Višaps* ont survécu au christianisme arménien sous forme de superstitions et sont devenus des traditions populaires.

²⁷ YARUTÏWNEAN, 2001, *Hayoc' Dic'abanutiwnë*, p. 233.

²⁸ GROUSSET, 1984, pp. 28-29.

²⁹ KALANTAR, 1994, p.40. DONABÉDIAN, 2007, p. 154.

³⁰ KALANTAR, 1994, p. 26 et p. 83, fig. 14.

³¹ LALAYAN, 1913, *Vaspurakan*, p. 21.

³² YARUTÏWNEAN, 2001, *Hayoc' Dic'abanutiwnë*, pp. 234-235. Cf. ŁANALANYAN, A., *Avandapatum (Héritage)*, Erevan, 1969, n° 136. In RUSSELL, 1987, p. 206.

Un autre récit légendaire raconte qu'au moment où *Yovhannēs Awjnecī* célébrait la messe, il entend le sifflement d'un serpent. L'un des diacres sort pour savoir ce qu'il se passe, mais il ne revient pas; le deuxième sort et ne revient pas non plus, ainsi de suite pour les cinq autres diacres. Le célébrant, obligé d'interrompre la liturgie, sort afin de savoir ce qui est arrivé aux sept diacres. Devant lui apparaissent deux *Višaps* et plus loin il remarque une vieille femme qui apporte du pain au champ. Il se fâche contre elle en lui reprochant de ne pas l'avoir informé. Puis il ordonne aux *Višaps* de régurgiter ses diacres et de se transformer en rochers. Immédiatement ils sont pétrifiés avec la vieille femme³³.

Les *Višaps* apparaissent aussi sous forme d'orages. Dans le livre «*Histoire*» d'Agathange, Saint Grégoire l'Illuminateur appelle les adorateurs d'idoles des «*K'arapašt*» ce qui veut dire adorateurs des pierres³⁴. En vérité il existait des idoles qui étaient sculptées sur les rochers. C'est probablement pour cette raison que Moïse de Khorène se souvient que les Arméniens adoraient deux dragons noirs³⁵.

Prenons à présent une autre superstition qui est passée du paganisme au christianisme. Le philologue Manuk Abelyan considère les *Xač'kars* (stèles marquées de la croix) comme un concept qui vient du paganisme³⁶. Dans le passé les rochers dressés sur les collines jouaient un rôle propitiatoire. Abelyan mentionne une note importante de Sruanjeanc' à propos de tels rochers:

«Les *Casman Xač* (Croix de la colère) sont des rochers, qui se trouvent en majorité hors de la ville, près des monastères ou des villages, sur les collines des champs... Pourquoi sont-elles appelées Croix de la colère? Parce que, quand il neige ou grêle beaucoup, ce qui abîme la récolte, ou bien lorsque la sauterelle et la chenille dessèchent les plantes (...) Quoi qu'il arrive aux semailles, on y voit l'effet de la

³³ LALAYAN, 1903, *Ohan Ojnecī*, pp. 218-219. YARUTĪWNEAN, 2001, *Hayoc' Dic'abanutīwnē*, pp. 234-235. RUSSEL, 1987, p. 206.

³⁴ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 5, p. 51 et p. 60.

³⁵ Cf. Moïse de Khorène, *Œuvres: Histoire des saintes vierges compagnes de Ripsimé*, éd. San Lazare, Venise, 1843, p. 301. In ABELYAN, 1941, p. 41. Voir aussi ĒMIN, 1864, p. 27.

³⁶ ABELYAN, 1941, p. 88.

colère de Dieu et, pour adoucir cette colère, on érige le signe de la Croix du Christ sous le ciel, pour que l'homme puisse se réconcilier avec Dieu par l'intermédiaire de l'Ange»³⁷.

La création de ce genre de rochers s'effectue suivant la liturgie ecclésiastique, par la bénédiction des religieux. C'était probablement le cas par la main des prêtres païens. Abelyan commente cette tradition dans le passage suivant:

«Cette tradition est un apport du paganisme au christianisme. Dans les siècles préchrétiens, chez les autres peuples, comme en Arménie, au lieu des reliques, on vénérât des idoles ou des symboles de la divinité atmosphérique. Jusqu'à nos jours chez les Arméniens, par un rite propitiatoire, on sort d'un sanctuaire une pierre quelconque, sans dire un mot et on la porte en procession autour du champ en croyant qu'il pleuvra. La pierre est le symbole de la foudre et cela est l'arme du dieu atmosphérique»³⁸.

Ces *Višaps* ou du moins les figures sinueuses semblables à de gigantesques serpents, sont par ailleurs devenus un motif traditionnel des tapis arméniens. Le *Višapagorg*³⁹ (tapis à dragons) est l'un des plus anciens tapis qui nous soient parvenus.

Il faut noter que la production des tapis dans la région du haut plateau arménien est très ancienne. Xénophon nous parle du coût élevé des tapis de Van⁴⁰. En 1949, on découvrit dans un tombeau scythe un tapis dont les experts affirmèrent qu'il a près de 2500 ans⁴¹. Dès le VIII^e siècle des historiens et voyageurs arabes

³⁷ Cf. SROWANJEANC', Garegin, *Groc'Broc'*, p. 117. In ABELYAN, M., 1941, p. 88. ELIAYEAN, 2005, pp. 514-515. LALAYAN, 1916, *Vaspurakan Hawatk'*, p. 209.

³⁸ ABELYAN, M., 1941, p. 89.

³⁹ Les exemplaires parmi les plus anciens de *Višapagorg* sont actuellement conservés dans les musées d'Erevan, Sartarapat, Berlin, Londres, Vienne...

⁴⁰ KASBARIAN-BRICOUT, 1990, p. 123.

⁴¹ Ibid. Néanmoins, à une date aussi ancienne, le rapport avec les Arméniens ou leurs ancêtres Phrygiens est loin d'être démontré.

attestent l'existence de l'art des tapis arméniens⁴². Enfin, pour parler du XII^e siècle, Marco Polo décrivait en vantant dans ses relations de voyage les tapis arméniens: «Les plus beaux sont fabriqués par les Arméniens et les Grecs»⁴³.

Il est indispensable de noter la définition scientifique du rôle de ces *Višaps* mythique ou des *K'arahunjs* (mégolithes). La première mention de ces monuments se rencontre chez l'historien Stephanos Orbelian au XIII^e siècle. Au XVIII^e et au XIX^e, ce groupe de monuments a reçu le nom de *Zōrac'K'arer*. Le *Zōrac'* est le génitif pluriel du mot *Zōr*, qui signifie puissance et *K'arer* nominatif pluriel désigne «pierre». Par une approche philologique et en consultant H. Ačařean le mot *Zor* qui peut être une racine du mot *C'orek* ou bien *Sorek* doit être dérivé du mot arabe *Šarq* (شرق)⁴⁴, ce que montre le rapport des *Zorac'K'arer* avec un système astronomique. En fait la hauteur de ces menhirs de 0,5 à 3 mètres et les trous de 4 à 5 centimètres de diamètre à leur sommet le prouve⁴⁵.

D'après l'académicien Paris Heruni, l'observation à travers les *Zorac'K'arer* se fait par quatre méthodes astronomiques différentes:

- i. par le lever, le coucher du soleil et de la lune au déplacement des azimuts,
- ii. par le passage des étoiles du point zénithal,
- iii. par les azimuts de lever et de coucher du soleil,
- iv. par la hauteur culminante des étoiles⁴⁶.

⁴² Ibid.

⁴³ Ibid, p. 124.

⁴⁴ HAB, 1926, t. 4, p. 247a.

⁴⁵ Consulter VARDANYAN, Gurgén, *Karahunge Observatoire*, in http://uxhtasar.com/carahunge_fr.html (13.04.17)

⁴⁶ Ibid.

2.1.2. Le culte du feu

La domestication du feu, c'est-à-dire la possibilité de le produire, le conserver et le transporter, marque pour ainsi dire la séparation définitive entre les paléanthropiens et les zoologiques. Le plus ancien document témoignage de l'usage du feu nous vient de *Chou kou tien* ou *Choukoutien*⁴⁷ (environ 600.000 ans), mais il est probable que la domestication a débuté bien avant et en différents lieux⁴⁸.

Le feu est l'une des manifestations de la nature adorée par presque tous les peuples, mais surtout par les Perses. Comme source vivante de lumière, la chaleur et l'énergie, ceux-ci l'appellent «le fils d'Ahuramazdāh»⁴⁹. Au VI^e siècle avant J.-C. et pendant une certaine période, les Arméniens étaient sous la domination des Perses. Les princes perses entre les IV^e et II^e siècles, avaient un titre du *frātadār*, «porteur» ou «porteur du feu»⁵⁰. Les Arméniens étant proches du royaume de Perse hériteront de ces derniers le culte du feu. Selon l'Avesta:

«Est saint l'homme, qui construit une maison sur le sol et y conserve le feu, les bêtes, sa femme et ses enfants. Dans le sol, il fait pousser le grain, les fruits et il sauvegarde sa pureté»⁵¹.

Le feu était adoré des peuples indoeuropéens, notamment des Zoroastriens, qui lui ont rendu un culte sous différents noms, *Mithra*, *Varuna*, *Agni*, ce dernier ayant des caractéristiques aquatiques s'est changé avec celles du feu:

«Toi Agni, tu es Varuna, quand tu es né. Tu es Mithra quand tu es allumé. En toi, fils de la force, sont tous les dieux»⁵².

⁴⁷ Un site archéologique en Chine.

⁴⁸ ELIADE, 2006, p. 14.

⁴⁹ BOYCE, *A History*, 1975, p. 70.

⁵⁰ WIDENGREN, 1968, p. 203.

⁵¹ LÊO, 1966, t. I, p. 373.

⁵² BOYCE, 1975, *A History*, pp. 44-47.

Le feu est un élément essentiel pour les humains, mais il peut aussi provoquer la mort. L'origine de la formation du culte du feu devait être la nature, où se trouvent des volcans. L'homme primitif devait redouter cette force naturelle, tombant du ciel comme la foudre avec de terrifiants tonnerres et le jaillissement de la lave, qui enflammaient des forêts et des villages. On regardait avec effroi ces mouvements volcaniques, qui avec la fumée et la lave brûlaient tout. Le feu est devenu un objet de culte en raison de ses forces destructrices⁵³.

C'est à ce moment-là que l'homme primitif divinise le feu, lui donnant une signification sacrée, qui s'est transformée en un système de croyances, dont les substrats demeurent encore dans la vie quotidienne et liturgique ou même dans les croyances superstitieuses des villageois. Puisque le feu est considéré comme une divinité, les Arméniens le respectent, l'éteignent avec respect, par exemple ils ne l'éteignent jamais avec de l'eau. Ce serait un sacrilège comme de cracher dessus⁵⁴. Pour cette raison les vieilles femmes, avant d'éteindre le feu, font le signe de croix et disent: «Jésus Christ». De crainte de faire tourner le lait, on évite de se servir du feu, où se trouve la casserole⁵⁵.

Le feu est indispensable à la vie. Après la découverte du feu, l'homme a fait évoluer les moyens pour l'allumer. La société s'est changée et des métiers sont apparus. Chez les Arméniens comme pour les peuples primitifs, le feu avant tout avait une grande valeur, de là vient l'expression de «*kraki gin*» (prix du feu) ou «*kraki gin vçarel*» (payer le prix du feu)⁵⁶. Le feu dans l'expression de la langue désigne quelque chose de cher. On dit même «*krak ē*» (c'est du feu) lorsqu'on veut désigner le prix de quelque chose de très cher.

⁵³ ELIAYEAN, 2005, p. 563. ARÇRUNI, 2003, p. 113a.

⁵⁴ AHARONIAN, 1913, p. 32. ARÇRUNI, 2003, 113b. LALAYAN, 1897, *Hawatk'Kraki Paštamunk'*, p. 194. LALAYAN, 1903, *Kraki Paštamunk'*, pp. 183-184.

⁵⁵ LALAYAN, 1897, *Hawatk'Kraki Paštamunk'*, p. 194. ARÇRUNI, 2003, p. 113b. Voir aussi ABEĽYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 518.

⁵⁶ OHANEAN, 1896 *Krakë*, p. 121.

Quand Ormuzd eut créé le premier couple humain, le diable leur est apparu et leur a enseigné les moyens de fabriquer le feu⁵⁷. Le culte du feu est étroitement lié à celui du soleil. Selon Moïse de Khorène, les Arméniens adoraient le feu parce que Artasir le roi des Perses Sassanides, confisquant l'Arménie, ordonna le culte du feu d'Ahura Mazda, et imposa un feu perpétuel dans les temples⁵⁸. D'après lui, le feu du dieu Ormuzd (Ahuramazdāh) se tenait dans le temple du Bagawan⁵⁹.

Le feu jouait un rôle important à l'époque des sacrifices. On brûlait au-dessus toutes les offrandes aux dieux, qui entraient par l'intermédiaire du feu en relation avec les hommes. L'ordre religieux païen a disparu, mais la coutume s'est transférée au christianisme en gardant la vision de communication entre la terre et le ciel⁶⁰. À l'église on allume des bougies en priant. C'est un acte de communication, de pardon, de demande de réconciliation avec Dieu et les saints.

Chez les Arméniens le feu «*Hur, Krak*» a une grande valeur sacrée, il est particulièrement vénéré et son culte devait être bien organisé. Certains vestiges de ce culte ont été transférés au christianisme arménien, surtout dans les rites liturgiques de l'Église. Cet héritage est encore palpable, malgré tous les efforts du christianisme pour en effacer la trace. La vie quotidienne se déroule autour du feu et presque toutes les manifestations de la vie domestique se font auprès du feu, qui les consacre et les protège. Dans divers hymnes liturgiques ecclésiastiques⁶¹, le feu symbolise lui-même le Christ. Comme «*Hur yaweržakan*» (feu éternel), et aussi «*Hur kenac'*» (feu de la vie).

Nersēs IV Šnorhali dans sa prière intitulée «*Hur kendani K'ristos*» (Christ, Feu Christ), fait la louange du feu du Christ et proclame son indispensabilité, ainsi:

⁵⁷ Ibid, p. 122.

⁵⁸ MX, 1991, Livre II, ch. 77, p. 216.

⁵⁹ MX, ibid. ARÇRUNI, 2003, p. 213a.

⁶⁰ SAMUËLEAN, 1906, *Hay ėntanekan paštamunkĕ*, p. 159.

⁶¹ Voir *ŠARAKAN (Cantique)*, In *Matenagirk' Hayoc'*, éd. Fondation Gulbenkian, Antélias, t. VIII, p. 379.

« Hur kendani Kristos zhur siroy kò zor arker yerkir,
 Borbokeay yanjn im, zi ayrscē zał hogvoy imoy,
 Ew srbescē zxiłç mtac' imoc',
 Ew makrescē zmels marmnoy imoy,
 Ew vařescē loys gitutēan kò i srti imum,
 Ew ołormea kò araraçoc' ew inj bazmamełis »⁶²

Le feu symbolise la maison. Lorsque le feu d'une maison est éteint, cela signifie que la vie s'est arrêtée. En arménien moderne *Ōçax* désigne le foyer c'est-à-dire le feu de la maison. Il existe dans la langue arménienne des expressions liées à *Ōçax*. Lorsqu'on dit «l'*Ōçax* s'est éteint» il faut comprendre le chef de la maison est mort, le nom de famille est condamné à l'oubli, un grand malheur est survenu⁶³; «fils d'un grand *Oçax*» désigne fils d'une célèbre ou riche famille; «faire *Oçax*» désigne former une famille; «joyeux *Oçax*» désigne une famille nombreuse⁶⁴.

Lorsque qu'on demande une jeune fille en mariage (*xnamaxōsutiwn*) la formule rituelle est normalement: «Nous sommes venus pour amener chez nous une poignée de votre cendre, pour la mélanger avec celle de notre *Ōçax*»⁶⁵. Le feu est toujours considéré comme saint. On jure sur l'*Ōçax*, qui forme la partie vitale des maisons patriarcales. Aux alentours du *Tónir* on fait des cérémonies liturgiques

⁶² Nersēs IV Šnorhali, *Hawatov xostovanim (Par la foi, nous confessons), Hur kendani K'ristos (Feu vivant Christ)*, in *ŽAMAGIRK'*, 1971, p. 276. Voici la traduction: «Ô Christ, Feu vivant, attise en moi ce feu de Ton amour que Tu as répandu sur la terre : qu'il consume les impuretés de mon âme et purifie ma conscience ; qu'il détruise les péchés de mon corps et suscite en mon cœur la lumière de ta connaissance. Aie pitié de Tes créatures et de moi, si grand pécheur»!

⁶³ SAMUËLEAN, 1906, *Hay ěntanekan pařtamunkē*, p. 156.

⁶⁴ ARÇRUNI, 2003, p. 224b. RUSSELL, 1987, p. 497.

⁶⁵ LALAYAN, 1897, *Hawat'Kraki Pařtamunk'*, p. 195.

comme les baptêmes, les fiançailles et les mariages⁶⁶. Laisser le pain par terre est un péché, car il a été cuit dans le *Tónir* en se purifiant et en se «baptisant»⁶⁷.

Le *Tónir*, le symbole de l'*Öçax*, c'est le foyer, qui se trouve au centre de la maison, où l'on cuit le repas et le pain. Il est lié à la vénération du feu et les ancêtres⁶⁸. Durant la cérémonie du mariage qui se passait à la maison, où d'après la tradition, les nouveaux mariés étaient obligés de demeurer chez les parents du mari, la mère de la maison mettait 2 ou 4 pains sur un plateau, et sur un autre, elle allumait de l'encens. D'abord elle les promenait autour du *Tónir*, puis aux quatre coins de la maison: c'est là que demeurent les esprits tutélaires. Puis elle sortait dans la cour, où la fête du mariage se déroulait, et tournait avec le pain et l'encens autour du couple marié; ensuite la mariée rentrait à la maison toute seule, tournait trois fois autour du *Tónir* et y jetait l'encens qu'elle avait apporté de la maison de ses parents. Après, sortant dans la cour, le couple embrassait la main droite de la personne la plus âgée de la cérémonie⁶⁹.

Et lorsqu'au bout d'un certain temps la famille s'agrandit, les mariés quittent la maison des parents. D'après la tradition il est indispensable qu'on allume le *Tónir* de la nouvelle maison avec le feu de celle des parents⁷⁰. Le *Tónir* est l'endroit saint de la maison. Après avoir fait cuire le pain, on ne garde pas la farine restée, on la jette dans le *Tónir* en souvenir des morts oubliés⁷¹.

Il existe des réjouissances particulières en l'honneur du Feu, comme la célébration spéciale en l'honneur du foyer qui coïncide avec la fête de la Présentation au Temple *Teařnëndaraĵ* (Aller au devant du Seigneur, avancer vers le Seigneur). Le

⁶⁶ LALAYAN, 1897, *ibid.* ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 521. YARUTÏWNEAN, 2001, *Hayoc' hin Hawataliknerë*, p. 8.

⁶⁷ LALAYAN, 1895, *Hawatk' Snotiapařtamunk'*, p. 358.

⁶⁸ ARÇRUNI, 2003, 223b.

⁶⁹ ARÇRUNI, 2003, pp. 223b-224a.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 224a.

⁷¹ LALAYAN, 1903, *Snotiapařtamunkner*, p. 248.

14 Février de chaque année, 40 jours après la naissance de Jésus Christ, les fidèles sortant de l'église après l'office du soir allument un grand brasier dans la cour et célèbrent la fête. Après cette cérémonie chaque fidèle allume son cierge au maître-autel de l'église, se rend chez lui en le tenant à la main et s'en sert pour allumer la bougie de sa maison⁷².

Avedis Aharonian⁷³ décrit la célébration de cette fête dans le village autour du feu occasionnel:

«Tout le village s'assemble autour; au premier rang se placent les nouveaux mariés de l'année tenant chacun un cierge, allumé au feu sacré. Ils tournent trois fois autour du brasier, dont les flammes ont la vertu de féconder leur union et de donner à leur descendance le bonheur et la santé. Puis les mères, tenant entre leurs bras leurs nourrissons, exécutent la même ronde, pour préserver leurs enfants des mauvais esprits et des maladies; tandis que les épouses stériles brûlent les bouts de leur couvre-tête pour attirer sur elles la fécondité; d'autres encore sautent par-dessus le brasier pour se purifier et tous les assistants mêlent leurs cris d'allégresse aux crépitements de la flamme. La foule se disperse alors, et le cierge à la main, chacun s'en retourne chez soi pour continuer, en famille, la glorification du Feu. Sur tous les toits on allume un brasier avec le cierge rapporté de l'église, et les mêmes rites sont reproduits autour de ce foyer familial, tandis que de tous côtés partent des coups de fusil. Dans les maisons où il y a de jeunes mariés, cette fête prend une importance et une solennité particulières. Les parents et les amis, chargés de présents, se rendent dans cette demeure pour participer à la cérémonie qu'on appelle «la montée de la jeune mariée sur le toit»⁷⁴. Là, c'est le nouvel époux qui allume le Feu avec son cierge, et tandis que les flammes montent, les musiciens jouent des marches

⁷² KRANEAN, 2001, pp. 42-43. LALAYAN, 1897, *Hawatk' Lusaworneri Paštamunk'*, p. 217. ARÇRUNI, 2003, pp. 113b-114a. ĒMIN, 1864, pp. 46-47. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, pp. 524-525. RUSSULL, 1987, p. 499.

⁷³ Ecrivain et homme politique qui écrit, au début du XIX^e siècle, une inscription des croyances arméniennes dans son livre intitulé «*Les Anciennes Croyances Arméniennes*».

⁷⁴ On observera que les maisons villageoises ont généralement un toit plat en terre, où l'on accède aisément par un escalier. Monter sur le toit n'a rien d'extraordinaire: c'est de là que les femmes observent le mieux ce qui se passe dans le village.

nuptiales. Le jeune couple fait trois fois le tour du brasier. Comme pendant les noces, on boit à la santé du nouveau foyer. Le patriarche de la maison augure, d'après la direction de la fumée, le côté des champs qui sera le plus fertile, tandis que la grand-mère prenant une poignée de cendres, la jette dans l'étable pour «préserver le bétail des maladies et favoriser la ponte des œufs». D'autres jettent de la cendre derrière leur épaule en prononçant la formule consacrée, pour que «le beurre soit abondant». Cette fête du Feu a la vertu de guérir les maladies incurables, c'est pourquoi on monte les malades jusque sur le toit au moyen d'une corde. On conserve un tison, qui servira à chauffer le lait le jour de l'Assomption, et on espère obtenir, de la sorte, du lait en abondance. Enfin, on jette dans la maison quelques braises qui serviront à allumer la lampe le soir. Cette fête du Tearnëndaraj paraît être le jour solennel de l'apothéose du Feu»⁷⁵.

Le feu joue un rôle pour exorciser les mauvais esprits. Ils se trouvent partout pendant la nuit sauf près de la lumière du feu⁷⁶. Il existe une superstition qui affirme que ceux qui tirent pendant les fameuses fêtes contribuent à détruire les forces du mal, c'est-à-dire les mauvais esprits; avec cet acte les Arméniens pensent qu'ils mettent l'ennemi en fuite. Par conséquent, lors d'un accouchement, considérant que la mère et son nouveau-né sont attaqués par les mauvais esprits, on tire en l'air pour supprimer et tuer ces ennemis⁷⁷.

Le feu joue un rôle de guérison pour les animaux. On faisait passer le bétail à côté du feu afin qu'il n'attrape pas une maladie mortelle⁷⁸. On tenait des poules près du feu de l'*Oçax* et on leur frottait de l'eau sur les pattes, afin qu'elles ne s'enfuient

⁷⁵ AHARONIAN, 1913, p. 29. Voir aussi SAMUËLEAN, 1906, *Hay ëntanekan paštamunkë*, pp. 159-161.

⁷⁶ ARÇRUNI, 2003, p. 113b.

⁷⁷ AHARONIAN, 1913, pp. 30-31. Au Liban aussi au Nouvel An on tire en l'air pour que la nouvelle année soit chanceuse et pour que le mal représentant des esprits mauvais disparaisse.

⁷⁸ OHANEAN, 1896 *Krakë*, p. 124.

pas de la maison⁷⁹. C'est une sorte de magie pour apprivoiser les poules à la maison. Il existe des superstitions pareilles qui jouent le rôle de remède contre les *div*⁸⁰.

D'après une légende empruntée au zoroastrisme le feu et l'eau étaient sœur et frère⁸¹. Ils sont vénérés ensemble par les Arméniens. Un jour ils se sont disputés pour le pouvoir et la sœur, qui représente le feu, a commencé à brûler les forêts pour montrer sa force, mais le frère, qui représente l'eau, éteint l'incendie. Depuis ce jour là, le feu et l'eau se sont séparés l'un de l'autre⁸².

⁷⁹ LALAYAN, 1897, *Hawatk'Kraki Paštamunk'*, p. 195. LALAYAN, 1903, *Snotiapaštamunk'ner*, p. 247.

⁸⁰ DUREAN, 1933, p. 128.

⁸¹ TAŁAWAREAN, 1909, p. vi. ARÇRUNI, 2003, p. 113a. ĒMIN, 1867, p. 22. ALIŠAN, 1895 p.44. EŁIAYEAN, 2005, p. 564. YARUTĪWNEAN, 2001, *Hayoc'hin Hawataliknerë*, p. 8.

⁸² ARÇRUNI, 2003, *ibid.* LALAYAN, 1897, *Hawatk'Kraki Paštamunk'*, p. 195. ABELĀYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 519.

2.1.3. Le culte de l'eau

Le culte de l'eau fait aussi partie des religions primitives. Les Arméniens l'ont associée au feu, même si les deux éléments ont des rôles opposés. L'eau joue deux rôles: l'un positif et l'autre négatif. Les hommes recourent à l'eau, parce que c'est une matière essentielle à la vie. D'une part l'eau apporte la vie aux Hommes ainsi qu'à tous les vivants, d'autre part, elle cause la peur, car elle arrache la vie de certains, qui traversent les rivières agitées. L'eau est donc également vénérée pour la peur qu'elle suscite. Par conséquent les fleuves sont considérés comme saints et il existe des prénoms d'après ces fleuves: Euphrate, Tigre, Araxe ou Araz, Iris, Mourad, etc.

D'après Pline l'Ancien, le roi Tiridate I^{er} a refusé de voyager par mer. En 65, il va voir Néron⁸³ par voie terrestre:

«Il n'avait pas voulu aller par mer, parce que les mages regardent comme interdit de cracher dans la mer, et de souiller cet élément par quelques-unes des excréments nécessaires à l'humanité»⁸⁴.

Les civilisations les plus anciennes sont nées sur les rives des fleuves, qui sont parfois considérés comme sacrés, tels que le Gange pour les Indiens, le Tibre pour les Romains, le Danube pour les Slaves. L'Arménie est un pays abondant en eau; l'homme arménien l'adorait, l'Arménie étant bien favorisée par les fleuves. Les fontaines ont été également vénérées en raison de leurs eaux riches en minéraux et pour la guérison⁸⁵.

La source du fleuve Tigre, qui s'appelait la «Source du Paradis» par tradition biblique⁸⁶, était réputée sainte. D'après un témoignage, les villageois arméniens, assyriens et kurdes y allaient au pèlerinage. Spécialement, à l'Ascension du Christ,

⁸³ MAHÉ, 2012, pp. 68-69.

⁸⁴ PA, 1963, Livre XXX, ch. V, 2, p. 183. Voir aussi ARÇRUNI, 2003, p. 213a.

⁸⁵ ELIAYEAN, 2005, p. 552. LALAYAN, 1913, *Vaspurakan*, pp. 34-38.

⁸⁶ Genèse 2, 14.

une grande foule y allait et faisait des vœux à la chapelle qui se trouvait non loin de la source. On remarque qu'un peuple non chrétien comme les Kurdes se prêtait également à ce pèlerinage. Cette source joue un rôle de guérison et l'on s'y baignait. En plus des personnes, tout le monde y amenait ses troupeaux de moutons et les baignait dans les eaux guérisseuses⁸⁷.

Comme tous les peuples, les Arméniens avaient aussi leurs fleuves sacrés. L'Euphrate était l'un d'eux. Tacite rapporte que les Arméniens attachaient à l'Euphrate un caractère sacré et lui offraient des chevaux en sacrifice⁸⁸. Presque tous les temples païens des Arméniens ont été construits sur ses rives, ce qui montre leur caractère sacré.

Selon le philologue arménien Lēo, les Arméniens croyaient que les âmes des défunts vivaient près de fontaines appelées *Kat'nalbiwr* (fontaine de lait) ou *Lusalbiwr* (fontaine de lumière)⁸⁹. Cette superstition est restée dans l'esprit du peuple jusqu'à présent. Les fontaines qui se trouvaient près des couvents en Arménie historique ou dans l'Arménie actuelle s'appellent souvent *Lusalbiwr*⁹⁰. Il existe des esprits bons ou inoffensifs, qui demeurent près de ces fontaines saintes. Ils s'appellent *Alek Manukk'* (bons enfants), et offrent des remèdes à ceux qui y recourent⁹¹.

Dans les rivières, vivaient des esprits malins et même dans les sources peuvent habiter de tels esprits, qui prennent comme habitation les endroits où se trouve l'eau. Plusieurs superstitions païennes liées à l'eau ont été transférées au christianisme. Selon l'une d'elles, un esprit qui a l'apparence d'une vieille femme appelée *Çōçi*, à la

⁸⁷ LALAYAN, 1913, *Vaspurakan*, pp. 31-32.

⁸⁸ TACITE, 1990, t. II, p. 117a.

⁸⁹ LĒO, 1966, t. I, p. 271. Voir aussi ABĒLYAN, 1975, *Die Quellen*, pp. 540-541.

⁹⁰ ELIAYEAN, 2005, p. 552.

⁹¹ ARÇRUNI, 2003, p. 14a.

chevelure décoiffée, vit dans les rivières et les marécages aspirant l'eau et tuant des hommes, des animaux et surtout des enfants⁹².

Lorsque, cependant, une fontaine s'assèche, les gens simples disent qu'un «mauvais» y habite. Pour faire revivre ces fontaines, on y jette les os d'animaux sacrifiés comme *matal*, lors des fêtes ecclésiastiques. Pour exorciser la sécheresse d'une fontaine, la tradition est de promener des épouvantails autour de la source. À Tiflis durant la sécheresse, on mettait la tête d'un porc ou celle d'une chèvre sur un bâton, on la promenait dans les rues en l'aspergeant d'eau afin qu'il pleuve⁹³. D'autre part, durant la sécheresse, six femmes veuves ou une fillette et jeune fille à l'âge de la puberté, les mains couvertes d'une étoffe et tenant un balai, parcouraient les rues du village⁹⁴. Même en temps de sécheresse des fontaines, on apporte l'eau d'un sanctuaire et on la verse sur les champs desséchés, pour conjurer la sécheresse⁹⁵.

La nouvelle mariée qui va pour la première fois à la fontaine proche de sa nouvelle maison, celle de son mari, y apporte du blé et le jette aux alentours comme un acte de dévotion. Les dimanches, on allume des bougies près des fontaines considérées comme saintes. Ceux qui sont malades demandent la guérison. On y sacrifie des coqs, on adore et on prie⁹⁶.

Il existe d'autres fontaines saintes où l'on se rend en pèlerinage. On y prie, on y allume des bougies, on y enterre aux alentours des œufs, puis on s'y lave avec l'eau. Si quelqu'un ne peut pas y aller à cause de sa maladie, d'autres y partent et après la cérémonie des bougies, des œufs et de la prière, on apporte directement de l'eau au malade, sans regarder derrière soi ni poser le pot d'eau par terre, afin qu'il se lave

⁹² DUREAN, 1933, p. 132. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 555.

⁹³ SRUANJEANC', 1876, p. 43. Voir aussi ELIAYEAN, 2005, p. 552-553.

⁹⁴ LALAYAN, 1903, *Tarreri ew Fizikakan erewoyineri Paštamunk'*, p. 200.

⁹⁵ ABELYAN, 2004, p. 89.

⁹⁶ LALAYAN, 1897, *Hawadk' Ĵri Paštamunk'*, p. 196.

avec cette eau sacrée et guérisseuse⁹⁷. À la fête de l'Épiphanie et du Baptême du Christ, après la cérémonie liturgique on bénit l'eau avec le saint *Miwron* (Chrême) et on la distribue aux fidèles, qui l'emportent chez eux et l'utilisent comme un remède contre les maladies.

Il existe une dévotion concernant le culte de l'eau, qui a été transférée du paganisme au christianisme. C'est le rituel du *Vardavař*. Ce rituel est effectué le jour de la Transfiguration du Seigneur. Cela nous fait comprendre comment le culte de l'eau était si fort que l'Église n'a pas pu l'effacer de la mémoire du peuple et l'a remplacé par l'une des cinq plus grandes fêtes chrétiennes arméniennes de l'année liturgique.

Le culte de l'eau est étroitement lié à l'irrigation⁹⁸. C'est l'eau qui donne la vie aux plantes à travers le système d'irrigation. La majorité des activités de construction d'irrigation des habitants antiques de l'Arménie a été liée au culte de l'eau, qui avait des racines très profondes et une place significative dans la vie.

L'eau symbolise la mort et la renaissance. Le contact avec l'eau comporte toujours une régénération. Le déluge renouvelle l'espèce humaine. Il préfigure la mort et la régénération par le baptême. La valeur religieuse des eaux joue un rôle considérable dans la vie de l'humanité. Les Pères de l'Église n'ont pas manqué d'exploiter certaines valeurs préchrétiennes et universelles du symbolisme aquatique, quitte à les enrichir de significations nouvelles, se rapportant à la vie du Christ.

⁹⁷ Ibid, p. 197. Voir aussi LALAYAN, 1903, *Jri Pařtamunk'* (Culte de l'eau), p. 182-183. LALAYAN, 1903, *Ohan Ojneçì*, p. 219. ARÇRUNI, 2003, p. 13a-13b.

⁹⁸ KALANTAR, 1994, p. 22. KALANTAR, 2003, p. 19.

2.1.4. Le culte des phénomènes atmosphériques

Les phénomènes atmosphériques, tels les nuages, les orages, la foudre, la tempête, la neige, la grêle, la pluie et l'arc-en-ciel, ont marqué d'empreintes profondes les croyances des peuples primitifs. Ces réalités ont suscité des sentiments de peur dans le cœur des gens, qui les considéraient comme une manifestation de la guerre entre les dieux. La foudre et les tempêtes détruisaient des maisons, des villages et tuaient des hommes.

Redoutant ces catastrophes, les Arméniens ont réellement voulu créer un dialogue avec les entités mythiques à qui on les attribuait, et ils les adorèrent pour être sauvés⁹⁹. Ils y voyaient l'œuvre de mauvais esprits¹⁰⁰. En cas de détresse extrême, lorsqu'on a vainement tout essayé, et surtout en cas de désastre venant du ciel, sécheresse, orage, épidémies, on se retourne vers les êtres suprêmes et on les implore¹⁰¹.

De nos jours lorsqu'on voit un nuage blanc on se plaît à dire qu'il s'agit de la barbe de Dieu. On raconte qu'à l'origine le tonnerre est né du geste d'une vieille femme traînant derrière elle un sac plein de cailloux, avec un bruit rappelant le tonnerre. La foudre est le bâton lumineux avec lequel les anges frappent les démons. On dit aussi qu'elle se forme à cause du frottement des épées des deux monstres de l'orage qui s'affrontent dans le ciel. Elle jaillit de la collision des cornes de deux gigantesques bovins, qui se disputent la supériorité¹⁰². D'autres disent que le tonnerre rappelle le déluge et que Dieu l'a inventé afin que, lorsque les gens l'entendent, ils se souviennent du déluge¹⁰³.

⁹⁹ ALIŠAN, 1895, pp. 64-67. TAŁAWAREAN, 1909, pp. 12-13.

¹⁰⁰ ELIAYEAN, 2005, pp. 566-567.

¹⁰¹ ELIADE, 2010, p. 109.

¹⁰² LALAYAN, 1897, *Hawadk' Lusaworneri Paštamunk'*, p. 220. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, pp. 540-541.

¹⁰³ LALAYAN, 1903, *Tarrereri ew Fizikakan erewoyneri Paštamunk'*, p. 200.

L'arc-en-ciel est considéré comme la ceinture de Dieu. On fait des prédictions d'après lui. Lorsque la couleur jaune domine on suppose que l'année sera pleine de maladies; lorsque la couleur verte domine, cela démontre que la moisson du blé sera abondante et lorsque le rouge domine, cela veut dire que le vin sera abondant. On dit qu'il est la corde de la couleur verte et rouge, que le roi Gaspar a offert à l'enfant Christ¹⁰⁴. L'arc-en-ciel est appelé aussi dans des anciens récits la ceinture du dieu Aramazd¹⁰⁵.

D'après un conte, la pluie vient de la volonté de Dieu: quand Il le désire, Il frappe du bâton de sa main la «mer du ciel»¹⁰⁶, d'où l'eau s'écoule dans le monde et quand les nuages ont soif, ils descendent sur la terre pour boire de l'eau, dont ils forment de la pluie¹⁰⁷.

Un ancien auteur arménien nommé *Anania Širakaci*, qui est un mathématicien, géographe et philosophe du VII^e siècle, compare la tempête aux *Višaps*, ces grands serpents, qui détruisent tout ce qu'ils rencontrent¹⁰⁸. Les tempêtes du lac d'Axalkalak¹⁰⁹ sont appelées «Višap». Ces monstres sont liés à la coupole du ciel avec des chaînes, la tête vers le haut, tandis que leurs queues touchent la surface de l'eau. On raconte qu'ils descendent des chevreuils: quand une biche accouche, elle quitte son faon et s'enfuit. Les *Višaps* arrivent alors qui emmènent le faon au ciel. Sinon, trois heures plus tard, le cerf vient prendre soin de lui et peu à peu, le petit cerf devient un *Višap*. S'il arrivait que l'un de ces grands serpents mythologiques soit

¹⁰⁴ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Lusaworneri Paštamunk'*, p. 221. LALAYAN, 1903, *Tarreri ew Fizikakan erewoytneri Paštamunk'*, pp. 199-200.

¹⁰⁵ NBHL, p. 338.

¹⁰⁶ *Çirani çov*, «mer pourprée», *Abrahami çov*, «mer d'Abraham».

¹⁰⁷ LALAYAN, 1903, *Tarreri ew Fizikakan erewoytneri Paštamunk'*, p. 200.

¹⁰⁸ ALIŠAN, 1895, p. 172. YARUTĪWNEAN, 2001, *Hayoc' Dicabanowtiwnë*, p. 85.

¹⁰⁹ Akhalkalak est une petite ville de Géorgie au sud de la région de Djavakhk', province de Samtskhé-Djavakhétie, où les Arméniens se sont installés au XIX^e siècle.

libéré de ses chaînes, il tomberait sur la terre et la détruirait¹¹⁰. Cette histoire est un mythe qui vient du paganisme et continue à exister dans l'imaginaire du peuple arménien.

Selon Manuk Abelyan les petites tornades s'appellent «vent de Satan»; quand elles s'élèvent, les enfants y entrent dans l'espoir d'amasser les pierres précieuses qui tourbillonnaient au milieu. Ce sont dit-on, les pierres volées par Satan. Il y a aussi les tornades marines attribuées aux *Višaps*, qui ayant soif, descendent sur la mer pour boire de l'eau¹¹¹.

On dit encore que, quand les *Višaps* vivent mille ans, et grandissent à outrance, les anges descendent alors du ciel pour les attacher avec des chaînes et les emmener au ciel. Lorsqu'ils arrivent près du soleil, le feu les brûle et ils tombent en cendres¹¹², qui descendent comme du brouillard sur la terre¹¹³. À ce moment-là, on entend des cris venant du ciel et quelquefois on remarque leur queue, qui tombe sur la surface de la terre¹¹⁴. Ces histoires témoignent des vestiges du culte des phénomènes météorologiques. À ce jour, les paysans simples recourent à la prière quand il y a une grosse tempête, comme cela se faisait dans le passé pour calmer la nature furieuse. Dans certains cas, on sort même l'évangile en plein champ.

¹¹⁰ LALAYAN, 1895, *Hawatk'Tarreri ew Fizikakan erewoytneri Paštamunk'*, p. 351. YARUTİWNEAN, 2001, *Hayoc'Dicabanowtwnë*, p. 86.

¹¹¹ ABELYAN, 2004, p. 62. RUSSELL, 1987, p. 209.

¹¹² ABELYAN, 1966, p. 88.

¹¹³ ABELYAN, 1975, p. 66. RUSSELL, 1987, p. 209.

¹¹⁴ SROWANJEANC', 1978, p. 69. Voir aussi YARUTİWNEAN, 2001, *Hayoc'Dicabanowtwnë*, p. 89.

2.1.5. Le culte des arbres et des plantes

L'homme a toujours aimé le vert de la nature qui lui procure une satisfaction intérieure. Le culte des arbres avait une importance pour les Arméniens, surtout celui des platanes (*Sōsi*), arbres sacrés comme les chênes pour les Grecs.

L'image de l'arbre a été choisie pour exprimer la vie, la jeunesse, l'immortalité, la sagesse. L'histoire des religions connaît des Arbres de vie (Mésopotamie), d'immortalité (Asie, Ancien Testament), de sagesse (Ancien Testament)¹¹⁵. Le culte de la végétation reflète l'expérience religieuse du renouvellement du monde qui précède et justifie la valorisation du printemps en tant que résurrection de la nature. C'est le mystère de la régénération qui a fondé l'importance religieuse du printemps¹¹⁶.

Movses Xorenatsi rapporte qu'Ara le Beau avait consacré son fils Anušawan¹¹⁷ à la forêt des *Sōsi/Sōseac'* (platanes). C'est souvent qu'Anušawan est appelé *Sōsanowēr* (offert aux platanes), spécialement ceux de la forêt sacrée¹¹⁸, qui se trouve à Armawir, la première capitale des Arméniens, sur une colline de la plaine de l'Araxe. Un récit chrétien rapporte que le *Sōsi* est sacré parce qu'il a abrité Jésus quand ses ennemis le poursuivaient¹¹⁹.

Le nom botanique du platane est «*platanum armeniacum*»¹²⁰, plante de l'Arménie. Du bruissement des feuilles de ces platanes, on tirait des oracles¹²¹. Les

¹¹⁵ ELIADE, 1989, p. 239.

¹¹⁶ ELIADE, 1989, *ibid.* ELIADE, 2010, *Le sacré et le profane*, pp. 129-130.

¹¹⁷ «Âme immortelle»

¹¹⁸ MX, 1991, Livre I, ch. 20, p. 64.

¹¹⁹ Cf. AVANDAPATUM. In RUSSELL, 1987, p. 52.

¹²⁰ TAŁAWAREAN, 1909, p. 15. ASLAN, 1895, p. 164.

¹²¹ MX, *ibid.*

augures les interprétaient, ils entraient en communion avec les aïeux et en conversation avec des esprits qui vivaient dans les arbres¹²².

En plus du platane, les Arméniens vénéraient aussi le *barti* (le peuplier), comme écrit Lewond Ališan:

«Le platane n'était pas vénéré tout seul, il y avait aussi d'autres arbres comme les peupliers qui étaient vénérés au XII^e siècle par des Arméniens du nord de la Mésopotamie dits Arewordik¹²³»¹²⁴.

Au temps du paganisme le peuplier était vénéré parce qu'il était considéré comme le réceptacle des esprits qui attendaient l'adoration¹²⁵. A cette époque les Arméniens du nord de la Mésopotamie croyaient encore aussi que la croix du Seigneur était faite de bois de peuplier¹²⁶.

Ališan assure que les gens simples embrassaient les grands arbres en croyant qu'en eux vivaient les saints¹²⁷. Nous pouvons dire enfin que l'arbre immortalise le souvenir de l'Homme qui l'a un jour planté. Jusqu'à présent les personnes âgées disent que lorsqu'on arrose une plante ou un arbre, ceux-ci prient pour leur bienfaiteur et le bénissent; cette action serait égale en définitive à un acte charitable.

La vision religieuse de la vie permet de «déchiffrer» dans le rythme de la végétation d'autres significations, et en premier lieu les idées de régénération, d'éternelle jeunesse, de santé, d'immortalité; l'idée religieuse de la réalité absolue est

¹²² ĒMIN, 1867, pp. 44-45. LĒO, 1966, p. 64. RUSSELL, 1987, pp. 32-33.

¹²³ Les Arméniens qui vivaient en Mésopotamie au XII^e siècle furent longtemps Arewapašt (Adorateurs du soleil), ils se convertirent au christianisme à l'époque de Nersēs IV Šnorhali. Voir HBB, t. I, p. 263b.

¹²⁴ ALIŠAN, 1895, p. 72. ĒMIN, 1867, pp. 25-26, 45.

¹²⁵ ALIŠAN, 1895, ibid. ELIAYEAN, 2005, p. 549. YARUTĪWNEAN, 2001, *Hayoc' Dic'abanowtiwnē*, p. 58.

¹²⁶ ALIŠAN, 1895, ibid. ELIAYEAN, 2005, ibid.

¹²⁷ ALIŠAN, 1895, p. 71.

symboliquement exprimée, parmi tant d'autres images, par la figure d'un «fruit miraculeux» qui confère à la fois l'immortalité, l'omniscience et la toute-puissance, fruit qui est susceptible de transformer les hommes en dieux¹²⁸. La grenade présente le symbole de l'immortalité chez les Arméniens.

On croit aussi que couper un arbre revient à commettre un péché. Dieu, dit-on, punit de mort toute personne qui se permet de couper un arbre; si elle y échappe, c'est un membre de sa famille qui est puni à sa place. Une curieuse tradition indique même qu'on tient les arbres pour des êtres animés, capables de comprendre le langage des hommes. D'après la mythologie arménienne les plantes et les arbres peuvent parler afin que les gens les comprennent¹²⁹.

Une coutume liée à cette croyance est pratiquée encore par les Arméniens d'Orient. Quand ils visitent un sanctuaire, ils lient des mouchoirs aux branches des arbres, en croyant que de cette manière leurs désirs seront acceptés de Dieu¹³⁰. Lalayan à la fin de XX^e siècle témoigne que, la plupart du temps, à côté des fontaines considérées comme saintes¹³¹ se trouvent des arbres, qui sont sacrés. Les malades, après s'être lavés avec l'eau de la fontaine, déchirent de leur vêtement un petit morceau de tissu et l'accrochent aux branches de l'arbre, espérant se décharger de leur maladie à travers ce rite. Au cas où ne s'y trouvent pas d'arbres, ils enveloppent le tissu autour d'un caillou et le mettent près de la fontaine¹³². Quelquefois après avoir bu de l'eau d'une fontaine, on y jette un petit caillou, car d'après la superstition, si on ne fait pas ce geste, quelque parent mourra¹³³.

¹²⁸ ELIADE, 2010, pp. 128-129.

¹²⁹ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Kendanineri Paštamunk'*, p. 216.

¹³⁰ En Arménie les arbres qui entourent les monastères sont «décorés» des serviettes colorées par les pèlerins, comme aux sanctuaires de Gegard , Xor Virap , Hağarçin, Sanahin, Keçaris. Voir aussi DUREAN, 1933, pp. 144-147. En turc on dit *Dilek tutmak* «attraper (immobiliser) un vœu».

¹³¹ Le culte de l'eau, p. 21.

¹³² LALAYAN, 1897, *Hawadk'Ĵri Paštamunk'*, p. 197. Voir aussi LALAYAN, 1897, *Hawadk'Çareri Paštamunk'*, p. 198.

¹³³ Ibid, pp. 197-198.

Le dimanche des Rameaux (*çalkazard*) les fidèles apportent les branches d'arbres à la maison, pour que la bénédiction de la cérémonie arrive chez eux. Ils frappent même les branches à la porte de leur maison afin que le malheur et la douleur s'éloignent¹³⁴.

La plante jouait un rôle de remède. Cette vision est mentionnée dans la littérature ecclésiastique; vers 435 Eznik de Kolb affirme que certaines herbes potagères, prises seules, sont mortelles; par contre mélangées à d'autres, elles sont salutaires¹³⁵.

Il existe des traditions superstitieuses liées à quelques plantes. Lorsque Dieu créa l'homme avec l'argile, Il se frotta ensuite les mains l'une contre l'autre pour les nettoyer; ces morceaux d'argile sont tombés sur la terre, c'est là qu'a poussé le coton. Le raisin est issu des os de l'offrande de Noé, qui les avait enterrés après le sacrifice¹³⁶.

Dans le Lori on raconte qu'un turc tombe amoureux de la fille d'un prêtre marié (Kahanay). Toutefois celui-ci refuse de donner sa fille en mariage à un musulman. Les deux amoureux meurent de tristesse. Leurs amis les enterrent l'un à côté de l'autre. Quelques jours passent, le prêtre meurt et est enterré entre les deux amoureux, afin de pouvoir les séparer même dans la tombe. Après un certain temps, sur la tombe de l'homme poussent des roses et sur celle de la femme des violettes. Bien que ces fleurs aient eu la nostalgie les unes des autres, elles n'ont pas pu se voir, car sur la tombe du prêtre ont poussé des épines, qui les privent d'accomplir leur dernier désir. En se fondant sur ce récit légendaire, on ne rapproche jamais la rose de la violette, pour qu'elles ne se voient pas, car dans le cas contraire on les fait mourir¹³⁷.

¹³⁴ DUREAN, 1933, p. 113.

¹³⁵ EZNIK, 1959, verse 68, p. 33 (38).

¹³⁶ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Çareri Paštamunk'*, pp. 203-204.

¹³⁷ LALAYAN, 1903, *Çareri Paštamunk'*, p. 187.

Lalayan décrit le culte des arbres dans la région de *Varanda*. Dans chaque village se trouvaient un ou plusieurs arbres, considérés saints, auprès desquels on allait prier, en allumant des bougies; on pratiquait des sacrifices en faisant *Matal*¹³⁸ de coqs et de moutons, De plus on tirait des prédictions du bruit de leur feuillage. Couper les branches de ces arbres était considéré un grand péché et un blasphème. Ceux qui osaient commettre un tel acte étaient punis immédiatement¹³⁹.

Il existe des arbres vers lesquels les jeunes filles se rendent en pèlerinage, surtout pour l'Ascension du Christ (*hambarjum*). On y prie, on y allume des bougies, puis on prépare de la soupe au lait et on la distribue comme s'il s'agissait de *Matal*¹⁴⁰. Parfois pour guérir certaines maladies, on prend la terre qui se trouve aux alentours de l'arbre et on la frotte sur le visage¹⁴¹. D'autres arbres jouent le rôle de guérisseurs et protecteurs du bétail. On y amène des animaux et on les fait tourner trois fois autour, pour recevoir la guérison s'ils sont malades et protection s'ils sont sains¹⁴².

Tout ces arbres «saints» sont vénérés même une fois morts et desséchés. On y va en pèlerinage, pour prier et allumer des bougies. Personne n'a le droit d'emporter des branches pour faire du feu; une malédiction la poursuivrait. Lorsqu'ils se dessèchent, on prend un copeau de bois, dont on fait de la poussière et en la mélangeant avec de l'eau, on le boit comme un remède contre des maladies¹⁴³.

¹³⁸ Le *matal* est souvent effectué pour demander à Dieu le pardon et la santé. C'est un acte de gratitude et de charité. Pour l'exécuter on a besoin des éléments suivants : animal et sel. L'animal doit être masculin. Cela peut être un taureau, un mouton, un poulet ou un pigeon.

¹³⁹ LALAYAN, 1897, *Hawark'Çařeri Pařtamunk'*, p. 198. . LALAYAN, 1913, *Vaspurakan*, p. 38.

¹⁴⁰ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Ça řeri Pařtamunk'*, p. 199. Voir aussi LALAYAN, 1903, *Çařeri Pařtamunk'*, pp. 185-186. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, pp. 514-516.

¹⁴¹ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Çařeri Pařtamunk'*, p. 201.

¹⁴² LALAYAN, 1897, *Hawadk'Çařeri Pařtamunk'*, p. 202. . LALAYAN, 1913, *Vaspurakan*, pp. 39-42.

¹⁴³ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Çařeri Pařtamunk'*, p. 203.

2.2. Le culte des astres

Le culte des astres se réfère aux croyances qui ont un rapport avec les planètes ou les constellations. Comme les autres peuples anciens, les Arméniens aussi ont vécu cette phase de la foi. Dans l'antiquité, des rois arméniens ont bâti des temples aux noms des astres et leur ont rendu un culte: Vałarřak¹⁴⁴, Eruand¹⁴⁵, Artarřes¹⁴⁶. Le culte des astres, qui existe encore près de peuples qui vivent dans les forêts, était la croyance fondamentale de l'humanité.

Les astres de l'univers représentent l'humanité. Les anciens Arméniens adoraient les astres, ils les vénèrent encore, bien que beaucoup moins que le soleil et la lune. Ils évitent de les fixer longtemps, et pensent qu'il n'est pas bon d'essayer de les compter, car on verrait ses mains couvertes de nombreuses verrues. Dans l'opinion du peuple, chaque homme a son étoile. Les astres lumineux représentent autant d'Hommes bons et vertueux. Les étoiles plus ternes ou moins lumineuses, quant à elles, incarnent les Hommes mauvais et immoraux¹⁴⁷.

Pour cette raison il est courant d'entendre les expressions suivantes: «Ton étoile est brillante» ou bien «Ton Astł (étoile) est bonne». Le détail de ces croyances permet ici de dépasser une analyse de ces quelques phrases qui seraient purement poétiques, pour aller plus loin et entrer dans une compréhension plus profonde et originelle. L'étoile joue un grand rôle dans la naissance des enfants, d'un point de vue tant physique ou matériel que moral. La chute de l'astre signifie la mort de celui à qui il appartenait¹⁴⁸. L'apparence d'un «astre chevelu», une comète, est prophétique de grands malheurs.

¹⁴⁴ MX, 1991, Livre II, ch. 8, p. 117.

¹⁴⁵ MX, 1991, Livre II, ch. 40, 167.

¹⁴⁶ MX, 1991, Livre II, ch. 49, p. 177.

¹⁴⁷ LALAYAN, 1897, *Hawadk' Lusaworneri Pařtamunk'*, p. 219. LALAYAN, 1903, *Tarrieri ew Fizikakan erewoyineri Pařtamunk'*, p. 199.

¹⁴⁸ AHARONIAN, 1913, p. 38.

Comme les autres chrétiens, les Arméniens attribuèrent les noms des astres aux jours de la semaine. Ainsi, le Soleil le dimanche, la Lune le lundi, Mars le mardi, Mercure le mercredi, Jupiter le jeudi, Vénus le vendredi et Saturne le samedi . Toutefois, avant la christianisation , chacun des trente jours du mois portait un nom différent, qui n'avait pas nécessairement un sens astronomique . Selon Širakaci , les Arméniens païens considéraient le Soleil et la Lune comme des «bienfaiteurs», Mercure et Saturne comme «falsificateurs ou mauvais», et Mercure comme une «nature commune»¹⁴⁹ .

Le principal temple d'*Arew* et *Lusin* (le Soleil et la Lune) se trouvaient à Armawir, la plus antique capitale de l'Arménie. C'est le légendaire Vałaršak qui l'a fait bâtir: il y avait mis les images du soleil, de la lune et celles de ses ancêtres¹⁵⁰ .

Le nom *Arew* et *Lusin* font partie du vocabulaire hérité de la langue mère arménienne¹⁵¹ . Moïse de Khorène témoigne, que les Arméniens ont adoré les planètes sous la forme de statues¹⁵² . Les Grecs adoraient les planètes sous forme de statues anthropomorphes¹⁵³ . C'est une coutume grecque qui s'est transmise aux Arméniens.

Dans les légendes où la lune et le soleil apparaissent ensemble, ils sont respectivement frère et sœur¹⁵⁴ . Le soleil considéré isolément représente le dieu Mihr¹⁵⁵ , et avant d'être adoré sous le personnage de cette divinité du feu, la lune comme le soleil étaient déjà vénérés mais sans représentation anthropomorphe¹⁵⁶ .

¹⁴⁹ ALIŠAN, 1895, pp. 109-111. ELIAYEAN, 2005, p. 533. TAŁAWAREAN, 1909, p. 29.

¹⁵⁰ MX, 1991, Livre II, ch. 77, p. 216.

¹⁵¹ HÜBSCHMANN, 1897, I, p. 424, 453. Voir aussi MAHÉ, 1992, p. 149.

¹⁵² MX, Livre II, ch. 77, pp. 215-216.

¹⁵³ DOLENS et KHATCH, p. 199.

¹⁵⁴ YARUTIŪNEAN, 2001, *Hayoc'hin Hawataliknerë*, p. 49, 53. MAHÉ, 1992, p. 152.

¹⁵⁵ ELIADE, 2006, vol. II, p. 323.

¹⁵⁶ SAMUĒLEAN, 1906, *Hay ëntanekan paštamunkë*, p. 158.

Les rapports entre le soleil et la divinité Mithra sont contradictoires: d'un côté, quoiqu'il soit inférieur à Mithra, le soleil lui ordonne le sacrifice des offrandes; de l'autre côté, dans les inscriptions de Mithra le soleil est qualifié d' «invincible». Quelques scènes présentent le soleil s'agenouillant devant Mithra, bien qu'à d'autres moments il ait été représenté en lui serrant la main. Quoi qu'il en soit, Mithra et Sol scellent leur amitié par un banquet où ils partagent la viande de l'offrande¹⁵⁷.

La constellation de la Voie lactée s'appelle d'ordinaire en arménien *Yardagoli Ćanaparh* c'est-à-dire littéralement «Le Chemin du voleur de paille». Le *Yardagoli Ćanaparh* est connu et lié étroitement à la légende du héros et à celle du dieu Vahagn. Mais il existe une autre tradition. On raconte qu'une belle fille, qui est à la fois un vampire, lave les pieds d'un hôte, qui vient de rentrer de voyage. Il lui plaît beaucoup, et la nuit lorsque tout le monde dort, elle entre chez l'hôte pour le manger. Celui-ci, connaissant la nature de son hôtesse, essaye de la tuer avec son poignard, mais elle s'échappe en recevant un coup sur la poitrine. Le lait de son sein jaillit vers le ciel et créant une tache s'est formé ce groupe des astres de *Yardagoli Ćanaparh*¹⁵⁸.

Une autre superstition prétend que le *Yardagoli Ćanaparh* serait le chemin qui nous mène au paradis¹⁵⁹.

La fervente adoration envers le soleil et la lune existe toujours. Des personnes âgées les vénéraient encore au XIX^e siècle. Elles se mettaient à genoux et leur adressaient des prières:

«Astuçoյոյ շնչւոն տաճ էրիցնակ (aregnak), այ մօրայ (mormē) nor ղլաճ (elaճ) lusninkey (lusin), im eress k'ó stand takē, du im xoxēk's pahes»¹⁶⁰.

¹⁵⁷ ELIADE, 2006, vol. II, p. 324.

¹⁵⁸ LALAYAN, 1897, *Hawadk' Lusaworneri Paštamunk'*, p. 219.

¹⁵⁹ Ibid.

¹⁶⁰ LALAYAN, 1897, *Hawadk' Lusaworneri Paštamunk'*, p. 216. Le texte en français: «Arrosoir de Dieu soleil, la lune nouvelle née de la mère, mon visage sous vos pieds (je vous supplie), gardez mes enfants». Il faut tenir compte que le récit est écrit au XIX^e siècle dans le dialecte de Varanda (actuellement c'est une communauté rurale de la région de Martuni, dans le Haut-Karabagh).

Anciennement le soleil appartient au sexe masculin et la lune au féminin, connus dans la mythologie universelles. *Arew* autrement dit *Aregakn/Areg-akn* (soleil) qui signifie «œil d'*Areg*»¹⁶¹, ce qui nous montre que les Arméniens adoraient le soleil comme les Perses, qui nommaient le luminaire diurne «œil d'*Ahuramazdāh*», les Égyptiens par leur expression de l'«œil droit de Rê», les Grecs, l'«œil de Zeus»¹⁶². Au XII^e siècle Nersēs de Lampron appelle soleil le «brillant escarboucle»¹⁶³.

Le sexe symbolique d'*Arew* et de *Lusin* s'inverse sous l'influence de la morale chrétienne. Dans le christianisme, Jésus est le «Soleil du Justice». Il faut donc que le soleil soit masculin. Par conséquence pour corriger la vision païenne, les légendes jouent leur rôle pour échanger les sexes. Un jour la sœur soleil dit qu'elle a peur de se promener la nuit et que pendant le jour, elle se sent honteuse, car les gens la regardent. Alors le frère lune propose de la remplacer et l'invite à sortir pendant le jour. Pour éviter le sentiment de la honte il lui conseille de jeter des poignées d'aiguilles pour percer les yeux de ceux qui la regarderaient avec insistance¹⁶⁴.

La Lune valorise religieusement le devenir cosmique et réconcilie l'homme avec la Mort. Le Soleil, par contre, révèle un autre mode d'existence: il ne participe pas au devenir. Toujours en mouvement, il reste inchangé, sa forme est toujours la même. L'éclipse du soleil et de la lune s'explique ainsi: les démons les attaquent et tentent de les blesser. Mais ils se défendent et les battent. Dans les villages la vue de l'éclipse annonce le deuil. Les jeunes tirent au ciel pour tuer les démons gênants, d'autres en frappant les assiettes en cuivre l'une contre l'autre essayent de faire fuir les démons. Les femmes et les enfants pleurent¹⁶⁵.

¹⁶¹ *Areg* est l'ancien génitif d'*arew*.

¹⁶² ĒMIN, 1867, p. 21.

¹⁶³ Cf. Œuvres de Nersēs, Venise, 1830, p. 285. In ĒMIN, *ibid*.

¹⁶⁴ LALAYAN, 1897, *Hawadk' Lusaworneri Paštamunk'*, p. 217. LALAYAN, 1903, *Tarreri ew Fizikakan erewoytneri Paštamunk'*, p. 198.

¹⁶⁵ LALAYAN, 1897, *Hawadk' Lusaworneri Paštamunk'*, p. 219.

2.2.1. Le culte du soleil

Arew (le soleil), adoré par les ancêtres des Arméniens comme la manifestation visible de la lumière immatérielle, est encore aujourd'hui tenu en grande vénération. Pour les Ourartiens, les divinités suprêmes étaient celles des astres lumineux¹⁶⁶. Les Arméniens avant de s'arrêter sur le haut plateau arménien adoraient ces divinités comme le faisaient tous les peuples indoeuropéens¹⁶⁷.

Des chevaux ont été consacrés au soleil. On lit dans les livres des Rois, que Josias ôta les chevaux que les rois de Juda, ses prédécesseurs, avaient consacrés au soleil¹⁶⁸. Selon Xénophon, les Arméniens sacrifiaient les chevaux à la divinité du soleil. Il décrit un sacrifice solennel de chevaux. Les plus beaux escortent un chariot blanc, couronné¹⁶⁹. Plus tard le culte du soleil s'est raréfié et puis fut remplacé par les idoles. Après la conversion, le culte solaire s'infiltra dans la foi chrétienne, soit dans la littérature liturgique de l'Église, soit dans les pratiques superstitieuses¹⁷⁰. Il est important de remarquer que la fête du soleil en Occident était le 25 décembre, ce n'est donc que par un processus de transfert que cette date en est venu à symboliser la naissance du Seigneur. Mais les Arméniens ont maintenu la date ancienne du 6 janvier.

Durant les premiers siècles du christianisme, la racine du culte solaire était si forte qu'elle a influencé le christianisme arménien. Fait majeur, le geste liturgique propre au rite chrétien, qui consiste à se tourner vers l'est d'où le soleil se lève, parce que le Christ est le Soleil de Justice¹⁷¹. Des vestiges du culte du soleil sont aussi

¹⁶⁶ SANDALGIAN, 1917, p. 68.

¹⁶⁷ LĒO, 1966, t. I, p. 269.

¹⁶⁸ 2 Rois 23. 11.

¹⁶⁹ Cf. XÉNOPHON, *Anabase*, t. III, ch. V. In YARUTĪWNEAN, 2001, *Hayoc' Dic'abanut'wnë*, p. 44.

¹⁷⁰ Consulter la création du soleil chez Eznik de Kołb, *De Deo*, col. *Patrologia Orientalis*, t. XXVIII, fasc. 3, éd. Firmin-Didot et Cie, Paris, 1959, verse 190, p. 63 (72).

¹⁷¹ ABELYAN, 1968, pp. 555-556.

passés dans le christianisme d'expression arménienne. En effet, les Arméniens commencent leurs heures canoniales par l'office d'*Arewagal*¹⁷² qui accueillent l'aube comme la lumière de Christ.

Des substrats de ce culte solaire sont transférés au christianisme arménien; ceux qui étaient loin de la théologie chrétienne s'infiltrèrent sous forme de superstitions dans le folklore arménien. Les substrats préchrétiens survécurent dans la tradition et la liturgie ecclésiastiques; d'autres en revanche, jugés inassimilables par le christianisme, survivent dans les mœurs du peuple arménien, mais dirons-nous, parallèlement et en coexistence avec ce dernier, plutôt qu'en son sein¹⁷³.

Dans les villages, le mariage arménien est une occasion de chanter le soleil. La fête commence avec une sorte d'hymne à l'astre du jour. Quand l'aube venue de l'est s'installe, les esprits méchants s'enfuient, l'époux et ses amis montent sur le toit, accompagnés par les musiciens. Pendant que le soleil se lève graduellement et que les verres sont pleins de vin, tous chantent joyeusement. La même cérémonie est renouvelée au cours des trois jours suivants¹⁷⁴, à la fin de laquelle, tous les convives se joignent, c'est le dernier jour de fête; avant le lever du soleil, les époux avec leurs amis, guidés par le prêtre et accompagnés par la musique, montent sur le toit le plus haut de la maison et, en tenant les deux bouts d'un mouchoir, ils se tournent vers l'*Arewelk'* (Est) pendant que la jeunesse danse et chante l'hymne:

«Ēg (ayg), barew, ay ēg, barew,

Ēgn arewun tank'barew,

Ta Tagavorin šat arew,

Vahē, Vahē.

Ēg, barew, ay ēg, barew,

Ēgn arewun tank'barew,

¹⁷² Venue du soleil.

¹⁷³ MAHÉ, 1992, pp. 150-151.

¹⁷⁴ AHARONIAN, 1913, p. 37.

Ta Tàgahun šat arew,

Vahē, Vahē»¹⁷⁵.

Un autre exemple, pris dans le riche folklore arménien, est celui de la mère remerciant le soleil de lui avoir donné un enfant, et le conjurant de le garder à ses côtés. Dans la région de Ganjak (Gandzak)¹⁷⁶, la femme prend le nouveau-né dans ses bras, elle met sur lui du pain *lavaš*, elle sort de la maison en regardant à l'Est, et récite une ces phrases sacrées:

«O toi, saint soleil, donne à l'enfant sa part d'aliments; que le soleil le bénisse avec sa grâce, que la terre lui donne sa récolte»¹⁷⁷.

Le soleil est le symbole de la vie. C'est pour cette raison que l'on jure au nom du soleil et, dans l'inconscient, on sait bien que celui qui ne tient pas sa promesse sera puni.

Dans les serments, bénédictions et malédictions, le soleil est nommé comme une divinité puissante. «Je jure par *Arew* (soleil)». Une telle promesse a la force du

¹⁷⁵ LALAYAN, 1910, *Vaspurakan*, p. 158. Voir aussi AHARONIAN, 1913, p. 37-38. LĒO, 1966, t. I, p. 269. RUSSELL, 1987, pp. 194-195. Le texte en français:

«Aube, salut, oh Aube salut,

Donnons salut à l'aube du soleil,

Afin qu'il donne au Roi (époux) beaucoup de soleil,

Vahē (soleil), Vahē.

Aube, salut, oh Aube salut,

Donnons salut à l'aube du soleil,

Afin qu'il donne à la Reine (épouse) beaucoup de soleil,

Vahē, Vahē».

¹⁷⁶ En Arménie orientale, actuellement en Azerbaïdjan.

¹⁷⁷ AHARONIAN, 1913, p. 39.

nom de Jésus Christ. «Que le soleil te rende aveugle», équivaut à une malédiction dans le nom de la *Xaç* (croix)¹⁷⁸. Dans l'expression linguistique actuelle, le soleil fait allusion à la vie. Quand arrive la mort prématurée de quelqu'un, on dit: «Il est mort avant de voir le soleil». Les Arméniens se servent dans leurs épanchements affectueux des phrases suivantes: *Arewd sirem* (puissé-je aimer ton soleil, c'est-à-dire «ta vie»); *Arewud meřnim* (puissé-je mourir pour ton soleil).

Au XI^e siècle, les savants comme Grégoire Magistros, aussi appelé le Maître, le Catholicos Nersēs nommé Šnorhali (Gracieux, XII^e siècle) et d'autres encore, parlent des disciples d'une secte qu'ils appellent *Arewardik'* (fils du soleil), contre qui ils combattaient avec beaucoup de difficultés et avec une extrême sévérité¹⁷⁹.

La théologie des hymnes a comparé le Christ au soleil: «*Ařawōt lusoy, Aregakn ardar, ař is loys řagea*»¹⁸⁰. Le Catholicos Nersēs Šnorhali est l'un des auteurs qui ont utilisé cette comparaison, il a peut-être choisi ce terme soit pour combattre les superstitions des *Arewardik'*, soit pour fortifier les croyants dans leur foi.

L'Église en a assumé les expressions. N'ayant pas pu éliminer toutes les croyances païennes du quotidien arménien, elle les a «christianisées». Ainsi l'Église arménienne, quand elle était incapable de détruire une coutume païenne, la couvrait sous le manteau de la religion chrétienne. Il existe des prénoms qui dérivent de la racine ou des synonymes du mot soleil: *Areg, Arp'* etc.

¹⁷⁸ Ibid. p. 40.

¹⁷⁹ ALIŠAN, 1895, pp. 90-91. ELIAYEAN, 2005, pp. 526-527. AHARONIAN, 1913, p. 43.

¹⁸⁰ ŽAMAGIRK', 1971. p. 22. Voici la traduction: «Ô lumière du matin, ô soleil de justice, lève sur moi ta lumière».

2.2.1. Le culte de la lune

Le culte de la lune n'était pas aussi répandu que celui du soleil. Ce culte était pratiqué par les Chaldéens d'une manière singulière. À la lumière de la lune les hommes voyagent, elle éclaire les voies obscures du voyageur. Les peuples anciens comme les Arméniens ont approfondi la science de la lune.

La lune est adorée des aïeux des Arméniens comme protectrice des plantes¹⁸¹. Il est possible que dans le culte anthromorphique, des idoles aient eu des formes masculines et féminines¹⁸². Lewond Ališan, en se basant sur un cantique liturgique, écrit que les Pères de l'Église ont comparé Jésus au soleil et sa Mère à la lune¹⁸³.

Il en résulte que le culte de la lune n'était pas aussi important que celui du soleil, ou peut-être cette hypothèse devrait-elle être nuancée, en raison de l'absence possible de sources et de témoignages. Cependant il nous est parvenu de nombreux restes de sorts, malédictions, serments et autres incantations faits en son nom. Il y a beaucoup de superstitions liées à la lune. Il existe encore de nos jours des populations, qui par exemple, voyant pour la première fois du mois la pleine lune, s'empressent de faire leur signe de croix¹⁸⁴.

Il arrive aussi qu'en voyant la pleine lune, on jette son regard sur les gens proches afin qu'ils aient de la chance durant le mois. D'autres jettent leur regard sur leur argent, l'embrassent et le portent à leur front, pour forcer le destin et en gagner encore plus¹⁸⁵. Dans les provinces, avant le génocide arménien, les gens demandaient à la lune la santé ou la guérison, surtout quand il s'agissait d'enfants malades¹⁸⁶. Au

¹⁸¹ TAŁAWAREAN, 1909, p. 28.

¹⁸² MX, 1991, Livre II, ch. 77, pp. 215-216.

¹⁸³ ALIŠAN, 1895, p. 104.

¹⁸⁴ Mon père le fait lui aussi sans être un fervent croyant.

¹⁸⁵ LALAYAN, 1897, *Hawadk' Lusaworneri Paštamunk'*, pp. 216-217.

¹⁸⁶ AHARONIAN, 1913, p. 44.

XII^e siècle il existait chez les Arméniens une sorte de magie, et des prédictions lunaires. En effet des rites complexes et codés donnaient à la lune le pouvoir de prédire l'avenir, les Hommes n'étant que des interprètes¹⁸⁷. Jusqu'à maintenant certaines populations continuent de pratiquer ce rite-là.

Le vingt-quatrième jour du mois dans l'ancien calendrier arménien est appelé *lusnak*¹⁸⁸: *Lus(i)n* + *ak* (suffixe diminutif ou hypocoristique), qui désigne «petite lune». Étant chrétiens ils prient la lune, ils lui parlent, ils dialoguent avec elle et lui demandent des renseignements sur l'au-delà¹⁸⁹. Et la lune leur répond à son tour:

«Je porte au monde le bonheur et la tranquillité; aux rois, la paix; à la famine, la mort; au pain, l'abondance»¹⁹⁰.

¹⁸⁷ ELIAYEAN, 2005, p. 530.

¹⁸⁸ Cf. ŠIRAKACÌ, Ananey, p. 257. In RUSSELL, 1987, p. 57.

¹⁸⁹ ABELYAN, 1975, p. 45. Voir aussi YARUTÌWNEAN, 2001, *Hayoc' Dicàbanutìwnë*, p. 62. AHARONIAN, 1913, pp. 44-45.

¹⁹⁰ AHARONIAN, 1913, p. 44.

2.3. Le culte des animaux

Les Égyptiens étaient connus pour l'importance de leur culte envers les animaux. Il y a beaucoup de peuples qui ont été influencés par eux. Dans la Bible nous lisons que les Juifs, en l'absence de Moïse, ont adoré un veau d'or¹⁹¹. Aussi les Arméniens ont été influencés par les Égyptiens, qui dans les XVI^e-XV^e siècles avant J.-C. ont dominé les pays plus au nord du Moyen-Orient en transformant les croyances¹⁹².

Les Arméniens semblent avoir adoré différents animaux, même certains insectes, comme la guêpe, l'abeille, le scorpion et la corneille¹⁹³, qui provoquent la mort. Était célèbre le culte du serpent, qu'ils adoraient, parce qu'ils en avaient peur. Abelyan en se basant sur le livre de Moïse de Khorène, relate qu'en Arménie il y avait des grottes dans laquelle vivaient de grands serpents des *Višaps*. Le peuple leur sacrifiait fillettes et filles vierges¹⁹⁴.

Certains vestiges de ces cultes ophites sont restés vivaces au travers des superstitions. Ce culte est en rapport avec celui des aïeux: les gens encensent les arbres sous lesquels vivent les serpents, comme ils leur sacrifient aussi des coqs près des tombes des aïeux. De la même façon ils le font près des sanctuaires, en priant les saints pour qu'ils les protègent des serpents et des animaux venimeux¹⁹⁵. Pour que les serpents ne passent pas la frontière de la maison, on pend des oignons le long des

¹⁹¹ Exode, 32.

¹⁹² TAŁAWAREAN, 1909, p. 16.

¹⁹³ ALIŠAN, 1895, p. 155.

¹⁹⁴ Cf. Moïse de Khorène, *Œuvres, Histoire des saintes vierges compagnes de Ripsimé*, éd. San Lazare, Venise, 1843, p. 301. In ABELYAN, 1941, p. 41. Voir aussi ĖMIN, 1867, p. 27.

¹⁹⁵ ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 527. Voir aussi LALAYAN, 1897, *Hawadk'Kendanineri Paštamunk'*, p. 212. LALAYAN, 1903, *Kendanineri Paštamunk'*, p. 195.

murs extérieurs. Et lorsqu'on en tue un, il est indispensable d'enterrer sa tête, ne serait-ce que pour éviter que le lendemain il reprenne vie¹⁹⁶.

Lorsque les voyageurs trouvent des mues de serpents, ils les ramassent et les cachent sur eux afin de se protéger des serpents au bout du chemin¹⁹⁷. D'autres, considérant que les serpents sont sages et rusés, mettent leurs mues sous l'oreiller d'un enfant, pour qu'il acquière la sagesse¹⁹⁸. Ceux qui ont mal à la tête en mettent sous leurs chapeaux afin que la douleur passe¹⁹⁹.

La peur des animaux était très présente. Elle a revêtu des formes nouvelles sous le christianisme, tout en gardant la même réalité première. Eznik de Kołb écrit que les bêtes féroces sont créées, pour inspirer aux hommes la crainte de Dieu. Théologien et philosophe, apologiste du christianisme du V^e siècle, il a cultivé la peur comme les païens, pour gagner le peuple à la foi nouvelle²⁰⁰.

La crainte envers certains animaux existe toujours. L'hirondelle par exemple: la chasser ou détruire son nid est considéré comme un péché mortel²⁰¹. Pour cette raison, Lalayan raconte qu'un homme qui voulait rénover sa maison y a finalement renoncé de peur de toucher au nid de l'hirondelle. Un autre témoignage est celui d'un homme qui ayant coupé la langue à une hirondelle en fut châtié par le mutisme de ses cinq fils. Quand les hirondelles arrivent au printemps, ceux qui les voient font le signe de croix. Lorsqu'elles gazouillent, on dit qu'elles récitent des psaumes, qu'elles prient les vêpres ou bien qu'elles bénissent le pays²⁰².

¹⁹⁶ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Snotiapaštamunk'ner*, p. 243.

¹⁹⁷ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Kendanineri Paštamunk'*, p. 212.

¹⁹⁸ LALAYAN, 1903, *Kendanineri Paštamunk'*, pp. 196-197.

¹⁹⁹ LALAYAN, 1895, *Hawadk'SnotiaPaštamunk'*, pp. 358. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 528.

²⁰⁰ EZNIK, 1959, *verse 61*, p. 31 (34).

²⁰¹ LALAYAN, 1903, *Kendanineri Paštamunk'*, pp. 189-190.

²⁰² LALAYAN, 1897, *Hawadk'Kendanineri Paštamunk'*, pp. 204-205.

À d'autres espèces animales, le pigeon²⁰³, la grue, l'abeille, la tortue, la vache, le loup et l'ours²⁰⁴, sont liées des superstitions similaires.

Le loup était considéré par des zoroastriens comme une créature démoniaque²⁰⁵. Les Arméniens croient au *Mardagayl* (loup-garou). Généralement ce sont des femmes qui se transforment en loup pendant la nuit pour tuer des animaux domestiques, et des humains. Il existe des prières et des talismans (*gēlkapi ałōtk'*) pour se défendre contre eux²⁰⁶.

Le bœuf est adoré chez les Arméniens, cependant nous ignorons les détails de ce rite. «Bœuf» se dit *Ez(n)*, d'où dérivent des anthroponymes comme *Ezник*, *Ezناک*, *Ezik* et *Eznuk*²⁰⁷. Les statues [Fig. 13 et Fig. 14] de bœuf trouvées dans plusieurs tombeaux²⁰⁸ ou temples, représentent une preuve matérielle de ce culte²⁰⁹. Dans différents endroits les archéologues ont trouvé des vestiges de temples enterrés, contenant des statues des bœufs. Cela montre que, dans chaque vallée, existait un temple au nom de la divinité protectrice de l'agriculture. D'après les statues on date ce culte de plus de 4000 ans²¹⁰. En dehors des statues, on y a trouvé des ceintures et des ornements appartenant aux prêtres païens²¹¹.

²⁰³ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Kendanineri Paštamunk'*, p. 206.

²⁰⁴ LALAYAN, 1903, *Kendanineri Paštamunk'*, pp. 191-195. LALAYAN, 1913, *Vaspurakan*, p. 46-50.

²⁰⁵ BOYCE, 1996, p. 279.

²⁰⁶ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Kaxardowtiwn*, pp. 238-239. ABELYAN, 1975, pp. 94-95. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, pp. 566-570. RUSSELL, 1987, p. 460.

²⁰⁷ ATRPET, 1912, *Ezi Paštamunkë*, p. 115.

²⁰⁸ L'un de ces tombeaux est construit de pierres sans ciment, car l'homme n'avait pas encore trouvé la chaux, ce qui montre son ancienneté. Voir ATRPET, 1912, *Ezi Paštamunkë*, ibid.

²⁰⁹ ATRPET, 1912, *Ezi Paštamunkë*, pp. 115-122.

²¹⁰ ATRPET, 1912, *Ezi Paštamunkë*, pp. 119-120.

²¹¹ ATRPET, 1912, *Ezi Paštamunkë*, pp. 121-122.

Hérodote ne mentionne pas le culte d'*Apis* en écrivant sur l'Arménie, mais il décrit bien la fête de cette divinité qui avait lieu également en Égypte²¹². Il semble qu'à cette époque en Arménie, cette divinité était moins répandue, car une autre divinité prenait déjà sa place, la déesse Anahit, ce que rappelle le père de l'histoire lui-même. Au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle dans certains monastères on gardait des bœufs tout blancs et ils étaient considérés comme saints. Ils étaient soignés par les moines et des femmes volontaires des villages. Ils les baignaient avec des huiles parfumées. Des villageoises, arrachant quelques poils à ces bêtes les rapportaient chez elles et les mélangeaient à leur farine, afin que celle-ci devienne plus abondante²¹³. Enfin jusqu'à nos jours les villageois et même les cultivateurs vénèrent ces bêtes, on se comporte avec elles, avec tendresse, on leur parle comme à un ami ou bien comme à un frère: «*Ēnker ĵan*» (ami aimé), «*Axber ĵan*» (frère aimé), «*baba ĵan*» (papa aimé)».

La pie est un autre oiseau qui jouit d'une grande adoration. On ne la gêne jamais et il faut la nourrir toujours avec du pain. Un récit raconte qu'un jour une pie vient s'installer sur le toit de la maison d'une vieille femme et commence à pépier en annonçant le retour de son fils qui travaillait à l'étranger. Sans comprendre ce qui se passe, la vieille femme lui donne un morceau du pain. La pie ne le mange pas mais l'amène au fils qui se trouvait sur le chemin de retour et qui avait faim. En retournant chez la vieille femme la pie lui annonce encore une fois l'arrivée du fils. Et celle-ci, sans rien comprendre, lui donne encore du pain; et de nouveau la pie vole vers le fils pour le lui offrir. Cet acte se répète plusieurs fois. Enfin la vieille femme lassée lui donne un caillou, la pie l'amène et le jette sur la tête du fils, qui meurt sur le coup. La mère, informée de la mort de son fils accourt vers lui, où elle trouve son cadavre et le caillou à côté. Après cet acte on ne jette jamais de cailloux aux pies, on leur donne des morceaux de pain en récitant la phrase magique: «*Barin mez, Čarë tšnamun*»²¹⁴.

Le chat était honoré lui aussi, parce qu'il tuait les rats et il sauvait ainsi les

²¹² HÉRODOTE, 1939, *Histoires*, liv. III, ch. 27-29, pp. 42-46.

²¹³ ATRPET, 1912, *Ezi Paštamunkë*, pp. 123-124.

²¹⁴ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Kendanineri Paštamunk'*, p. 206. Voici la traduction de la phrase: «Que le bien arrive à nous et le mal à nos ennemis».

provisions de la maison, tout comme les vêtements des femmes²¹⁵. Une croyance actuelle dit que celui qui tue un chat doit construire sept églises pour ne pas mériter l'enfer²¹⁶. D'après une superstition, lorsqu'un chat s'allonge sur un malade, on considère que c'est un mauvais présage. Et pour faciliter la fonction de *hogēar*²¹⁷, on éloigne les chats de ces malades²¹⁸.

Il existe des contes superstitieux sur l'origine des chats. Au moment de la passion du Christ lorsqu'il asséchait ses larmes, quelqu'un arrachant le linge, le jette à part. Le linge se transforme en chat. Un autre jour que le Christ est invité à un repas, les souris le gênent, lui et tous les membres de la famille. À ce moment-là, Il jette sa serviette sur les souris, la serviette se transforme en chat et les attrape²¹⁹.

Une autre superstition concernant les rats affirme qu'un certain dimanche de l'année, les femmes étaient exemptes de travaux domestiques, parce que ce jour était la fête des rats. Si elles travaillaient, les rats viendraient manger leurs vêtements²²⁰.

Lorsqu'on rencontre des grenouilles il faut bien fermer la bouche pour qu'elles ne comptent pas les dents, sinon bientôt celles-ci tomberont²²¹. La grenouille était considérée généralement comme la créature terrestre la plus mauvaise pour les Zoroastriens²²². Chez les Arméniens cet animal doit être répugnant, comme dans son Livre des Lamentations Grégoire de Narek la considère mauvaise, écrivant:

²¹⁵ ALIŠAN, 1895, p. 156.

²¹⁶ DUREAN, 1933, p. 127. LALAYAN, 1897, *Hawadk'Kendanineri Paštamunk'*, p. 214.

²¹⁷ Ange porteur des âmes.

²¹⁸ LALAYAN, 1895, *Hawadk'SnotiaPaštamunk'*, p. 358.

²¹⁹ LALAYAN, 1897, *Hawadk'Kendanineri Paštamunk'*, p. 214.

²²⁰ ALIŠAN, 1895, pp. 156-157.

²²¹ LALAYAN, 1895, *Hawadk'Snotiapaštamunk'*, p. 362. RUSSELL, 1987, p. 458.

²²² BOYCE, 1996, p. 91.

«Et s'est même blotti dans les coins les plus sombres de mon cabinet, Je pourrais être accosté par la faute, comme des tas de grenouilles mortes, me dégoûter»²²³.

Certains animaux domestiques étaient objets de dévotion comme le chien et le cheval. Le chien était honoré par exemple parce qu'il protégeait la famille et le troupeau des animaux féroces²²⁴. D'après une superstition lorsque des animaux domestiques meurent et qu'on ne trouve pas de remède, on coupe la tête de la dernière bête morte et on l'enterre au seuil de l'étable. Cet acte protège la maison de l'entrée de la mort²²⁵.

Cependant le cheval était honoré pour sa noblesse. Les Arméniens élevaient les chevaux et s'en servaient pour payer les tributs que les envahisseurs demandaient: «Les Arméniens payaient 1200 chevaux aux rois assyriens»²²⁶. Cette exigence resta à l'ordre du jour à l'époque des Mèdes, dont le satrape de l'Arménie à l'époque des fêtes de Mithra, envoyait vingt mille poulains de chevaux Néséens au roi de Perse²²⁷.

À la mort d'un noble ou notable, son cheval devait être sacrifié aux dieux, pour le repos de son âme²²⁸. Des chevaux devaient être sacrifiés au dieu Mithra, c'était la coutume de les sacrifier par centaines²²⁹. Il se trouve des tombeaux en forme

²²³ NAREK, 2005, ch. 68.3, p. 310. Voir aussi RUSSELL, 1987, p. 459.

²²⁴ ALIŠAN, 1895, p. 158.

²²⁵ LALAYAN, 1903, *Snotiapaštamunk'ner*, p. 247.

²²⁶ SANTALČEAN, 1901, p. 101.

²²⁷ STRABON, *Géo*, 1975, t. VIII, Livre XI, 14, 8, p. 126. Voir aussi l'information au tribut, que payaient les Cappadociens aux Perses. In STRABON, *Géo*, 1975, t. VIII, Livre XI, 13, 8, p. 116.

²²⁸ YARUTÌWNEAN, 2001, *Hayoc'hin Hawatalik'nerë*, p. 19.

²²⁹ BENVENISTE, 1929, p. 27.

de cheval à l'ère chrétienne, ce qui prouve l'influence de ce culte²³⁰. D'autres tombeaux ont une forme de bélier et remontent aux XV^e et XVI^e siècles²³¹.

D'après une autre superstition, lorsqu'au printemps, la cigogne retourne à son nid ayant un tissu dans son bec, on prévoit qu'une guerre ou un massacre aura lieu, et lorsqu'elle retourne avec une céréale, on prévoit que les récoltes seront bonnes²³². Les animaux honorés étant l'objet de cultes divers peuvent également se voir représentés sur les étendards, bannières, façades [Fig. 15] et drapeaux des royaumes, provinces ou régions d'Arménie, comme l'aigle²³³, le faucon et la colombe²³⁴. Il se trouvait enfin aussi des lieux et des villages qui portaient des noms d'animaux²³⁵.

²³⁰ ALIŠAN, 1895, p. 158.

²³¹ Ibid.

²³² LALAYAN, 1895, *Hawadk' Snotiapaštamunk'*, p. 358. LALAYAN, 1908, *Kaxardutiwn*, p. 109.

²³³ Par exemple celle du royaume des Arçrunis (908-1021). Voir ALIŠAN, 1895, p. 165.

²³⁴ ALIŠAN, 1895, p. 165. TALAWAREAN, 1909, p. 17.

²³⁵ ALIŠAN, 1895, p. 151. Noms des villages par exemple *xoy* (en Arménie perse), *Ojun* (en Arménie actuelle).

2.4. Le culte des esprits

Les Arméniens comme les peuples primitifs croyaient aux esprits invisibles, qui étaient censés influencer les hommes. Ces esprits sont divisés en deux groupes assez classiques: les bons et les mauvais. Ces puissances s'incarnent dans la nature et ont la capacité de déterminer le bien ou le mal. Les Arméniens croyaient fermement en la magie²³⁶. Pour neutraliser les esprits mauvais, il fallait les adorer et les déifier, afin qu'ils fissent preuve de compassion envers les hommes et ne leur fissent pas de mal²³⁷. Les kurdes yézidis²³⁸ jusqu'à nos jours ont la même croyance, qui leur vient de leurs ancêtres.

Selon le Patriarche Elišē, le culte des esprits n'est pas qu'une religion mais une philosophie primitive de la pensée humaine. Les esprits qui sont des êtres puissants, poussent l'homme à s'adresser à eux comme aux dieux²³⁹. Selon ces croyances, ce que la pensée humaine ne saisit pas, elle trouve une explication en reliant ces mystères à l'influence de ces esprits²⁴⁰.

À l'époque païenne, on vénérât les esprits malins, afin de n'être pas possédé par eux. Cette superstition s'est enracinée dans la mentalité arménienne et dans sa vision religieuse, même après la conversion au christianisme. D'après Eznik de Kolb, les gens orgueilleux sont possédés par ces esprits malins, avec la permission de Dieu, qui les déteste²⁴¹.

²³⁶ ASLAN, 1928, p. 162.

²³⁷ LĒO, 1966, t. I, p. 271.

²³⁸ Un peuple de tribus kurdes, qui habite entre la Turquie, l'Iran et l'Arménie et qui confesse l'islamisme, où on remarque des éléments chrétiens et zoroastriens. Voir HBB, 1983, t. I, p.550a.

²³⁹ DUREAN, 1930, pp. 7-8.

²⁴⁰ MATIKEAN, 1920, pp. 48-49.

²⁴¹ EZNIK, 1959, verse 97, p. 45 (40).

Le mot *Višap*, comme on a vu plus haut, est polyvalent. Il désigne l'orage, le rocher, la stèle et peut aussi désigner un groupe d'esprits diaboliques.

Attesté une seule fois dans les textes avestiques (Nīrangistān 48), *višap* (*višāpa*) est probablement le nom propre d'un certain démon à l'aspect de serpent. Il semble que ce dragon tenait dans les croyances des Iraniens une place plus importante que la tradition avestique ne nous le laisse deviner, car dans le folklore arménien, qui a emprunté le mot au dialecte nord-iranien, *višap* est devenu l'appellation générique d'un groupe d'êtres diaboliques dont les métamorphoses, la cruauté ingénieuse et tenace, et les méfaits variés, alimentent nombre de légendes²⁴².

Il est difficile de définir exactement la nature de cet être. C'est d'abord un dragon. Dans beaucoup de contes, il remplace le *dew*²⁴³. Ces *dew* ou *daiva* iraniens s'opposent à la prospérité et à la fécondité, également parce qu'il n'ont jamais été de bon souverains; ils oppriment le bœuf et s'opposent à la fertilité des pâturages²⁴⁴.

Le plus souvent, ils revêtent l'aspect d'hommes. Mêlés aux humains, ils les contraignent à leur rendre un culte. Ils mènent par les campagnes de longues chasses à courre, puis se retirent en leur demeure, où ils retiennent prisonniers des princes illustres comme Alexandre le Grand, Artawazd, que doit délivrer le peuple²⁴⁵.

Les ancêtres des Arméniens croyaient que les démons étaient envoyés par des sorciers et étaient chassés par eux²⁴⁶. Cette mentalité était bien répandue en Orient. Pour cette raison, au moment où Jésus Christ chasse un démoniaque aveugle et muet, les pharisiens s'écrient: «Cet homme ne chasse les démons que par Belzébul, prince des démons»²⁴⁷. Par contre Jésus Christ leur donne une explication inhabituelle en

²⁴² BENVENISTE, 1927, pp. 7-9. CHRISTENSEN, 1941, p. 25.

²⁴³ CHRISTENSEN, 1941, p. 91.

²⁴⁴ MOLÉ, 1963, p. 19.

²⁴⁵ Ibid.

²⁴⁶ EZNIK, 1959, § 102, p. 41 (47).

²⁴⁷ Matthieu, 12. 24.

répliquant «c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons»²⁴⁸. Cela signifie que les démons ne sont plus chassés par des esprits mais bien au nom de Dieu créateur.

Dans ce domaine du culte des esprits, entre aussi le culte des *Hark'*, des aïeux. Les Arméniens déifiaient leurs patriarches et aïeux²⁴⁹. On gardait leurs objets, on sauvegardait leur reliques; on plaçait leur crânes au seuil de la maison pour s'en servir comme d'une protection envers ces esprits redoutés²⁵⁰. Les reliques des saints étaient gardées dans les monastères ou placées dans des églises. Les reliques de saint Grégoire l'Illuminateur sont dispersées dans le monde et sont gardées dans des monastères, où elles sont vénérées. Les fragments de la dextre du saint, conservés dans des reliquaires en or, sont un objet de vénération. Par cette Main droite, les Catholicos consacrent le *Miwron*, avec quoi on oint les nouveaux Catholicos et on célèbre différentes cérémonies liturgiques [Fig. 16 et Fig. 17]. Les rois aussi étaient vénérés, parce qu'ils étaient considérés, avant la christianisation, comme les descendants du dieu Aramazd²⁵¹. La même chose valait pour les pontifes païens considérés comme des dieux, comme nous allons le voir avec le culte des reliques du grand prêtre Mažan²⁵².

Cette réalité est entrée dans le christianisme sous le phénomène de la vénération des chefs de familles, ou patriarches. Les aïeux sont devenus objet d'une vénération spéciale et les vieux parents décédés laissent leur ombre dans leurs maisons et entre les membres de la famille. Ces morts, selon les croyances arméniennes, continuent à vivre dans leurs tombes une vie spéciale qui ne diffère pas beaucoup de la vie réelle. Ils ont le statut de demi-dieux et ils peuvent expérimenter joie et souffrance. Ils ont, comme les vivants, des exigences et désirent maintenir des

²⁴⁸ Matthieu, 12. 28.

²⁴⁹ AHARONIAN, 1913, pp. 60-68.

²⁵⁰ LÉO, 1966, t. I, p. 61.

²⁵¹ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 109, p. 584.

²⁵² MX, 1991, Livre II, ch. 66, pp. 201-202.

relations intimes avec les membres de la famille restés sur la terre. Chaque jour ils leur adressent leurs bénédictions, ou parfois des malédictions²⁵³.

Le respect envers les aïeux tient une place spéciale chez les Arméniens. On vouait un respect tout particulier aux patriarches, qui étaient le modèle du lignage et présentaient le caractère de la famille. Cette vénération prend à de nombreux égards des airs de totémisme, car les familles patriarcales utilisaient souvent la symbolique animale et végétale pour les représenter²⁵⁴. La croyance en l'âme prend une grande part dans les représentations religieuses des Arméniens aujourd'hui. La conception de l'âme et de la vie après la mort, à travers des stades de développement différents au cours des siècles, vit toujours dans la foi du peuple arménien²⁵⁵.

Le souvenir nous lie au passé, les objets nous rappellent ceux qui sont partis. De cette réalité naissent les superstitions. On pensait que les morts veillaient sur les vivants, et leur rendaient visite chez eux afin de leur donner des conseils. À l'occasion des cinq *Talavars* (Tabernacles, c'est-à-dire les cinq grandes fêtes de l'année liturgique)²⁵⁶ on se rend au cimetière, parce qu'on croit que les esprits retournent du monde de l'au-delà pour errer autour de leur tombeau et de leur maison, pour rester près de leur famille. Pour cette raison, il faut les accueillir avec des bougies et de l'encens²⁵⁷.

Du culte des esprits, différents indices sont restés dans le christianisme arménien. Ces petits «dieux» avaient le pouvoir et le devoir suprême de garantir, par leur vigilance jour et nuit, la sûreté et la prospérité de la maison et d'éloigner les dangers qui la menaçaient. La lutte du christianisme arménien contre le paganisme et

²⁵³ AHARONIAN, 1913, p. 47. ABELYAN, 2004, p. 12.

²⁵⁴ ABELYAN, 2004, *ibid.*

²⁵⁵ ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 460.

²⁵⁶ La Théophanie, la Résurrection, la Transfiguration, l'Ascension, la Sainte Croix. Voir KRANEAN, 2001, p. 359.

²⁵⁷ ABELYAN, 2004, p. 13.

ses superstitions a radicalement réduit le nombre ainsi que la richesse folklorique de ces esprits en les remplaçant par les saints de l'Église²⁵⁸.

Malgré cela le peuple superstitieux continuait à croire aux esprits qui sont divisés en deux groupes. D'un côté il y a les bons, qu'on respecte: plutôt que leur donner un nom précis, on les appelle «*Mezmē lawer*»²⁵⁹, et ils sont les défenseurs des hommes. De l'autre, se tiennent les méchants, nommés *Dew*, qu'avec le temps, probablement sous l'influence du christianisme, on identifie à Satan, le Diable.

²⁵⁸ AHARONIAN, 1913, p. 44.

²⁵⁹ Les meilleurs de nous.

2.4.1. Les esprits malins

Les esprits malins sont les émissaires du Diable. Leur rôle est de gêner les hommes en les conduisant au désespoir, afin de les éloigner de l'influence de Dieu. La souffrance de l'homme est leur seule jouissance. Ces esprits se transforment en différentes espèces pour tromper et abuser les jeunes ou bien pour égorger les nouveau-nés. Ils sont la source de tous les malheurs. Sans exception tout le monde est sujet de leur attaque. Lorsqu'un animal domestique tombe malade causé par l'attaque de l'esprit malin, on enfonce un clou par terre, à l'endroit où il se repose, afin de l'éloigner.

Dieu par le moyen des anges combat contre eux, mais le mal n'est jamais supprimé du monde. Le Diable et sa meute demeurent dans les vallées et les fosses pendant la journée; la nuit il investit les plaines et le bord de l'eau. C'est pourquoi on fait attention en s'approchant des rivières, ou de la mer dans l'obscurité. Lorsqu'un sujet est entre leurs mains, ils s'amuse à le faire souffrir afin de le tuer. Par exception, on se libère si on ne perd pas totalement contrôle de soi-même et si on se souvient de prononcer le nom du Seigneur et de faire le signe de croix²⁶⁰.

Les *Dew* jouent un rôle important dans la tradition païenne arménienne, et après la christianisation. Ils agissent souvent comme des forces destructrices, des monstres qui détruisent les villes, enlèvent les filles, absorbent les eaux des fleuves pour réduire la subsistance de provinces entières²⁶¹.

Dans la religion zoroastrisme les *Dew* sont des mauvais esprits, qui font toujours l'objet de l'anathème des fidèles. Ils se présentent ainsi dans la littérature mythologique iranienne *Yašts*, où Mithra tranche la tête des *daivas*²⁶², les abat en s'élançant sur son beau char de guerre, armé de milliers d'arcs, de flèches, de dards, de marteaux, de couteaux, de masses d'armes de jet en métal, et encore de son arme

²⁶⁰ MARUTEAN, 1900, *Čar Oginer Satanay*, pp. 137-138.

²⁶¹ AHARONIAN, 1913, p. 48.

²⁶² *Yašt* 10, strophe 26. PIRART, 2010, p. 129.

toute particulière, la massue aux cent bosses, aux cent tranchants²⁶³. Devant le Mithra les *daivas* s'enfuient saisis de terreur²⁶⁴. Les *daivas* peuvent même immobiliser les étoiles, le soleil et la lune²⁶⁵.

On suppose que les *daivas* étaient adorés à l'époque de Xerxès, comme le mentionne son inscription:

«Alors Ahuramazdāh me prêta assistance; par la volonté d'Ahuramazdāh j'ai battu ces pays. Et dans ces pays il y avait [un endroit] où l'on adorait auparavant les *daivas*. Alors par la volonté de Ahuramazdāh je détruisis ce taudis de *daivas*, et je fis proclamer: les *daivas* ne doivent pas être adorés»²⁶⁶.

Il est difficile de dire ce qu'entend Xerxès en interdisant le culte des *daivas*, mais il y a au moins une possibilité: que son attitude s'explique par des motifs analogues à ceux des Gathas qu'on verra plus tard. En réalité, en Médie, puis en Iran achéménide, à part l'adoration d'Ahuramazdāh, il existait des groupes qui confessaient une autre foi iranienne aussi ancienne que celle des mages, à savoir les adorateurs d'*Indra*, de *Sarva* et des déités mineures. Ces déités étaient appelées, de toute ancienneté, des *daivas*²⁶⁷. L'homme qui sacrifie aux *daivas* est comme eux, qui trompent leurs adorateurs et les privent de la bonne vie de l'immortalité²⁶⁸.

Les Arméniens connaissent les *Dew* comme des démons montagnards grossiers et sots, de taille énorme, souvent à deux, trois ou sept têtes. Paraissant un à un ou par groupes, deux, sept ou quarante frères, ils vont à la chasse, abattent des arbres. Des meules ou des quartiers de rocher leur servent d'armes. À l'intérieur des montagnes, ils gardent des trésors d'or, d'argent, de pierres précieuses et des chevaux

²⁶³ Yašt 10, strophes 124-133, PIRART, 2010, pp. 149-151.

²⁶⁴ Yašt 10, strophes 68, 99, 134, PIRART, 2010, pp. 138, 145, 151.

²⁶⁵ Yašt 13, strophes 57-58, PIRART, 2010, p. 204.

²⁶⁶ CHRISTENSEN, 1941, pp. 39-40.

²⁶⁷ CHRISTENSEN, 1941, p. 46.

²⁶⁸ MOLÉ, 1963, p. 221.

fougueux qu'ils ne montent pas. Ils volent des bœufs et emportent parfois des princesses de race humaine. Les *Dew* femelles, qui sont également hautes comme des collines et qui ont de grosses mamelles, qu'elles jettent par-dessus les épaules, sont moins ennemies des hommes que les *Dew* mâles, qui sont anthropophages et «flairent la chair humaine», si le *Dew* femelle a caché un homme nouvellement arrivé²⁶⁹.

Pendant l'époque des Arsacides et des Sassanides, des rapports spirituels intimes reliaient les Arméniens au monde iranien. Avec le zoroastrisme, ils avaient adopté la civilisation des Parthes et des Perses, et si au cours des IV^e et V^e siècles de notre ère, le christianisme, en Arménie, triompha de la religion des mages, il restait un fond de croyances populaires iraniennes, entremêlées sans doute de traditions autochtones.

L'islam a apporté aux Iraniens des démons arabes divers, qui sont tous des variations du *jinn*, génie principal des bédouins. Ces *jinn*s peuvent être des esprits bons ou malins. Dans la mentalité du peuple existe cette superstition. En fait, l'origine du *jinn* est arabe et c'est par l'influence des Arabes que la nature de cet esprit est transformé ensuite par les peuples dominés.

Dans le Coran *Iblis* (Satan), a pour assistance des légions de mauvais esprits, les *jinn*s, qui se prêtent tant bien que mal à l'identification avec les *dīvs*. Les *jinn*s, dans le langage coranique, désignent un terme collectif²⁷⁰.

Il y a, certes, une différence considérable entre les *jinn*s et les *dīvs*. Les *jinn*s, étant d'une nature différente de celle des humains, ne sont pas absolument et exclusivement, comme les *dīvs*, des êtres méchants. Il y a des *jinn*s fidèles à Dieu et il y en a d'autres qui se sont révoltés contre Dieu²⁷¹.

Les *jinn*s, de par leur nature sont invisibles aux yeux des hommes, mais ils ont la faculté de se rendre visibles en se condensant et en prenant la forme qui leur

²⁶⁹ ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 556. CHRISTENSEN, 1941, p. 88.

²⁷⁰ Sourate 27. 39. In CHRISTENSEN, 1941, p. 71.

²⁷¹ CHRISTENSEN, 1941, p. 72.

plâit²⁷². Ce sont des êtres hideux, portant des cornes. Ils sont malins, pour l'ordinaire, mais peu intelligents, de sorte qu'ils se laissent tromper par la ruse des héros²⁷³.

Les *ĵinns* apparaissent comme des géants aux yeux de ceux qui ont peur, mais si l'on s'en approche, ils rétrécissent et deviennent tout petits. Ils hantent non seulement les ruines, mais aussi les lieux d'aisance, les puits et les bains, surtout pendant la nuit, car ils se plaisent dans l'obscurité. Pour éviter de prononcer le mot *ĵinns*, on se sert de l'antiphrase «*mezmē lawerë*» (ceux qui sont meilleurs que nous)²⁷⁴.

Les *ĵinns* sont des voisins gênants; ils sont taquins et rancuniers, et se vengent si on les incommode. En balayant la nuit, on risque de les heurter, et si l'on répand de l'eau bouillante, ils sont douloureusement brûlés²⁷⁵. Cette dernière croyance est bien connue chez les Arméniens. Les vieilles femmes en répandant l'eau chaude chuchotent, exercent une voix rituelle pour chasser «ceux qui sont meilleurs que nous» et encore une mère ou une grand-mère baigne son petit enfant ou bien son petit-fils, elles prononcent une formule protectrice:

«Au nom du Père et du Fils et du saint Esprit».

Les *ĵinns* font des fêtes et à certaines occasions, ils cherchent l'assistance des humains, surtout des sages-femmes. Ils amènent l'une d'entre elles, les yeux bandés, à leur demeure, et en la renvoyant, ils lui donnent en paiement non pas de l'argent mais une poignée de peaux d'oignons. Si elle met ces peaux d'oignons sous un tapis, elle trouvera à leur place, chaque matin, une pièce d'or, mais si elle révèle le secret à qui que ce soit, les peaux d'oignons perdront leur vertu. Ce folklore est présent au sein des traditions populaires des Arméniens²⁷⁶.

²⁷² Ibid. p. 73.

²⁷³ Ibid. p. 78.

²⁷⁴ Ibid. p. 79.

²⁷⁵ Ibid. p. 80.

²⁷⁶ ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, pp. 559-560. CHRISTENSEN, 1941, p. 82.

Les *jīnns* peuvent se présenter sous la forme de petits serpents blancs, aux yeux noirs, d'ordinaire inoffensifs; ils étaient considérés comme les protecteurs de la maison²⁷⁷. Chez les Arméniens cette croyance a persisté jusqu'au XX^e siècle, car ils croyaient que chaque maison possède un serpent invisible qui porte bonheur et éloigne les esprits méchants²⁷⁸. On mettait du lait de côté à son attention, dans l'espoir de trouver une pièce d'or dans le bol vide²⁷⁹. Le poète arménien Gurgēn Mahari, a écrit dans son livre qu'un serpent avec une tache d'or sur sa tête a vécu sous un tas de broussailles dans la maison de son enfance à Van. C'était le gardien de leur chance et quand son cousin l'a tué, la sœur de Mahari a perdu la raison et d'autres malheurs sont arrivés à la famille²⁸⁰.

On raconte qu'un homme donnait un pot de lait à un serpent et en recevait toujours une pièce d'or en retour. Un jour il part à l'étranger et donne cette responsabilité à son fils. Son fils continue d'exécuter ce devoir jusqu'au jour où il décide de tuer le serpent afin de recevoir la totalité des pièces. Le serpent s'échappant d'un coup, le pique et le tue, mais il est blessé à la queue. À son retour le père s'attriste du fait. Avidé d'or, il remplit le pot de lait et appelle le serpent pour se réconcilier. Mais celui-ci regardant le pot dit:

«Parce que je vois ma queue coupée et que tu te rappelles ton fils tué, nous ne pouvons plus devenir des amis». Après la rencontre il disparaît et l'homme vit dans la misère²⁸¹.

²⁷⁷ Cf. BASSET, R., *Mille et un contes*, I, Paris, 1924, p. 55-56. In CHRISTENSEN, 1941, pp. 72-73.

²⁷⁸ ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 526. CHRISTENSEN, 1941, p. 83. LALAYAN, 1903, *Kendanineri Paštamunk'*, pp. 195-196.

²⁷⁹ ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, ibid. CHRISTENSEN, 1941, p. 84. LALAYAN, 1897, *Hawadk' Kendanineri Paštamunk'*, p. 213. LALAYAN, 1903, *Kendanineri Paštamunk'*, p. 196. LALAYAN, 1908, *Ogineri Paštamunk'*, p. 97.

²⁸⁰ Cf. MAHARI, G., *Mankut'yun (Enfance)*, in *Yerkeri Žolowacu (Le recueil des ouvrages)*, II, Erevan, 1967, p. 14. In RUSSELL, 1987, p. 461.

²⁸¹ LALAYAN, 1897, *Hawadk' Kendanineri Paštamunk'*, pp. 213-214. Voir aussi ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 526.

On trouve la même superstition chez les peuples limitrophes. Les Perses, qui partagent plusieurs coutumes avec les Arméniens, n'aiment pas tuer et détruire des serpents de maison, pour deux raisons : d'abord, parce qu'ils disent qu'ils ne font pas de mal ; et deuxièmement, car ils se considèrent comme les locataires de l'esprit, qui est le maître de la maison²⁸².

T'pla et *Al* (pluriel *Alk'*) sont deux esprits méchants, qu'on évoque ensemble, et qui agissent toujours l'un à côté de l'autre²⁸³. Ils apparaissent pour combattre contre les hommes, et surtout contre les bons esprits pour les affaiblir²⁸⁴.

Les *Alk'* sont des démons féminins ennemis des femmes enceintes, parce que le rôle de l'un s'oppose à celui de l'autre. L'*Al* tue les nouveau-nés ou bien ceux qui ne sont pas encore nés. Ils sont par nature ennemis du genre humain, donc ils s'efforcent de le détruire, pour cette raison ils étaient craints pendant la grossesse. Chaque naissance est d'une façon ou d'une autre une lutte véritable contre les forces du mal²⁸⁵.

Dans son livre, Ališan rapporte un récit: un jour saint Sissian rencontre une *Al*, qui avait des yeux rouges et portait des ciseaux de fer; le saint lui demanda, où elle allait et celle-ci lui répondit qu'elle allait tuer des nouveau-nés, réduire le lait des mères, sucer les cerveaux des enfants pour les aveugler définitivement²⁸⁶.

L'*Al* est une espèce de succube²⁸⁷ qui tourmente l'accouchée et lui enlève le foie, qu'elle met dans un panier. Si l'*Al* réussit à traverser l'eau en portant le panier, l'accouchée meurt. On se figure cette démonsse sous l'aspect d'une femme aux mains et

²⁸² WILLS, 1891, p. 307. Voir aussi RUSSELL, 1987, p. 461.

²⁸³ ARÇRUNI, 2003, p. 83b.

²⁸⁴ LALAYAN, 1913, *Vaspurakan*, p. 59. RUSSELL, 1987, p. 147.

²⁸⁵ AHARONIAN, 1913, p. 50.

²⁸⁶ ALIŠAN, 1895, pp. 222-223. ARÇRUNI, 2003, pp. 11ab-12a. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 570.

²⁸⁷ Démon qui revêt une apparence féminine, généralement humaine, afin d'entretenir des rapports sexuels avec des hommes.

aux pieds maigres, au visage rouge et ayant un nez d'argile²⁸⁸. Le mot *Al* vient du mot iranien *āl*, qui signifie rouge. Le Yazd des Zoroastriens considère l'*Al* comme un mauvais esprit, qui attaque les femmes enceintes et tue les embryons des femmes²⁸⁹. Un certain nombre de démons zoroastriens sont féminins²⁹⁰. Chez les Arméniens la majorité de ces esprits, comme on va l'étudier, appartiennent au sexe féminin²⁹¹.

Malgré ses origines iraniennes, l'*Al* a trouvé son chemin et a pénétré dans le folklore chrétien arménien. Selon la légende, Dieu a créé *Al* comme la compagne originelle d'Adam, mais Adam n'a pas aimé l'*Al*, car celle-ci était immatérielle et lui corporel; par conséquent Dieu a essayé de nouveau et créa Eve. L'*Al* fâchée et jalouse, est devenue depuis l'ennemie jurée des filles d'Eve²⁹².

Les *Alk'* habitaient dans les endroits humides et dans les étables. Il est intéressant de noter qu'elles épargnaient les maisons dans lesquelles on récitait des prières en leur nom²⁹³. Dans la tradition chrétienne arménienne, une coutume est jusqu'à présent pratiquée dans les villages: quand une mère accouche, on plante une aiguille dans un oignon et on le met près de la tête de l'enfant; près de la mère on met une couverture rouge. Ces deux actes jouent un rôle de défense pour l'enfant et sa mère, contre les attaques des *Alk'*²⁹⁴. Comme talisman contre l'*Al*, on pose aussi des ciseaux au-dessous de l'oreiller de la femme. Selon le zoroastrisme le fer protège contre les mauvais esprits²⁹⁵. Dans le folklore arménien, les forgerons frappent sur

²⁸⁸ Cf. MASSÉ, H., *Croyances et coutumes persanes*, II, Paris, 1938, p. 353. In CHRISTENSEN, 1941, p. 85. Voir aussi RUSSELL, 1987, p. 449.

²⁸⁹ RUSSELL, 1987, p. 447

²⁹⁰ BOYCE, 1975, *A History*, p. 85.

²⁹¹ ABELYAN, 1975, p. 36.

²⁹² LALAYAN, 1895, *Hawadk' Hreštakner ew oginer, bari ew čar*, pp. 344-345. ABELYAN, 1975, p. 95. RUSSELL, 1987, p. 449.

²⁹³ ALIŠAN, 1895, p. 225.

²⁹⁴ DUREAN, 1933, p. 101.

²⁹⁵ RUSSELL, 1987, p. 447.

l'enclume avec leurs marteaux pour renforcer les chaînes de l'Artawazd emprisonné. Certains manuscrits contiennent à ce sujet des formules talismaniques, que le peuple utilisait²⁹⁶.

Šidar est l'esprit méchant qui confond les pensées de l'homme, et qui le rend fou²⁹⁷. Le roi Artawazd était fou: on l'appelait *Šidar*²⁹⁸. Selon Moïse de Khorène, que nous étudierons plus tard, Artawazd fut remplacé par un esprit méchant ou avec une sorte de *Dew* avec les caractéristiques de *Šidar*²⁹⁹.

Chez les Arméniens chrétiens il existe une superstition en laquelle les gens croient: quand un nouveau-né perd du poids et pleure sans motif, on croit qu'un *Dew* l'a remplacé par l'un d'eux³⁰⁰. On amène alors l'enfant malade au cimetière qui dans la logique superstitieuse est habité par des démons, et on laisse l'enfant tout seul, et en s'éloignant un peu de lui, on crie: «Vous prenez le vôtre et vous nous rendez le nôtre». On croit ainsi que les esprits rendent l'enfant volé³⁰¹.

Xplik est l'esprit qui parle dans les cauchemars. Il vient chez des malades, il les dérange avec des rêves si oppressants qu'il les réveille, les sort de leur sommeil. Ces esprits ont survécu au paganisme, ils persistent dans la mentalité des Arméniens chrétiens; cela apparaît dans leurs traditions superstitieuses où les *Xplik*s habitent dans les maisons et attaquent leurs habitants³⁰². Ils sont de très petite taille, ainsi ils peuvent entrer dans la bouche des humains, quand ils bâillent sans faire le signe de la

²⁹⁶ MACLER, 1928, pp. 29-42.

²⁹⁷ ARÇRUNI, 2003, p. 166a.

²⁹⁸ ALIŠAN, 1895, p. 219. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 531.

²⁹⁹ MX, 1991, Livre II, ch. 61, p. 192.

³⁰⁰ Chez P'awstos Biwzand on trouve le roi Pap, qui «dès les premiers jours de sa naissance, fut consacré aux *Dews* par sa mère impie P'aranjem». BIWZAND, 1989, Livre V, ch. 22, p. 202.

³⁰¹ AHARONIAN, 1913, pp. 51-52.

³⁰² ALIŠAN, 1895, p. 228.

croix. Et ainsi lorsque quelqu'un éternue on lui demande: «qu'il soit bien», formule elliptique signifiant «qu'ils sont bien sortis de nous»³⁰³.

Ališan affirme que, dans le passé, pendant que le médecin prescrivait des médicaments à un malade, il chuchotait des petites prières, pour le défendre: «que Dieu te garde des douleurs des *Xplik*s mon frère»³⁰⁴. Au printemps on chassait ces esprits malins par des prières magiques³⁰⁵. Ils attaquent les hommes et les dérangent par leur désir charnel³⁰⁶.

Šwot sont des esprits hivernaux. Ils apparaissent pendant le froid. Ils sont maigres et tout habillés de vêtements blancs. On les chasse de l'étable avec des branches ou des bâtons en les frappant sur le mur et en criant: «Sortez *Šwots* et revenez en mars»³⁰⁷. On suppose que le mot *šwot* est dérivé du perse *šifut*, qui désigne un esprit malin qui égare les voyageurs et les tue. On les chasse des maisons par des rites superstitieux pour qu'ils partent aux champs. On éclaire la maison en propageant des cendres sur le seuil³⁰⁸.

Au mois de février les *Šwots* s'agitent et tentent les membres de la famille par des rêves érotiques. Le mois de février est aussi appelé le mois de *Šwots*. Ce mois-là les chats ont leurs relations sexuelles, et l'on suppose l'influence des *Šwots*³⁰⁹.

Čiwal est l'esprit malin qui apparaît aux hommes à travers des rêves avec l'apparence d'un cadavre. Quelquefois il attaque par illusion même lorsqu'on est bien réveillé³¹⁰. Dans la littérature moderne arménienne *Čiwal* signifie monstre.

³⁰³ LALAYAN, 1913, *Vaspurakan*, p. 59.

³⁰⁴ ALIŠAN, 1895, pp. 228-229.

³⁰⁵ YARUTĪWNEAN, 2001, *Hayoc'hin Hawataliknerë*, p. 13.

³⁰⁶ ARÇRUNI, 2003, p. 97b. ABELYAN, 1975, p. 35. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 487.

³⁰⁷ LALAYAN, 1908, *Čar Oginer*, pp. 107-108.

³⁰⁸ ARÇRUNI, 2003, pp. 167b-268a.

³⁰⁹ LALAYAN, 1908, *Čar Oginer*, *ibid.*

³¹⁰ ALIŠAN, 1895, p. 220. ARÇRUNI, 2003, p. 139b.

Łapàncýan dérive le mot *Čiwal* de la langue hittite *zawall-iš*, qui désigne des démons mineurs d'un aspect affreux qui apportent le mal aux hommes. Une autre hypothèse suggère que ce mot a été emprunté aux Arméniens gitans (Bōšay) et Dowsett a proposé une étymologie sur la base de l'indoeuropéen *gei (chanter, appeler, crier), le Čiwağ étant particulièrement une créature qui fait grand bruit³¹¹.

Druj est l'esprit du désordre et du mensonge et s'exprime et se personnifie dans une figure féminine, qui apparaît quelquefois avec ses enfants pour tromper des gens³¹². Il survient sous l'apparence d'une femme pour susciter des rêves érotiques³¹³. Selon le *Vendidâd*, l'homme qui pendant la nuit se souille involontairement, devient par cela même incubé de la *Druj*, démon femelle du mal et de l'impureté³¹⁴.

Il est intéressant de noter que Bāal-zebūb (Belzébuth)³¹⁵ c'est-à-dire le «Seigneur des mouches», est arménisé et infiltré au rang des esprits. Dans le folklore arménien on l'appelle *Širaki dew* (démon du Širak). Il a la forme d'une mouche et habite dans les ténèbres³¹⁶.

³¹¹ DOWSETT, 1974, *Some Gypsy-Armenian Correspondences*, pp. 71-72. Voir aussi RUSSELL, 1987, p. 456.

³¹² CHRISTENSEN, 1941, p. 5. PIRART, 2010, p. 37. ARÇRUNI, 2003, p. 71a.

³¹³ EZNIK, 1959, p. 178. Voir aussi ABELYAN, 1975, p. 36.

³¹⁴ Cf. DARMESTETER, J., *Ohrmazd et Ahriman*, Paris, 1877, p. 256f, 288f. In ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 487. Rappelons que *Druj* signifie «mentir, trahir».

³¹⁵ Matthieu 10,25, Luc 11,18.

³¹⁶ DUREAN, 1933, p. 143. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 570-571.

2.4.2. Les bons esprits

Le rôle des bons esprits est de combattre les esprits malins pour sauver l'humanité. Ce sont les défenseurs des hommes, ils leur rendent l'espoir, les conseillent, afin qu'ils vivent dans le bonheur. Ils compatissent à leur malheur en les soutenant dans les difficultés. Ils les guident afin qu'ils arrivent à leur but. Ils accompagnent les parturientes. Ils surveillent les malades qui sont à l'agonie.

Les *Aralez* vivent sur les bords des fleuves et des lacs³¹⁷. Ils guérissent ou bien ressuscitent les héros et les soldats qui meurent dans la bataille³¹⁸. Ara le Beau, tué au combat, fut mis sur la cime du château pour lui rendre la vie³¹⁹. Cette croyance était tellement répandue qu'après leur conversion au christianisme, les Arméniens continuèrent à la croire. En 375 lorsque le général Muşel Mamikonean meurt dans la bataille, son cadavre avec la tête décapitée fut mis sur la tour, pour que les *Aralez* en léchant lui rendent la vie³²⁰.

Eznik de Kolb critique cette superstition enracinée dans la mentalité chrétienne arménienne:

«Est-ce que du *Aralez* encore, lui aussi, quelqu'un pourrait dire que, lui aussi, quelqu'un l'aurait vu? Et si, aux premiers temps, *Aralezk* léchaient blessés et guérissaient, maintenant pourquoi ne viennent-ils pas lécher et guérir? Ne sont-ce pas les mêmes guerres, et, de même, les blessés ne tombent-ils pas?»³²¹

³¹⁷ ALIŞAN, 1895, pp. 192-194. MESROP, 1911, p. 142-143. ASLAN, 1928, p. 162.

³¹⁸ ALIŞAN, 1895, p. 178-179. TAŁAWAREAN, 1909, p. 34. ARÇRUNI, 2003, p. 123b.

³¹⁹ MX, 1991, Livre I, ch.15, pp. 49-50.

³²⁰ Cf. PUZAND, P., *Littérature* (arm.), ch. 36. In ALIŞAN, 1895, p. 178-179. TAŁAWAREAN, 1909, p. 34.

³²¹ EZNIK, 1959, verse 124, p. 47 (53-54).

Les *Kaj* ont un nom paradoxal. L'adjectif *Kaj* signifie «saillant, courageux». Mais le substantif signifie un «mauvais génie»³²². Ils ressemblent par leur rôle aux *jinns* arabes, qui jouent une double fonction: bonne et mauvaise; et aux *Genius* latins. Leur fonction est de servir les gens, lorsqu'ils se trouvent en difficulté. D'après le philosophe du V^e siècle Davis Anhał' (invincible) ils sont des esprits incorporels, bons de nature³²³.

Moïse de Khorène dans son Histoire, cite un fragment d'une épopée orale concernant Artawazd. Les *Kaj*s emprisonnent le roi sur la montagne de *l'Azat Masis*, selon la malédiction de son père Artasēs.

«Les vieilles femmes racontent également d'Artawazd qu'il est emprisonné dans une caverne, chargé de chaînes de fer, deux chiens rongent continuellement ses chaînes, et il s'efforce de s'échapper pour venir porter la dévastation dans le monde. Mais au bruit des coups de marteau des forgerons, ses fers acquièrent, dit-on, une nouvelle force. C'est pourquoi, même de nos jours, beaucoup de forgerons, s'en rapportant à la fable, frappent l'enclume trois ou quatre fois le premier jour de la semaine³²⁴, pour consolider, disent-ils, les chaînes d'Artawazd»³²⁵.

À l'ère du christianisme arménien se sont répandues diverses superstitions liées aux *Kaj*s. Ils aiment bien les repas. Les femmes de maisons sentent leur présence à la cuisine, car ils volent les meilleurs morceaux de repas. On croit qu'ils aiment surtout le *xavic*, un mets de farine avec du beurre et du miel, les gâteaux ou la

³²² Il est emprunté en géorgien dans le même sens. Cf. CHAWARDIZÉ, G., *Le système religieux de la Géorgie païenne*, Paris, 1968, pp. 533-537. Sur la légende arménienne, voir MAHÉ, J. P., REArm 16 (1982), pp. 175-206. Voir aussi RUSSELL, J., *Some Iranian Image of Kingship in the Armenian Artaxiad epic*, REArm 20 (1986-1987), pp. 253-270.

³²³ ALIŠAN, L., 1895, p. 191.

³²⁴ Cette tradition existe toujours dans la pensée du peuple. Ayant moi-même travaillé comme forgeron dans les années 1990, je me rappelle encore ces mêmes gestes que faisait mon patron.

³²⁵ MX, 1991, Livre II, ch. 61, pp. 191-192.

confiture de raisins. Elles les chassent au moyen de différents charmes et prières³²⁶. Selon Dawit' Anyalt le *Kaj* est un esprit complètement terrestre et corporel qui est bon par la nature³²⁷. Grégoire de Tafew note que les *Kaj*s sont ceux qui règnent dans les rochers³²⁸.

Les *Kaj*s ont leurs demeures, leurs «palais», sur les rochers ou dans les grottes des montagnes. Ils demeurent aussi dans l'air, en haut des arbres, en particulier des noyers. Du reste, ils se trouvent partout, à proximité des maisons des hommes, dans l'écurie, dans le grenier et surtout sous le seuil de la porte. À l'écurie, ils s'emparent des chevaux et les font courir jusqu'à ce qu'on les retrouve, le matin, fatigués et surtout en sueur. Ils font des fêtes de mariage. À leurs noces, ils abattent un bœuf, le cuisinent et le mangent, après quoi ils rassemblent la peau et les os et font revivre l'animal³²⁹.

Ils emportent même des enfants pour les employer comme bergers; à ces enfants, ils prêtent la faculté de se métamorphoser et de se rendre invisibles. Ils aiment surtout emporter les enfants sains, en laissant à leur place des enfants démoniaques, comme le cas de l'Artawazd³³⁰. Comme les *jinn*s arabes, les *Kaj*s appellent une sage-femme de race humaine pour accoucher leurs femmes, et leur donnent pour récompense des peaux d'oignons, qui se changent en or, pourvu que l'on ne méprise pas leur don³³¹.

³²⁶ ARÇRUNI, 2003, p. 218. AHARONIAN, 1913, pp. 45-47. RUSSELL, 1987, p. 452. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 560.

³²⁷ ALIŠAN, 1895, p. 207. RUSSELL, 1987, p. 452.

³²⁸ ABELYAN, 1975, p. 153. RUSSELL, 1987, p. 452.

³²⁹ CHRISTENSEN, 1941, p. 88-89.

³³⁰ MX, 1991, Livre II, ch. 61, p. 192. Voir aussi le récit du roi Pap de Pawstos Biwzand. BIWZAND, 1989, Livre V, ch. 22, p. 202.

³³¹ ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 560. CHRISTENSEN, 1941, p. 90. LALAYAN, 1897, *Hawadk' Kajer kam Satananer*, pp. 221-224. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 560.

Dans le *Yašts* la *Parikā*, est un être féminin d'un caractère ambigu, on peut la rapprocher d'une sorcière³³². Les *Pariks*, qu'on appelle aussi, d'un *yaveržaharsunk*³³³, vivaient, comme les nymphes, dans l'eau, dans les forêts et les prés et sur le bord des rivières. Elles sont belles, et, ce qui est assez remarquable, elles ont des yeux bleus, et leur chevelure, qui leur descend jusqu'aux pieds, de couleur blonde ou rousse, se propage librement sur les épaules et entoure tout leur corps nu. Extrêmement agiles, elles évitent le désir amoureux des bergers. Quelquefois, pourtant, une *Parik* prend un homme pour époux et le tire sous les ondes. Comme les *Parik* des contes persans et les fées des légendes de l'Europe, elles apparaissent parfois, sous la forme d'oiseaux, puis, jetant leurs ailes, se changent en belles femmes et se baignent dans un lac³³⁴. Les *Pariks* donnent naissance et elles meurent³³⁵.

Les *Pariks* se montrent souvent en compagnie des *Kajš*, qui semblent leur avoir communiqué quelque chose de leur propre nature. On les voit formant des processions nuptiales, où elles accompagnent le mari et la mariée en jouant et en dansant, jusqu'à ce que le coq chante. Les *Pariks* ou les *Kajš* femelles volent les plus beaux vêtements des jeunes femmes en les tirant des armoires fermées, puis les endossent pour danser, les salissent et les raccompagnent chez elles avant le lever du jour. Pour les empêcher de voler les vêtements, les paysannes arméniennes y enfoncent des épingles³³⁶.

Le *Grol* «écrivain» est l'esprit qui porte les âmes des morts vers leur destin. On croit qu'à la naissance, il s'installe près de l'épaule gauche de l'individu pour surveiller et noter (*grel*) toutes ses mauvaises actions. Au moment du baptême un autre *Grol* se poste sur l'épaule droite pour noter les bonnes actions. Naturellement chacun des deux scribes encourage le sujet à agir de son côté. Mais les non-baptisés -

³³² CHRISTENSEN, 1941, pp. 14-15. BOYCE, 1975, *A History*, pp. 85-86.

³³³ Fiancées éternelles. *Yaveržaharsunk* contient *harsunk* pluriel de *harsn* «fiancée, jeune épouse», qui n'est pas un mot iranien, mais un mot arménien.

³³⁴ CHRISTENSEN, 1941, p. 90. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, pp. 555-556.

³³⁵ EZNIK, 1959, verse 121, p. 46 (52).

³³⁶ CHRISTENSEN, 1941, p. 91. RUSSELL, 1987, p. 452. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 559.

zoroastriens ou musulmans - n'ont qu'un mauvais *Grol*. Ces esprits habitaient dans les endroits sombres normalement comme les cimetières et ils apparaissaient pendant la nuit. Il y a une tradition qui empêche de traverser les cimetières ou les ruines pendant la nuit, ou même de prendre un bain durant les heures tardives³³⁷.

Quand le *Grol* vient pour porter une âme, les gens qui se trouvent à côté de l'agonisant le pressentent, surtout les plus âgés pénétrés de superstitions. Pendant la nuit, les esprits invisibles errent non seulement dans les environs immédiats de l'agonisant, mais aussi dans le village entier. Surtout, les chiens qui sentent leur présence, commencent à gémir tristement. Si dans un village il y a une personne gravement malade, les chiens des alentours, et tout particulièrement ceux de la famille commencent à aboyer, cela signifie que sa mort est inévitable. L'Église a tâché de lier et remplacer le rôle des *Grol* par celui de l'archange Gabriel³³⁸.

L'*Owrowakan* («spectre») est semblable aux Mânes des Latins. C'est l'esprit des morts qui apparaît en rêve ou bien défend les membres de la famille³³⁹. L'idée des *Owrowakan* est venue des Persans: pour eux ces esprits étaient les âmes des rois et des héros³⁴⁰. Dans le zoroastrisme le *urvan* est un esprit qui, selon la forme originelle, a persisté sur la terre pendant trois jours avant le départ vers le bas dans un royaume souterrain des morts, gouvernés par *Yima* qui avait été le premier roi à gouverner sur la terre et le premier homme à mourir³⁴¹.

Dans sa Géographie Strabon note que «toutes les croyances religieuses des Perses se retrouvent chez les Mèdes et chez les Arméniens»³⁴². Non seulement il existe une grande similitude entre de telles croyances, mais elles sont demeurées

³³⁷ AHARONIAN, 1913, p. 54.

³³⁸ AHARONIAN, 1913, pp. 56-57.

³³⁹ ALIŠAN, 1895, p. 200.

³⁴⁰ ALIŠAN, 1895, pp. 197-201. TAŁAWAREAN, 1909, pp. 33-34.

³⁴¹ BOYCE, 1975, *A History*, pp. 119-120. BOYCE, 1984, pp. 12-13.

³⁴² STRABON, *Géo*, t. VIII, Livre XI, 14, 16, p. 132

dans le christianisme, jusqu'à nos jours. En effet, ils se trouvent des personnes âgées qui y croient toujours, surtout à leur rôle de défenseurs.

Yaveržahars est un esprit féminin, qui vit sur les bords des fleuves, dans les prés et dans les forêts. Cet esprit défend les femmes, parce qu'il les aide dans la vie matrimoniale, dans la grossesse et dans l'accouchement. Il surveille les nouvelles mariées et leurs enfants. Les filles et les mères expriment leur gratitude en les vénérant³⁴³.

À l'époque du christianisme une légende apparaît qui considère les *K'ajš* et les *Yaveržahars* comme des frères et sœurs. Noé, après le déluge, a eu un fils nommé Maniton et une fille nommée Astlik. Dieu, apparaissant à Noé, lui demanda s'il a eu des fils après la catastrophe, mais ayant honte il lui ment. Alors Dieu les transforme en esprits: *K'ajš* et *Yaveržahars*³⁴⁴. Ces dernières donnent la science à ceux qui leur demandent³⁴⁵, mais elles-mêmes sont comme les animaux, elles ne peuvent ni oublier quelque chose, ni apprendre quelque chose de nouveau³⁴⁶.

³⁴³ ALIŠAN, 1895, p. 206. ARÇRUNI, 2003, pp. 122b-123a.

³⁴⁴ ALIŠAN, 1895, p. 208. ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, pp. 556-557. ARÇRUNI, 2003, pp. 217b-218a.

³⁴⁵ ALIŠAN, 1895, p. 209. TAŁAWAREAN, 1909, p. 35.

³⁴⁶ ABELYAN, 1975, *Die Quellen*, p. 559.

2.5. Le culte des héros

Les écrits mythologiques nous sont arrivés grâce à Moïse de Khorène, qui a mis par écrit les épopées les plus célèbres du peuple arménien. Elles célèbrent les aïeux du peuple, qui par leur fonction de chefs et de rois sont devenus des héros. D'après Agathange le roi Tiridate le Grand se présentait comme un *diwc'azn*, qui se traduit par le héros, rejeton des dieux³⁴⁷. Les rois Arsacides se croyaient d'origine divine. La lettre du roi arsacide d'Arménie Vałarřak (Valarsace) à son frère ainé roi arsacide de la Parthie Arřak (Arsace) le Grand, commence ainsi:

«À Arsace, souverain couronné de la terre et de la mer, toi, de qui la personne et l'image sont semblables à celles de nos dieux, dont la fortune et les destinées sont au-dessus de celles de tous les rois, dont les conceptions sont aussi vastes que l'étendue du ciel sur la terre»³⁴⁸.

Ces héros incarnent une partie des croyances païennes et de la vision religieuse; ils sont restés dans le christianisme arménien et ont survécu comme tradition dans l'esprit et dans la mémoire du peuple. Dans les mythes des héros transparaissent leur force incroyable et leur bonté, mais surtout on y célébrait le caractère de l'homme arménien et sa culture.

Dans la pensée des peuples anciens les héros ne mouraient pas, mais après leur existence céleste ils s'établissaient au ciel ou ailleurs, où se trouvaient les autres héros. Les Arméniens appelaient les astres selon les noms des héros³⁴⁹. Quelques-uns de ceux-ci étaient des dieux grands ou petits, d'autres des demi-dieux descendant des dieux³⁵⁰. Les héros ont été «sanctifiés» afin d'être objet de culte et de vénération du peuple qui demandait leur intervention dans les difficultés.

³⁴⁷ AGAT'ANGEŁOS, 1930, ch. 6, p. 102.

³⁴⁸ MX, 1991, Livre I, ch. 9, p. 31.

³⁴⁹ ALIřAN, 1987, p. 182.

³⁵⁰ ALIřAN, 1987, p. 184.

«Dire» un mythe, c'est proclamer ce qui s'est passé *ab origine*. Une fois «dit», c'est-à-dire révélé, le mythe devient vérité apodictique: il fonde la vérité absolue³⁵¹.

Ainsi les héros étaient nés dans un temps spécial pour accomplir une mission déterminée, comme par exemple libérer le peuple de la domination des ennemis. Un héros pouvait être un personnage imaginaire, qui apparaît afin que la situation difficile passe. Ainsi la nation «accouchait» d'un sauveur, qui a les caractéristiques d'un héros pour mener l'armée à la guerre.

Hayk est l'un de ces sauveurs, qui est en même temps l'ancêtre-éponyme et le héros le plus célèbre des Arméniens. On peut le comparer à l'Orion des Grecs³⁵². Son caractère est semblable à celui d'Orion, mais sa fin ne fut pas la même³⁵³, car il réussit à accomplir sa mission en sauvant son peuple de la domination de l'ennemi et après sa mort, il s'établit au ciel pour former une constellation: «Astre de Hayk»³⁵⁴.

Il est évident que dans les anciennes éditions arméniennes de la Bible le nom de Hayk remplaçait celui d'Orion³⁵⁵. Dans le livre de Job nous lisons:

«Noues-tu les liens des Pléiades, Ou détaches-tu les cordages de Hayk?»³⁵⁶.

Le prophète Isaïe explique:

³⁵¹ ELIADE, 2010, p. 85.

³⁵² ABELYAN, 2004, p. 20.

³⁵³ Selon la mythologie grecque Orion est un chasseur géant, réputé pour sa beauté et sa violence. La légende raconte, qu'après son assassinat par Artémis, il fut transformé en un amas d'étoiles par Zeus, donnant son nom à la célèbre constellation d'Orion.

³⁵⁴ ALIŠAN, 1895, p. 235 et p. 238.

³⁵⁵ DUREAN, 1933, p. 89. ABELYAN, 1968, p. 39. YARUTIWNĒAN, 2001, *Hayoc' Dic'abanowtiwnë*, p. 75.

³⁵⁶ Job 38, 31. Consulter les anciennes éditions des Bibles arméniennes: 1661 (Amsterdam), 1733 (Venise), 1817 (San Petersburg), 1895 (Constantinople).

«Car les étoiles des cieux et leurs astres Hayk feront plus briller leur lumière, Le soleil s'obscurcira dès son lever, Et la lune ne fera plus luire sa clarté»³⁵⁷.

Selon la tradition arménienne approuvée par l'Église nationale, Hayk est le fils de T'orgom, descendant de Japhet, fils de Noé. Moïse de Khorène le présente comme:

«Célèbre par sa beauté, sa force, sa chevelure bouclée, par la vivacité de son regard, par la vigueur de son bras, prince valeureux et renommé entre les géants, il s'opposa à tous ceux qui levaient une main dominatrice sur les géants et les héros»³⁵⁸.

Hayk vivait avec sa famille à Babylone, mais après que l'arrogant et géant Bel³⁵⁹ se fut fait roi, Hayk s'établit en Ararat avec une maisonnée d'au moins 300 personnes et finit par fonder un village dont le nom est *Haykašēn* (bâti par Hayk). Bel envoie un de ses fils pour l'exhorter à revenir, mais il refuse. Ensuite Bel marche contre Hayk avec une force massive; Hayk réunit sa propre armée sur le bord du lac de Van et lui ordonne de se battre contre Bel et de le tuer, en cas contraire il valait mieux pour eux mourir, plutôt que devenir ses esclaves³⁶⁰. Cette phrase nous montre la bravoure et la fierté du peuple arménien, comme aussi son amour pour la liberté.

Le livre historique de Moïse de Khorène interprète ce mythe comme la collision des deux divinités, incarnant les guerres séculaires des Arméniens contre les Empires du Sud, comme la majorité de ce type de héros arméniens qui auraient combattu contre les royaumes du sud:

«Hayk incarne la bataille du peuple arménien contre la nouvelle tyrannie qui rend esclave les autres peuples. Dans cette bataille Hayk et son adversaire Bel

³⁵⁷ Isaïe 13, 10. Voir les anciennes éditions des Bibles arméniennes.

³⁵⁸ MX, 1991, Livre I, ch. 10, p. 32.

³⁵⁹ Hors du mythe c'est la divinité suprême assyro-babylonienne. ARÇRUNI, 2003, pp. 52b-53a.

³⁶⁰ MX, 1991, Livre I, ch. 11, p. 35.

présentent les dieux des deux pays. Bel c'est le dieu du pays méridional de l'Arménie»³⁶¹.

La bataille entre Hayk et Bel a eu lieu sur le sol arménien, quand ce dernier avec son armée passa la frontière arménienne, ce que montre l'attaque de l'ennemi. Bel est cuirassé jusqu'aux dents:

«Bel portait un casque de fer à la crinière flottante, une cuirasse d'airain qui lui garantissait le dos et la poitrine, des cuissards et des brassards; au côté gauche est fixée à la ceinture une épée à double tranchant; de la main droite, il portait une bonne lance et de la gauche un épais bouclier»³⁶²

Hayk au sud-est du lac de Van l'attendait avec son génie guerrier. Dans la bataille, Hayk tue Bel avec une flèche:

«Il bande son arc à la large courbure, décoche une flèche munie de trois ailes, droit à la poitrine de Bel, et le trait, le traversant de part en part, sort par le dos, et il tombe à terre. C'est ainsi que le fier titan, abattu et renversé, expire. Ses troupes, à la vue de ce terrible exploit, prennent la fuite, sans qu'aucun se retournât en arrière»³⁶³.

La bataille entre les deux pays finit par un acte de vertu; Hayk embaume le cadavre de Bel et en ordonne la sépulture dans un endroit élevé à la vue de sa femme et ses fils³⁶⁴. Bel était un tyran mais aussi un homme brave et surtout un roi, et par ce geste de bienséance, finit comme un héros. Quant à Hayk, après avoir accompli sa mission de libérateur il eut une mort naturelle près du lac de Van. Mais comme il convient à un héros, il se transforme dans une constellation et il devient un dieu adoré par les multitudes³⁶⁵.

³⁶¹ HPA, pp. 483-484.

³⁶² MX, 1991, Livre I, ch. 11, pp. 35-36.

³⁶³ MX, 1991, Livre I, ch. 11, pp. 36-37.

³⁶⁴ Ibid., p. 37.

³⁶⁵ LÉO, 1966, t. I, pp. 282-283.

Ara Gelecik (le Beau) est un personnage célèbre dans la mythologie arménienne. C'est l'épopée la plus appréciée des Arméniens, qui incarne l'hostilité arméno-assyrienne. Cette légende romantique raconte qu'Ara était si beau que la reine assyrienne Sémiramis s'éprit de lui et décida de l'épouser. Lui, cependant, fidèle à son pacte matrimonial, la refusa ayant déjà une famille. Elle envoya ensuite son armée pour le capturer. Pendant la bataille les soldats le tuèrent involontairement. Sémiramis ordonne de mettre son corps tout en haut de son château, pour que les *Aralez* léchent ses blessures et lui rendent la vie³⁶⁶.

La légende qui concerne la fin d'Ara le Beau a différentes versions: l'original païen affirme sa résurrection³⁶⁷. Cependant Moïse de Khorène écrit une version neutre, c'est-à-dire que Sémiramis, effrayée par la vengeance des Arméniens, met son cadavre en haut d'une pyramide à degrés, mais le cadavre se corrompt et elle élève une statue à qui elle-même offrait des sacrifices³⁶⁸. Toutefois la version chrétienne modifie le dénouement: le cadavre serait resté à pourrir sur le champ de bataille³⁶⁹.

Un philologue interprète ainsi ces versions:

«Nous savons que le christianisme a voulu abolir toutes les croyances païennes arméniennes. Dans ce cas, il ne pouvait pas admettre qu'un mort fût ressuscité à l'égal du Christ. Ainsi, de la version ancienne originelle de la légende d'Ara le Beau est effacé le passage de la résurrection, car le Christ seul est le vrai ressuscité»³⁷⁰.

Selon Gelzer, Ara avec sa beauté presque féminine nous rappelle Adonis, mais avec la différence que le passionné Adonis, accepte et se rend à la passion, cependant Ara refuse tout de suite la proposition d'amour de Sémiramis, ce qui fut la

³⁶⁶ MX, 1991, Livre I, ch. 15, pp. 49-50.

³⁶⁷ HPA, p. 481.

³⁶⁸ MX, Ibid.

³⁶⁹ HPA, Ibid.

³⁷⁰ ELIAYEAN, 2005, p. 470.

cause de sa mort³⁷¹. On remarque la fidélité d'Ara à l'union familiale dont il devient clairement le symbole idéal.

En conclusion, nous pouvons dire qu'Ara apparaît comme le symbole de la chasteté et de la résurrection. Dans la pensée païenne il incarne la végétation du printemps, l'agriculture et l'ensemencement: cela est lié à l'idée de résurrection. Ara représente le printemps dans lequel tous les végétaux après l'hiver ressuscitent. Dans la vision spirituelle païenne, les bons ne meurent jamais, ils deviennent immortels, ou bien ils meurent temporairement et symboliquement, comme la nature en hiver.

Artawazd, fils aîné d'Artašēs et de Sařenik, est considéré comme un héros par sa bravoure. Une bravoure teintée parfois d'arrogance: «fier et orgueilleux»³⁷². Plusieurs récits nous le dépeignent comme obsédé du démon: ainsi dans son enfance, alors qu'il était au berceau, on le remplaça par un *Dew*³⁷³. Il massacre son ennemi Argam, ainsi que ses fils, par jalousie, mais aussi pour sauver la dignité de sa famille, car on dit que la mère d'Artawazd a eu une aventure amoureuse avec Argam³⁷⁴.

Artawazd eut une fin malheureuse à cause de la malédiction de son père, et finit prisonnier à la cime *d'Azat Masis*:

«Si tu vas à cheval chasser sur le libre Masis,

Les *Kajš* te saisiront, te conduiront sur le libre Masis,

Tu resteras là et tu ne verras plus la lumière»³⁷⁵.

Il mérite cette malédiction en tentant d'arrêter les sacrifices funéraires offerts à son père:

³⁷¹ GELZER, 1897, p. 91.

³⁷² MX, 1991, Livre II, ch. 51, p. 180.

³⁷³ MX, 1991, Livre II, ch. 61, p. 192.

³⁷⁴ MX, 1991, Livre II, ch. 51, p. 180.

³⁷⁵ MX, 1991, Livre II, ch. 61, p. 192.

«Tandis que tu es parti, emportant avec toi tout le pays, comment régnerai-je, moi, sur ces ruines»?³⁷⁶

Après la mort d'Artašēs il règne sur l'Arménie, mais la malédiction de son père ne tarde pas et se réalise lorsqu'un jour il part à la chasse sur les pentes du Masis³⁷⁷.

Eznik de Kołb fait allusion à Artawazd dans son livre: les superstitieux, écrit-il, pensent qu'il est toujours vivant et incarcéré; lorsqu'il se libérera, il conquerra le monde³⁷⁸. Selon Eznik les Arméniens espéraient la libération d'Artawazd, pour délivrer le peuple du joug étranger. De même Alexandre le Grand, en se libérant de son incarcération reconquerra le monde³⁷⁹. On croit que Alexandre est captivé sur un mont du pays des Rûm, comme Artawazd sur le mont Masis³⁸⁰.

Dans la tradition islamique deux anges d'origine indoeuropéenne, *Hārūt* et *Mārūt* (sūra 2.96) sont emprisonnés et enchaînés dans un puits dans le mont Damāvand³⁸¹.

Chez Moïse de Khorène Artawazd est maléfique, tandis que chez Eznik de Kołb il est un prince royal retenu par les *K'aj's*, afin qu'à l'heure de la révélation, il se libère pour libérer et régner en Arménie. En comparant ces deux opinions, on peut conclure que l'Église a bouleversé la conception religieuse du peuple arménien. Allant bien au-delà de simples transferts, certaines références à des personnages ou récits ont, comme nous l'avons vu, été littéralement amputés de l'imaginaire, et de l'inconscient collectif du peuple arménien. Ainsi les modifications dans le quotidien

³⁷⁶ Ibid.

³⁷⁷ Ibid.

³⁷⁸ Eznik, 1959, verse 68, p. 33 (38).

³⁷⁹ CHRISTENSEN, 1941, p. 90.

³⁸⁰ RUSSELL, 1987, p. 452.

³⁸¹ Cf. *The Enclopedia of Islam (L'encyclopédie de l'Islam)*, II, London, 1927, p. 272. In RUSSELL, 1987, p. 381. BENVENISTE, 1941, p. 67.

de ce peuple ne sont que la conséquence d'un long processus, résultat en premier lieu d'une construction et d'une action dans un premier temps intellectuelle.

2.6. Le Zoroastrisme

C'était, sous des formes nettement différentes, la religion d'État des trois grands Empires iraniens, qui ont fleuri presque continuellement à partir du VII^e siècle av. J.-C. et dominé une grande partie du Proche et Moyen-Orient. La puissance et la richesse de l'Iran lui ont prêté un prestige immense et certaines de ses doctrines principales ont été adoptées par le judaïsme, le christianisme et l'Islam. Sa religion est une des plus anciennes religions monothéistes du monde.

L'Arménie étant limitrophe de l'Empire achéménide et puis des Sassanides, c'est-à-dire les royaumes méridionaux, fut influencée par leur religion et leurs croyances. L'origine indoeuropéenne des Arméniens et des Perses constitua pour eux un avantage, parce qu'ils apprirent les mêmes traditions qu'ils transformèrent en leurs propres croyances. En conclusion, nous pouvons dire que l'Arménie dans son ensemble a été inégalement influencée par le zoroastrisme. Les provinces méridionales le furent très fortement, mais les autres provinces pratiquaient d'autres cultes liés à des croyances différentes. À côté des croyances iraniennes, elles conservaient leurs propres visions religieuses que l'on va étudier.

Le zoroastrisme a été ainsi nommé d'après le prophète Zarathushtra, les Grecs anciens l'ont connu comme Zoroastre. Il était iranien et a vécu, suppose-t-on, entre environ 1700 et 1500 av. J.-C.³⁸². Ni les Iraniens, ni les Indiens ne possèdent quelque système ancien de datation absolue. Ils n'ont donc pas pu, créer des récits historiques. La perte du sens de temps de leur littérature religieuse crée une grande confusion. Il est possible qu'une certaine partie de l'Avesta ait été notée dans la période parthe tardive, mais le canon n'a pas été établi jusqu'à l'ère sassanide, apparemment au VI^e siècle après J.-C.³⁸³. À vrai dire le recueil en tant que tel est nettement postérieur à l'expansion de l'Islam. Le zoroastrisme était déjà vieux quand il est apparu; et il

³⁸² BOYCE, 1975, *A History*, pp. 2-3.

³⁸³ *Ibid.*, p. 19

plonge ses racines dans un passé très lointain, remontant, semble-t-il, aux temps indoeuropéens³⁸⁴.

Un ancien texte pehlevi nous assure que Zarathoustra était élu par la divinité, qu'il eut des ennemis avant même de naître et qu'une lumière comme celle du soleil éclaira l'endroit, où il est né. Voici le texte:

«Lorsque Zoroastre fut [conçu] dans la matrice de sa mère, les *dew* reprirent leurs efforts désespérés pour le faire périr dans le sein de sa mère. Ils affligèrent sa mère d'un mal des plus graves et des plus douloureux ... Les trois dernières nuits que Zoroastre passa dans sa mère [trois jours restaient avant qu'il ne naisse, le village de Purušāsp était tout brillant]»³⁸⁵.

Le culte du feu est le plus diffus du zoroastrisme, à tel point qu'il était aussi appelé «la religion du feu». Les fidèles constataient dans le feu les caractères d'Ahura Mazda; c'est la source puissante, qui distribue la vie au monde, poursuit l'obscurité et défend les hommes contre les esprits méchants³⁸⁶. Cette dévotion a une place privilégiée dans la liturgie de l'Église arménienne.

L'essence zoroastrienne de la vie dévotionnelle était l'adoration d'Ahuramazdāh, le créateur du ciel, de l'eau, de la terre, des plantes, des animaux, de l'homme et du feu³⁸⁷. Ce dernier, le feu, est tenu pour être l'élément unique qui a donné la vie, une source légère vivante de chaleur et l'énergie, qui est appelée «le Fils d'Ahuramazdāh»³⁸⁸.

³⁸⁴ BOYCE, 1984, p.1.

³⁸⁵ MOLÉ, 1993, pp. 23-25.

³⁸⁶ LEO, 1966, pp. 371-377.

³⁸⁷ BOYCE, 1975, *A History*, p. 94.

³⁸⁸ *Ibid*, p. 70.

Certaines croyances arméniennes concernant la pureté du corps ressemblent aux pratiques zoroastriennes. Ainsi on considère le cadavre comme contaminé par le mal, car la mort est mauvaise et contagieuse³⁸⁹.

Les Zoroastriens n'éteignent jamais le feu, mais utilisent un euphémisme, «mettre le feu à dormir». Les Arméniens considèrent comme un péché de dire à quelqu'un d'éteindre une flamme. Le neuvième mois de l'année des Zoroastriens porte le nom de *yazata Ātar* la dérivation de vieil *Āthrakāna* persan, qui signifie la fête du feu; le neuvième mois de l'année des Arméniens de l'antiquité est appelé *Ahegan*³⁹⁰, qui commence le 8 avril et le 7 avril pendant l'année bissextile³⁹¹. La fête de l'*Ahegan*, dérive du zoroastrisme, qui est devenue une fête païenne³⁹².

C'est Artaxerxés II Mnémon qui avait jadis introduit dans les cultes iraniens les représentations figurées (Anahit) à l'imitation des Babyloniens et des Grecs³⁹³. C'est à cette époque-là que les Arméniens introduisirent le culte des idoles dans leurs temples. Le roi Vałaršak bâtit un temple à Armawir où il mit les idoles du Soleil, de la Lune et celles de ses ancêtres³⁹⁴.

Sous les Sassanides le culte des images a été supprimé³⁹⁵. Au troisième siècle après J.-C. le grand prêtre païen sassanide *Kindēr* a essayé de supprimer le culte des images³⁹⁶. Les idoles, les divinités secondaires sont par force poussées aux rangs des *daivas*. Selon l'orthodoxie les fabricants d'images étaient coupables dans la recherche

³⁸⁹ LALAYAN, 1895, *Ētanekan bark' Hokow ew handerjeal keanki masin*, p. 318.

³⁹⁰ RUSSELL, 1987, p. 498.

³⁹¹ RUSSELL, 1987, p. 501. ARÇRUNI, 2003, p. 13a.

³⁹² RUSSELL, 1987, pp. 481-482.

³⁹³ WIKANDER, 1946, p. 172. Voir aussi BOYCE, 1975, *Iconoclasme*, p. 95. RUSSELL, 1987, p. 482.

³⁹⁴ MX, 1991, Livre II, ch. 77, p. 216.

³⁹⁵ RUSSELL, 1987, p. 481.

³⁹⁶ BOYCE, 1975, *Iconoclasme*, pp. 106-108. BOYCE, 1984, p. 109. RUSSELL, 1987, p. 483.

d'exécuter l'acte de création lui-même (la prérogative de Dieu le Créateur) et aussi de folie impétueuse, puisque ils avaient modelé une forme vide dans laquelle un *daiva* ou un mal étant entré pourrait détourner l'adoration destinée à la divinité et se renforcer ainsi³⁹⁷.

Le Roi Artasir envahissant l'Arménie a rendu obligatoire le culte de feu comme Moïse de Khorène cite:

«Il augmente grandement les cultes des temples et ordonne de faire brûler continuellement le feu d'Ormuzd qui était sur l'autel de *Pagawan*. Quant aux statues élevées par Vałaršak à Armawir, comme images de ses ancêtres avec celles du Soleil et de la Lune puis transférées d'Armawir à Pagawan et de nouveau à Artasat»³⁹⁸.

Cependant les développements montrent, que cela était une mesure purement politique. Artasir et ses successeurs se sont distingués en fondant beaucoup de nouveaux feux sacrés et en imposant un mouvement iconoclaste³⁹⁹, au prix d'une véhémence propagande religieuse⁴⁰⁰. Ils réforment même le calendrier pour favoriser cette propagande⁴⁰¹. Les mages ont attaqué les hérésies, ont organisé l'inquisition contre les apostats et ont pris des mesures sévères pour traquer le culte des images, pour le remplacer dans la mesure de la possibilité par celui de feu.

Une hérésie existait déjà en Iran dès l'époque des Achéménides, le Zervanisme, qui avait grandi à l'Ouest de l'Iran au temps des Sassanides. Elle est à l'origine du mithraïsme et des doctrines manichéennes⁴⁰².

Le nœud central de cette hérésie est la lutte constante entre le bien et le mal. Ahura Mazda représente le bien, pendant que son adversaire est Ahriman, qui

³⁹⁷ BOYCE, M., 1975, *Iconoclasme*, p. 97.

³⁹⁸ MX, 1991, Livre II, ch.77, p. 216.

³⁹⁹ BOYCE, 1975, *Iconoclasme*, p. 103.

⁴⁰⁰ BOYCE, 1984, pp. 101-103.

⁴⁰¹ Ibid. pp. 104-105.

⁴⁰² BOYCE, 1975, *Iconoclasme*, pp. 67-70.

représente le mal⁴⁰³. Ahura Mazda est la source de tous les biens réalisés dans le monde créé par lui pendant six cycles. Il a créé le sol, l'eau, le feu, l'homme et tous les biens comme la lumière, la chaleur, la vie et le bonheur. Par contre son adversaire, Ahriman, n'est pas un dieu, mais simplement un esprit éternel doué de capacité créatrice. Il a ainsi créé tous les éléments méchants: la mort, la maladie, le froid, le malheur, la guerre et tous les organismes impurs et nuisibles. En même temps c'est l'ennemi de l'homme qui est créé par Ahura Mazda. L'homme est inséré dans le cadre de la lutte perpétuelle entre le bien et le mal, il est tenu de vivre avec pureté, sainteté et pénitence⁴⁰⁴. Ce mythe est rapporté en détail par les auteurs arméniens Eznik et Elišē.

L'égalité de révérence et de pouvoir que possèdent Ormuzd et Ahriman entraîne leurs créations parallèles, la lutte avec des forces égales où ils s'engagent. Cela ne se comprend que dans un système où l'un n'est pas avant l'autre, ni son supérieur, mais où ils sont des déités jumelles, égales en force. On connaît ce système sous le nom de Zervanisme, c'est-à-dire là où «le Temps Illimité» Zrvan est l'Être suprême qui a engendré Ormuzd et Ahriman⁴⁰⁵.

En Cappadoce, à l'Ouest de l'Arménie, les Perses, comme témoigne Strabon, maintenaient dans les temples et les sanctuaires les dieux persans⁴⁰⁶. Il raconte comment après leur victoire sur les Saces en Cappadoce pontique, à Zèla, les Perses «entassant de la terre autour d'un rocher qui se trouvait dans la plaine pour lui donner la forme d'une colline, dressèrent une enceinte de remparts et y construisirent le sanctuaire d'Anaïtis et de ses parèdres, les divinités perses Omanos et Anadatos. Cela fait, ils instituèrent une fête sacrée annuelle (...)»⁴⁰⁷. Dans la description du lieu saint persan, il mentionne aussi une grossière image en bois que l'on porte en

⁴⁰³ ELIŠĚ, 1950, pp. 46-47.

⁴⁰⁴ EZNIK, 1959, verse 145, p. 52 (59). Voir aussi LĒO, 1966, t. I, p. 373.

⁴⁰⁵ BENVENISTE, 1929, p. 76.

⁴⁰⁶ STRABON, *Géo*, 1996, t. VII, Livre XV, ch. 3, 15, p.

⁴⁰⁷ STRABON, *Géo*, 1975, t. VIII, Livre XI, ch. 8, 4, p. 85.

procession⁴⁰⁸. Les Zoroastriens arméniens ont probablement gardé des images et le feu sacré dans le même bâtiment⁴⁰⁹.

Les temples du feu étaient les centres les plus remarquables d'adoration zoroastrienne et le terme «adorateur du feu» était fréquemment utilisé⁴¹⁰. Les Parthes appelaient les temples du feu *Ātarōšan* «endroit du feu brûlant»⁴¹¹. Les temples arméniens les appelaient *Bagin*⁴¹², qui se traduit «appartient aux dieux», ce qui prouve un culte des idoles à côté du feu⁴¹³.

Ahura Mazda, considéré comme la source du bien, entre dans le panthéon arménien, dans la période du culte anthropomorphe, sous le nom d'Aramazd, dieu suprême, parce qu'il avait les mêmes caractères que l'Ahura Mazda perse. Étant donné que les Arméniens étaient fidèles à ce culte comme leurs voisins perses, ces derniers, après que les Arméniens se furent convertis au christianisme, s'emparèrent de l'Arménie et tentèrent d'obliger les Arméniens à revenir au zoroastrisme, leur ancienne religion. Ceux-ci, pour conserver leur honneur et leur liberté de culte, se révoltèrent contre eux et livrèrent en 451 la bataille d'*Awarayr*, à l'issue de laquelle, bien que les Perses sassanides fussent militairement victorieux, les vaincus réussirent à garder leur liberté religieuse.

⁴⁰⁸ BOYCE, 1975, *Iconoclisme*, p. 98. RUSSELL, 1987, p. 482.

⁴⁰⁹ RUSSELL, 1987, *ibid.*

⁴¹⁰ BOYCE, 1984, p. 64.

⁴¹¹ BOYCE, 1975, *Iconoclisme*, pp. 98-99. RUSSELL, 1987, *ibid.* WIDENGREN, 1968, p. 213.

⁴¹² BOYCE, 1975, *Iconoclisme*, p. 99. RUSSELL, 1987, p. 481.

⁴¹³ RUSSELL, 1987, p. 482.

Chapitre 3: La mythologie arménienne

Selon Moïse de Khorène, le fondateur de l'idolâtrie arménienne fut un certain roi Vałarřak¹ qui, construisant un temple à Armawir, y dresse les idoles du Soleil et de la Lune². Depuis ce moment le culte des idoles se répandit et se termina seulement avec la conversion de l'Arménie au christianisme en 301 après J.-C. pour «la paix de tous»³. À propos de l'idolâtrie arménienne, seuls nous sont parvenus les témoignages d'Agathange (V^e siècle), de Moïse de Khorène (VIII^e siècle) et de Zenob Glak (X^e siècle)⁴, qui parlent respectivement de la construction des temples païens et de leur destruction.

La religion de l'Arménie préchrétienne comprenait d'une part des éléments nationaux arméniens, avec, peut-être, des survivances ourartiennes, d'autre part des emprunts au panthéon iranien, grec et romain. La «théologie» païenne de l'idolâtrie progresse grâce aux relations interculturelles. En effet, la position géographique de l'Arménie a favorisé les échanges de croyances, qui ensuite ont été transformées par la théologie chrétienne, comme le montre l'histoire de l'Église. Le nom *Dieu* en français dérive du mot latin *Deus*, équivalent à Zeus, dieu du Ciel⁵. Chez les

¹ Ce roi, qui a régné en 149-127 avant J.-C., est présenté par l'historien comme antérieur aux Orontides, déjà satrape à l'époque achéménide.

² MX, 1991, Livre II, ch. 8, p. 117.

³ AGAT'ANGEŁOS, 1930, ch. 108, p. 577.

⁴ Ces trois auteurs sont pseudépigraphes: Agathange et Zénob se prétendent du IV^e siècle, Moïse de Khorène du V^e siècle.

⁵ Le nom suprême des divinités est celui du dieu du ciel. Le nom mongol du dieu suprême est tengri, qui signifie «Ciel». Le *T'ien* chinois veut dire à la fois le «Ciel» et «Dieu du Ciel». Le terme sumérien pour divinité, *dingir*, avait pour signification primitive une épiphanie céleste: «clair, brillant». Anu babylonien exprime également la notion de «Ciel». Le Dieu suprême indoeuropéen, *Diēus*, dénote à la fois l'épiphanie céleste et le sacré. Zeus, Jupiter gardent encore dans leurs noms le souvenir de la sacralité céleste. In ELIADE, 2010, p. 104.

Arméniens païens le mot *Dik'* (pl.), qui est un mot arménien d'origine, a la même origine que *deus* en latin⁶.

Après la conversion de l'Arménie au christianisme, les Pères de l'Église arménienne nouvelle née, refusant d'utiliser le terme *Dik'* pour désigner la divinité chrétienne, ont recouru au mot *Astuaç*, qui devait être une divinité très ancienne des Arméniens. Dans son livre, Moïse de Khorène mentionne le mot *Astuaç* à côté de Mihr, dans la lettre de Šapuh II à Tiran, pour désigner la divinité mazdéenne⁷. Ce fait montre que l'écriture de l'œuvre doit être bien postérieure à la christianisation, car Eznik de Kolb, le grand apologiste du christianisme au V^e siècle, différencie bien le vocabulaire chrétien du vocabulaire païen et polythéiste. Ainsi, Eznik de Kolb parle d'*astuaçapaštutiwn*, c'est-à-dire l'adoration de Dieu (*Astuaç*) et non de «dicàpašt» , qui signifie l'adoration des idoles (le *Dic'* génitif de *Dik'*)⁸. Dans son dictionnaire étymologique arménien Ača řean étudie comment différents auteurs à partir des siècles médiévaux ont essayé d'expliquer l'énigme du mot *astuaç*⁹. Il suppose, après une longue étude, que ce mot doit être une dérivation du mot de la divinité phrygienne Sabazios, dieu du Ciel, qui était adorée du côté occidental de l'Arménie, c'est-à-dire en Cappadoce¹⁰.

Selon Moïse de Khorène, le roi Eruand fondant la cité de Bagaran sur la fleuve Axurean y a transporté les idoles d'Armawir¹¹, d'où elles sont transférées ensuite à Aštiřat/Artaxata par Artasřēs/Artaxias¹². Par la fondation de la dynastie Artaxiade, le culte des idoles revient encore une fois dans la pratique religieuse des Arméniens. Envahissant l'Asie Mineure et les provinces grecques, Artaxias I^{er}

⁶ HÜBSCHMANN, 1897, I, pp. 438-439.

⁷ MX, 1991, Livre III, ch. 17, p.

⁸ EZNIK, 1959, verse 457, p. 136.

⁹ HAB, 1926, t. I, pp. 279-282.

¹⁰ Ibid., p. 281.

¹¹ MX, 1991, Livre II, ch. 40, 167.

¹² MX, 1991, Livre II, ch. 12, p. 38 et ch. 77, pp. 215-216.

rapporte en Arménie les statues de ces pays¹³. Tigran II le Grand, développant la même politique, conquiert les royaumes méridionaux [carte 7], auxquels il emprunte encore différentes idoles, enrichissant ainsi les cultes arméniens¹⁴. La confiscation des statues était le meilleur gage de la victoire des rois arméniens sur les peuples limitrophes¹⁵.

Depuis l'époque achéménide, la culture iranienne était profondément enracinée dans le plateau arménien. Les noms de tous les rois Erouantides et Artaxiades sont à l'origine iraniens, par exemple, le nom Eruand dérive de l'iranien *aurowand/aurowant*, qui signifie «puissant, héros»¹⁶. Les inscriptions arméniennes d'Aštašēs près du lac Sévan prouvent l'influence iranienne.¹⁷ Le nom de la ville sainte erouantide de Bagaran est composé de l'iranien *bag(a)*¹⁸ (*dieu*) et du suffixe *-aran* (*place, endroit*) indiquant les endroits divins des Iraniens précédents¹⁹.

En parlant de la religion païenne arménienne, nous ne devons pas la considérer comme une totalité, étant donné qu'elle est le résultat d'un syncrétisme dû au mélange de différentes croyances. L'idolâtrie n'était que la dernière forme de croyances anciennes avant le christianisme. La politique du transfert des cultes des idoles dans la religion arménienne s'est faite d'une manière particulière: en acceptant chez eux les idoles étrangères, les Arméniens en ont «arménisé» la vision²⁰.

¹³ MX, 1991, Livre II, ch. 11 et 12, pp. 34-40.

¹⁴ MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 44. Voir aussi MANANDYAN, 1977, t. I, p. 175 et 465.

¹⁵ CARRIÈRE, 1899, p. 39.

¹⁶ MANANDYAN, 1977, t. I, pp. 36-38.

¹⁷ RUSSELL, 1987, p. 119.

¹⁸ *Bag(a)* chez Boyce signifie «Celui qui distribue (de bonnes choses)». Cf. BOYCE, 1984, p. 11. Voir aussi in BOYCE, 1975, p. 23.

¹⁹ GARSOÏAN, 1997, *The Emergence of Armenia*, p. 51. GARSOÏAN, 1997, *Les Éléments iraniens*, p. 10.

²⁰ GELZER, 1897, p. 135.

L'influence des pays limitrophes a permis le développement d'une civilisation arménienne plus complexe et plus évoluée.

La religion ourartienne ainsi que la religion zoroastrienne ont laissé des traces dans les mœurs culturelles et religieuses des Arméniens: emprunté aux Parthes, le dieu zoroastrien Verathragna est appelé Vahagn par les Arméniens; Astlik, dont le nom signifie «petite étoile», est apparemment une interprétation arménienne de l'Astarté des Assyriens. Le culte de Nanē que l'on a adoré dans Ourouk comme Inanna, la dame du Ciel, peut avoir pénétré l'Arménie à l'époque ourartienne.

Durant les siècles les noms des dieux grecs Zeus, Apollon, Artémis, Héraclès, se superposent à ceux des divinités iraniennes: Ahuramazdāh, Mithra, Anahita, Verathragna. Par exemple, Vahagn, avec son rôle de héros de l'orage, se rapproche de Héraclès, mais comme ses «yeux étaient des soleils», on le compare aussi au dieu Apollon, la divinité solaire²¹. Ahuramazdāh, Mithra, Anahita recevaient des Arméniens une dévotion spéciale. Ces divinités avaient même en Iran des noms doubles sous lesquels on leur rendait un culte: Zeus et Ormuzd, Mithra et Apollon, Hercule et Verathragna²². Dans les ruines d'un temple zoroastrien construit à Persépolis peu de temps après la destruction de cette ville par Alexandre, on a trouvé des inscriptions votives grecques, où Ahuramazdāh, Mithra et Anāhitā apparaissent sous les noms de Zeus Megistos, d'Apollon et d'Athéna²³.

Dans la langue arménienne se trouvent beaucoup de mots iraniens, qui forment la partie majeure du vocabulaire social, technique, politique et religieux, d'où on peut déduire que la religion iranienne était dominante en Arménie²⁴. La culture parthe a spécifiquement influencé d'une manière importante la civilisation arménienne. Lorsqu'en 224 après J.-C. la dynastie iranienne des Arsacides fut remplacée par les Sassanides, la branche cadette des Arsacides d'Arménie

²¹ MX, I, ch. 30, p.

²² BENVENISTE, 1929, pp. 58-59.

²³ CHRISTENSEN, 1944, pp. 37-38.

²⁴ HÜBSCHMANN, 1897, I, p. 9. MEILLET, 1929, p. 131-136. Voir aussi l'article de SCHMITT, 1983, pp. 73-112.

entièrement «arménisée», continua à survivre jusqu'en 428. Outre l'influence qu'il constate dans le domaine linguistique, Meillet²⁵ formule une hypothèse importante, d'ailleurs confirmée par des indices phonologiques:

«C'est à l'époque parthe qu'ont été faits les emprunts de l'Arménie à la religion iranienne. Les cultes dont Agathange et les autres anciens historiens arméniens attestent l'existence sont ceux qui ont pénétré dans l'*Avesta*, mais qui sont étrangers au fond du zoroastrisme proprement dit. Les cultes d'Aramazd, d'Anahit sa fille et de Vahagn son fils, de Mihr sont sûrement ceux des Parthes»²⁶.

À côté de la culture iranienne, la culture grecque était proche du cœur et de la pensée arménienne. Plutarque note qu'à Tigranakert s'est construit un théâtre grec, où sont invités des célèbres acteurs grecs²⁷, dont Lucullus a payé les spectacles donnés en l'honneur de sa victoire²⁸. Bien plus, Artawazd, le fils du Tigran II le Grand, composait des tragédies en langue grecque. Voici son témoignage:

«À ce moment Orodès s'était déjà réconcilié avec le roi d'Arménie Artavasdès (Artawazd), et ils avaient convenu de marier la sœur d'Artavasdès au fils d'Orodès, Pacoros. Les deux rois s'offraient l'un à l'autre fêtes et banquets, où l'on introduisait souvent des spectacles venus de Grèce. Car Orodès n'ignorait ni la langue ni les lettres helléniques; quant à Artavasdès, il composait des tragédies ainsi que des œuvres en prose et des histoires, dont quelques-unes sont conservées»²⁹.

Selon Agathange, dans l'idolâtrie arménienne, à la veille de la christianisation, les divinités les plus importantes étaient Aramazd, Anahit et Vahagn. Il affirme que le roi Tiridate IV (298-330) a ordonné à tous les peuples de

²⁵ MEILLET, 1920, p. 9.

²⁶ MEILLET, 1926, p. 37.

²⁷ En fait, il y avait, une troupe grecque permanente au théâtre de Tigranakert (Tigranakerte).

²⁸ PLUTARQUE, 1972, t. VII, pp. 100-101.

²⁹ Ibid., pp. 252-253.

son royaume d'adorer ces trois divinités, parce que la paix vient d'Aramazd, la protection vient d'Anahit et la bravoure vient de Vahagn³⁰.

Quatre siècles plutôt, nous constatons l'installation de ces idoles sous le roi Tigran II le Grand³¹. Les Arméniens, comme il est clair, exerçaient plutôt la monolâtrie³². Tout en tolérant des divinités étrangères, ils reconnaissaient pour divinité suprême Aramazd/Ahuramazdāh, le «père des dieux»³³. Dans les pages suivantes nous parlerons des divinités plus célèbres, qui sont Aramazd, Anahit, Vahagn, Mihr, Nanē, Tir, Astlik, Baršamin, Gisanē et Demetr³⁴. Les ruines ou les sites des temples des divinités se trouvent dans l'Arménie historique, la Turquie actuelle. Dans l'Église arménienne chrétienne subsistent des dévotions qui remontent à cette époque. Nous en parlerons plus tard.

Selon Strabon toutes les divinités iraniennes sans exception sont adorées en Arménie: «toutes les divinités de la Perse sans exception sont honorées par les Mèdes et par les Arméniens»³⁵. Au cours de l'histoire, lorsque des rois arméniens se mariaient avec des femmes étrangères, celles-ci gardaient leurs cultes nationaux, qui venaient s'intégrer aux croyances arméniennes. La mère de Constantin, la reine Hélène, a eu une grande influence sur son fils dans la conversion au christianisme. Le même rôle a été joué par la sœur de Trdat IV le Grand, Xosroviduxt auprès de son frère, le roi³⁶.

³⁰ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. VI, p. 52.

³¹ MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 44.

³² La monolâtrie est une doctrine religieuse, forme du polythéisme, qui reconnaît l'existence de plusieurs dieux mais qui en vénère un de préférence.

³³ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 109, p. 585.

³⁴ Ces deux dernières divinités se trouvent seulement chez Zenob Glak, ce qui n'est pas un gage très sûr d'authenticité.

³⁵ STRABON, *Géo*, t. VIII, Livre XI, ch. 14. 16, p. 132.

³⁶ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 20, p.

Il existait sûrement des divinités autochtones qu'on ignore, parce qu'elles ont fusionné avec des divinités arméniennes. Par exemple, le Sassanide Artasir après s'être affranchi du joug des Parthes, rétablit partout, dans toute la pureté possible pour l'époque, la doctrine de Zoroastre. Il confère de larges attributions aux différents temples, et ordonne que le feu d'Ormizd brûle continuellement sur l'autel de Bagaran. Puis il fait détruire les idoles nationales arméniennes d'Artaşat³⁷.

Évoquant Abgar roi d'Osroène, qui vécut à l'époque de Jésus-Christ, et transporta sa capitale de Nisibe à Édesse, Moïse de Khorène mentionne des divinités locales, d'origine assyrienne, babylonienne et mésopotamienne, qui se sont alors infiltrées dans le panthéon arménien:

«Cette nouvelle ville fut appelée Édesse. Abgar y transporte sa cour qui était à Nisibe, et tous ses dieux à savoir: Nabok, Bel, Batnikal et Tarata, les bibliothèques des écoles attachées aux temples, et aussi les archives royales»³⁸.

Nabok n'est autre que Nabu, qui est le dieu de l'écriture et le protecteur de la science en Syrie et en Mésopotamie arménienne; sous le nom de Nabok on entendait Mercure. En Assyrie, il était adoré sous le nom de Nébo ou Nébou, en Syrie sous celui de Nabou ou Naboukh, et dans la Mésopotamie arménienne, sous la forme de Nabok, cité par Moïse de Khorène. Ce dieu était connu dans la grande Arménie sous le nom de Tir. Ses épithètes étaient: sage et écrivain³⁹.

Bel est le dieu «suprême», «père des dieux», «procréateur», «seigneur», «roi de tous les esprits», «seigneur de tous les terres». Par ces épithètes il s'égalait à Zeus et au Jupiter des Romains⁴⁰. Mais du côté arménien, Bel passait pour un tyran,

³⁷ MX, 1991, Livre II, ch. 77, pp. 215-216.

³⁸ Ibid.

³⁹ ĒMIN, 1864, p. 20 et 33.

⁴⁰ Ibid., p. 34.

adversaire de *Hayk*⁴¹. Comme l'on a déjà mentionné au deuxième chapitre, la guerre entre Hayk et Bel incarnait les conflits séculaires entre l'Arménie et l'Assyrie.

Pathnikal, le troisième des dieux transportés à Édesse, reste une énigme, car on ignore son origine⁴². La dernière divinité Tarata est celle qui est connue en Syrie sous le nom de Tarhata. Selon Pline, les Grecs l'appellent Derkétó⁴³ qui a le visage d'une femme, mais tout le reste du corps est celui d'un poisson⁴⁴. Dans cette déesse, les savants croient reconnaître Astarté⁴⁵.

Chez les Arméniens le fait le plus caractéristique est que les prêtres païens arméniens dirigeaient des temples indigènes où les divinités arméniennes étaient représentées par des statues des dieux grecs. C'est ainsi que celle de Zeus fut placée dans le temple de Kamax (Ani), consacré à Aramazd, le père des dieux⁴⁶. Athénée fut placée à Tîl, dans le district d 'Ekeleac', où se trouvait le temple de la déesse Nanē⁴⁷. Artémis fut placée à Erēz, du même district, où était le temple de la déesse Anahit⁴⁸. Héphaïstos fut mis à côté du dieu Mihr dans le district Derĵan⁴⁹. Enfin Aphrodite fut placée à Aštišat, dans la province de Taron, où se trouvait le temple de la déesse Astlik⁵⁰.

⁴¹ MX, 1991, Livre II, ch. 11, p. 35.

⁴² Ibid., p. 34.

⁴³ ĒMIN, *ibid.*, p. 35.

⁴⁴ Diodore de Sicile, 2003, liv. II, ch. 4, p. 9.

⁴⁵ ĒMIN, *ibid.*, pp. 34-35.

⁴⁶ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 110, p. 586. MX, 1991, Livre II, ch. 12 et ch. 14.

⁴⁷ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 110, pp. 586-588. MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 44.

⁴⁸ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 5, pp. 45-46. MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 44.

⁴⁹ MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 44. AGATÀNGELOS, 1930, ch. 110, p. 590.

⁵⁰ MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 44. AGATÀNGELOS, 1930, ch. 104, pp. 602-603.

Les informations des historiens grecs nous aident à percevoir l'activité religieuse, la variété et la complexité des innovations, là où nous pourrions voir seulement l'uniformité dogmatique et la tradition sans vie. Les éléments religieux de l'Arménie païenne comportent de nombreux emprunts étrangers. Cet ordre hiérarchique fut remplacé par le christianisme, lors de la conversion, mais malheureusement, tous ces panthéons furent détruits, en éliminant les coutumes et les fêtes, pour établir sur leurs ruines les bases de l'Église. Georges Brandès déplore cette réalité:

«Lorsque l'Arménie se convertit au christianisme, on ne détruisit pas seulement les temples païens, mais aussi les poèmes qui célébraient les dieux et les héros»⁵¹.

⁵¹Cf. BRANDÈS, George, *l'Arménie et l'Europe*, Genève, 1903, p. 17. In PASDERMADJIAN, 1964, p. 89.

3.1. Les dieux païens, leur origine et leur fonction

Aramazd

Selon la majorité des auteurs Aramazd vient du monde indo-iranien et notamment des Zoroastriens⁵². Son origine est la divinité suprême Ahura (Seigneur) Mazdā (Intelligence, Sagesse) des peuples méridionaux de l'Arménie. La fusion des deux mots Ahura Mazdā dans un, Ahuramazdāh, est attestée en vieux persan au V^e siècle avant J.- C.⁵³.

Chez les Arméniens l'appellation de la divinité est toujours mentionnée sous la forme, Aramazd. À la véritable étymologie l'*Aramazd* (Ahuramazdāh), se superposent diverses étymologies populaires: Ar(a/i): *Ari*, qui signifie brave, courageux et (a/i)mazd: *Imazt* (*Imast*), qui signifie «idée», de là: *imastutiwn*, qui signifie «intelligence», ce qui nous rapproche au Mazdā des Zoroastriens⁵⁴. L'homologue de cette divinité se trouvait en Ibérie, sous le nom d'Armazi⁵⁵. Sur une inscription cunéiforme assyrienne *mazdā* fut remplacé *mašta*⁵⁶ qu'on peut supposer être à l'origine du nom propre de l'inventeur de l'alphabet arménien *Maštoc*⁵⁷.

Chez les Achéménides, Ahuramazdāh, Seigneur de tout l'Univers, est le tuteur particulier des rois, les seigneurs temporels du monde. Darius I^{er} écrit dans l'inscription de Behistun:

⁵² BOYCE, RUSSELL, ĒMIN, ALIŠAN, GELZER, ELIAYEAN.

⁵³ BOYCE, 1975, *A History*, p. 49. BOYCE, 1984, *Zoroastrians*, p. 9. Voir aussi RUSSELL, 1987, p. 156.

⁵⁴ Voir aussi ĒMIN, 1867, p. 9, n. 1. Mais cela ne peut être qu'une étymologie populaire, sans fondement historique.

⁵⁵ MAHÉ, 2005, *Philologie et historiographie*, p. 55.

⁵⁶ Cf. GRANTOVSKII, A. E., *Ranyaya istoriya iranskikh plemen perednei Azii (L'histoire ancienne des tribus iraniennes d'Asie Mineure)*, Moscou, 1970, pp. 252-258. In RUSSELL, 1987, p. 156.

⁵⁷ Cf. MNAC'AKANYAN, A., *Maštoc' anvan stugabanutiwnē (l'épimologie du mot maštoc')*, Lraber, 1979, 8, p. 81. In RUSSELL, 1987, ibid.

«Selon la volonté d'Ahura Mazdā, je suis le roi»⁵⁸.

Encore, l'inscription à Naqš i Rostam fait la louange de la divinité:

«Ahura Mazdā est un grand dieu qui a créé cette terre, qui a créé ce ciel, qui a créé l'homme, qui a créé le bonheur de l'homme, qui a fait Darius roi, ce seul homme, roi sur beaucoup, ce seul homme, maître de beaucoup»⁵⁹.

On implore l'intervention de la divinité contre les esprits malins comme le *Drug* (*Druga*), chez les Arméniens *Druž*⁶⁰. Une certaine prière invoque: «Qu'Ahura Mazda protège ce pays de l'armée (hostile), de la famine, de *Druga*»⁶¹. Le dernier roi achéménide Darius III a prié pour obtenir l'aide de Zeus, c'est-à-dire, Ahura Mazda, «à qui est donné de commander les affaires de rois dans ce monde»⁶². On peut bien constater l'influence culturelle religieuse hellénique sur les Iraniens. Cette réalité concerne aussi les Arsacides, car leurs souverains, qui étaient si fortement imprégnés de l'influence hellénique, ont fait graver leurs pièces de monnaie avec le titre de «Dios Huios» (le fils de Zeus), signifiant Ohrmazd⁶³.

Dans certains textes les auteurs chrétiens arméniens remplacent Aramazd par Ormizd (Ormuzd). Selon Agathange la divinité Tir est le «*diwan grči Ormzdi (scribe archiviste d'Ormizd)*»⁶⁴. Moïse de Khorène note que Artasir «*donne de plus larges attributions aux fonctions des temples, et ordonne que le feu d'Ormizd brûle*

⁵⁸ Cf. *The Old Persian inscription of Darius at Behistun*, t. I., ed. by R. Kent, 1953, pp. 11-12. In RUSSELL, 1987, pp. 155-156. Voir aussi MANANDYAN, 1977, t. I, p. 35.

⁵⁹ WIDENGREN, 1968, p. 140.

⁶⁰ Ibid., supra.

⁶¹ BOYCE, 1984, *Zoroastrians*, p. 55.

⁶² Cf. ARRIAN, *The Life of Alexander the Great*, 1976, pp. 235-236. In RUSSELL, 1987, pp. 235-236.

⁶³ BENVENISTE, 1929, p. 29.

⁶⁴ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 108, p. 578.

continuellement sur l'autel de Bagaran»⁶⁵. Dans ce dernier cas l'Ormizd sassanide se distingue clairement de l'Aramazd arménien.

Le feu est l'axe de la foi zoroastrienne et les Zoroastriens faisaient la pénitence devant le feu d'Ahuramazdāh⁶⁶, la lumière infinie⁶⁷, qui réfère au feu d'Ormuzd «*ormzdakan hur*» ou «*ormzdakan mehean*» à Duin, et qui d'après T^covma Arçruni fut construit après la reconnaissance du christianisme en Arménie au V^e siècle⁶⁸.

Aramazd, Ahuramazdāh de l'Avesta est l'Ormuzd (Ormizd) des Sassanides. Sous l'influence de la culture grecque et latine le rôle d'Aramazd s'est altéré, absorbant les caractéristiques du Zeus des Grecs et du Jupiter des Latins⁶⁹. Un traducteur arménien médiéval interprète Zeus comme Aramazd⁷⁰. Les Arméniens donnaient à ce dernier le titre de «*père des dieux*»⁷¹, et l'épithète de «*grand et fort*»⁷², de «*créateur du ciel et de la terre*»⁷³, source de l'«*abondance et de la fertilité*»⁷⁴. De même on traduisait le nom de la planète Jupiter par *Aramazd*⁷⁵. Les

⁶⁵ MX, Livre II, ch. 77, p. 216.

⁶⁶ RUSSELL, 1987, p. 155.

⁶⁷ BOYCE, 1975, *A History*, pp. 141, 204.

⁶⁸ RUSSELL, 1987, p. 167.

⁶⁹ ALIŠAN, 1895, pp. 254-255.

⁷⁰ Cf. Eprem, *Meknutiwn mnaç'ordac' (Commentaire des Paralipomènes)*, III, Venice, 1836, I, p. 490. In RUSSELL, 1987, p. 162

⁷¹ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 109, p. 584.

⁷² AGATÀNGELOS, 1930, ch. 109, p. 584, ch. 5, p. 48 et ch. 6, p. 57.

⁷³ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 6, p. 57.

⁷⁴ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 12, p. 102.

⁷⁵ NBHL, p. 903.

Arméniens ont appelé Aramazd le père des divinités⁷⁶, comme s'ils lui attribuaient la création du ciel et de la terre⁷⁷.

La différence entre l'Ahuramazdāh zoroastrien et l'Aramazd arménien est que le dieu zoroastrien a un adversaire, *Angra Mainyu* et n'est pas tout-puissant, car il ne peut pas empêcher le mal d'envahir sa bonne création⁷⁸. Chez les Arméniens Aramazd étant la tête de la triade, assure l'«abondance fertilité», autrement dit la paix; la défense de sa création est attribuée à Anahit par sa «protection» et à Vahagn par sa «bravoure»⁷⁹.

Aramazd est le dieu suprême, le chef des divinités dans le panthéon arménien. C'est le père des divinités suivantes: Mihr⁸⁰, Anahit⁸¹ et Nanē⁸², mais nous pouvons le considérer aussi comme père de tous les dieux selon la formule d'Agathange⁸³. Aramazd ne devait pas avoir d'épouse, parce qu'il n'en est fait aucune mention, ce serait ainsi une divinité solitaire comme Ahura Mazda dans le zoroastrisme⁸⁴.

Cette divinité est parfois appelée du nom d'*Amanor-Vanatur*. Pourquoi l'appelle-t-on ainsi? Agathange voulant écrire sur les caractéristiques d'Aramazd de

⁷⁶ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 109, p. 584.

⁷⁷ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 6, p. 57. Dans la croyance zoroastrienne Ahuramazdāh est le Créateur, à l'origine de toutes les bonnes choses. Les zoroastriens ont utilisé des images diverses pour décrire cette divinité. Il est appelé métaphoriquement «le père» de certaines divinités, comme Zoroastre mentionne dans les Gāthās. Voir BOYCE, 1975, *A History*, p. 194.

⁷⁸ BOYCE, 1984, *Zoroastrians*, p. 19-21. HŽP, 1971, I, p. 902. ARÇRUNI, 2003, p. 34b.

⁷⁹ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 6, p. 102.

⁸⁰ Ibid., ch.109, p. 587.

⁸¹ Ibid., ch. 5, p. 48.

⁸² Ibid., ch. 109, p. 585.

⁸³ Ibid., ch. 109, p. 584.

⁸⁴ ALIŠAN, 1895, p. 259.

l'«*abondance*» et de la «*fertilité*», note une épithète de lui, comme il affirme dans son livre:

«Zyišataks vkayicn bereloc' žamadreac' tōn meç h rčakel, yařařagoyñ karçeal snoteacn (futile)⁸⁵ pařtaman i žamanaki dicn Vanatri , zor yařařagoyñ isk i nmin telwoř pařtēin yuraxutean Nawasard awur»⁸⁶.

Amanor est composé de *Am* (année) et *nor* (nouvelle), ce qui veut dire donc nouvelle année, c'est-à-dire le premier jour de *Nawasart*⁸⁷ et qui durait six jours⁸⁸. Le mot *Nawasard* est un mot d'origine iranienne, composé de parsi: *new* (*nouveau*) et *sard* (*an*)⁸⁹. Les pieux pèlerins qui venaient à cette fête, de tous les points de l'Arménie, restaient à l'entour du temple où ils recevaient l'asile et participaient aux festins des sacrifices⁹⁰. Ainsi la divinité de ce temple fut appelée le dieu hospitalier, *Vanatur*⁹¹. Et les appellations *Amanor-Vanatur* sont en réalité des épithètes d'Aramazd reflétant probablement le grec Zeus Xénios.

Les temples d'Aramazd se trouvaient à Bagawan, district de Bagrewand, province d'Ararat⁹² et au fort d'Ani, appelé aussi Kamax, qui était situé sur la rive occidentale de l'Euphrate. Ce fort était célèbre, non seulement par son temple

⁸⁵ Il utilise un adjectif négatif pour dégoûter le peuple du paganisme et pour les inviter à la nouvelle foi du christianisme.

⁸⁶ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 119, pp. 616-617. Voici la traduction: «Il ordonna de célébrer en une grande fête la mémoire des martyrs qu'il avait apportés au temps où l'on rendait autrefois un culte futile au dieu Vanatur, dans le lieu où l'on fêtait joyeusement le jour de Nawasard».

⁸⁷ Le jour proche du 11 août, comme le calendrier est mobile.

⁸⁸ ĒMIN, 1867, p. 23.

⁸⁹ Ibid., MANUKEAN, 1980, p. 18.

⁹⁰ ĒMIN, 1867, p. 23.

⁹¹ AGAT'ANGELOS, 1930, *ibid.*, MX, 1991, Livre II, ch. 66, pp. 201-202.

⁹² AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 120, p. 619. MX, *ibid.*

d'Aramazd et par la sépulture des rois arméniens de la dynastie des Arsacides, mais aussi parce qu'on y gardait les trésors de la couronne⁹³.

À cette divinité, les Arméniens offraient des chevaux et des mulets; dans le calendrier arménien païen, le quinzième jour du mois s'appelait d'après son nom⁹⁴. Après la conversion au christianisme, saint Grégoire, comme le raconte Agathange, attaqua le temple, et le détruisit. «Après avoir élevé aussi dans cet endroit le signe divin, ils donnèrent le bourg avec son château pour le service de l'Église»⁹⁵. Le culte s'étant répandu sur le haut plateau arménien et dans le Caucase, s'élimina par l'expansion du christianisme. À Mc^cxet^ca en Géorgie, sainte Nino a vu l'image de bronze d'Armaz (Aramazd), paré d'un casque avec des oreillettes et faisant tournoyer une épée aiguisée⁹⁶.

⁹³ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 109, p. 585. ALIŠAN, 1895, p. 257. LĒO, 1966, p.p. 378-379. HŽP, 1971, I, p. 902. YARUTĪWNEAN, 2001, *Hayoc'hin Hawatalikherë*, p. 34.

⁹⁴ ARÇRUNI, 2003, pp. 34b-35a.

⁹⁵ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 109, p. 584.

⁹⁶ Cf. MARR, N., *Bogi yazycheskoi Gruzii po drevne-gruzinskim istochnikam (Les dieux païens de la Géorgie selon les anciennes sources géorgiennes)*, St. Petersburg, 1901, p. 11. In RUSSELL, 1987, p. 154.

Anahit

Le culte de la déesse Anāhitā (Phl. Anāhīd, Arm. Anahit) est largement répandu en Iran et dans les pays situés à l'ouest et à l'entour de l'Arménie. Anāhitā apparaît dans les textes canoniques de Zoroastrisme. Elle semble avoir repris beaucoup des caractéristiques de la Grande déesse Mère de l'Asie Mineure antique, dont le culte a fleuri avant la révélation de Zoroastre⁹⁷. Ce culte est sans doute rentré dans le panthéon du zoroastrisme syncrétiste, mais l'épuration dont elle devait être l'objet une fois de plus pouvait se réclamer d'un précédent⁹⁸.

Il semble qu'Anāhitā soit assimilée à la déesse fluviale iranienne Harahvatī Sūrā (Arədvī Sūrā Anāhitā)⁹⁹. On ignore la signification d'Arədvī; Sūrā signifie courageuse et Anāhitā signifie immaculée¹⁰⁰. Anāhitā représentait la divinité de l'eau dans l'Avesta (Yt 5. 129)¹⁰¹. Ses éloges remplissent un des plus longs Yasht; elle gratifie le monde de son eau, elle est la déesse de l'eau sacrée; son logement est parmi les étoiles¹⁰².

Cette divinité zoroastrienne aidait aussi les femmes pendant l'accouchement¹⁰³. Elle prépare la semence masculine et le fruit de l'utérus pour toutes les femmes qui doivent accoucher. Elle leur assure de mettre au monde sans risque leurs enfants et elle leur emplit les seins de lait¹⁰⁴. Dans le zoroastrisme cette divinité représentait la lune et elle accomplissait la volonté de son père Ahura

⁹⁷ RUSSELL, 1987, p. 235.

⁹⁸ WIKANDER, 1946, p. 173.

⁹⁹ BOYCE, 1984, *Iconoclasm*, p. 96. BOYCE, 1975, *A History*, pp. 71-74. RUSSELL, 1987, p. 246. CHRISTENSEN, 1944, p. 31. WIKANDER, 1946, pp. 35-36.

¹⁰⁰ BOYCE, 1975, *A History*, p. 71. RUSSELL, *ibid.*

¹⁰¹ BOYCE, 1975, *ibid.*

¹⁰² BENVENISTE, 1929, p. 61.

¹⁰³ Cf. Fr. SPRIEGEL, *Iranische Alterthumskunde*, II, Leipzig, 1873, pp. 54-55 et 58-59. In ABEĻYAN, 1941, p. 73. Voir aussi LĒO, 1966, p. 379. TAĻAWAREAN, 1909, p. 68.

¹⁰⁴ OLMSTEAD, 1948, p. 472.

Mazda¹⁰⁵. Elle était la déesse la plus respectée des Arméniens, comme l'affirme Agathange, parce que c'était la source de la prudence et la bienfaitrice des hommes¹⁰⁶. Elle se présente aussi comme la protectrice et la nourrice de l'Arménie¹⁰⁷.

Pleine de force et de noblesse courageuse, elle s'avance sur un char à quatre chevaux, écrasant les démons, les tyrans, tous les êtres nuisibles. Ahura Mazdāh lui a confié de surveiller sa création avec soin et vigilance¹⁰⁸. Tous les Arméniens l'invoquent et lui demandent gloire et richesse. Elle assure la fécondité de la nature et des créatures vivantes, elle prolonge sa protection aux troupeaux et aux pâturages. Selon l'Avesta, elle est une jeune fille mince avec un comportement noble, qui porte une couronne d'or ornée d'étoiles, des anneaux sur les oreilles et un collier d'or. Elle a une taille très nette, une poitrine marquée et des bras ornés de bracelets riches. Elle a des chaussures d'or aux pieds et porte un manteau somptueux de peau de loutre brodée¹⁰⁹.

La Grande déesse Mère, connue des Romains comme *Magna Mater*¹¹⁰, apparaît fréquemment en Asie Mineure comme Cybèle, à qui fut identifiée Anahit¹¹¹. Le culte de cette déesse mère a été constaté dès la période paléolithique. On la représente d'habitude intronisée, assise sur un char tiré par deux lions¹¹², ou siégeant

¹⁰⁵ SARKISEAN, 1890, p. 135. TALAWAREAN, 1909, p. 69.

¹⁰⁶ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 5, pp. 47-48.

¹⁰⁷ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 6, p. 57 et ch. 12, p. 102.

¹⁰⁸ BENVENISTE, 1929, pp. 61-62

¹⁰⁹ Ibid.

¹¹⁰ WIKANDER, 1946, p. 3.

¹¹¹ Ibid., p. 212. Anāhitā incarne la déesse Mylitta des Assyriens, Alilat des Arabes et la Mitra des Perses, Hérodote l'appelle Aphrodite Ourania. Voir HÉRODOTE, 1995, *Histoire*, I, p. 130. Selon les régions, elle est identifiée avec la mère de terre, Aphrotide, Nanai et associée avec les vieux cultes orgiaques de l'Asie Mineure. Voir BENVENISTE, 1929, p. 63.

¹¹² VERMASEREN, 1977, t. III, p. 39, fig. 205.

avec des lions à côté d'elle¹¹³, ou à ses genoux¹¹⁴. Cybèle a été considéré comme la Mère et la Dame parmi toutes¹¹⁵.

Le grand roi achéménide Artaxerxés est le premier à invoquer Anāhitā, Mithra avec le dieu suprême Ahuramazdāh. Ainsi:

«Que Ahuramazdāh, Anāhitā et Mithra me protègent moi et mon palais de tout mal»¹¹⁶.

La coutume imposait partout au Proche-Orient de vénérer les statues de la déesse Mère; *Bérose*, prêtre babylonien du troisième siècle avant J.-C., a noté qu'Artaxerxés fut le premier Perse à instituer ce culte, en installant les statues d'Aphrodite Anāitis dans les grandes villes de l'empire et à imposer son adoration¹¹⁷.

Selon Strabon, en Arménie, l'adoration d'Anahit s'accompagnait de prostitution sacrée, ce qui semble révéler des contradictions et même, une confusion d'ordre géographique:

«Toutes les croyances religieuses des Perses se retrouvent chez les Mèdes et les Arméniens, mais ces derniers ont une vénération particulière pour Anāitis, pour laquelle ils fondèrent partout les sanctuaires, principalement en Acilisène (Ekeleac). Ils vouent au service de ceux-ci des esclaves des deux sexes, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on pense que même les plus nobles du peuple y consacrent leurs filles encore vierges et que celles-ci, comme le veut le rite, se prostituent pendant une longue période dans le temple de la déesse avant qu'on ne les marie, aucun homme ne les jugeant indignes, dans cet état, de partager son toit en union légitime»¹¹⁸.

¹¹³ VERMASEREN, 1977, t. VII, p. 69, fig. 259 et p. 7, fig. 21.

¹¹⁴ VERMASEREN, 1977, t. VII, p. 6, fig. 20 et p. 7, fig. 22.

¹¹⁵ RUSSELL, 1987, p. 235.

¹¹⁶ OLMSTEAD, 1948, p. 423. Voir aussi RUSSELL, 1982, *Zoroastrian problems in Armenia*, p. 1.

¹¹⁷ BOYCE, 1984, *Zoroastrians*, pp. 61-62. KURKDJIAN, 1958, p. 301. RUSSELL, 1987, p. 245.

¹¹⁸ STRABON, *Géo*, 1975, t. VIII, Livre XI, ch. 14, 16, p. 132

Aucun ancien auteur arménien n'a représenté le culte d'Anahit dans les conditions où nous le voyons établi à Babylone, en Phénicie et en Phrygie. L'Anahit arménienne ne pourrait jamais être la version grecque de la Déesse Aphrodite, car chez les Arméniens elle représente la chasteté. L'idée que nous donne Strabon de la déesse Anahit, nous représente plutôt la *Dea syra*, la grande déesse syrienne, que la divinité adorée par les Arméniens¹¹⁹. Si ce que note l'historien se présentait en réalité, les Pères de l'Église auraient réagi et s'en seraient servi pour la propagande du christianisme dès la conversion du peuple arménien à la nouvelle foi.

Des auteurs arméniens chrétiens indiquent l'opposé, comme Agathange en la dépeignant «*la noble dame, la gloire et la vie de notre nation, qui a été honorée par tous les rois et en particulier par le roi des Grecs; car elle est mère de toute science, bienfaitrice du genre humain, et fille du grand et fort Aramazd*»¹²⁰; «*Grande Dame Anahit*¹²¹, qui vivifie et protège l'Arménie¹²², donne la santé, la prospérité, fertilité abondante à tout le monde»¹²³.

Ces épithètes jointes au nom d'Anahit font voir clairement la distance qui sépare de la grande déesse syrienne cette mère de toute chasteté. Il est fort probable que les auteurs latins et grecs, qui n'avaient que des notions très superficielles touchant les religions de l'Orient, se sont laissés prendre à l'apparence d'une similitude entre Anahit et la déesse syrienne et les ont, à tort, représentées comme identiques. En fait, le seul auteur qui l'ait présentée comme «obscène et menteuse» ou ait fait allusion à Strabon, est l'écrivain chrétien du VII^e siècle Vrtanes Kertol¹²⁴.

Par la bouche de Grégoire l'Illuminateur, Agathange fait l'apologie du christianisme, mais il ne mentionne jamais les coutumes de prostitution, ce que

¹¹⁹ ĒMIN, 1867, p. 11.

¹²⁰ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 5, pp. 47-48.

¹²¹ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 5, p. 47, 50.

¹²² AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 6, p. 57.

¹²³ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 12, p. 102.

¹²⁴ DUREAN, 1933, p. 36.

Hérodote raconte à propos des nobles filles arméniennes; par contre il dévalorise l'idolâtrie, afin d'inspirer aux néophytes plus de dégoût pour les faux dieux et pour leur culte¹²⁵:

*«Quant à la noble dame Anahit que tu appelles Grande-Déesse, il y eut peut-être jadis une femme de ce nom, à qui des hommes, au moyen d'enchantements idolâtriques et de fantômes représentant différentes figures de démons, imaginèrent de faire élever des temples et des statues, pour les adorer. Ces simulacres n'ont pas de vie; ils ne peuvent faire ni le bien ni le mal, ils ne peuvent honorer leurs ministres, ni punir ceux qui les outragent. Il n'y a qu'un esprit aveugle qui puisse adorer les dieux que vous honorez.»*¹²⁶.

Comme on l'a déjà dit, les éléments religieux de l'Arménie païenne ont des traits spécifiquement autochtones et la divinité Anahit arménienne ayant ses modèles dans d'autres pays limitrophes, il n'est pas indispensable que le culte ou les coutumes exercées de telle divinité soient les mêmes. Cette divinité, en Arménie, comme en Iran, portait le même titre épithète de «Dame» (ir. *bānūg*, arm. *tikin*) ou de «Reine»¹²⁷. Les offrandes que les rois d'Arménie apportaient sur les autels d'Anahit témoignent de la pureté que les Arméniens attachaient à leur déesse. Agathange nous raconte comment le roi Tiridate demanda à Grégoire de porter en offrande, sur l'autel de la déesse, des couronnes et d'épais rameaux¹²⁸.

La simplicité du culte de cette divinité nous invite à penser à sa pureté unique, sans les orgies que l'apologiste Agathange n'aurait eu aucune raison de taire. Nous pouvons affirmer, en toute sûreté, que l'Anahit des Arméniens, malgré son origine grecque, assyrienne, babylonienne ou perse, se présente avec un caractère tout particulier de chasteté qui la distingue des déesses semblables des autres nations.

¹²⁵ Voir YARUTIŪWNEAN, 2001, *Hayoc'Dic'abanu't'wnë*, pp. 136-137. ELIAYEAN, 2004, pp. 580-581. DUREAN, 1933, p. 36. TAŁAWAREAN, 1909, p. 71.

¹²⁶ AGAT'ANGEŁOS, 1930, ch. 12, p. 102.

¹²⁷ GARSOĪAN, 1997, *Les Éléments iraniens*, p. 14.

¹²⁸ AGAT'ANGEŁOS, 1930, ch. 5, p. 45.

Tacite appelle Anahit «Diane Persique»¹²⁹. Les Arméniens, étant sous la domination politico-culturelle des Perses, ne suivaient pas l'exemple des vierges d'Ekeleac' comme le relate Strabon; les hiérodules arméniennes semblaient vouées à la virginité perpétuelle. La ville d'Erēz jadis était évidemment un État théocratique réel et selon Wikander elle était gérée dans son intégrité comme un sanctuaire des dieux perses¹³⁰. Plutarque note qu'Artaxerxés II était spécialement dévoué à Anahit et nous apporte un témoignage de valeur, qui peut être apologétique, où le récit se déroule lors de la vengeance et de la punition d'Artaxerxés II envers son fils Darius, qui était passionnément amoureux d'Aspasie. Voici le récit:

«Il la (Aspasie) désigna comme prêtresse de l'Artémis d'Ecbatane, que les Perses appellent Anaïtis, pour qu'elle passât le reste de sa vie dans la chasteté»¹³¹.

Le culte de la déesse Anahit était très répandu chez les Arméniens, dont elle soutenait l'«existence»¹³² et protégeait le pays¹³³. Le principal temple de la déesse se trouvait au village d'Erēz, district d'Ekeleac' (Eriza)¹³⁴. Ce temple était nommé le grand, car les rois d'Arménie y venaient et adoraient en préférence la grande déesse. Pline note que le peuple appelait cette région par le nom du temple, Anahit¹³⁵.

Il sera intéressant de rapporter le texte de Pline et sa description de la statue de cette divinité, car il sera confirmé par différents auteurs, comme Agathange, qui témoigne de la richesse de ses temples, dont après leur destruction, le roi et l'armée

¹²⁹ TACITE, 1990, *Annales*, t. I, liv. III, ch. 62, p. 191.

¹³⁰ WIKANDER, 1946, p. 88.

¹³¹ PLUTARQUE, 1979, *Vies*, t. XV, pp. 46-47.

¹³² AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 5, pp. 47-48.

¹³³ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 6, p. 57 et ch. 12, p. 102.

¹³⁴ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 5, p. 45 et ch. 109, p. 584. MX, Livre II, ch. 14, p. 127 et ch. 60, p. 190.

¹³⁵ PA, 1963, *Histoire Naturelle*, Livre XXX, ch. 82, p. 80.

arménienne enlevèrent l'or et l'argent¹³⁶. Le voici: «La toute première statue en or, sans aucune partie creuse, existait avant même qu'on ne fît en bronze aucune de celles qu'on appelle holospyrates¹³⁷; elle était érigée, dit-on, dans le temple d'Anaïtis»¹³⁸.

Son autre temple était dans la ville d'Artašat (Artaxata), dans la province d'Ararat¹³⁹, à un endroit qui s'appelait *Erazamoyn*¹⁴⁰. Un troisième temple de cette déesse se trouvait à Aštišat, dans le canton du Taron. Le village d'Aštišat était situé sur une hauteur, non loin de l'Euphrate; le temple se dressait sur le sommet du mont K'arkē, en face du Taurus¹⁴¹. Selon le *Biwzandaran*, Aštišat était surnommée le trône d'Anahit¹⁴². Une montagne dans le canton de Sophène/ Çopk' est connue sous le nom de «*Atoṛ Anahtay*» (trône d'Anahit) et le canton entier Ekeleac' a été appelé «*Anahtakan Gawar*» (province d'Anahit)¹⁴³. Il devrait exister des endroits qui étaient désignés du nom de cette divinité, comme au bord de la montagne Ararat il existe toujours une fontaine, qui s'appelle *Anahtakan Albiwr* (Fontaine d'Anahit)¹⁴⁴.

Pline mentionne que cette divinité est la plus sacrée aux yeux des nations¹⁴⁵; il rapporte comment la statue en or massif fut élevée en Arménie dans le temple de la déesse Anahit, et que cette statue fit partie du butin emporté par Marc Antoine, lors

¹³⁶ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 109, p. 585 et ch. 114, p. 600.

¹³⁷ Massif, qui est ou paraît épais, compact, lourd.

¹³⁸ PA, *ibid.*

¹³⁹ MX, Livre II, ch. 49, pp. 176-177.

¹⁴⁰ C'est-à-dire «interprétation des songes». AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 108, p. 578.

¹⁴¹ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 114, p. 600.

¹⁴² BIWZAND, 1989, Livre V, ch. 25, p. 205.

¹⁴³ KURKDJIAN, 1958, p. 248.

¹⁴⁴ Cf. Hayrenik' Jayn, *Ararat*, 19.07.1978, p. 7. In RUSSELL, 1987, p. 250.

¹⁴⁵ PA, 1983, *Histoire Naturelle*, Livre XXXIII, ch. 82, p. 80.

de sa guerre contre les Parthes¹⁴⁶. L'auteur nous donne la description de la statue d'«or massif», nous en montrant la valeur. On constate l'importance de cette divinité par des épithètes utilisées par les auteurs arméniens. C'est sans doute cette statue d'or qui avait valu à Anahit les surnoms de *Oski Patker* (Image d'or)¹⁴⁷, *Oskemayr*, (Mère d'or), de *Oskeçin* (née d'or), *Oskehat* (taillée dans l'or)¹⁴⁸. Elle avait aussi des statues de bronze, comme le fragment conservé au British Museum, qui provient de Satala.

Les Arméniens lui sacrifiaient les taureaux blancs, qui paissaient autour de son temple¹⁴⁹. Plutarque raconte que, pendant la campagne de Lucullus contre Mithridate et Tigran II, les troupes romaines rencontrèrent, au-delà de l'Euphrate, de grandes troupeaux de vaches consacrées à Anahit:

«Au delà de l'Euphrate paissent des vaches consacrées à l'Artémis perse, la déesse qu'honorent le plus les Barbares de cette région; et ils s'en servent seulement pour les sacrifices; autrement elles sont lâchées en toute liberté dans le pays, marquées de l'emblème de la déesse, un flambeau; et ce n'est pas du tout une mince besogne d'en prendre quand il le faut»¹⁵⁰.

Dans le calendrier arménien antique décrit par Anania de Širak, le septième mois et le dix-neuvième jour du mois ont porté le nom d'Anahit¹⁵¹. Selon Moïse de Khorène le peuple partant en pèlerinage à son temple implorait d'elle la guérison, comme dans le cas du roi Artasēs, qui y a envoyé Abelō pour demander la guérison et la longue vie pour son roi¹⁵². On trouve quelques dévotions d'Anahit, pratiquées

¹⁴⁶ PA, 1983, *Histoire Naturelle*, Livre XXXIII, ch. 83, p. 81.

¹⁴⁷ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 109, p. 585.

¹⁴⁸ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 114, p. 600.

¹⁴⁹ ALIŠAN, 1895, p. 269. LĒO, 1966, p. 379. ARÇRUNI, 2003, p. 18b. TALAWAREAN, 1909, p. 70.

¹⁵⁰ PLUTARQUE, 1853, *Vies*, t. III, ch. 24, p. 46.

¹⁵¹ RUSSELL, 1987, p. 251. TALAWAREAN, 1909, p. 19. ARÇRUNI, 2003, p. 19a.

¹⁵² MX, Livre II, ch. 60, p. 190.

dans le christianisme arménien pour prier la Mère de Dieu Marie, dont nous verrons quelques exemples plus tard.

Vahagn

Le nom de la divinité Vahagn dérive du *Verethragna* avestique de la période pré-sassanide et du moyen iranien. Ce dieu personnifie la «victoire» et son nom signifie «qui abat la résistance». On lui donne l'épithète d'*Ahuradāta*, qui signifie «créé par Ahura»¹⁵³. Pour les Indiens, cette divinité avestique semble la copie d'Indra indo-iranien, qui est le dieu de la victoire¹⁵⁴.

Verethragna est présenté dans l'Avesta comme un dieu de l'attaque victorieuse, dieu de la guerre¹⁵⁵. Il est le protecteur de l'Iran. Ses victoires sur des démons et des dragons sont la matière d'un cycle de légendes. Il est considéré comme le protecteur des voyageurs, des malades et il intervient surtout dans la lutte contre le démon incarné dans le mal¹⁵⁶. Surtout il a pour mission d'assurer la victoire à la foi zoroastrienne¹⁵⁷.

Dans différentes sources arméniennes, on trouve de nombreux récits concernant Vahagn. Dans le livre d'Agathange, le roi Tiridate envoie un édit dans toutes les contrées soumises à sa domination. Il invoque l'aide de la triade d'Aramazd, Anahit et Vahagn:

«Tiridate, roi de la Grande Arménie, aux grands, aux princes, aux satrapes, aux préfets et à tous ceux qui sont sous ma puissance, dans les bourgs, dans les villes, dans les villages, dans les campagnes, aux nobles et au peuple, à tous salut également. Puissent la santé et la prospérité vous arriver avec l'aide des dieux; une abondante fertilité par le puissant

¹⁵³ BOYCE, 1975, *A History*, pp. 62-63. voir aussi RUSSELL, 1987, p. 189. MAHÉ, 1994, *Un dieu guerrier à la campagne*, p. 780.

¹⁵⁴ BOYCE, 1975, *A History*, p. 54. LÊO, 1966, p. 270.

¹⁵⁵ CHRISTENSEN, 1944, p 31.

¹⁵⁶ BENVENISTE, 1929, p. 65. BOYCE, 1975, *A History*, p. 62 et 268. RUSSELL, 1987, p. 189.

¹⁵⁷ BOYCE, 1975, *A History*, p. 268.

Aramazd, la protection de la grande déesse Anahit, et un grand courage par le vaillant Vahagn»¹⁵⁸.

Une telle caractérisation soulignait l'aspect martial de *Verethraghna* chez les Perses. Dans la période hellénistique, cette divinité iranienne a été identifiée par des auteurs classiques avec Héraclès¹⁵⁹. Dans ses *Annales*, Tacite décrit une campagne des Romains contre les Parthes, pendant laquelle le Roi Parthe Gotarzès est allé monter au sommet d'une montagne appelée Sanbulos pour offrir des sacrifices aux divinités du lieu. Parmi celles-ci prédominait le culte d'Héraclès, qui, à une époque déterminée, apparaît aux prêtres pendant leur sommeil et leur prescrit de tenir auprès du temple des chevaux équipés pour la chasse¹⁶⁰.

Selon la théologie zoroastrienne et comme le mentionne l'Avesta, *Verethraghna*, sous la forme métaphorique d'un sanglier, escorte Mithra¹⁶¹, qui porte la bonne gloire créée par Mazda, qui donne force et vaillance¹⁶². Il est la divinité de la chasse, qui reflète l'institution iranienne sanctifiée de la chasse royale; le sanglier symbolise la divinité de *Verethraghna*¹⁶³ et c'est le symbole de la royauté arménienne des Arsacides¹⁶⁴.

Selon la doctrine zoroastrienne, le *Mihir Yašt* montre *Verethraghna* créé par Ahuramazdāh «comme un sanglier mâle agressif et sauvage, avec des crocs aigus et des défenses acérées, un sanglier qui tue d'un coup, inapprochable, sinistre, au

¹⁵⁸ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 12, p. 102.

¹⁵⁹ RUSSELL, 1987, p. 189.

¹⁶⁰ TACITE, 1976, *Annales*, t. III, liv. XII, 13, 3, p. 55.

¹⁶¹ BENVENISTE, 1929, p. 65. RUSSELL, 1987, p. 189 et 215.

¹⁶² GARSOÏAN, 1997, *Les Éléments iraniens*, p. 26.

¹⁶³ KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 106.

¹⁶⁴ RUSSELL, 1987, p. 88 et p. 191-192.

visage tacheté avec des pattes de devant en fer, des tendons en fer, une queue en fer et des mâchoires en fer»¹⁶⁵.

Il faut noter que le roi Tiridate, châtié pour avoir martyrisé des vierges chrétiennes, Hripšimē et ses compagnes, est transformé en sanglier ou en porc sauvage. Sans parler de la punition, cela peut être considéré comme une allusion à la divinité Vahagn, qui avait pour avatar un sanglier vaillant conforme au caractère du monarque:

«Il était audacieux, magnanime et doué d'une grande vigueur. Sa taille était très élevée; il était très robuste et très fort; c'était un vaillant et courageux guerrier»¹⁶⁶.

Le mot *hrat*, en arménien signifie ardent, désigne aussi le nom de la planète Mars¹⁶⁷, appelée Verethraghna chez les Iraniens¹⁶⁸. *Hrat* désigne aussi d'après Malxaseanc' le «feu sacré»¹⁶⁹. Les savants astrologues arméniens médiévaux appelaient la planète Mars l'étoile de *Xoz*¹⁷⁰, ce qui veut dire porc en arménien et fait sans doute allusion à la divinité arménienne Vahagn, symbolisée par le sanglier.

Malgré l'origine iranienne avérée de Vahagn, le père Ališan veut voir en lui une divinité d'un caractère purement arménien¹⁷¹, le dieu national légitime des Arméniens¹⁷². Un texte ancien de la poésie arménienne est précisément un fragment d'un chant épique célébrant la naissance miraculeuse de Vahagn de la profondeur des eaux célestes. Selon Moïse de Khorène qui cite l'épopée, ce héros est en réalité le fils

¹⁶⁵ KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 106.

¹⁶⁶ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 20, p. 161.

¹⁶⁷ NBHL, t. II, p. 138. HBB, 1983, t. III, p. 149.

¹⁶⁸ RUSSELL, 1987, p. 198.

¹⁶⁹ HBB, *ibid.*

¹⁷⁰ ALIŠAN, 1895, p. 143.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 292.

¹⁷² BENVENISTE, 1929, p. 65.

de Tigran I^{er}, contemporain de Cyrus et Crésus¹⁷³. Comme les autres monarques orientaux, Tigran I^{er} se faisait appeler *Theos*, «Dieu»¹⁷⁴. Les épopées orales le célébraient comme père du dieu Vahagn¹⁷⁵.

Moïse de Khorène, alléguant les victoires de Vahagn contre les dragons et ses travaux semblables à ceux d'Héraclès, le présente comme un héros divinisé, qui représentait le soleil sur la terre. Il relate la chanson de sa naissance, que les chanteurs exécutaient encore à l'époque chrétienne:

| | |
|--|--|
| <p><i>«Erknēr erkin, erknēr erkir,</i></p> <p><i>erknēr ew çovn çirani;</i></p> <p><i>erkn i çovun unēr ew zkarmrikn elegnik;</i></p> <p><i>ënd elegan p'ol çux elanēr,</i></p> <p><i>ënd elegan p'ol boc' elanēr;</i></p> <p><i>ew i boc'oyñ vazēr xarteaš patanekik;</i></p> <p><i>na hur her unēr, boc' unēr mōrus,</i></p> | <p><i>«En labeur était le ciel, en labeur la terre,</i></p> <p><i>En labeur aussi la mer aux eaux pourprées,</i></p> <p><i>Même labeur, dans la mer, saisissait le roseau rougeoyant;</i></p> <p><i>De la tige du roseau, une fumée montait,</i></p> <p><i>De la tige du roseau, une flamme sortait,</i></p> <p><i>De la flamme s'élançait un jeune garçon blond:</i></p> <p><i>Il avait une chevelure de feu,</i></p> <p><i>Il avait une barbe de</i></p> |
|--|--|

¹⁷³ MX, 1991, Livre I, ch. 31, p. 85. MX, 1993, p. 151.

¹⁷⁴ Trogue Pompée, *Prologue*, XLII. MAHÉ, 2012, p. 53.

¹⁷⁵ MX, 1991, Livre I, ch. 31, p. 85.

| | |
|--------------------------------------|--|
| <i>ew ačk'unk'n ěin aregakunk'».</i> | <i>flamme, Et ses yeux étaient des soleils»^{176!}</i> |
|--------------------------------------|--|

En plus du courage et de la guerre, Vahagn était le dieu de l'orage, du feu et de la chasse¹⁷⁷. F. Bader a fait une importante étude sur les travaux d'Héraclès et a observé que l'initiation des jeunes guerriers dans les épopées d'Irlande, de Grèce ou de Rome comporte ordinairement trois parties: lutte contre des monstres, exploits d'ordre économique et hauts faits proprement guerriers¹⁷⁸. Les matériaux arméniens sont beaucoup trop restreints pour qu'on puisse envisager une comparaison tout à fait pertinente avec les exemples cités pour d'autres peuples indoeuropéens¹⁷⁹.

Vahagn est le dieu du feu, comme le Verethraghna. Le père Ališan citant Moïse de Khorène, estime que¹⁸⁰ les Arméniens ont adoré le soleil sous le nom de Vahagn¹⁸¹. Anania Širakaci appelle Vahagn tout simplement *naxni* ancêtre ou peut-être «le chef» des Arméniens, et le nom même du dieu semble avoir survécu à la conversion de l'Arménie au christianisme dans des anthroponymes courants à toutes les époques, comme Vahram et Vahan¹⁸².

¹⁷⁶ MX, 1991, Livre I, ch. 31, pp. 85-86.

¹⁷⁷ LĚO, 1966, p. 270. ARÇRUNI, 2003, p. 192a.

¹⁷⁸ Cf. Bader, F., *De la préhistoire à l'idéologie tripartite: les Travaux d'Héraclès*, in R. Bloch, *D'Héraklès à Poséidon*, Paris-Genève, 1985, p. 11-13. In MAHÉ, 1994, *Un dieu guerrier à la campagne*, p. 783.

¹⁷⁹ MAHÉ, 1994, *Un dieu guerrier à la campagne*, *ibid.*

¹⁸⁰ Probablement sous les Sassanides.

¹⁸¹ ALIŠAN, 1895, p. 294. RUSSELL, 1987, p. 196.

¹⁸² MAHÉ, 1994, *Un dieu guerrier à la campagne*, p. 781.

Dans le dictionnaire des noms d'Açārean, Vahagn est le soleil, comme il cite «Des uns ont adoré le soleil et l'ont appelé Vahagn et des autres ont appelé Artémis la lune»¹⁸³. Dans les traductions primitives de la Bible, Vahagn dans le livre des Macchabées¹⁸⁴ est traduit par Héraclès¹⁸⁵.

L'ethnologue Lalayan observe que *Vahē Vahē* était le refrain d'une chanson de noces du Vaspurakan, région où se trouvait le temple de Vahagn¹⁸⁶. Tovma Arçruni, un historien du dixième siècle mentionne qu'un Vahevahean mehean (temple de Vahē Vahē) existait dans le village d' 'Ahewakank' près du Mont Varag au Vaspurakan¹⁸⁷, ce qui montre bien le culte exercé de cette divinité dans la région.

La famille des Naxarar de *Vahnuni*¹⁸⁸ s'est considérée comme les descendants de la divinité et a fourni le sacerdoce pour ce culte. Moïse de Khorène dresse bien leur généalogie:

«Parmi les enfants de Vahagn, il s'en trouva qui demandèrent spontanément le ministère des temples; Valarsace les comble d'honneurs en leur confiant le sacerdoce; il les élève au rang de première satrapie et les nomme Vahnuni»¹⁸⁹.

Anania Širakaci relate dans son œuvre¹⁹⁰ un exploit attribué à Vahagn. Ce conte médiéval arménien a un caractère tout à fait matériel. Le dieu arménien commet un vol au détriment d'un voisin: il dérobe la paille du dieu syrien Baršam

¹⁸³ NBHL, t. II, p. 771. HAnjB, 1962, t. V, p. 10.

¹⁸⁴ II Macchabées, IV, 9.

¹⁸⁵ RUSSELL, 1987, p. 196. MAHÉ, 1994, *Un dieu guerrier à la campagne*, p. 782.

¹⁸⁶ Chapitre 2.1.2. Le culte du feu.

¹⁸⁷ THOMSON, 1985, Livre III, ch. 18, p. 278. Voir aussi RUSSELL, 1987, p. 194.

¹⁸⁸ Le clan des familles des principautés, satrapes héréditaires.

¹⁸⁹ MX, 1991, Livre II, ch. 8, p. 116.

¹⁹⁰ Cf. ABRAHAMYAN, A., *Anania Širakaci*, Erevan, 1940, p. 30. In RUSSELL, 1987, p. 170.

(Baršamin), qui serait à l'origine de la Voie lactée, en arménien Hetk' Yardagoli (trace du voleur de paille).

On a rapproché la paille (*yard*) du roseau (*elegn*), puisque d'après le chant de *Goltn* il est né à travers la tige de roseau. D'après la traduction arménienne de la Bible, le *yard* (paille) désigne différentes tiges de végétaux, en particulier des roseaux¹⁹¹. D'autre part le *varaz* (sanglier), l'avatar du Vahagn (Verethragna) est couramment représenté à l'époque sassanide au milieu des roseaux [Fig. 18]. D'après Agathange¹⁹², le roi Trdat IV, adorateur de Vahagn, est puni de ses crimes en étant changé, au cours d'une partie de chasse, en porc sauvage (*vayreni xoz*) vivant dans les cannaies de roseaux¹⁹³.

D'après Moïse de Khorène et Agathange, le Vahagn arménien est connu comme adversaire des *Višap* ou des grands serpents (dragons), en arménien. On le nomme *Višapakal* « cueilleur de dragons » dans la mythologie arménienne¹⁹⁴. Les fouilles archéologiques confirment que la légende des dragons liés avec la divinité Vahagn semble avoir sa source dans les mythes antiques des peuples qui ont habité le plateau arménien aux II^e et I^{er} millénaires avant J.-C.¹⁹⁵.

Ces dragons sont les démons à l'aspect de serpents qui, selon les croyances iraniennes avestiques, instituent un groupe d'êtres diaboliques dont les métamorphoses alimentent nombre de légendes. Par son rôle de chasseur des démons, Vahagn est identique à la divinité iranienne Verethraghna ou Héraclès, qui met en fuite les démons. Il est important de noter qu'à Saqqaz, dans l'Iran actuel, dans une colline sont creusées vingt grottes artificielles de Karafto¹⁹⁶ qui datent du IV^e au

¹⁹¹ Exode 5, 12.

¹⁹² AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 20, p. 161.

¹⁹³ MAHÉ, 1994, *Un dieu guerrier à la campagne*, pp. 787-789.

¹⁹⁴ MX, 1991, Livre I, ch. 31, p. 86.

¹⁹⁵ RUSSELL, 1987, pp. 210-213.

¹⁹⁶ <http://www.iranicaonline.org/articles/karafto-caves>

III^e siècle avant J.-C. et à l'entrée d'une de celles-ci est écrit: «Héraclès réside dedans; aucun diable n'y entre»¹⁹⁷.

Le rôle de chasseur des démons dragons de Verethraghna est passé aux héros nationaux iraniens et il a survécu dans l'épopée islamique de l'Iran avec les fameux dragons, dont le plus grand est Aži Dahāka à trois têtes, monstre mangeur d'hommes¹⁹⁸. Voici une version du combat du héros Sām avec le dragon Sruvara. Ce monstre, gros comme une montagne, qui traînait par terre sa crinière longue comme les cordes d'un lasso, et sa langue, sortant de sa gueule ouverte, ressemblait à un arbre noir, le héros Sām le blesse à mort par ses flèches, puis le tue à coups de massue¹⁹⁹. Sekandar (Alexandre le Grand), qui apparaît dans l'épopée iranienne, dans le merveilleux voyage qu'il entreprend vers les pays de l'Occident, détruit un dragon qui vomit du feu, en lui faisant avaler, au lieu des cinq bœufs qu'on lui donnait pour sa nourriture journalière, des peaux de bœufs remplies de matières empoisonnées²⁰⁰.

Le roi Artasēs I^{er} a apporté de l'Asie Mineure la statue de Vahagn, parmi d'autres statues d'Apollon et d'Artémis comme Moïse de Khorène note:

«Les pontifes qui étaient de la race des *Vahnuni* dressèrent à Armawir les statues d'Apollon et d'Artémis; mais la statue virile d'Héraclès, faite par Scyllis et Dipenus de Crète, qu'ils prirent pour leur ancêtre Vahagn, ils l'érigèrent dans le canton de Taron, dans leur propre village d'Aštišat, après la mort d' Artasēs»²⁰¹.

¹⁹⁷ STEIN, 1994, p. 326, fig. 98, 99.

¹⁹⁸ CHRISTENSEN, 1944, p. 22-24. BOYCE, 1975, *A History*, pp. 91-92.

¹⁹⁹ Cf. FIRDAUSĪ, *Firdusii liber regum qui inscribitur Schahname*, éd. VULLERS, J. A., I-III, 1877-1884, pp. 194-196. In CHRISTENSEN, 1944, p. 65.

²⁰⁰ Cf. FIRDAUSĪ, *Firdusii liber regum qui inscribitur Schahname*, éd. de Téhéran, I-X, 1313-1315 de l'hégire, nouveau style (1934-1936). In CHRISTENSEN, 1944, p. 66.

²⁰¹ MX, 1991, Livre II, ch. 12, p. 122.

Vahagn ayant une origine iranienne et étant une divinité nationale arménienne, son culte se pratiquait même en dehors de l'Arménie, notamment en Géorgie, ce dont témoigne Moïse de Khorène²⁰². Il semble être la divinité la plus aimée des Arméniens, parce que la chanson de sa naissance survit après beaucoup de siècles du christianisme.

Son temple, comme l'indiquent Agathange et Moïse de Khorène, se trouvait à Aštišat²⁰³. C'est là que Tigran II le Grand érige la statue d'Aphrodite à côté de celle d'Héraclès²⁰⁴. En fait, Vahagn figure, sous les traits d'Héraclès, au revers de ses monnaies²⁰⁵. Agathange considère la déesse Aphrodite-Astlik comme l'amante de Vahagn²⁰⁶. Le nom du temple, Aštišat, est interprété par les deux auteurs comme il suit: *yašt*, veut dire «sacrifice» et *šat*, comme en arménien, veut dire «abondant». Dans les temps chrétiens primitifs, Artašat a été appelé *tehi alawt'ic'h (alōt'ic'h)*, c'est-à-dire «lieu des prières»²⁰⁷. En Arménie existent toujours des toponymes pareils: Artašat, Eruandašat²⁰⁸.

Après la conversion du roi arménien Tiridate au christianisme, saint Grégoire a continué à démolir le temple de Vahagn:

«Étant arrivé aux confins de l'Arménie, Grégoire apprit que le temple de Vahagn, dans le canton de Tarōn, était rempli d'or et d'argent et de beaucoup de présents offerts par les grands rois, et célèbre par le nom de la huitième statue du dieu appelé Vahagn, cueilleur de dragon. C'était l'endroit des sacrifices des rois de la Grande Arménie, situé sur le sommet du mont

²⁰² MX, Livre I, ch. 31, p. 86.

²⁰³ MX, 1991, Livre II, ch. 12, p. 122. AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 114, p. 600.

²⁰⁴ MX, 1991, Livre II, ch. 14, pp. 127-128.

²⁰⁵ Cf. BEDOUKIAN, Z., P., *Coinage of the Artaxiads of Armenia (Monnaie des Artaxiades de l'Arménie)*, London, 1978, p. 63. In RUSSELL, 1987, p. 211.

²⁰⁶ MX, 1991, Livre II, ch. 14, pp. 127-128. AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 114, p. 600.

²⁰⁷ BIWZAND, 1989, Livre IV, ch. 14, p. 139.

²⁰⁸ RUSSELL, 1987, p. 195. En réalité ces toponymes signifient «la joie d'Artašes, Eruandašat» etc.

K'arkē et proche de l'Euphrate, en face de la grande montagne du Taurus, et, à cause des nombreux sacrifices qui s'y faisaient, on l'appelait encore Aštišat. Trois temples étaient encore restés debout: le premier était le temple de Vahagn; le second, était celui de la divine Mère d'or, et la statue avait aussi ce nom, c'est-à-dire la Mère d'or; le troisième temple était celui de la déesse Astlik, appelé aussi la chambre de Vahagn, et qui est l'Aphrodite des Grecs. Grégoire alla pour le détruire aussi; car la masse ignorante des habitants sacrifiait toujours dans les temples qui existaient encore»²⁰⁹.

Vahagn était vénéré à sa manière dans le panthéon païen arménien; avec Aramazd et Anahit, ils constituent une sorte de «triade» divine; sous leur protection, les rois arméniens écrivaient leurs décrets, comme Agathange en témoigne²¹⁰. On a souligné la différence entre la présentation de cette divinité par Agathange d'un côté, et de Moïse de Khorène et Anania Širakaci de l'autre:

«En effet, alors qu'Agathange inclut Vahagn dans une triade purement divine où figurent aussi Aramazd et Anahit, Anania Širakaci et Movsēs Xorenaci le présentent comme un homme, un héros qui a accompli beaucoup de travaux "*nahatakutiwnk'*" pour mériter un statut divin»²¹¹.

À la divinité de Vahagn était dédié le vingt-septième jour de tous les mois²¹². On constate bien d'après le témoignage d'Agathange que son temple possédait une immense richesse, que la nouvelle Église a confisquée, et Saint Grégoire l'Illuminateur en le détruisant, y construit la première Église arménienne dédiée à Jean-Baptiste, où il plaça les reliques des saints Jean-Baptiste et Athénogène²¹³. C'est exactement le même site , le mont K'arkē , qui, d'après Zénob Glak est appelé

²⁰⁹ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 114, p. 600.

²¹⁰ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 6, p. 102.

²¹¹ MAHÉ, 1994, *Un dieu guerrier à la campagne*, p. 783.

²¹² ALIŠAN, 1895, p. 298. DUREAN, 1933, p. 59. RUSSELL, 1987, p. 217.

²¹³ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 114, p. 601.

innaknean (neuf sources)²¹⁴, où se trouvaient, prétend-il, les temples de Gisanē Demetr²¹⁵. La basilique de Jean Baptiste fut détruite par Tamerlan au XIV^e siècle²¹⁶. Le site du sanctuaire n'a pas disparu et, après la reconstruction, resta un endroit de pèlerinage, comme l'était auparavant celui de Vahagn, jusqu'à la première Guerre mondiale, et qui fut détruit selon la politique du génocide culturel turc²¹⁷. Zénob Glak l'appellait «*Kayean nšxarac' srboy Karapetin*» (l'endroit des reliques de saint Jean Baptiste)²¹⁸.

Après la conversion au christianisme, Vahagn resta par sa majesté dans la mémoire du peuple. Son culte persista dans la vie quotidienne arménienne, notamment à Muš dans la région de Tarōn, sous le couvert du culte de saint Jean Baptiste, où se trouvait jadis le principal sanctuaire de la divinité païenne.

Ainsi, dans l'Histoire du Tarōn, Smbat, le fils de *Gayl* (loup) Vahan Mamikonean, adresse une louange de gratitude au monastère après avoir par son aide éliminé l'armée des Perses et après avoir coupé la tête du commandant Asur:

*«Gloire à vous, Christ et saint Jean-Baptiste, vous avez vaincu mon ennemi»*²¹⁹.

Lors d'un danger il invoque l'aide du sanctuaire, en proclamant ainsi:

*«Aidez-nous, saint Jean-Baptiste»*²²⁰.

²¹⁴ INÎJËAN, 1835, p. 99.

²¹⁵ LËO, 1966, p. 153. RUSSELL, 1987, p. 199.

²¹⁶ TAŁAWAREAN, 1909, p. 79. MARANCI, 2001, *The Art and Architecture of Baghesh/Bitlis and Taron/Mush*, p. 122.

²¹⁷ Annexe.

²¹⁸ Histoire de Tarōn, 1989, p. 27. LANGLOIS, 2001, p. 341. Voir aussi RUSSELL, 1987, p. 199.

²¹⁹ Histoire de Tarōn, 1989, p. 86. LANGLOIS, 2001, p. 371

²²⁰ Histoire de Tarōn, 1989, p. 86. LANGLOIS, 2001, *ibid.*

Enfin, comme reconnaissance d'avoir libéré et sauvé le peuple des mains des Perses, en n'oubliant jamais la source de l'aide et du courage, le monastère de saint Jean-Baptiste, il y envoie, sur son butin de 4000 chevaux, 200 chevaux confisqués de l'ennemi²²¹. Le partage du butin était la plus noble façon d'exprimer la gratitude envers les divinités. Le roi arménien Xosrov I^{er}, ayant remporté la victoire et ramassé un butin considérable, gratifia d'offrandes de taureaux blancs et de chèvres blanches, de chevaux et de mulets blancs les localités arsacides consacrées au culte national²²².

²²¹ Histoire de Tarōn, 1989, p. 84. LANGLOIS, 2001, p. 370.

²²² AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 1, p. 30.

Mihr

Cette divinité arménienne d'origine iranienne est appelée Mithra dans le zoroastrisme et dans l'Avesta, où elle est plutôt considérée comme une divinité médiatrice entre Ahura Mazda et Ahriman²²³. Il est le médiateur entre les hommes, entre les créatures et le Créateur²²⁴. Cette divinité fut adorée par plusieurs peuples, et des cavernes furent creusées pour son culte de la Syrie à la Grande-Bretagne²²⁵.

Ce culte est l'un des plus anciens de l'Anatolie. Les archives du royaume de Mitanni, situé entre les cours supérieurs de l'Euphrate et du Tigre et dominé par une aristocratie indoeuropéenne, nous ont laissé un traité conclu avec un roi hittite en l'an 1380 av. J.-C.; on y trouve les noms des quatre principaux dieux indoeuropéens, à savoir Mitra-Varuna, Indra et Nāsatya²²⁶.

Certains aspects du culte arménien de Mihr peuvent remonter aux prototypes qui ont inspiré les armées romaines: le héros *Mher* de l'épopée arménienne a été mené à une caverne par un corbeau à Van et le Mithra occidental, qui avait un corbeau, était adoré dans des temples appelés «*spelaea*», c'est à dire, des cavernes²²⁷.

Le Mithraïsme a pu arriver en Occident, notamment à Rome, par la conquête perse de l'Asie Mineure et de la Cilicie. De là, par les commerçants, cette nouvelle religion a pu s'implanter jusque dans la capitale romaine. Finalement ce culte mithriaque pouvait impressionner les légionnaires romains et fut diffusé à travers ces

²²³ BENVENISTE, 1929, p. 70. ALIŠAN, 1895, p. 286. TAŁAWAREAN, 1909, p. 72. DUREAN, 1933, p. 40.

²²⁴ GASQUET, 1898, p. 20.

²²⁵ RUSSELL, 1987, p. 261.

²²⁶ CHRISTENSEN, 1941, p. 26. Cf. MAYRHOFER, M., *Die Indo-Arier im alten Vorderasien, mit einer analytischen Bibliographie (L'Indo-arien dans la vieille Asie occidentale, avec une bibliographie analytique)*, Wiesbaden, 1966. THIEME, P., The Aryan gods of the Mitanni treaties, JAOS, LXXX, 1960, p. 301-317. In BOYCE, 1975, *A History*, p. 14.

²²⁷ RUSSELL, 1987, p. 261. TURCAN, 2000, p. 24.

derniers en Europe²²⁸, pour donner naissance à une religion indépendante. Enfin, il est possible que le monde eût été mithraïste, si le christianisme avait été arrêté dans sa croissance par quelque accident mortel²²⁹.

Dans le Yasht, Mithra a été créé par Ahura, qui l'a fait aussi digne d'honneur que lui-même. Seigneur des vastes pâturages du ciel, il distribue la richesse et la fécondité. Il est le gardien des contrats et le garant de la parole donnée. C'est pourquoi «parjure» se dit en moyen iranien comme en arménien *Vatmih* «qui a un mauvais Mithra». Il préside aux relations de société, aux liens qui unissent les hommes, et assure la stabilité du foyer²³⁰. À partir d'Artaxerxés II, Mithra joue un rôle accessoire à côté d'Ahuramazdāh et dans ses inscriptions il est invoqué à côté d'Ahuramazdāh et Anāhitā ou bien il est imploré par la formule habituelle: «Que Mithra me protège»²³¹.

Agathange, sachant bien l'origine perse de Mihr, le nomme fils d'Aramazd²³². Mihr représente le soleil sur la terre²³³ et il est adoré en tant que soleil²³⁴. Leurs anciennes idoles se trouvaient - comme on a déjà vu plus haut dans le deuxième chapitre - dans le temple d'Armawir érigées par le roi Valaršak²³⁵. Le soleil apparaît comme l'image visible et secourable du dieu. Mithra est le dieu du ciel, à la fois

²²⁸ Cf. DANIELS, M. C., *The role of the Roman army in the spread and practice of mithraism (Le rôle de l'armée romaine dans la diffusion et le pratique du mithraïsme)*, Mithraic Studies, II, p. 251. In RUSSELL, 1987, p. 261 et 268. TURCAN, 2000, pp. 31-43.

²²⁹ GASQUET, 1898, p. 11.

²³⁰ Ibid., p. 19.

²³¹ WIDENGREN, 1968, pp. 141-142. OLMSTEAD, 1948, p. 423.

²³² AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 110, p. 587.

²³³ SARKISEAN, 1890, p. 135. TALAWAREAN, 1909, p. 69.

²³⁴ BOYCE, 1975, *A History*, p. 69.

²³⁵ MX, 1991, Livre II, ch. 77, p. 216.

nocturne et diurne. D'un côté, les étoiles sont ses yeux omniscients, de l'autre, il est lié au soleil, qui finira par être sa forme visible²³⁶.

Les rois Arsacides se considéraient comme le soleil, comme Tiridate I^{er}, qui s'appelle sur l'inscription de Gaïni «le Soleil Tiridate»²³⁷. En Iran, ce culte du feu exercé durant les fêtes présentait Mithra comme le feu et ennemi du mal²³⁸ et dérouté des esprits malins²³⁹. Guerrier impétueux, il combat infatigablement les ténèbres et les œuvres de ténèbres. Il est à la fois l'aurore et le crépuscule²⁴⁰. En même temps Mithra génie de la lumière est devenu le foyer lumineux qui anime la nature. Il se confond avec lui, comme chez les Grecs Apollon avec Hélios²⁴¹. Hélios-Apollon désigne Mithra, puisque cette équivalence est si courante, que dans les inscriptions grecques, il est appelé Apollon ou Hélios²⁴².

Dans la Grèce antique il est la divinité de l'amour, du feu et de la vérité²⁴³. Il a dix mille yeux et dix mille oreilles. Rien ne se fait sur la terre, qui lui échappe et les plus secrètes pensées lui sont connues. Il découvre et déteste le mensonge, comme il est le dieu de vérité²⁴⁴. Durant les batailles il se rangeait toujours avec les justes²⁴⁵.

²³⁶ WIDENGREN, 1968, p. 32.

²³⁷ RUSSELL, 1987, pp. 269-270. Voir aussi les photos de l'inscription p. 285.

²³⁸ BOYCE, 1975, *A History*, pp. 175-176.

²³⁹ BOYCE, 1975, *A History*, p. 86.

²⁴⁰ GASQUET, 1898, p. 19

²⁴¹ GASQUET, 1898, p. 26.

²⁴² WIDENGREN, 1968, p. 186

²⁴³ SARKISEAN, 1890, p. 137. TALAWAREAN, 1909, p. 72.

²⁴⁴ GASQUET, 1898, p. 19.

²⁴⁵ SARKISEAN, 1890, p. 137. TALAWAREAN, 1909, p. 72.

Son culte, bien connu à Babylone et l'Assyrie, a influencé celui du dieu soleil élamite Nahhunte, qui a aussi été associé à la justice et a présidé l'administration²⁴⁶.

Chez les Arméniens comme chez les Perses, c'était la coutume de jurer au nom de cette divinité, car celle-là était le dieu défenseur du pacte²⁴⁷ et de la loyauté²⁴⁸. Surtout il surveille avec vigilance le pacte entre Ohrmizd et Ahriman²⁴⁹. Dans le livre de Moïse de Khorène on apprend comment le roi sassanide Sapor II jure par son nom²⁵⁰. D'après Mary Boyce, dans les textes manichéens de langue parthe, Mithra est appelé «*dādbar ud wigāh*» ce qui veut dire «juge et témoin», or en arménien *datawor* (juge) et *vkay* (témoin) peuvent être dérivés des mots parthes de même signification²⁵¹.

Le calendrier païen a réservé le seizième jour de mars à Mihr²⁵², de plus le septième jour des mois s'appelait de son nom, *Mihr*²⁵³. Le culte du feu eut une grande influence dans la liturgie chrétienne arménienne. Les Arméniens célèbrent la fête du feu, que l'on appelle *Mehekan* et qui tombe entre le 7 février et le 8 mars²⁵⁴.

²⁴⁶ Cf. HINZ, W., *The lost world of Elam (Le monde perdu d'Élam)*, Londres, 1972, p. 47-48. In BOYCE, 1975, *A History*, p. 28.

²⁴⁷ Ibid., pp. 26-27.

²⁴⁸ BOYCE, 1984, *Zoroastrians*, p. 10. DUREAN, 1933, p. 40.

²⁴⁹ Cf. Yašt, VII. 31-32. In BOYCE, 1975, *A History*, p. 286. Voir aussi ALIŠAN, 1895, p. 286. DUREAN, 1933, p. 40.

²⁵⁰ MX, 1991, Livre III, ch. 17, p. 276.

²⁵¹ Cf. BOYCE, M., *On Mithra in the manichean pantheon (Sur Mithra dans le panthéon manichéen)*, Londres, 1962, p. 53. In RUSSELL, 1987, p. 270 et la note n° 63, p. 281.

²⁵² ALIŠAN, 1895, p. 286. CHRISTENSEN, 1944, p. 173.

²⁵³ ARÇRUNI, 2003, p. 151a. DUREAN, 1933, p. 39. TALAWAREAN 1909, p. 73. RUSSELL, 1987, p. 263. Voir aussi AWDALBĒGEAN, Tādēos, *Mihrē Hayoc' mēj (Mihr chez les Arméniens)*, Azgayin matenataran, t. 120, imp. Mékhitariste, Vienne, 1929.

²⁵⁴ BOYCE, 1975, *A History*, pp. 172-173. RUSSELL, 1987, p. 266.

Les Perses célébraient aussi la fête de *Mihrakan* (*Mehekan*). Celui qui mangeait, le jour du *Mihrakan*, un peu de grenade et respirait le parfum de l'eau de rose serait garanti contre le malheur²⁵⁵. La fête était censée être instituée en commémoration de certaines phases de la cosmogonie et de l'eschatologie et de plusieurs événements de l'histoire légendaires. Durant la cérémonie les rois d'Iran se couronnaient d'une couronne sur laquelle était figuré le soleil dans une roue tournante, et au lever du soleil, un guerrier, debout dans la cour du palais royal, criait à gorge déployée:

*«Ô Yazdān (pehl) (anges), descendez dans le monde, battez les démons et les malfaiteurs et chassez-les du monde»*²⁵⁶

Les rois, comme on l'a dit, étaient considérés comme les descendants des divinités. Les césars romains étaient considérés les représentants de Mithra. Le roi de l'Arménie Tiridate I^{er} Arsacide en 66 après J.-C., après un long voyage de neuf mois à Rome pour déclarer sa soumission et sa vassalité à l'empereur Néron, s'exprima en ces termes, en se mettant à genoux durant la cérémonie:

*«Maître, je suis descendant d'Arsace, frère des rois Vologèse et Pacorus, et ton esclave. Je suis venu vers toi, qui es mon Dieu, pour t'adorer comme Mithra; j'aurai la destinée que m'auront filée tes fuseaux; car, pour moi, tu es la Parque et la Fortune»*²⁵⁷.

Son temple se trouvait à Bagarič (Bagayarič) dans la partie supérieure de l'Arménie, où se dressait aussi sa statue²⁵⁸. Celle-ci y avait été amenée par le roi Tigran II le Grand en tant que statue d'Héphaïstos²⁵⁹, qu'Artašēs I^{er}, son père, enleva

²⁵⁵ Cf. BĪRŪNĪ, *La Théorie des rapports*, pp. 222-223, trad. p. 207-208. In CHRISTENSEN, 1944, p. 174.

²⁵⁶ CHRISTENSEN, 1944, *ibid.*

²⁵⁷ CASSIUS, 1867, *His. Rom.* t. IX, livre LXIII, ch. V, p. 143.

²⁵⁸ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 110, p. 587.

²⁵⁹ MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 127.

comme butin de guerre en Grèce et apporta en Arménie²⁶⁰. Il est probable que les Arméniens comme leurs voisins perses lui sacrifiaient des chevaux²⁶¹. Strabon a noté que, pour la fête de Mihr, les Arméniens envoyaient vingt mille chevaux aux Achéménides²⁶².

La femme de Xerxès, Amestris, est toute dévouée à la magie. Elle sacrifie aux divinités infernales et fait enterrer vivants neuf couples de garçons et de filles appartenant aux plus grandes familles de la Perse, pour préparer le succès de l'expédition contre la Grèce²⁶³. Chez les Arméniens ce culte n'était jamais exercé sous ces apparences terrifiantes, on ne trouve pas une telle situation dans l'histoire arménienne.

Mihr se présente comme Juge des âmes²⁶⁴. Il a comme auxiliaires Srausha et Rashnu, avec qui il juge des âmes après la mort²⁶⁵. Il préside le tribunal, assiste le Srausha et Rashnu, qui tient la balance de justice. Après la mort enfin, c'est lui qui aide les âmes à passer le pont fatal, et pèse leurs actions bonnes et mauvaises, dans les plateaux équitables de sa justice²⁶⁶. Au moment du banquet de *Mihrakan* qui lui est consacré, il a la tâche d'assurer le traité entre le Bon et le Mauvais Esprit, entre la Lumière et l'Obscurité²⁶⁷.

Pendant la campagne de destruction des temples païens de l'Arménie, saint Grégoire l'Illuminateur alla également au *Mehean* de Mihr et le détruisit jusqu'aux

²⁶⁰ MX, 1991, Livre II, ch. 12, p. 123.

²⁶¹ TAŁAWAREAN, 1909, p. 73. GARSOĪAN, 1997, *Les Éléments iraniens*, p. 14.

²⁶² STRABON, 1975, *Géo*, t. VIII, liv. XI, ch. 14, 9, p. 126. Voir à propos des chevaux sacrés appelés Nèséens chez HÉRODOTE, 1995, *Histoire*, I, ch. 189, p. 184 et HÉRODOTE, 1951, *Histoire*, VII, ch. 40, pp. 82-83.

²⁶³ GASQUET, 1898, p. 25.

²⁶⁴ RUSSELL, 1987, p. 262.

²⁶⁵ BENVENISTE, 1929, p. 91.

²⁶⁶ GASQUET, 1898, p. 20. BOYCE, 1984, *Zoroastrians*, op. cit., p. 27.

²⁶⁷ BENVENISTE, 1929, pp. 91-93.

fondements. Puis il en prit les trésors pour les distribuer aux pauvres, et il consacra le terrain à l'Église²⁶⁸. Le mot *Mehean* signifie temple, qui peut aussi signifier d'après Meillet «place de Mithra»²⁶⁹.

Le culte de Mihr était si bien enraciné chez les Arméniens qu'on en trouve des vestiges après la christianisation de l'Arménie. Des villes, des personnages politiques et même ecclésiastiques portaient des noms de la racine de cette divinité bien-aimée. Ainsi, l'évêque de Tarōn et le coprésident du Concile ecclésiastique de Duin en 555, s'appelaient Mihršapuh/Mihr-Šapuh, c'est-à-dire «Mithra fils de roi»²⁷⁰. Cette appellation nous rappelle qu'à l'époque du zoroastrisme il y eut des mages et prêtres païens, dont les noms contenaient l'élément «Mithra», comme ils se considéraient et s'appelaient les «sacerdotes de Mithra»²⁷¹. Au Tarōn on trouve des princes, qui portent la racine du nom *mihr*, comme le prince Mher Mamikonean au XII^e siècle et la famille de Mher (Mheri Tohm) au XIX^e siècle²⁷². Puis en Albanie caucasienne, on rencontre le roi Mirhawan et le général Mirhawrik au IV^e siècle après J.-C, le Prince Zar-Mihr au VII^e siècle²⁷³, La ville Mirhawan au VII^e siècle²⁷⁴ et même le monastère Ners-Mihr au VIII^e siècle²⁷⁵. De nos jours des noms ayant la racine de Mihr (Mihršapuh/Neršapuh) sont toujours portés, on peut les consulter au dictionnaire des prénoms des Arméniens²⁷⁶.

²⁶⁸ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 110, p. 587.

²⁶⁹ MEILLET, 1921, p. 233.

²⁷⁰ GARSOĪAN, 1997, *Les Éléments iraniens*, p. 10. AWDALBĒGEAN, 1929, p. 44.

²⁷¹ WIDENGREN, 1968, p. 205.

²⁷² AWDALBĒGEAN, 1929, 44.

²⁷³ AWDALBĒGEAN, 1929, 44. RUSSELL, 1987, p. 263.

²⁷⁴ AWDALBĒGEAN, 1929, p. 2, 44.

²⁷⁵ AWDALBĒGEAN, 1929, p. 5, 44. RUSSELL, 1987, p. 263.

²⁷⁶ HAnjB., t. III, pp. 332-336.

Tir

Il est le dieu de la science à Babylone, Nabu²⁷⁷. Dans la Grèce il s'appelait Apollon ou Hermès, et à Rome, Mercure; ensuite, par son rôle il se rapproche du Toth des Égyptiens, Taout des Phéniciens, qui tous étaient représentés comme maîtres de l'enseignement mystérieux des prêtres, inventeurs de l'écriture, des sciences et des arts. Enfin, il guide les âmes à travers les différentes régions du ciel, de la terre et des enfers, comme Hermès occupait cette fonction²⁷⁸.

Emprunté au zoroastrisme, il était appelé le scribe d'Ahura Mazda, comme il interprétait aussi les rêves des prêtres païens²⁷⁹. Pour les Arméniens il avait un rôle en plus, celui de l'archiviste d'Aramazd²⁸⁰. L'origine de son nom doit être cherché dans les anciennes divinités indoeuropéennes. Une divinité indo-iranienne Tištrya, dieu de la pluie, qui est mentionné dans le *Vedas* sous le nom de Tiṣya peut faire aboutir notre enquête²⁸¹.

Tištrya indo-iranien a comme rôle de combattre pendant la nuit les *parikās* (*Parik arménien*)²⁸² dans le ciel. Il les surmonte et les conquiert, comme c'est décrit dans le *Yašt*²⁸³. Il renouvelle et revitalise les plantes et surtout les graines malades²⁸⁴. Pour qu'elles deviennent vigoureuses, les gens lui adressent des prières²⁸⁵. La vitesse

²⁷⁷ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 108, p. 578.

²⁷⁸ ĒMIN, 1867, p. 19. ALIŠAN, 1895, pp. 288-289. TAĻAWAREAN, 1909, p. 74. ELIAYEAN, 2004, p. 592.

²⁷⁹ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 108, p. 578.

²⁸⁰ TAĻAWAREAN, 1909, pp. 74-75. ELIAYEAN, 2004, p. 593. DUREAN, 1933, p. 44. LĒO, 1966, p. 380. DOLENS et KHATCH, 1907, p. 210.

²⁸¹ Cf. FORSSMAN, B., *Apaoša, der Gegner des Tištriia (Apaoša, l'Adversaire de Tištriia)*, KZ LXXXII, 1968, pp. 37-61. In BOYCE, 1975, *A History*, p. 74.

²⁸² Sirène de nature monstre mythologique.

²⁸³ BOYCE, 1975, *A History*, p. 86.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 138.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 145.

de son essor est comparé avec l'arc d'Ērəkhša, un héros de *Yašt*²⁸⁶, ce qui nous donne une raison de l'identifier avec Tīri, une divinité inconnue à l'Avesta²⁸⁷.

Dans l'ancien iranien le mot «arc» se prononce *tigra*, d'où peut dériver *Tīr*; apparemment le *tigra* (arc) jusqu'au troisième siècle ap. J.-C. se prononçait *tigr*²⁸⁸. Tīri apparaît sur des pièces de monnaie kušannes, tant bien que mal, il est représenté comme Artemis avec l'arc carquois²⁸⁹. Tīri a été suggéré être dérivé d'un vieux mot Tīrya, qui signifie quelque chose de très semblable, à savoir celui qui se déplace (rapidement)²⁹⁰.

La fête solennelle de Tīragān est l'un des jours saints les plus grands de l'Iran antique, c'est essentiellement un festival de pluie, ce que nous rappelle le Tištrya, son homonyme. Les services religieux célébrés ce jour-là sont dédiés selon la liturgie avestique au dieu de la pluie Tištrya, *Teštar-Tīr* dans l'observance zoroastrienne²⁹¹.

Tīr doit être une divinité importante à l'époque des Achéménides, comme on a trouvé des inscriptions élamites, dans lesquelles sont rappelés des noms de racine *tir*, «Teriyadada» et «Tiridad(d)a»²⁹², transcrit comme Tiridates dans l'inscription grecque de Trdat I²⁹³, le premier roi Arsacide de l'Arménie, à Garni²⁹⁴. Il existe

²⁸⁶ Ibid., p. 75.

²⁸⁷ Cf. EILERS, W., *Semiramis*, Sb. der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 274 Bd., 2 Abh., Vienna, 1971, pp. 43-45. In BOYCE, 1975, *A History*, p. 75. BOYCE, 1984, *Zoroastrians*, p. 62.

²⁸⁸ Cf. HENNING, *BSOS IX*, 1937, p. 88. In BOYCE, 1975, *A History*, p. 75.

²⁸⁹ Cf. STEIN, A., *Zoroastrian deities on Indo-Scythian coins (Déités zoroastriennes sur pièces de monnaie indo-scythiques)*, imp. Bowers brothers, Londres. In BOYCE, 1975, *A History*, p. 75.

²⁹⁰ BOYCE, 1975, *A History*, p. 33.

²⁹¹ BOYCE, 1975, *A History*, p. 33. BOYCE, 1984, *Zoroastrians*, op. cit., p. 62.

²⁹² Cf. BENVENISTE, É., *Titres et noms propres en iranien ancien*, Paris, 1966, P. 94. In RUSSELL, 1987, p. 291.

²⁹³ Trdat I, qui a voyagé à Rome pour être intronisé par Néron. Voir chapitre II, 2.1.3.

²⁹⁴ RUSSELL, 1987, pp. 284-285.

différentes variantes du nom Trdat: Tiridatēs, Tērdatēs, Tēridatēs, Tēridatios, Tiridatios.²⁹⁵

Durant l'histoire du peuple arménien, on trouve des noms théophores de la racine *tir*²⁹⁶. Chez Xénophon, dans son Anabase, en 401 avant J.-C., on trouve le nom d'un satrape arménien «Tiribazos»²⁹⁷ et chez Plutarque à la bataille de Counaxa un homme nommé «Tiribazos» qui aide Artaxerxés II Ménéon à remonter à cheval, lorsqu'il était tombé à terre, après la blessure de son cheval par son frère Cyrus le Jeune²⁹⁸. Le sens théophore de T(i)rdat, est «Tir donne, donné par Tir»²⁹⁹.

Une divinité babylonienne d'origine sumérienne, Nabū, qui représente la planète Mercure et les scribes³⁰⁰, et dont le devoir est de guider l'âme des morts de ce monde au prochain monde, a une fonction que l'on verra aussi dans le Tir arménien³⁰¹. La divinité Nabū de par son rôle se rapproche de Tīrya, qui était en vue parmi des divinités connues stellaires iraniennes avant son assimilation à Nabū³⁰². C'est la même déité babylonienne «Nabouk», que Moïse de Khorène rappelle en parlant du roi Abgar³⁰³. Tīri avec le temps est devenu pour les Perses une divinité très importante, comme était Nabū pour les Babyloniens; et quelque temps après leur

²⁹⁵ HAnjB, 1962, t. V, pp. 174-179.

²⁹⁶ HAajB, 1962, t. V, pp. 155-169.

²⁹⁷ XÉNOPHON, t. II, ch. 4, 4-22, pp. 23-26.

²⁹⁸ PLUTARQUE, 1979, *Vies*, t. XV, ch. 10.1, p. 25. Voir aussi *ibid.*, ch. 24. 4-9, pp. 43-44.

²⁹⁹ Voir HAnjB, 1962, t. V, p. 174. Voir aussi BOYCE, 1975, *A History*, p. 32.

³⁰⁰ Cf. EILERS, W., *Sinn und Herkunft der Planetennamen (Sens et origine des noms des planètes)*, éd. Bayerische Akademie der Wissenschaften, Munich, 1976, p. 43. In TUBACH, 2013, *The Triad of Hatra*, p. 206. In BOYCE, 1984, *Zoroastrians*, p. 62.

³⁰¹ RUSSELL, 1987, p. 289.

³⁰² BOYCE, 1975, *A History*, p. 33.

³⁰³ MX, 1991, Livre II, ch. 27, p. 144.

conversion au Zoroastrisme, ils ont imposé son adoration à la communauté zoroastrienne entière par l'identification avec Tištrya de l'Avesta³⁰⁴.

Selon les Grecs, Apollon circulait sur un char tiré par quatre chevaux et rendait des oracles. Tir, que les Arméniens ont identifié à Apollon, était une divinité solaire, à qui on sacrifiait des chevaux comme nous l'avons écrit dans le deuxième chapitre. Le treizième jour de chaque mois du calendrier païen arménien lui était dédié, comme aussi le quatrième mois qui s'appelait d'après lui³⁰⁵. Bien que Tīri soit inconnu dans l'Avesta, le calendrier zoroastrien a nommé le quatrième mois de l'année et le treizième jour du mois d'après son nom³⁰⁶, ce qui nous assure que durant la formation du calendrier zoroastrien iranien, Tīri était bien connu et vénéré des Iraniens. Tīri est le nom perse du dieu de la planète de Mercure et, se développant dans le Tīr, demeure, le nom persan de la planète à ce jour³⁰⁷.

Le Tir arménien pouvait avoir les mêmes attributs que ses homologues chez les autres peuples. Il est, d'après Agathange, le maître de la science des prêtres et des arts, il est le scribe d'Ormizd (Aramazd), il inspirait aux initiés des songes qui leur prédisaient l'avenir, il interprétait à travers ses prêtres les songes.

Le livre d'Agathange est le seul texte arménien qui appelle cette divinité par son nom de Tir:

«...Et aussitôt le roi, de sa propre volonté, prescrivit et recommanda à saint Grégoire d'enlever tout d'abord et d'anéantir les anciennes divinités de sa patrie, qui ne sont pas des dieux. Puis le roi alla lui-même avec toute l'armée de la ville de Valaršapat à Artasat, pour y détruire les autels d'Anahit, à l'endroit appelé Erazamoyrn. Il rencontra d'abord sur sa route le temple du dieu Tir où l'on expliquait les songes inspirés par ce dieu; c'était le temple du maître enseignant la sagesse des prêtres, qui portait le nom

³⁰⁴ BOYCE, 1975, *A History*, p. 33.

³⁰⁵ WIDENGREN, 1968, p. 210. RUSSELL, 1987, p. 293. TAŁAWAREAN, 1909, pp. 74-75. DUREAN, 1933, p. 45.

³⁰⁶ BOYCE, 1975, *A History*, p. 76. RUSSELL, 1987, p. 293.

³⁰⁷ BOYCE, 1975, *A History*, p. 32.

d'école de l'écrivain d'Ormizd, et dans laquelle s'enseignaient tous les arts. Ils se mirent aussitôt à le détruire; ils l'incendièrent et le laissèrent en ruines»³⁰⁸.

Chez Moïse de Khorène le nom Tir n'existe pas; par contre se trouve le disciple d'un mage Mogpašte, interprète des songes, qui mentionne l'épithète de *erazamoyn Tir*³⁰⁹. De plus la statue d'Apollon réfère à la divinité de Tir, que le roi Artasēs transporte d'Armawir à Artasat³¹⁰.

Erazamoyn est formé de deux mots: *eraz*, le «rêve (prémonitoire)», envoyé par les dieux et *moyn*, la racine d'un verbe signifiant «expliquer»³¹¹. Dans le dictionnaire arménien on trouve d'autres mots contenant la composante *moyn*, par exemple *çovamoyn*³¹² qui signifie noyer dans la mer ou bien *getamoyn*³¹³ qui signifie s'immerger dans une rivière. La marée à Venise, l'«*alta aqua*» trouve son sens en arménien dans le mot *ĵramoyn* qui signifie s'immerger dans l'eau. Mais apparemment, *moyn* a ici un sens différent.

Comme Hermès pour les Grecs et Mercure pour les Romains, Tir joue le rôle de guide des âmes à travers les différentes régions du ciel, de la terre et de l'enfer³¹⁴. C'est surtout lui qui note les péchés des hommes. Il est curieux de noter qu'en Arménie, plutôt dans la langue arménienne orientale, il existe jusqu'à nos jours chez les gens une expression dans la langue quotidienne, que l'Arménien en colère lance à son prochain. Cette expression est synonyme d'un souhait de malheur, qu'on récite en colère ou même en plaisantant quelquefois. La voilà: «*Que le Grol t'emporte*», qui

³⁰⁸ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 108, pp. 577-578.

³⁰⁹ MX, 1991, Livre II, ch. 48, pp. 175-176.

³¹⁰ MX, 1991, Livre II, ch. 49, p. 177.

³¹¹ HAnjB, 1946, t. III, p. 344.

³¹² HAnjB, *ibid.*, HBB, 1983, t. II, p. 350.

³¹³ HAnjB, *ibid.*

³¹⁴ Voir ŽHLBB, vol. I, p. 452.

signifie «que l'écrivain/le scribe t'emporte», autrement dit: «que le diable t'emporte»³¹⁵.

La planète Mercure en arabe s'appelle *kātib*, ce que traduit littéralement «écrivain»³¹⁶. En arménien, *grel* signifie écrire et *grič* de l'arménien classique d'Agathange ou *groł* de l'arménien contemporain signifient «écrivain». En arménien occidental, il existe une expression similaire de malédiction, mais le Groł (Tir: scribe des péchés) est sous-entendu, comme il désigne déjà l'enfer: «Que tu partes en enfer (*grolin ertás*)» et plutôt c'est récité en Turc, comme «*Que tu partes au cehennem*».

Le mot arménien *dpir* vient du Mİr *dabīr*, d'origine accadienne *dipi*, qui signifie écriture, trace d'écriture, archive; l'institution *dibirestan* signifie l'endroit des scribes, qui à la période sassanide, ont été reconnus comme un groupe spécial dans la société iranienne³¹⁷. *Dprevank'* en arménien signifie «monastère des clercs», qui est formé des mots *Dpir* (scribe, secrétaire, clerc) et *Vank'* (monastère). À l'époque païenne, l'arc-en-ciel (*Çiaçan*) était appelé métaphoriquement «la ceinture de Tir» en arménien, alors qu'après la conversion, il fut appelé «Goti Astuaçamōr» (la ceinture de la Mère de Dieu)³¹⁸.

Selon une tradition enregistrée par l'ethnologue et philologue Manuk Abelean, le *Groł* est un ange qui est assis sur l'épaule droite d'une personne et inscrit ses bonnes actions; un autre ange s'est placé sur son épaule gauche et enregistre des transgressions. Un d'entre eux protège la tombe; l'autre transmet l'âme au Ciel³¹⁹. Les Arméniens supposent que pendant le voyage de sept jours de l'âme d'un défunt

³¹⁵ Ibid.

³¹⁶ RUSSELL, 1987, p. 291

³¹⁷ BOYCE, 1984, pp. 66 - 67.

³¹⁸ TAŁAWAREAN, 1909, pp. 74-75.

³¹⁹ ABELYAN, 1975, p. 21. Voir aussi LALAYAN, 1895, *Ĕntanekan bark'*, p. 318. LALAYAN, 1897, *Hoku ew handerjeal keank' masin*, p. 186.

jusqu'au ciel, un bon ange avec une épée ardente la défend des mauvais anges, pour qu'à l'aube du septième jour on puisse la juger³²⁰.

Dans un livre médiéval, cité par Ališan, de conseils pour se libérer du Groł, qui emporte l'âme au moment de la mort: «Celui qui, dans son rêve, voit le Groł venu pour emporter son âme tandis que lui-même est sur le point d'expirer, doit dire la prière "j'ai péché"»³²¹. Une des traditions arméniennes donne le rôle de Groł à l'ange Gabriel³²².

Le Groł s'est même introduit dans la littérature arménienne. Il existe des auteurs qui y ont fait allusion. Au XVI^e siècle, Nahapet Kučak, un *Ašut* (poète lyrique), dans l'un de ses poèmes d'exil cite la malédiction d'une mère à son fils:

'Une mère grondait son fils: «Va donc au Groł (diable)! oui, va-t-en

Goûter les charmes de l'exil!

Fais du sable ta couche et du rocher

Ton oreiller!

Ah! plût au Ciel qu'à l'aube ouvrant

Les yeux, demain, tu puisses

*Découvrir ton néant!»!*³²³.

Du même auteur il existe des poèmes, qui mentionnent les Grołs en tant que séparateurs des amants:

«Dans ce monde deux choses sont lamentables et doivent être prises en pitié: l'une est quand deux personnes s'aiment; l'autre est quand le Groł vient et emporte l'autre... Petite âme, si tu me laisses ouvrir tes seins, je

³²⁰ ABELYAN, 1975, p. 23.

³²¹ ALIŠAN, 1895, p. 245.

³²² MATIKEAN, 1927, *Dic'abanakan šunē*, p. 46.

³²³ Nahapet Kučak, 1991, p. 63.

devrais en faire le jardin, je devrais entrer si tu me laisses. Je jurerais de ne pas m'écarter de cette liberté. Déloyal est le Groł, qui viendrait et de tes seins m'enlèverait»³²⁴.

Grol, par son rôle est *hogēar* (qui prend l'âme/l'esprit). À la fin du XIX^e siècle, dans le canton du Vaspurakan, on appelait *Groti gzir*, une sorte de devin, qui pouvait prévoir sa propre mort et celles des autres. Comme Lalayan cite le cas d'un *Groti gzir* nommé Yovo qui travaillait dans son champ. Le *Groł* lui rend visite et lui dit que son temps est arrivé. Il dit adieu à ses amis, rentre à la maison et meurt une heure plus tard³²⁵.

Agathange en décrivant la destruction du temple de Tir, fait allusion à Ormzd. L'appellation d'Aramazd n'est pas utilisée et il est mentionné comme le «scribe d'Ormizd». Il pourrait substituer Aramazd à Ormzd, mais l'influence importante des Sassanides et la précision donnée de «tous les arts», incluant la magie des Zoroastriens, ne l'ont pas encouragé à révéler l'originalité arménienne de la divinité.

³²⁴ Cf. LUKASYAN, Av., *Nahapet Kučak*, Erevan, 1957, N° 23, 50. In RUSSELL, 1987, p. 303.

³²⁵ LALAYAN, 1916, *Vaspurakan Hawatk'*, p. 205.

Nanē

Elle est la Nani des Assyriens, l'Athéna des Grecs, Nanā des Babyloniens et Ištar des Assyriens. Elle était la déesse du savoir, de la connaissance, de la fertilité, de la maternité, de la puissance et de la chasteté³²⁶. Agathange la considère comme une fille d'Aramazd³²⁷. Le roi Tigran II le Grand a apporté sa statue de Grèce sous les traits d'Artémis et l'a mise dans le district d' Ekelecèac' dans le village de Tîl, non loin du fleuve de Gayl (Lycus) dans un temple très riche³²⁸. Au moment de la conversion au christianisme, l'Église l'a détruit en confisquant ses richesses³²⁹.

Agathange, dans sa description de destruction des temples en Arménie par Grégoire l'Illuminateur, note ainsi:

«Ensuite, ayant traversé le fleuve Gayl, ils détruisirent la statue de Nanē, fille d'Aramazd, dans le bourg de Tîl et ayant pris et rassemblé le trésor des deux temples, ils les laissèrent en offrande avec les terres aux églises de Dieu»³³⁰.

La référence à Nanē «fille d'Aramazd» n'a pas besoin d'être prise littéralement et peut être comparée à *yašt* 17.16, où la déesse est adressée ainsi: «ton père est Ahura Mazda»³³¹.

Nanē et Anahit arméniennes sont adorées ensemble, bien que partageant deux aspects différents de la féminité. Ces deux déesses semblent avoir tiré beaucoup de leurs caractéristiques de la Grande déesse de l'Asie Mineure antique et de «Magna Mater», Cybèle, dont le culte a fleuri avant la révélation de la foi zoroastrienne³³².

³²⁶ ALIŠAN, 1895, pp. 279-280. TALAWAREAN, 1909, p. 80. ARÇRUNI, 2003, p. 158b.

³²⁷ AGAT'ANGEŁOS, 1930, ch. 109, p. 585.

³²⁸ MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 127. Voir aussi HŽP, 1971, I, p. 191 et p. 904.

³²⁹ AGAT'ANGEŁOS, 1930, ch. 109, p. 585.

³³⁰ AGAT'ANGEŁOS, 1930, ch. 109, p. 585.

³³¹ RUSSELL, 1987, p. 241.

³³² RUSSELL, 1987, p. 235.

Les divinités sont connues souvent par leur nature plutôt que par leur appellation. Malgré l'origine phrygienne de Cybèle, chez les Romains, elle était un culte officiel depuis la seconde guerre punique (218-202 avant J.-C.), peut-être parce qu'elle pouvait être liée à Troie, le berceau légendaire des Romains³³³.

Dans le livre des Macchabées les Hébreux la nomment *Nanaia*:

«Leur chef, en effet, étant allé en Perse, fut taillé en pièces, avec son armée qui paraissait irrésistible, dans le temple de Nanaia, grâce à un expédient dont usèrent les prêtres de la déesse. Sous prétexte d'épouser Nanaia, Antiochos se rendit en ce lieu avec ses amis dans le but d'en recevoir les très grandes richesses à titre de dot. Les prêtres du Nanaion les avaient exposées, et lui s'était présenté avec quelques personnes dans l'enceinte du sanctuaire»³³⁴.

Nanā semble avoir une origine non iranienne, elle n'est jamais mentionnée dans les textes zoroastriens, par contre elle est adorée fermement des Arméniens et des Parthes³³⁵. Elle est souvent identifiée directement à la «Magna Mater», la Déesse Mère, Cybèle par sa fonction et sa nature; cette dernière est la déesse, qui maîtrise la terre et l'eau, comme une hymne du deuxième siècle après J.-C. le prouve: «Les rivières et la mer entière»³³⁶.

Les noms Cybèle et Nana sont considérés comme un nom marmonné (Lallwort), par exemple maman ↔ mama, père ↔ papa³³⁷. Dans les dialectes arméno-turcs le nom *nanē* (tr. annē) signifie maman, comme encore les mots *nanī* ou *nēnē* signifient grand-mère. Les apologistes chrétiens ou bien les Pères de l'Église ont écrit des apologies contre le culte de Cybèle. Saint Jérôme dans son livre *De*

³³³ Cf. GRUEN, E., *The advent of the Magna Mater (L'apparition de la Mère Magna)*, Leiden, 1990. In FEAR, 1996, p. 43.

³³⁴ Maccabéens, livre II, ch. I, 13-15.

³³⁵ RUSSELL, 1987, p. 242.

³³⁶ VERMASEREN, 1977, t. III, p. 10. In RUSSELL, 1987, p. 235.

³³⁷ VERMASEREN, 1977, t. III, p. 22. In RUSSELL, 1987, p. 235.

Adversus Jovinianum a remplacé le titre de Cybèle «*Mater Deorum*» (Mère des dieux) par «*Mater Daemoniorum*» (Mère des Démon)s)³³⁸.

Au IV^e siècle, le Roi des rois Shāhpuhr II le Sassanide a ordonné à un général nommé Mucāin ou Mucīn , un converti récent au christianisme, d'adorer le Soleil (Mithra), la Lune, le Feu, le grand dieu Zeus (Ormuzd), Nanāi, la grande déesse de tout le monde, Bēl et Nabhō (Nebo)³³⁹. Dans quelques textes antiques de la Mésopotamie Nana est considérée comme la femme de Nabhō³⁴⁰. La divinité Nana par rapport à sa fonction de fertilité s'identifie à la déesse sumérienne de la ville Uruk, Innin ou Inanna, qui signifie la «Dame du Ciel»³⁴¹.

Durant la période parthe, Nana a été largement vénérée. Une image d'Artemis en robe grecque à Palmyre est étiquetée Nanāi³⁴². Une inscription trouvée à la capitale des Arsacides à Nisa est la suivante: «An 159 du temple Nanaistānakān»³⁴³. Le suffixe toponymique *stan*, emprunté des Parthes, est utilisé pour décrire de grands endroits ou des pays, comme Hayastan (Arménie), menastan (couvent) ou bien Aygestan (la partie orientale de la cité Van historique).

On a découvert un grand nombre de figurines à Artašat et Armawir qui dépeignent une dame intronisée. Elle est habillée d'une robe et d'un voile. Elle porte un petit garçon nu, dont la tête repose sur le sein gauche³⁴⁴. Il n'y a aucun doute que

³³⁸ Cf. *Adversus Jovinianum*, II, 17. In FEAR, 1996, p. 37.

³³⁹ Cf. HOFFMANN, G., op. cit., p. 29. In CHRISTENSEN, 1944, p. 157.

³⁴⁰ BOYCE, 1975, *A History*, p. 31.

³⁴¹ Cf. SAGGS, W. H., *The greatness that was Babylon (La grandeur qui était Babylone)*, Londres, 1962, p. 21. In RUSSELL, 1987, p. 237.

³⁴² Cf. INGHOLT, H., *Recueil des tessères de Palmyre*, Institut français d'archéologie de Beyrouth, 40, Paris, 1955, n° 285. In RUSSELL, 1987, p. 238.

³⁴³ Cf. D'YAKONOV, M. I. et LIVSHITS, A. V., *Dokumenty iz Nisy (Document de Nisi)*, Moscou, 1960, III. In RUSSELL, 1987, p. 238.

³⁴⁴ Cf. ARAKĒLYAN, N. B., *Aknarkner hin Hayastani arvesti patmutyan (Études d'histoire de l'Art de l'Arménie antique)*, Erevan, 1976, pp. 84-86. In RUSSELL, 1987, p. 242.

ces figurines des statues ont servi au culte de la Grande Mère Cybèle et son enfant Attis.

Le culte de cette déesse était répandu en Orient. Une déesse à quatre bras est trouvée, placée sur un lion ou un trône en forme de lion à Osrušana (actuellement en Ouzbékistan) et une autre présentée en peinture sur un plat d'argent en Chorasmie (une région historique située au sud de la mer d'Aral)³⁴⁵. Nanā est trouvée aussi sur les pièces de monnaie de Kušano-bactrien, où elle apparaît assise sur un lion, le croissant de la lune sur ses épaules; le croissant de la lune probablement représente la planète Venus, à qui les déesses Nanā et Ištar sont associées³⁴⁶.

Une hymne de l'époque babylonienne ancienne faisant la louange de Nanā nous apporte ses caractéristiques:

«La déesse, soleil de ses gens,

elle qui comme la nouvelle lune est à contempler,

qui dispense sa protection, de rayonnement est parée.

S'épanouissent sur elle fécondité, splendeur, douceur et charme»³⁴⁷.

Le concept de Nana est proche de celui d'Ištar mais on aurait tort de les confondre³⁴⁸. Chez les Sumériens elles sont ensemble au temple du dieu du ciel Anu; Nana était vénérée un peu moins qu'Ištar elle-même (douze vases d'or ont quotidiennement été mis devant la statue d'Ištar et dix devant celle de Nana)³⁴⁹. De la même façon que Ištar, Nana a été vénérée comme la déesse de Vénus et au troisième millénaire avant J.-C. les offrandes étaient liées et faites dans les jours des apparitions

³⁴⁵ FRUMKIN, 1970, p. 78.

³⁴⁶ FRUMKIN, 1970, p. 79. Cf. ROSENFELD, *The Dynastic Arts of the Kushans (Les Arts dynastiques Kushan)*, Berkeley, California, 1967, p. 85. In RUSSELL, 1987, p. 240.

³⁴⁷ SEUX, 1976, pp. 42-43.

³⁴⁸ DHORME, 1945, p. 86.

³⁴⁹ THUREAU-DANGIN, 1975, pp. 80-81. Voir aussi BOYCE, 1975, *A History*, p. 31.

de cette planète³⁵⁰. Nana et Ištar, ont été adorées ensemble toutes les deux et il semble que les Perses les ont identifiées à Anahitā³⁵¹. Ils ont utilisé le nom *Nana* comme un surnom pour leur propre divinité, probablement parce qu'il sonne aux oreilles iraniennes comme un mot pour la mère³⁵², et par conséquent semblait une épithète appropriée pour elle³⁵³.

³⁵⁰ Cf. SAUREN, H., *Les fêtes néo-sumériennes et leur périodicité*, Actes de la XVII^e Rencontre Assyriologique Internationale, Bruxelles, p. 1969, p. 21, 28. In BOYCE, 1975, *A History*, p. 31.

³⁵¹ BENVENISTE, 1929, p. 63.

³⁵² D'après quelques dialectes iraniens *nanā* désigne la mère. BENVENISTE, 1929, p. 63.

³⁵³ BENVENISTE, 1929, p. 63.

Astlik

Elle est la déesse de la beauté et de la fécondité, c'est l'*Ištar* des Babyloniens, l'*Aštarte* des Phéniciens et la Vénus des Romains³⁵⁴. La déesse assyro-babylonienne Ištar est la dame de la planète Vénus, de l'amour et la guerre, dont le culte est assimilé à ceux de Nanē et Anahit³⁵⁵.

Selon Moïse de Khorène elle était fille de Noé, et elle eut le rôle de conciliatrice entre deux géants, comme cela est reporté dans son livre:

«Titan et Japhet, s'opposèrent à la tyrannie de Zérouan, et lui déclarèrent la guerre. Car Zérouan pensait faire régner ses enfants sur tous [les autres]. Dans ce conflit, Titan conquiert une partie du territoire de Zérouan; mais Astlik, leur sœur, s'interposant entre eux, fit cesser la querelle. Ils consentirent à laisser régner Zérouan, mais [ils convinrent], par un pacte juré, de faire mourir tous les enfants mâles qui naîtraient de Zérouan pour qu'il ne régnât pas toujours sur eux dans sa postérité. C'est pourquoi ils chargent plusieurs robustes Titans de surveiller les enfantements des femmes de Zérouan. Déjà deux mâles sont immolés pour maintenir le pacte juré, quand Astlik, sœur de Zérouan, de Titan et de Japhétos, d'accord avec les femmes de Zérouan, médite de persuader et de déterminer plusieurs Titans à laisser vivre les autres mâles et à les transporter en Occident sur la montagne appelée *Diuc'enkēc'*, actuellement l'Olympe»³⁵⁶.

Quelques auteurs ont relevé une ressemblance entre Astlik et Anahit, trouvant que leur rôle est presque identique. Les Arméniens ont eu tendance à identifier dans des textes leur propre déesse Astlik avec l'Aphrodite des Grecs³⁵⁷. Tigran II le Grand a apporté sa statue de Mésopotamie et il l'a mise à l'*Aštišat*³⁵⁸. Elle était l'amante de

³⁵⁴ ALIŠAN, 1895, p. 282. TALAWAREAN, 1909, p. 75.

³⁵⁵ RUSSELL, 1987, p. 244.

³⁵⁶ MX, 1991, Livre I, ch. 6, p. 24.

³⁵⁷ RUSSELL, 1987, p. 81.

³⁵⁸ MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 127.

Vahagn assimilé à Héraclès³⁵⁹. D'après Moïse de Khorène, Asthik étant la version arménienne d'Aphrodite, devient automatiquement l'amante d'Héraclès, pour cette raison le Grand roi a placé sa statue à côté de celle d'Hercule. Un auteur du VI^e siècle Vrtanēs K'ertōt se souvient que «*tous les païens appellent Asthik la mère de la passion; ses ivres orgies et ses débauches sont nombreuses*»³⁶⁰.

En parlant d'Asthik, Agathange l'appelle Aphrodite, appelée aussi la «chambre» du dieu Vahagn³⁶¹. D'après Agathange, il faudrait supposer que les Arméniens la considéraient comme amante de Vahagn. Le nom est formé du mot *Asth*, «étoile» et du suffixe *-ik*, diminutif hypocoristique; par conséquent, le mot Asthik signifie littéralement «petite étoile». D'après Ēmin le mot *asth* «étoile» s'apparente aux mots sanscrits *tara* et zend *astar*, *staré*; enfin le mot assyrien *ištar*, sous lequel s'entend la déesse Vénus, a le même sens³⁶².

Dans une prière manichéenne citée dans le *Oskep'corik*, un recueil du XII^e siècle, on trouve la phrase suivante: «*Les Manichéens jurent par le Soleil et disent: "petite lumière, petit et doux soleil, tu es plein dans l'univers"*»³⁶³. Et selon Yovhannēs d'Awjun, les sectaires pauliciens d'Asie Mineure (en arménien *Pawlikec'ik*³⁶⁴), aussi connus comme adorateurs du soleil, s'adressent à lui ainsi: *Arewik* (petit soleil), *lusik* (petite lumière)³⁶⁵.

Le temple principal d'Asthik se trouvait à Aštišat, province du Taron, sur les bords de l'Euphrate, là où les rois arméniens lui rendaient un culte solennel³⁶⁶. Un

³⁵⁹ Ibid., AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 114, p. 600.

³⁶⁰ DUREAN, 1933, p. 47

³⁶¹ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 113, p. 600.

³⁶² ĒMIN, 1867, pp. 15-16.

³⁶³ NBHL, t. I, p. 353.

³⁶⁴ KURKDJIAN, 1958, pp. 345-347. GARSOĪAN, Nina, *The Paulician Heresy (L'Hérésie Paulinienne)*, pub. Mouton & Co, La Haye/Paris, 1967.

³⁶⁵ RUSSELL, 1987, p. 213.

³⁶⁶ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 114, p. 600.

second temple était situé sur le mont Baxat, province du Vaspurakan, où se trouvait aussi un temple d'Aramazd³⁶⁷. La majorité des sanctuaires païens étaient localisés sur les hauteurs³⁶⁸.

Une tradition encore vivante parmi les chrétiens d'Arménie raconte que la source du fleuve Euphrate était l'endroit où Astlik prenait le bain pendant la nuit. Un jour les garçons de la région, voulant voir sa nudité, ont allumé un grand bûcher. Connaissant leur malice, elle ordonne au brouillard de couvrir le paysage. Depuis ce temps la région est toujours brumeuse, c'est pourquoi cette province est appelée *Muš*³⁶⁹. Le mot arménien *Mšuš* signifie brouillard.

³⁶⁷ Cf. Histoire des Saintes Vierges, p. 301. In ĒMIN, 1867, p. 16.

³⁶⁸ Voir chapitre 2.2.5.

³⁶⁹ SRUANJEANC', 1978, p. 97. Voir aussi DUREAN, 1933, pp. 49-50. ABELYAN, 1941, p. 76. LĒO, 1966, pp. 380-381. ELIAYEAN, 2004, p. 589. ARÇRUNI, 2003, pp. 27b-28a. RUSSELL, 1987, p. 214.

Baršamin

Baršamin ou Baalšamina est le dieu le moins mentionné par les historiens arméniens. C'est une divinité d'origine assyrienne qui passa dans le panthéon arménien à une époque très ancienne. Anania de Širak l'appelle «assyrien»³⁷⁰. Le nom de Baršimnia, en assyrien Baršamnin, signifie, «le maître ou le seigneur du ciel»³⁷¹.

Selon Moïse de Khorène, Tigran II le Grand a apporté sa statue de Mésopotamie et l'a déposée à Tòrdan:

«Ensuite Tigran II va en Mésopotamie, y trouve la statue de Baršamin, faite d'ivoire, de cristal et d'argent; il la fait enlever et dresser dans le bourg de Tòrdan»³⁷².

Agathange le mentionne dans son livre durant la destruction de son temple et l'appelle «glorieux». L'historien lui donne l'épithète de «Spitakapà ř», c'est-à-dire, éclatant de blancheur, ce qui sied bien à sa statue:

«Puis, invoquant pour eux la grâce du Dieu bienfaisant, il s'en alla avec le roi dans les autres parties de l'Arménie, semer le Verbe de vie. Il parvint dans le canton de Daranali, pour y détruire le temple des faux dieux, parce qu'il y avait dans le bourg de Tòrdan le temple d'un dieu glorieux et célèbre, appelé Baršamin. Ils le ruinèrent d'abord, et mirent en pièces la statue. S'étant emparés de tous les trésors en or et en argent, ils les distribuèrent aux pauvres, et le bourg avec toutes les terres et les champs furent donnés au nom de Dieu. Là aussi on éleva le signe de la croix du Sauveur de tous»³⁷³.

³⁷⁰ ĒMIN, 1867, p. 17. Cf. ABRAHAMYAN, A., *Anania Širakaci*, Erevan, 1940, p. 30. In RUSSELL, 1987, p. 170.

³⁷¹ ĒMIN, 1867, pp. 17-18.

³⁷² MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 128.

³⁷³ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 109, p. 584.

Outre le dieu lui-même, il est intéressant de rappeler que Moïse de Khorène a mentionné un tyran de la race des géants (Scythes)³⁷⁴, Baršam, qu'un héros arménien nommé Aram a battu et a tué en Assyrie:

«Ce même Aram, après avoir terminé sa guerre contre l'Orient, marche avec les mêmes troupes en Assyrie. Il y trouve un homme qui ruinait sa patrie avec quarante mille fantassins et cinq mille cavaliers; il était de la race des géants et avait nom Baršam. À force d'opprimer le pays, de l'accabler d'impôts, il changeait en désert toute la contrée d'alentour. Aram lui livre bataille, le jette, fugitif, au milieu du pays des Gortuk', dans la plaine d'Assyrie, et extermine un grand nombre d'ennemis. Baršam mourut sous les coups des soldats d'Aram. Déifié à cause de ses nombreux exploits, il fut adoré longtemps par les Syriens»³⁷⁵.

Un autre récit traditionnel d'Anania de Širak nous montre la création ou la formation de la Voie lactée *Çir kat'in*:

«Certains des premiers hommes des Arméniens ont dit que pendant un hiver froid, Vahagn, l'ancêtre des Arméniens, a volé la paille de Baršam, l'ancêtre des Assyriens. Nous avons pris l'habitude d'appeler la «Voie lactée» la «Trace du Voleur de paille»³⁷⁶.

Une version postérieure de ce récit est enregistrée au XIX^e siècle par Garegin Sruanjeanc':

«Un jour le dieu d'autre monde a envoyé ses laboureurs pour voler la paille des dépôts du dieu de notre pays et les anges de notre dieu ont frappé et

³⁷⁴ Le mot *hskayazn* «de la race des géants», *Hskay* (géant) peut être rapproché de *S(a)kay* le «Scythe».

³⁷⁵ MX, 1991, Livre I, ch. 14, p. 45.

³⁷⁶ Cf. ABRAHAMYAN, A., *ibid.*

ont tué les voleurs avec l'arc et la flèche. La paille est tombée sur le plancher du ciel et est restée là»³⁷⁷.

Le nom Baršamin devrait servir en même temps d'anthroponyme, comme on a vu plus haut pour la divinité Tir. Dans la liste des primats de l'Église apostolique assyrienne de l'Orient on trouve un Catholicos (342-346), nommé Mar Bar Bašmin (Barbašmin)³⁷⁸.

³⁷⁷ Cf. SRUANJEANC', *Groc'ew Broc' (lettré)*, Constantinople, 1874, p. 108. In RUSSELL, 1987, p. 170.

³⁷⁸ https://fr.wikipedia.org/wiki/Bar_Bashmin (08.04.2017)

Gisanē et Demetr

Ce sont deux divinités dont on parle toujours ensemble, indiquées uniquement par le pseudo-Zenob de Glak, un auteur arménien du X^e siècle qui prétend être du IV^e siècle³⁷⁹. Ni Moïse de Khorène, ni Agathange ne les mentionnent dans leurs livres. Elles devraient être des divinités régionales, ou bien des divinités locales, cachées des autres cantons arméniens. Ces deux divinités d'origine inconnue et étrangère sont celles de Gisanē et Demetr, dont les idoles sont installées dans leurs temples du Taron. Elles ont une relation familiale et sont considérées comme père et fils ou bien frère et sœur. L'étymologie des noms semble évidente: Gisanē dérive véritablement de *gēs* «chevelure» (comme *Gisawor* «comète, astre chevelu») et Demetr rappelle le grec Déméter. Cela n'a pas dissuadé certains auteurs de chercher une origine indo-iranienne. On a voulu reconnaître Krishna dans Gisanē et Khabadar ou Balerama dans Demetr³⁸⁰.

D'après le pseudo-Zenob de Glak, au temps du roi Vałaršak, au début du II^e siècle après J.-C., deux frères, Gisanē et Demetr, vinrent se présenter à lui et lui demandèrent asile. C'étaient deux princes qui avaient encouru la colère de leur souverain:

«Ils avaient un aspect étrange; ils étaient noirs, chevelus et difformes, étant Indiens de nation. Voici du reste l'origine des idoles existant en ces lieux. Gisanē et Demetr étaient princes dans l'Inde et frères tous deux. Ils ourdirent une trahison contre Dinaskē, leur souverain; celui-ci en fut informé et envoya des troupes à leur poursuite, avec ordre de les tuer ou de les expulser du territoire. Ils ne s'échappèrent qu'avec peine, et se réfugièrent auprès du roi Vałaršak. Celui-ci leur donna le pays du Taron en toute propriété; ils y élevèrent une ville qu'ils nommèrent Višap (Dragon)»³⁸¹.

³⁷⁹ Ce pourrait donc être des divinités imaginaires, inventées par un écrivain du X^e siècle, dans un épisode fictif de Tarōn.

³⁸⁰ Cf. RITTER, V., *Erdkunde (Géographie)*, vol. X, liv. III, West Asien, Berlin, 1843, p. 557. In ĒMIN, 1867, p. 30.

³⁸¹ GLAKECÌ, 1989, p. 47.

Au bout de quinze ans le roi d'Arménie Vałarsak, pour une raison restée ignorée, fit tuer les deux étrangers et transmit les terres qu'ils possédaient à leurs trois fils. Ceux-ci se retirèrent sur le mont Karkē, y choisirent un endroit remarquable de beauté et de fraîcheur, abondant en gibier, en bois et en pâturages, appelé aussi Neuf-Sources et ils y élevèrent des villages, érigèrent deux idoles, l'une sous le nom de Gisanē, l'autre sous celui de Demetr, et consacrèrent leur famille à leur service³⁸².

Le pseudo-Zenob de Glak, qui se pose en disciple estimé de saint Grégoire, prétend dépeindre, en témoin oculaire, les descendants de ces émigrants de l'Inde. L'auteur ne nous donne aucun renseignement sur le fond de la doctrine de ces étrangers, sur ce qu'étaient ces idoles qu'ils élevèrent, et sur les divinités qu'elles devaient représenter. Il n'affirme qu'une chose, et avec assurance, c'est que là où se trouvaient les idoles, c'était la porte de l'enfer, où Satan avait fixé solidement sa demeure³⁸³.

Les populations restèrent attachées à leur foi païenne même après leur conversion au christianisme et gardèrent leurs propres traditions comme l'auteur témoigne:

«Lorsque ces populations se convertirent au Christ, leur foi n'était pas parfaite; ne pouvant suivre ouvertement les usages de leurs pères, elles avaient imaginé la ruse que voici: c'était de laisser pousser les cheveux sur la tête de leurs enfants seulement, afin que leur vue leur rappelle leur culte immonde»³⁸⁴.

Selon le pseudo-Zenob de Glak, le sanctuaire fut remplacé par une église chrétienne:

«Nous avons renversé le simulacre de Satan, et déposé, dans une chapelle élevée au même endroit, les reliques du Saint Précurseur Jean et

³⁸² Ibid.

³⁸³ Ibid., pp. 36-37.

³⁸⁴ Ibid., p. 47.

celles du martyr Athénogène, par quoi la mort a été détruite avec sa puissance; et maintenant Dieu y est honoré et adoré»³⁸⁵.

Il est important de noter que la géo-localisation de cet endroit est celle des temples des divinités Anahit, Vahagn et Astlik. Dans le livre d'Agathange, saint Grégoire l'Illuminateur en détruisant le sanctuaire du dieu Vahagn le remplace par Surb Karapet (Jean-Précurseur-Baptiste), où il plaça les reliques des saints Jean Baptiste et Athénogène³⁸⁶.

Le récit du pseudo-Zenob de Glak s'inspire manifestement de la destruction du temple de dieu Vahagn et la divinité elle-même peut être celle de Vahagn adaptée à l'imagination des populations locales. En plus, comme on a vu dans la naissance de Vahagn, il avait «une chevelure de feu»³⁸⁷, ce qui peut faire allusion aux cheveux longs des Indiens comme rapporté par le pseudo-Zenob de Glak. Jeu de mots entre *gēs* «chevelure» et *Gisanē* (nom de l'idole). En arménien *gēs* signifie cheveux et *gis* est une forme apophonique due au déplacement de l'accent dans les dérivés. *Gisawor* signifie chevelure longue, il désigne aussi la comète, qui représente une divinité au ciel³⁸⁸.

³⁸⁵ Ibid., p. 20.

³⁸⁶ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 114, p. 601.

³⁸⁷ MX, 1991, Livre I, ch. 31, p. 86.

³⁸⁸ NBHL, t. I, p. 551.

Chapitre 4: Les cultes païens d'Arménie

Le manque de sources sur la hiérarchie sacerdotale antique nous oblige à parcourir des auteurs étrangers et à chercher des témoignages extérieurs sur le système religieux de l'Arménie païenne. Les Arméniens, comme quelques récits nous le montrent, étaient fervents et pratiquants dans leurs croyances païennes. Les rois arméniens ont toujours montré leur gratitude envers les idoles. Les dons abondants (la prospérité et la paix) des divinités au peuple arménien étaient, croyait-on, le fruit de la fidélité au culte et à la glorification des divinités¹.

Le temple était le premier endroit, où après leurs victoires, la visite des rois aux sanctuaires semblait indispensable, pour exprimer leur gratitude d'un grand succès. Ils expédiaient des messagers aux quatre coins de l'Arménie pour adresser des actions de grâces aux divinités dans les temples². Tigran II le Grand a même obligé ceux qui refusaient et méprisaient ces divinités à le faire³.

Mais, lors de la déclaration du christianisme, tous ces sanctuaires furent détruits. On remplaça les coutumes et les fêtes païennes par celles du christianisme. En anéantissant les temples et en tuant les prêtres païens, on condamna tout un patrimoine à l'oubli. À cette époque, lorsque toutes les cérémonies religieuses étaient faites oralement, les prêtres étaient des livres vivants et les temples étaient les archives indispensables au culte.

Georges Brandès rend compte et apprécie ce mouvement sous forme de critique:

«Lorsque l'Arménie se convertit au christianisme, on ne détruisit pas seulement les temples païens, mais aussi les poèmes qui célébraient les dieux et les héros. Nous n'en possédons que des fragments qui rendent témoignage à l'esprit lyrique de ce peuple et cela suffit pour reconstituer le Panthéon des

¹ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 12, pp. 102-105.

² AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 12, p. 102.

³ MX, 1991, Livre II, ch. 16, p. 131.

divinités arméniennes. Elles n'ont ni les proportions gigantesques des dieux asiatiques, ni la grâce des dieux grecs. Elles sont comme le peuple qui les créa, laborieuses, raisonnables, bonnes»⁴.

L'expérience religieuse païenne du peuple arménien eut différentes expressions qui seront l'objet de notre étude. On les cherchera dans les temples, les prêtres, les fêtes, les sacrifices, les cérémonies de mariage et de funérailles.

⁴ Cf. BRANDÈS, G., *L'Arménie et l'Europe*, Genève, 1903, p. 17. In PASDERMADJIAN, 1964, p. 89.

4.1. Les temples païens

Le temple est le lieu, le sanctuaire où l'on célèbre le culte d'une ou de plusieurs divinités. C'est un édifice religieux dont une partie est considérée comme la demeure du dieu, qui abrite sa statue. D'immenses richesses y étaient parfois cachées, le trésor provenait des dons abondants et des offrandes des fidèles. Les temples abritaient une foule de personnes et des esclaves sacrés, dont de nombreux hiérodules⁵.

En Cappadoce, pays voisin de l'Arménie, certains sanctuaires comptaient plus de six mille serviteurs, hommes et femmes⁶. Dans la région du Pont, comme en témoigne Strabon, la ville de Comana appartenant au temple était riche et prospère. Ses habitants vivaient dans le luxe, toutes leurs terres étaient plantées de vignes, et un grand nombre de femmes y faisaient commerce de leurs corps, dont la plupart étaient consacrées à la déesse Anahit⁷.

Les temples païens arméniens étaient riches, comme Agathange le décrit lors de leur destruction⁸. Ils ne possédaient pas seulement d'immenses richesses, mais aussi des esclaves et des animaux innombrables⁹. Les rois arméniens avaient l'habitude de présenter des offrandes précieuses, pour montrer leur dévotion; leurs

⁵ STRABON, 2003, *Géo*, t. IX, ch. 3, 34, p. 100.

⁶ STRABON, 2003, *Géo*, t. IX, ch. 1, 17, p. 51.

⁷ STRABON, 2003, *Géo*, t. IX, ch. 3, 36, p. 102.

⁸ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 109, p. 585.

⁹ Voir PLUTARQUE, 1853, *Vies*, t. III, ch. 24, 1853, p. 87. MX, 1991, Livre II, ch. 47, p. 174. ELIAYEAN, 2005, p. 213. ALIŠAN, 1895, p. 269. LĒO, 1966, p. 379. ARÇRUNI, 2003, p. 18b. TAĻAWAREAN, 1909, p. 70.

cadeaux abondaient plus généreusement quand ils recevaient des réponses positives à leurs demandes, par exemple avec une victoire dans les guerres.

Le roi Xosrov père de Tiridate, après avoir battu les Perses, ordonne au peuple d'aller en pèlerinage aux sept temples de l'Arménie et d'offrir des sacrifices:

«Il ordonna qu'on expédiât des messagers et qu'on écrivit des lettres en différents lieux, pour adresser des actions de grâces aux divinités dans les Temples des Sept autels. Il gratifia les localités de la race arsacide consacrées au culte national d'offrandes de taureaux blancs et de chèvres blanches, de chevaux et de mulets blancs, d'ornements d'or et d'argent avec des franges éclatantes, de tissus de soie, ornés de guirlandes et de festons, de couronnes d'or et d'ornements d'argent, de magnifiques vases d'argent et d'or enrichis de pierreries, de vêtements splendides et de superbes parures. Il y ajouta en outre la cinquième part du butin qu'il avait enlevé, et fit de grandes largesses aux prêtres»¹⁰.

Les principaux temples de l'Arménie étaient au nombre de sept comme le note Agathange¹¹. En fait, selon les recherches et les comparaisons des livres de Moïse de Khorène et d'Agathange, Auguste Carrière dénombre neuf temples chez le premier¹² et huit chez le deuxième¹³. Il convient de décrire et présenter la liste¹⁴ et la carte¹⁵ des temples de l'Arménie antique.

¹⁰ AGATANGELOS, 1930, ch. 1, pp. 29-30.

¹¹ Ibid.

¹² CARRIÈRE, 1899, pp. 13-14.

¹³ Ibid, p. 20.

¹⁴ Ibid, p. 24. DUREAN, 1933, p. 24. ELIAYEAN, 2005, p. 598.

¹⁵ CARRIÈRE, 1899, p. 45.

| | | AGATHANGE | | MOÏSE DE KHORÈNE | |
|--------|------------|---------------------|--------------------------|--------------------|--------------------------|
| Temple | | Idole | Dénomination Étrangère | Temple | Idole |
| 1. | Artašat | Anahit | Artémis | Armawir Aštišat | Artémis Héraclès |
| 2. | Artašat | Tir | Apollon | Armawir | Apollon |
| 3. | T'ordan | Baršamin | Baršamin | | |
| 4. | Ani | Aramazd | Dios | Ani | Dios |
| 5. | Erēz | Anahit | Artémis | Erēz | Artémis |
| 6. | T'il | Nanē Mihr | Athéna | T'il | Athéna |
| 7. | Bagayařinĵ | Vahagn et Astlik | Hépaïstos | Bagayařinĵ | Hépató |
| 8. | Aštišat | | Héraclès et Aphrodite | Aštišat | Héraclès et Aphrodite |
| 9. | | | | T'ordan | Baršamēn |

La présentation des divinités païens arméniens avec leurs demeures, selon Agathange et Moïse de Khorène.



La carte des temples païens d'après les témoignages apportés par Agathange et Moïse de Khorène.

L'adoption du Christianisme comme la religion officielle de l'Arménie a été liée à la destruction de ces grands temples du panthéon arménien antique. D'après l'étude des huit sanctuaires païens mentionnés selon Agathange (neuf sanctuaires selon Moïse de Khorène), cinq d'entre eux se trouvaient en Arménie occidentale à T'ordan, à Tîl, à Erēz, à Bagayařinĵ et à Ani (autre ville que la capitale Ani des Bagratides); l'un d'eux se situait au sud, à Ařtiřat, et les deux derniers à Artařat et à Armawir. Saint Grégoire, accompagné du roi Trdat IV, détruisit tous les temples des faux dieux¹⁶. Auguste Carrière a décrit la direction des attaques des trois campagnes dans lesquelles des sanctuaires païens ont été détruits¹⁷:

1. De Valarřapat, la capitale de la Grande Arménie, à l'est, vers Artařat¹⁸, l'ancien centre politique;
2. De Valarřapat au bassin de l'Euphrate, à l'ouest, où était située la province du Tarōn¹⁹ de Haute Arménie;
3. De Césarée à Valarřapat, en Asie Mineure, en retournant vers la capitale arménienne via Ařtiřat, on traversait les sanctuaires d'Ekelecēac' en Arménie occidentale²⁰.

La richesse immense des temples montre l'existence d'une organisation bien gérée par les prêtres païens²¹. Leurs combats contre l'armée royale prouve bien la force de la religion arménienne de l'époque²². Les temples ne constituaient pas seulement des centres de richesses, mais aussi de science²³. Le temple jouait un grand rôle dans le paganisme, parce que presque toutes les expressions religieuses

¹⁶ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 109, p. 582.

¹⁷ CARRIÈRE, 1899, p. 35.

¹⁸ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 107, p. 576.

¹⁹ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 114, p. 600.

²⁰ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 109-110, pp. 582-588.

²¹ LĒO, 1966, p. 382.

²² AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 108-109, pp. 576-585.

²³ MX, 1991, Livre II, ch. 27, pp. 144-145.

avaient lieu en lui ou autour de lui. Comparant les sciences égyptiennes et chaldéennes à la science des temples arméniens, Léo écrit qu'elles se ressemblaient, parce qu'on y apprenait aussi l'astrologie et la littérature, ainsi que la science du calendrier païen arménien²⁴.

Différents termes d'origine parthe servaient à désigner un temple²⁵. *Bagin* se traduit «lieu des dieux»²⁶. *Atrušan*, désigne le «lieu du feu brûlant»²⁷; *Mehean*, tire son origine de la divinité *Mihr*²⁸, dieu du feu, pour désigner l'endroit du culte²⁹. Un des trois plus grands temples connus dans l'histoire des zoroastriens de la Perse s'appelait *Adur Burzen Mihr*³⁰.

Le mot *bagin* dérive du mot racine *bag*, qui signifie «dieu» et de qui dérivent différents mots, comme *bagaran* «lieu des dieux», *bagawan* «bourg des dieux»³¹. Moïse de Khorène raconte comment Eruand construisit une nouvelle ville plus au nord d'Armawir et l'appela Bagaran, ce qui signifie, il y réunit «tous les autels des divinités», où en fait il y transporta toutes les divinités qui se trouvaient à Armawir³².

Les temples étaient l'endroit dans lequel des sacrifices étaient offerts aux divinités, mais au même temps ils étaient considérés comme des sanctuaires, où le peuple allait en pèlerinage. Se trouvaient là les textes sacrés, les archives et la

²⁴ LÉO, 1966, p. 383.

²⁵ WIDENGREN, 1968, p. 219.

²⁶ HAB, t. I, pp. 273-274.

²⁷ HAB, t. I, pp. 290-291. NBHL, t. I, p. 336. HBB, t. I, p. 251. Voir aussi BOYCE, 1975, p. 85.

²⁸ SARKISEAN, 1890, p. 120. BOYCE, 1984, p. 89.

²⁹ HAB, t. III, p. 296.

³⁰ BOYCE, 1984, p. 87.

³¹ HAB, t. I, pp. 273-274. GARSOÏAN, 1997, *The Emergence of Armenia*, p. 51. GARSOÏAN, 1997, *Les Éléments iraniens*, p. 10.

³² MX, 1991, Livre II, ch. 40, p. 166.

littérature, comme aussi les objets précieux liturgiques et sacrés³³. Les temples étaient aussi des endroits de sépulture pour les grands prêtres, sur les tombes desquels on construisait ces bâtiments de culte³⁴.

Selon Moïse de Khorène, c'est le roi arménien Artasir qui fut le premier à construire un temple³⁵. Les vieilles divinités arméniennes avant l'ère anthropomorphique se trouvaient sur les montagnes ou dans la profondeur des forêts, comme les forêts sacrées de Soseac' (platanes)³⁶, ainsi que sur les bords des fleuves³⁷. Les Arméniens devaient être comme les Perses³⁸, qui étant plutôt naturalistes, montant sur les hautes montagnes, offraient des sacrifices à «Zeus, c'est-à-dire à Ahuramazdāh»³⁹ et «au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau, aux vents»⁴⁰, car «ils n'avaient pas l'usage d'élever des statues de dieux ni des temples ni des autels; tout au contraire, ils accusent de folie ceux qui le font»⁴¹.

Aštišat est dès l'antiquité la ville principale du canton Taron, où se trouvaient tous les temples des dieux nationaux de l'Arménie. Ce toponyme est expliqué par Agathange⁴² et Moïse de Khorène⁴³ comme composé de deux radicaux de moyen

³³ HSH, 1981, VII, p. 444b.

³⁴ MX, 1991, Livre II, ch. 66, pp. 201-202.

³⁵ MX, 1991, Livre II, ch. 77, pp. 215-216.

³⁶ MX, 1991, Livre I, ch. 20, pp. 63-64. EXPLIQUE LE MOT CF. SANSAVINA

³⁷ ELIAYEAN, 2005, p. 574.

³⁸ «Toutes les croyances religieuses des Perses se retrouvent chez les Mèdes et chez les Arméniens». Voir STRABON, 1975, *Géo*, t. VIII, liv. XI, 14, 16, op. cit., p. 132.

³⁹ HÉRODOTE, 1995, *Histoire*, I p. 130.

⁴⁰ Voir aussi à propos des divinités de nature iranienne dans BOYCE, 1984, pp. 6-12.

⁴¹ HÉRODOTE, *Ibid.*

⁴² AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 114, p. 600.

⁴³ MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 127.

iranien: *yašt* «la prière» et *šat* «abondant», étymologie populaire plutôt problématique. Dans les temps primitifs du christianisme, Aštišat était appelé «*teli alawtich*», qui veut dire «lieu de prière»⁴⁴.

C'était la tradition de construire les temples sur les reliques des grands prêtres, comme nous le lisons dans le livre de Moïse de Khorène à propos du grand prêtre Mažan. Dans les temples où se trouvaient ses reliques, on distribuait le pain et la nourriture des sacrifices aux pauvres et aux voyageurs⁴⁵. Dans la coutume ecclésiastique arménienne se trouve la tradition d'enterrer les catholicos dans la cour de leur église. L'architecture des temples païens devait être très proche de celle des tout premiers sanctuaires chrétiens. En effet ceux-ci furent construits sur les ruines ou bien sur les bases d'architecture nationale arménienne⁴⁶. Les temples se transformèrent en centres chrétiens, avec des modifications légères de l'architecture⁴⁷.

Les temples sont connus plutôt par le nom de la ville ou du village où ils se trouvaient, comme on le voit apparemment dans le quotidien chrétien. Par exemple, les églises sont plutôt désignées d'après les monastères ou bien d'après les villes, les villages, où elles se trouvent. Au monastère de Narek existaient deux églises avant le génocide de 1915: Sainte Sanduxt et Sainte Asduaçaïn (Mère de Dieu), qui ne sont jamais appelées par leur nom hors de l'entourage du monastère, elles sont appelées plutôt par le nom du village de Narek. Les églises de Saint Pierre-Paul et Saint Grégoire ne sont jamais appelées ainsi hors du couvent de Tatev. Tout temple païen devait être appelé d'après le sanctuaire ou d'après l'endroit où il se trouvait.

En parlant de l'architecture des temples, nous pouvons reconstituer les éléments communs entre le style arménien et celui des autres peuples. Le grand

⁴⁴ BIWZAND, 1989, Livre IV, ch. 14, p. 139.

⁴⁵ MX, 1991, Livre II, ch. 66, pp. 201-202.

⁴⁶ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 114, p. 600.

⁴⁷ ASOLIK, 1917, pp. 80-81. Cf. THORAMANIAN, Thoros, *Matériaux pour l'histoire de l'architecture arménienne*, (en arm.), t. I, Erevan, 1942, p. 211. In KHALPAKHCHIAN, 1980, p. 51 et *ibid*, pp. 60-61.

archéologue russe Marr a prouvé, en collaboration avec l'architecte Toramanyan, que l'architecture et la culture arménienne avaient leur propre identité et ont servi comme un modèle aux autres cultures proches et éloignées⁴⁸. Enfin, le temple jouait un grand rôle dans le paganisme, parce que presque toutes les expressions religieuses avaient lieu en lui ou autour de lui.

Le temple de Garni, qui remonte à l'ère païenne, survit encore après sa reconstruction récente en 1975. Garni est un complexe de palais, où se trouvèrent durant l'histoire un temple païen⁴⁹, une église du VII^e siècle⁵⁰, un palais⁵¹, une maison de bains⁵², etc⁵³. Le temple a dû être construit probablement à la seconde moitié du premier siècle après J.-C. et probablement après la conversion du christianisme, il fut transformé en résidence estivale des rois Arsacides⁵⁴.

⁴⁸ KALANTAR, 1994, p. 15.

⁴⁹ KHALPAKHCHIAN, 1980, p. 52-55.

⁵⁰ Ibid, p. 57.

⁵¹ Ibid, pp. 55-56.

⁵² Ibid, pp. 56-57.

⁵³ Voir le plan du complexe, ibid. p. 48.

⁵⁴ Ibid, p. 52. MAHÉ, 2012, pp. 69-70.

4.2. Les prêtres païens

Le prêtre des religions païennes est surtout l'opérateur du sacré. Les historiens des religions mentionnent différents aspects: le fondateur, le réformateur, le prophète, le voyant, le prêtre, le devin, le saint et l'homme religieux commun. Les anthropologues distinguent entre le prêtre, celui qui détient une connaissance privilégiée des pratiques culturelles (prières, offrandes, sacrifices etc.) destinées à leur célébration, et l'opérateur du sacré d'un point de vue institutionnel, identifié avec le chaman, le magicien, le devin, le prophète⁵⁵. Pour parler avec les divinités il existait des vocables spéciaux, objectivement plus proches de formules magiques que de prières, qui ne pouvaient jamais être modifiées⁵⁶.

Le prêtre païen est l'officiant des rites, une sorte de médiateur entre le monde supranaturel et le monde humain. Il est chargé de réciter les louanges des dieux, de les inviter, et de présenter l'offrande⁵⁷. Il exécute des services aux peuples lors des cérémonies du mariage et de la mort et pour des occasions familiales et publiques spéciales⁵⁸. En même temps il est le dépositaire de la tradition, en tant que celui qui connaît les mythes, les chants, les procédures rituelles; en certains contextes il peut assumer des fonctions de guérisseur, devin, voyant et aussi prophète. Dans ce sens, l'officiant, est le délégué d'un point de vue institutionnel à la célébration des rites et celui qui a la capacité de communiquer avec le monde supranaturel. Son rôle est appliqué mécaniquement aux différents contextes historico-culturels⁵⁹.

⁵⁵ CIATTINI, 2006, p. 248.

⁵⁶ RANGONI, 2005, p. 63.

⁵⁷ OLDENBERG, 1894, p. 386.

⁵⁸ BOYCE, 1984, p. 46.

⁵⁹ CIATTINI, 2006, p. 249.

À l'époque des Achéménides, comme Hérodote⁶⁰ témoigne et après la campagne d'Alexandre le Grand, comme Strabon le mentionne, prêtres et mages iraniens étaient partout présents dans l'Asie Mineure et dans ses provinces:

«En Cappadoce, où, pour desservir cette infinité de temples consacrés aux dieux de la Perse, la tribu des mages se trouve être fort nombreuse, l'usage du couteau dans les sacrifices est interdit, et la victime est abattue avec un énorme bâton. Indépendamment des temples, il y a aussi en Cappadoce quelques sanctuaires véritablement imposants, avec un autel au milieu, sur lequel, parmi des monceaux de cendre, brûle le feu éternel entretenu par les mages. Chaque jour les mages entrent dans le temple et y restent à peu près une heure à chanter debout devant le feu. Chacun d'eux tient à la main une poignée de verges et porte sur la tête une tiare en laine foulée dont les oreilles pendantes descendent des deux côtés le long des joues de manière à cacher les lèvres»⁶¹.

Les prêtres païens de l'Asie mineure et du haut plateau d'Arménie se présentaient plutôt comme des mages, qui exerçaient le culte du feu et l'astrologie. Quelques représentations achéménides de prêtres survivent de cette période, qui les montrent portant des manches longues, la tunique cintrée s'étendant aux genoux, un pantalon et une cape⁶². Selon le livre juridique sassanide, ils avaient la plus haute juridiction dans leurs mains à l'époque⁶³. Dans la littérature arménienne⁶⁴ et

⁶⁰ HÉRODOTE, 1995, *Histoire*, I, p. 130.

⁶¹ STRABON, 1867, *Géo*, t. XV, pp. 290-291.

⁶² BOYCE, 1984, p. 67.

⁶³ Cf. BARTHOLOMAE, *Zum sassanidischen Recht (Au droit sassanide)*, IV, 28ff. In WIKANDER, 1946, p. 25.

⁶⁴ Cf. MOSES KALANKATUACÌ, I, 212. In WIKANDER, *ibid.*

syriaque⁶⁵ ces mages sont présentés comme des juges, comme chez les auteurs arabes, qui les appellent *qādī* (juge)⁶⁶ ou bien *qādi-l-quḍāt* (juge des juges)⁶⁷.

Moïse de Khorène note que des prêtres furent ramenés par des rois arméniens de la Grèce en Arménie accompagnés par les statues des dieux et des déesses⁶⁸. Mais pour les Arméniens le premier sacerdoce ou prêtre païen fut Armenak, d'après qui la forêt sacrée des platanes fut appelée «Platanes d'Armenak», à quoi le roi Ara le Beau avait consacré son fils Anušawan⁶⁹. De ce récit nous pouvons déduire l'existence du roi sacré comme prêtre. Le roi sacré peut être l'incarnation de la divinité ou bien son intermédiaire sur la terre, pour dévoiler aux hommes la volonté des êtres surhumains⁷⁰. Dans l'histoire arménienne on mentionne des princes qui avaient hérité de la fonction du Grand Prêtre, comme Eruaz, le frère de roi Eruand⁷¹ et Mažan, le frère de Tigran II le Grand⁷². Selon Strabon le Grand Prêtre avait même le droit de porter couronne et tenait le deuxième rang après le roi⁷³. En général, les prêtres étaient de la même famille que les rois⁷⁴.

Les rois arméniens étaient considérés officiellement les chefs des prêtres, comme actuellement, la reine Élisabeth II, dans l'Église anglicane; c'étaient les rois qui nommaient les Grands prêtres⁷⁵ et les détrônaient ou bien les assassinaient⁷⁶,

⁶⁵ HOFFMANN, AKM, VII: 3, 38, 61ff, 71ff, 87ff. In WIKANDER, *ibid.*

⁶⁶ Cf. MASŪDĪ MURŪG, I, 118. In WIKANDER, *ibid.*

⁶⁷ Cf. MASŪDĪ MURŪG, II, 156. In WIKANDER, *ibid.*

⁶⁸ MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 127.

⁶⁹ MX, 1991, Livre I, ch. 20, p. 63.

⁷⁰ CIATTINI, 2006, p. 255.

⁷¹ MX, 1991, Livre II, ch. 48, p. 175.

⁷² MX, 1991, Livre II, ch. 55, p. 186.

⁷³ STRABON, 2003, *Géog.*, t. IX, Livre XII, 3, 32, p. 99.

⁷⁴ STRABON, *ibid.*, 2, 3, p. 51.

⁷⁵ Mažan (MX, 1991, Livre II, ch. 53, p. 183), Eruaz (MX, 1991, Livre II, ch. 40, p. 166).

comme nous lisons dans le livre de Moïse de Khorène. Pendant l'époque chrétienne nous ne trouvons pas de catholicos qui occupaient ces deux rôles: spirituel et laïc, comme dans le cas de quelques Papes dans le passé, mais nous en trouvons quelques-uns, qui, en l'absence des rois, guidaient le peuple et le représentaient⁷⁷. La fonction spirituelle du catholicos concernait le domaine dogmatique, sacramentel et disciplinaire⁷⁸, ses activités temporelles incluaient la gestion des biens de l'Église, la justice, l'arbitrage entre les princes et la diplomatie⁷⁹.

Dans les temples païens arméniens, existaient des prêtresses, qui rendaient service à côté des prêtres⁸⁰. Le prêtre devait avoir différentes qualités comme la chasteté, appartenir à un groupe social déterminé, voué héréditairement à la fonction sacerdotale. Les Lévités de l'ancien Testament sont un exemple de prêtrise héréditaire; pour les Arméniens ce rôle était attribué par le roi Vaharš⁸¹ aux Vahunik, descendants de dieu Vahagn⁸², qui, après la conversion au christianisme, sont devenus ministres du roi. Pendant la première période de l'histoire de l'Église arménienne, la prêtrise héréditaire continuait à exister, comme par le passé dans le paganisme. Après Grégoire l'Illuminateur, ses descendants ont continué à diriger l'Église pendant un siècle. Des catholicos se trouvaient aussi parmi les descendants de familles aristocratiques⁸³.

⁷⁶ Mažan (MX, 1991, Livre II, ch. 55, p. 186), Eruaz (MX, 1991, Livre II, ch. 48, p. 175).

⁷⁷ Surtout chez les Émirats arabes, les rois mongols, les sultans et les puissances internationales.

⁷⁸ Sur le plan spirituel, le Catholicos est gardien des grâces de l'Église et du dépôt de la foi, transmise par les apôtres et définie par les trois premiers conciles œcuméniques, les suivants étant tous rejetés. MAHÉ, 1997, *Le rôle et la fonction du Catholicos*, p. 88.

⁷⁹ MAHÉ, 1997, *Le rôle et la fonction du Catholicos*, p. 80.

⁸⁰ TAŁAWAREAN, 1909, p. 72. EŁIAYEAN, 2005, p. 601.

⁸¹ MX, 1991, Livre II, ch. 8, p.116.

⁸² MX, 1991, Livre I, ch. 31, p. 86.

⁸³ MECERIAN, 1965, p. 35.

Les habitations des prêtres se trouvaient à côté des temples. La communauté religieuse était divisée en différentes classes hiérarchiques: certaines faisaient de la divination; d'autres pratiquaient l'astrologie et conseillaient les gens sur l'économie des villages et les saisons; un troisième groupe guérissait les malades; un quatrième s'occupait des sacrifices; et un cinquième s'occupait de littérature sacrée, composait les prières et les bénédictions, relatait la naissance des dieux, la création de l'univers et les conceptions théologiques⁸⁴. Dans cette ambiance est née et s'est développée la tradition, comme aussi la mythologie, les coutumes qui modelèrent le caractère et la psychologie du peuple. Tout cela a formé le système religieux arménien païen et a eu son influence sur l'Église arménienne.

Le système éducatif païen s'appuyait sur la science et la liturgie. Les prêtres étaient les conseillers des rois. À cette époque, quand toutes les cérémonies religieuses étaient transmises oralement, les prêtres étaient les «encyclopédies vivantes» de la foi et de la science. Ils s'occupaient de l'éducation des enfants de l'aristocratie, ainsi que des futurs rois. Alors qu'Alexandre le Grand eut comme maître le philosophe Aristote, un prêtre devint l'éducateur de Cyrus et lui enseigna l'art des mages⁸⁵.

Les prêtres exerçaient leur service quotidien dans les temples en accomplissant leurs devoirs rituels:

«Durant les jours d'exécution du rite et de l'adoration, ils portaient une soutane sur laquelle était un pluviale blanc; sur leur tête ils mettaient une tiare à la forme de pyramide, aux poignets ils mettaient bracelets et selon une ancienne fresque, ils tenaient dans les mains les branches de l'arbre sempervivum; en procession ils entraient dans le temple, où ils pratiquaient le rite sacré, ils aspergeaient le peuple d'eau et enfin ils se partageaient l'agape»⁸⁶.

⁸⁴ ELIAYEAN, 2005, p. 213.

⁸⁵ PLUTARQUE, 1979, *Vies, Artaxerxés*, t. XV, p. 17.

⁸⁶ ELIAYEAN, 2005, p. 604.

La tiare du prêtre païen ressemble à celle des prêtres arméniens orthodoxes. L'institution des prêtres païens arméniens constituait une autorité autonome à l'intérieur des royaumes arméniens. Ils avaient leur armée, qui dirigeait les villages et les petites villes leur appartenant. Ils secouraient les rois pendant les guerres, avec de l'argent et des hommes⁸⁷. Les sanctuaires s'étendaient sur un territoire très étendu, dont les revenus allaient aux prêtres⁸⁸. Quelquefois les rois ordonnaient l'assassinat de prêtres influents, s'appropriant leurs richesses pour contrôler la situation politique et pour acquérir le pouvoir absolu⁸⁹.

Les prêtres païens avaient un pouvoir important en Arménie antique. Ils n'exécutaient pas seulement les cérémonies liturgiques, mais, en même temps, ils avaient la connaissance des mystères de la nature et de la sagesse de la vie⁹⁰. Ils avaient une grande influence sur le peuple qu'ils instruisaient. Ils prononçaient des jugements et conservaient la loi. Ils produisaient les livres sacrés. Ils guérissaient les gens, ils interprétaient les rêves, ils pratiquaient la divination. Ils avaient de l'influence aussi sur les rois et les princes⁹¹.

Les prêtres païens étaient respectés, surtout le Grand Prêtre, lorsqu'ils s'asseyaient près des rois au deuxième rang durant les cérémonies officielles⁹². Ils étaient enterrés respectueusement et vénérés après leur mort. On construisait des temples sur les tombeaux à leur mémoire. Moïse de Khorène n'hésite pas à mentionner l'assassinat du Grand Prêtre Mažan dans une embûche de la chasse par

⁸⁷ ALIŠAN, 1895, p. 464. TAŁAWAREAN, 1909, p. 93. ARÇRUNI, 2003, p. 93c. PASDERMADJIAN, 1964, p. 120.

⁸⁸ STRABON, 2003, *Géo*, t. IX, p. 51

⁸⁹ MX, 1991, Livre II, ch. 48, p. 175.

⁹⁰ ELIAYEAN, 2005, p. 202.

⁹¹ LĒO, 1966, p. 383. fff

⁹² Note 19.

ses frères Artawazd et Tiran⁹³, qui l'enterrent avec respect, comme «Grand Prêtre» au bourg des idoles Bagaran⁹⁴.

La conversion du monde arménien au christianisme a mis au premier rang ces prêtres païens. Pendant la destruction des temples ils ont montré une force extraordinaire qu'Agathange décrit dans son livre⁹⁵. En ce qui concerne leur destin, nous le verrons plus avant dans le cinquième chapitre, quand nous parlerons de la conversion et des moyens appliqués pour la réaliser.

⁹³ BU, t. IV, p. 193.

⁹⁴ MX, 1991, Livre II, ch. 55, p. 186.

⁹⁵ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. CVIII, p. 578-579.

4.3. Les fêtes païennes

La fête païenne est cette occasion privilégiée, où une tradition liée à une divinité, à un événement naturel saisonnier, est commémorée par une célébration particulière. La naissance ou la victoire d'une divinité est mentionnée lors des festins ou des jeux, qui se déroulent durant toute la période solennelle. A cette occasion les repas étaient abondants, les vêtements des gens étaient splendides et les offrandes provenaient des récoltes des greniers et des fruits.

La fête implique la distinction entre deux types différents de temps: un temps quotidien et ordinaire, dans lequel chacun déroule les activités inhérentes coutumières à son rôle, à sa condition sociale et un temps extraordinaire de fête pendant laquelle les gens prennent part aux pratiques collectives spéciales, dont la récurrence est périodique et établie sur la base d'un calendrier, lié aux activités productives et aux exigences de la vie sociale⁹⁶.

Dans la religion ancienne des Arméniens, les fêtes forment une partie importante des expressions religieuses qui montrent la dévotion, la foi et les superstitions d'un peuple. Elle consiste en des réunions dans une occasion déterminée, qui se présentent comme des symboles populaires exprimant les caractères de la communauté, leur compréhension de la foi et leurs visions religieuses. La fête religieuse est la réactualisation d'un événement primordial, d'une «histoire sacrée» dont les acteurs sont les dieux ou les êtres semi-divins⁹⁷.

Des fêtes chrétiennes d'origine païenne seront mentionnées dans le dernier chapitre. Dans cette partie nous nous limitons à étudier les fêtes anciennes dans leur contexte païen. Dans un livre liturgique de l'Église arménienne la fête est étudiée ainsi:

«Pour tous les peuples, les grandes fêtes sont restées celles des cultes, qui sont célébrées en l'honneur des divinités par l'offrande de sacrifices, suivis

⁹⁶ CIATTINI, 2006, p. 286.

⁹⁷ ELIADE, 2010, p. 93.

de leur consommation. La fête est transformée en banquet qui est devenu le symbole de la noce. Après la conversion de l'Arménie au christianisme, le mot *tōn* 'fête' a conservé son sens de l'assemblée païenne collective. Les fêtes païennes sont transformées en fêtes chrétiennes, le sacrifice de la messe a remplacé les sacrifices païens et se répand le sacrifice spirituel, la pénitence et le jeûne»⁹⁸.

La fête la plus importante des Arméniens païens était celle de Vardavar, comme aussi les célébrations du mois entier de cette fête⁹⁹. Moïse de Khorène l'appelle «une fête qui réunissait tout le pays, au début du nouvel an, au seuil du mois de Nawasard»¹⁰⁰. Tandis que Agathange décrit cette même fête comme celle du «dieu du nouvel an, au moment de l'apparition des fruits nouveaux, où l'on fêtait joyeusement dans cette localité le dieu hospitalier *Vanadur*, dans les premiers jours de Nawasard»¹⁰¹. Son temple se trouvait à Bagawan, district de Bagrewand, province d'Ararat, où d'après Moïse de Khorène le dernier Tigran, roi d'Arménie, voulant honorer son frère Mažan, le grand-prêtre, a élevé sur son tombeau un autel, afin que tous les passants puissent recevoir l'asile et participer aux produits des sacrifices, et le roi Valarš par la suite y institua une fête générale au commencement de l'année, à l'entrée du mois de *navasard*¹⁰². D'après Agathange, Grégoire l'Illuminateur remplaça cette fête par celle des saints, car la politique de remplacement des fêtes était plus facile que leur élimination¹⁰³.

Le mot *Nawasard* est d'origine iranienne. Il est composé de *nevi* «nouveau» et *sart* «an». C'est ainsi que les anciens Arméniens nommaient le mois qui commençait l'an neuf, en arménien *Amanor*. Chez les Perses, le nouvel an s'appelait

⁹⁸ KRANEAN, 2001, p. 363.

⁹⁹ ARÇRUNI, 2003, pp. 159b-160a.

¹⁰⁰ MX, 1991, Livre II, ch. 66, p. 202.

¹⁰¹ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 109, p. 617.

¹⁰² MX, 1991, Livre II, ch. 66, pp. 201-202.

¹⁰³ AGATÀNGELOS, 1930, *ibid.*

Nevrouz, mot qui signifie «nouveau jour». Il commençait et était célébré vers l'époque de l'équinoxe du printemps¹⁰⁴.

La fête s'effectuait près du fleuve sacré appelé Araçani¹⁰⁵. Il est possible qu'il y ait dans ce mois les fêtes de divinités plus importantes comme Aramazd, Anahit, Vahagn et Astlik, parce que dans ces célébrations se trouvent les propres caractéristiques de ces divinités.

L'ancien nouvel an arménien commençait au mois du Nawasard¹⁰⁶. D'après les récits oraux traditionnels villageois le romancier arménien Raffi a décrit cette célébration solennelle du mois de Nawasard, qui se déroulait dans les environs du fleuve sacré Araçani à l'occasion du nouvel an:

«Le roi d'Arménie y assistait ainsi que le Grand Pontife et des nobles. C'était le roi qui ouvrait la cérémonie des holocaustes par le sacrifice de cent taureaux blancs. Son exemple était suivi par tous les grands personnages. En cette fête, les Arméniens avaient à cœur de présenter à leurs dieux le fruit du labeur et du progrès de l'année écoulée. Des concours s'y célébraient. Le poète y chantait les vers qu'il avait composés, le musicien jouait son air, l'athlète faisait admirer la force de ses muscles, l'artiste, le chef-d'œuvre sorti de ses doigts. Les combats de l'homme contre le taureau ou les bêtes féroces, et les concours comme la course à pied, en char et à cheval, s'y succédaient. Le vainqueur recevait une des couronnes de roses qui ornaient le temple d'Anahit. C'est pourquoi cette fête s'appelait la Fête des Roses. La nouvelle année apportait avec elle une nouvelle vie. La vieille année écoulée, il fallait expier les péchés passés, et entrer chaste et pur dans une nouvelle existence. La fête était une purification générale»¹⁰⁷.

¹⁰⁴ HAB, t. III, pp. 435-436. NBHL, t. II, p. 408. ĒMIN, 1987, p. 23. MANUKEAN, 1980, p. 18.

¹⁰⁵ LĒO, 1966, p. 127.

¹⁰⁶ NBHL, t. II, p. 408. ĒMIN, 1867, p. 23. Voir le calendrier antique des Arméniens, in ĒLIAYEAN, 2005, pp. 612-615.

¹⁰⁷ RAFFI, *Samuel* (fr.), trad. par ALTIAR et KIBARIAN, Paris, 1924, pp. 80-88. In PASDERMADJIAN, 1964, pp. 89-90. Voir aussi ĒLIAYEAN, 2005, pp. 607-612. MANUKEAN, 1980, p. 18.

La célébration de Vardavař, selon la tradition, était dédiée à la déesse Anahit. Sa vénération était réunie avec le culte de l'eau, et par celui-ci, pendant la fête, les gens s'arrosaient les uns les autres¹⁰⁸. Dans le christianisme, cette fête fut remplacée par celle de la Transfiguration de Jésus Christ, que nous étudierons dans le dernier chapitre.

Chez les Perses, au jour du *Nevrouz*, le peuple était joyeux et heureux. La fête durait six jours. Au premier jour on se levait de bonne heure et on allait dans les rivières et les canaux pour se laver et s'asperger d'eau l'un l'autre, et l'on se faisait réciproquement des dons de sucreries. Durant ces six jours des changements administratifs s'effectuaient, à cette occasion, les impôts perçus étaient présentés au roi, les gouverneurs des provinces étaient institués ou remplacés, on faisait frapper des monnaies neuves, les rois donnaient une audience solennelle, recevaient les grands dignitaires et le dernier jour il célébrait la fête pour sa propre personne avec ses intimes¹⁰⁹.

Une autre fête païenne est celle de *Mihrakan*, qui est liée au culte du dieu Mihr, du dieu du soleil. Dans le livre intitulé «l'idolâtrie des Arméniens», l'auteur note qu'au passé cette fête commémorait la naissance du Mihr¹¹⁰. Ce culte était répandu en Occident où on le célébrait le 25 décembre¹¹¹.

Il se trouve aussi d'autres fêtes, qui avec la conversion ont été christianisées sous la pression des pères. Nous parlerons de cette réalité plus avant. Donc, les fêtes avec leurs rites et superstitions forment un système typique de l'expression religieuse de la part de l'homme qui considère la foi comme une réalité indispensable et essentielle de son existence.

Même les fêtes païennes peuvent s'influencer l'une l'autre. Des coutumes peuvent être empruntées et des échanges interculturels effectués. La soumission d'un

¹⁰⁸ LĒO, 1966, p. 380. YARUTĪWNEAN, 2001, *Hayoc'hin Hawatalik'nerë*, p. 43.

¹⁰⁹ CHRISTENSEN, 1944, pp. 172-173.

¹¹⁰ ARÇRUNI, 2003, p. 151a.

¹¹¹ YARUTĪWNEAN, 2001, *Hayoc'hin Hawatalik'nerë*, p. 43. ALIŠAN, 1895, p. 287.

pays par un autre ou les échanges commerciaux facilitaient le transfert des traditions solennelles. Par conséquence, après la conversion au christianisme, ces coutumes, ces fêtes furent transférées dans le christianisme, où bien des vestiges se sont infiltrés.

Les transferts interreligieux s'effectuaient par contacts entre les peuples. La communication ouvrait des nouvelles pistes d'enrichissement culturel religieux. Il est intéressant de noter comment le livre Deutéronome intervient et prévient les fidèles des traditions, des coutumes et des fêtes étrangères:

«Lorsque tu seras entré dans le pays que le Seigneur ton Dieu te donne, tu n'apprendras pas à commettre les abominations que commettent ces nations-là. On ne trouvera chez toi personne qui fasse passer son fils ou sa fille par le feu, personne qui scrute les présages, ou pratique astrologie, incantation, enchantement, personne qui use de magie, interroge les spectres et les esprits, ou consulte les morts»¹¹².

On constate bien que le moraliste du Deutéronome, par la voix de Dieu, prévient les fidèles des mœurs et des coutumes non orthodoxes. Les objets apportés nous révèlent les religions bien répandues à cette époque-là. Le feu fait allusion au zoroastrisme. D'autres faits évoquent la magie, l'astrologie, l'invocation des esprits comme dans les religions assyro-phéniciennes. C'est une sorte d'apologie, de défendre les fidèles contre les illusions de magie des religions étrangères. Eznik de Kolb, dans sa Réfutation des sectes, combat les philosophes grecs¹¹³, les manichéens¹¹⁴, les mazdéens¹¹⁵ et diverses superstitions populaires¹¹⁶. Les apologistes n'hésitent pas à dénoncer les mœurs dégoûtantes des religions hostiles.

¹¹² DEUTÉRONOME, 18. 9-11.

¹¹³ EZNIK, 1959, versets 293-298, pp. 89-91 (103-105).

¹¹⁴ Ibid., verset 147, p. 53 (60).

¹¹⁵ Ibid., versets 145-196, pp. 52-64 (59-79).

¹¹⁶ Ibid., versets 212-227, pp. 68-71 (78-81).

4.4. Le sacrifice païen

Selon le Dictionnaire d' 'Açarean le mot «sacrifice» se dit «*matał* (*jeune animal*), *oljakēz* (*holocauste*), *zoh* (*sacrifice*)», c-à-dire «*la chair sacrifiée aux idoles*»¹¹⁷. Par contre selon Malxaseanc' le sacrifice signifie une «offrande, qui est offerte par des rites religieux liturgiques aux divinités à travers des animaux, des boissons, des provisions»¹¹⁸. Le mot *zohr* en moyen iranien (*zoh*, en arménien) désigne dans la littérature iranienne l'eau sacrée ou bien la boisson préparée, accompagnée au sacrifice¹¹⁹.

En Arménie existe l'arbre nommé «*platanum armeniacum*»¹²⁰, dont les prêtres païens avaient fait l'objet d'une science magique¹²¹ et tiraient des présages et entraient en communion avec les aïeux¹²². Chez les Ourartiens aussi existait un rite de prédictions, proche de ce que note Moïse de Khorène à propos du bruissement des feuilles de ces platanes¹²³.

La prière, comme instrument de la religion, jouait un rôle important dans le paganisme arménien. Les formes primitives de prière étaient adressées aux divinités. Ces expressions étaient très semblables à celle qu'on s'adresse à un ami avant de commencer quelque chose importante: «Souhaite-moi bonne chance», comme nous avons vu dans le décret de roi Trdat IV à tous les peuples de l'Arménie¹²⁴.

¹¹⁷ HAB, t. II, p. 103.

¹¹⁸ HBB; 1983, t. II, p. 29.

¹¹⁹ Voir HAB et HBB, *ibid.*

¹²⁰ RUSSELL, 1987, p. 52-54. MAHÉ, 2012, p. 25.

¹²¹ MX, 1991, Livre I, ch. 20, pp. 63-64.

¹²² LĒO, 1966, p. 64.

¹²³ Cf. CALMEYER, P., *Le Symbole de Haldi* (org. russe), DV 4, Yerevan, 1983, pp. 184-186. In TIRACYAN, 2003, p. 152.

¹²⁴ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. VI, p. 102.

Ainsi dans la vision païenne arménienne le sacrifice était l'offrande, que les hommes présentaient aux divinités, effectuée dans les rites liturgiques. Le sacrifice humain n'existait pas dans le paganisme arménien, mais la consécration symbolique des enfants, sans effusion de sang, était une habitude, comme dans le cas d'Ara le Beau, qui a offert son fils Anušawan à la forêt de Soseac' (platanes)¹²⁵. Cet acte se trouve aussi dans la Bible, où l'on consacrait à Dieu ou au Temple, des prophètes nouveau-nés et un Jésus enfant¹²⁶.

Les objectifs du sacrifice dans le paganisme arménien étaient différents. La réconciliation se faisait par le sacrifice ou l'offrande, qui aboutit à un système d'adoration. Agathange mentionne dans son livre que le roi Xosrov, après sa victoire contre les Perses, adresse des actions de grâces aux divinités en offrant des taureaux blancs, des chèvres blanches, des chevaux et des mulets blancs¹²⁷. La découverte de la forteresse ourartienne *Karmir Blur (colline rouge)*¹²⁸ [Fig. 19], révéla l'abondance des sacrifices offerts sur ce site. On retrouva des zones de stockage, de céréales, de fruits, de vin, d'huile et de bière, ainsi que des os de jeunes veaux et d'animaux plus petits, de vingt-six sortes de carcasses de différentes bêtes¹²⁹.

La demande de guérison et de succès se faisait par la médiation de l'offrande; pendant la maladie du roi Artasēs furent offerts des sacrifices pour sa santé dans le temple d'Anahit¹³⁰.

À l'époque préchrétienne les hiérarchies religieuses exécutaient à peu près le même système liturgique. En Asie Mineure, dont l'Arménie faisait partie, les prêtres païens suivaient un système commun de sacrifices. Nous trouvons des

¹²⁵ MX, 1991, Livre I, ch. 20, p. 64.

¹²⁶ Luc, 2, 22-28.

¹²⁷ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 1, p. 30.

¹²⁸ La fouille de la cité ourartéenne, Teishebani, qui fut contruite au VII^e siècle av. J.-C. par Rusa II (685-640) et détruite vers 590 par les Mèdes alliés aux Scythes.

¹²⁹ PIOTROVSKI, 1970, pp. 156-157.

¹³⁰ MX, 1991, Livre II, ch. 60, p. 190.

renseignements écrits précieux, surtout sur la façon dont les mages ou prêtres offraient les sacrifices.

Les renseignements de Strabon révèlent les mœurs détaillées de la façon exemplaire des sacrifices chez les Perses, rituels que les Arméniens pouvaient exercer. Voici un extrait de son témoignage¹³¹:

«C'est au feu et à l'eau que les Perses offrent leurs sacrifices les plus solennels. S'agit-il du feu, ils dressent un bûcher avec du bois très sec dépouillé de son écorce, au haut de ce bûcher ils déposent de la graisse, puis ils allument le feu par-dessous en l'attisant avec d'abondantes libations d'huile, mais sans employer le soufflet: ce n'est qu'avec l'éventail qu'il leur est permis d'agiter l'air. Souffler le feu, et y jeter soit un corps mort, soit de la fiente de bestiaux, sont autant de sacrilèges qui seraient punis de mort à l'instant. S'agit-il de l'eau, ils se transportent au bord d'un lac, d'un fleuve ou d'une fontaine, puis, creusant une grande fosse à côté, ils égorgent la victime juste au-dessus de cette fosse, en ayant bien soin que pas une goutte de sang ne se mêle à l'eau qui est là auprès et qui en serait souillée. Cela fait, les mages disposent sur un lit de feuilles de myrte et de feuilles de laurier les viandes du sacrifice, mais sans y toucher autrement qu'avec de longues baguettes. Ils entonnent alors certaines formules d'incantation, et, procédant aux libations, versent non sur le feu, non dans l'eau, mais sur le sol, de l'huile mélangée de lait et de miel. Tout le temps que durent les incantations (et d'habitude elles sont fort longues), ils tiennent à la main de menues tiges de bruyères réunies en faisceau au moyen d'un lien»¹³².

Hérodote décrit exactement la même façon d'offrir le sacrifice, et en plus il ajoute qu'ils faisaient des sacrifices aux forces de la nature¹³³. Ils étaient plutôt

¹³¹ Ce témoignage nous révèle le système religieux parthe, dont l'Arménie faisait partie à cette époque.

¹³² STRABON, 1867, *Géo*, t. XV, pp. 290-291.

¹³³ HÉRODOTE, 1995, *Histoire*, I, p. 130.

naturalistes, comme ils sacrifiaient «au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau, aux vents»¹³⁴.

Chez les Grecs les offrandes de sacrifice sont l'eau, le vin, le lait, le miel et l'huile¹³⁵. Par contre, les Arméniens devaient offrir les mêmes et en addition, des couronnes et d'épais rameaux, comme cela est rapporté par Agathange¹³⁶. Chez les Perses, les mages tuaient les souris, soit qu'ils les haïssent eux-mêmes ou qu'ils crussent que leur dieu les avait en horreur¹³⁷.

C'est la pratique commune parmi les Indoeuropéens de consacrer chaque sacrifice à une déité particulière, qui est appelée de son nom, avec les mots rituels appropriés. Ainsi l'hymne à la déesse Anahit est invoqué:

«À cause de ce sacrifice, à cause de cette prière, descends, Anahit, des étoiles ci-dessus à la terre créée par Ahura, au prêtre de sacrifice, que tu peux aider, qui t'apporte des offrandes»¹³⁸.

On trouve chez les Arméniens le sacrifice des chevaux. Ainsi Tacite nous rapporte qu'on sacrifiait à l'Euphrate des chevaux¹³⁹, et Xénophon note dans l'Anabase en les sacrifiant au soleil, c'est-à-dire à Mithra¹⁴⁰.

La déesse Sandāramat, connue en Arménie sous le nom de Sandaramet, est une divinité de la terre en tant que séjour des morts et siège de la fertilité. À l'appui de cela, on peut rappeler qu'en Arménie, Sandaramet désignait l'enfer chez les

¹³⁴ Ibid. Voir aussi à propos des divinités de nature iranienne dans BOYCE, 1984, pp. 6-12.

¹³⁵ WIDENGREN, 1968, p. 208.

¹³⁶ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 5, p. 45.

¹³⁷ PLUTARQUE, 1944, t. II, pp. 577-578.

¹³⁸ BOYCE, 1975, p. 151.

¹³⁹ TACITE, 1990, *Annales*, t. II, p. 117a.

¹⁴⁰ XÉNOPHON, 1967, t. II, IV, 5. 35, p. 32.

chrétiens¹⁴¹. À l'exception du sacrifice humain, Moïse de Khorène nous apporte des suicides volontaires lors des funérailles du roi arménien Artasēs¹⁴², qu'on verra un peu plus loin. En fait, l'archéologie en Arménie, n'a pas révélé des preuves, qui peuvent établir cette thèse.

L'Église arménienne chrétienne a transformé cette coutume païenne et a christianisé la vision païenne du sacrifice. Avec le christianisme arménien l'usage du «sacrifice» continua mais prit une tournure chrétienne. L'appellation sacrifice fut remplacée par le mot *matał*, qui s'effectue dans les cours des églises, durant les grandes fêtes de l'Église arménienne ou à l'occasion de la fête de l'église nommée d'après un saint. On y distribue la *harisa*¹⁴³, préparée avec la viande des bêtes offertes.

Le *matał* est souvent effectué pour demander à Dieu le pardon et la santé. C'est un acte de gratitude et de charité. Pour l'exécuter on a besoin des éléments suivants: animal et sel. L'animal doit être masculin. Cela peut être un taureau, un mouton, un poulet ou un pigeon. Quand la vache est tuée, sa viande est distribuée à 40 maisons, l'agneau à 7 maisons, le poulet à 3 maisons. La viande ne doit pas être laissée jusqu'au jour suivant. Si le sacrifice est un pigeon, il doit être mis en liberté. L'offrande ne peut être faite qu'avec le concours d'un clerc, qui bénit le sel, destiné à purifier le *matał*¹⁴⁴ et à le rendre différent du sacrifice païen. La viande est cuisinée seulement dans l'eau salée. Le *matał* ne peut pas être offert le mercredi et le vendredi, ainsi que tous les jours de jeûne¹⁴⁵.

¹⁴¹ Cf. NYBERG, *Die Religionen des Alten Iran (Les Religions de l'Iran antique)*, 1938, p. 92. In WIDENGREN, 1968, p. 147.

¹⁴² MX, 1991, Livre II, ch. 61, pp. 191-192.

¹⁴³ Repas arménien traditionnel, préparé avec blé dur concassé battu avec de la viande.

¹⁴⁴ Le Christ a comparé les disciples au sel du monde. Mathieu, 5, 13.

¹⁴⁵ MANUKEAN, 1980, p. 231. KRANEAN, 2001, pp. 311-312. Voir aussi SHARF, 1982, pp. 417-449.

4.5. Le mariage païen

Le mariage est l'union de deux créatures uniques l'une pour l'autre, unies par l'infrangible amour réciproque établi entre elles, et constitue l'unité la plus profonde qui puisse exister sur le plan naturel entre deux êtres humains.

Le caractère du mariage païen s'exprime, en Arménie, à travers des mythes, qui sont étroitement liés aux traditions et aux mœurs locales. Ainsi le mythe d'Ara le Beau relève le caractère du pacte matrimonial, qui inclut la fidélité et la chasteté. Ara refuse toutes les séductions et charmes magiques de Šamiram la reine d'Assyrie, par fidélité à son épouse Nvart, pour qui il finit par être tué.

Le plus fameux témoignage de mariage païen est apporté par Moïse de Khorène. Ce récit décrit la rencontre d'Artašēs roi d'Arménie et de Satēnik la princesse du peuple des Alan du nord de l'Arménie¹⁴⁶. L'invasion des Alan du royaume de l'Arménie sert de fond au conte romantique entre Artašēs et Satēnik. Le roi arménien rassemblant son armée attaque et pousse les envahisseurs sur la rive nord du fleuve de la Koura. Il capture alors le jeune fils du roi des Alan et refuse toutes les demandes de traité de paix . Alors Satēnik en approchant au rivage intercède auprès d'Artašēs par la bouche des interprètes, pour que ce dernier relâche son frère. Artašēs entendant ses paroles de sagesse s'éprend d'elle et, voulant recevoir pour épouse la Demoiselle des Alan, il envoie demander à son père de lui accorder la belle princesse en mariage contre la paix et l'accord de libération du prince prisonnier. Comme le roi des Alan refuse en exigeant une grande quantité d'or, Artašēs traverse le fleuve et , galopant sur son cheval noir , enlève la charmante Satēnik au lasso, la trainant derrière lui jusqu'à son camp¹⁴⁷.

¹⁴⁶ Ethnie de même origine que les Ossètes: nation scytho-sarmate vivant entre le nord du Caucase et les bassins inférieurs du Don, du Dniestr et de la Volga. Au premier siècle ap. J.-C., ils fondent au nord du Caucase (à peu près en Ossétie actuelle) un royaume belliqueux qui menaçait souvent l'Ibérie, l'Albanie caucasienne et l'Arménie Majeure. In MX, 1993, p. 364, note 50.

¹⁴⁷ MX, 1991, Livre II, ch. 50, p. 179.

Après l'enlèvement de Saténik , Artasēs a consenti à payer au roi des Alan d'énormes quantités d'or. Ainsi, les deux rois ont conclu un traité de paix et un mariage magnifique a eu lieu. Moïse décrit la célébration du mariage, comme les légendes le racontent, ainsi:

«Une pluie d'or tombait

Au mariage d'Artasēs;

Les perles pleuvaient

Aux noces de Saténik»¹⁴⁸.

Moïse de Khorène note ensuite que c'était une tradition populaire des rois arméniens, pour leur mariage, d'aller sur le seuil du palais jeter des pièces de monnaie à la manière des consuls romains; c'était aussi une coutume des reines de jeter des perles dans leur chambre nuptiale¹⁴⁹. Chez les Arméniens après la cérémonie du mariage à la sortie de l'église on jette du riz, qui désigne le souhait de la prospérité; les nouveaux mariés libèrent un couple de colombes, ce que nous rappelle au passé l'offrande faite aux divinités; durant la fête du mariage on verse de l'argent sur la tête de la belle-fille lors de la danse.

Dans le passé lointain le mariage chez les Arméniens devait être effectué près du feu. Cette preuve peut être démontrée par la tradition des bénédictions du mariage près du feu en cas de nécessité . Dans différents villages arméniens , à cause de l'inexistence d'une église , on célébrait la liturgie autour du foyer (d'Oçax et du Tonir), car ce lieu est considéré comme sacré. Dans certains villages, après la construction du foyer, on appelle le prêtre pour le bénir¹⁵⁰. Durant l'époque communiste en Arménie et en Géorgie et après la suppression des prêtres et des églises, les Arméniens effectuaient les mariages et les baptêmes près du feu en présence de la grand-mère de la maison.

¹⁴⁸ Ibid.

¹⁴⁹ Ibid.

¹⁵⁰ LALAYAN, 1897, *Ētanekan bark'*, pp. 115-116.

Il y a un siècle, on effectuait les mariages autour du feu, même quand des églises existaient dans les villages. Une exception était faite lorsque le même jour que le mariage, on avait fait à l'église un office d'enterrement. On racontait qu'à cause de la célébration du mariage et de l'enterrement le même jour et dans la même église, le marié était mort trois ans après et la mariée s'était suicidée après l'enterrement de son époux¹⁵¹.

Le feu symbolise la vie et dans cette perspective le mariage ressemble au feu, qui est l'allégorie de l'infinité. Lorsque les délégués de la famille du garçon visitent la maison de la jeune fille avec l'intention de demander sa main¹⁵², cette demande (*xnamaxosutiwn*) s'exprime par la phrase suivante: «Nous sommes venus prendre une poignée de cendres de votre foyer pour raviver le nôtre»¹⁵³. Dans certains villages, le lendemain du mariage arménien, on demande la bénédiction du soleil. À cette occasion, avant le lever du soleil, les époux avec leurs amis, guidés par le prêtre et accompagnés par la musique, montent sur le toit le plus haut de la maison et, en tenant les deux bouts d'un mouchoir, ils se tournent vers l'Est pendant que la jeunesse danse et chante l'hymne:

«Aube, salut, oh Aube salut

Donnons salut à l'aube du soleil

Afin qu'il donne au Roi (époux) beaucoup de soleil

Vahē (soleil), *Vahē*

Aube, salut, oh Aube salut

Donnons salut à l'aube du soleil

Afin qu'il donne à la Reine (épouse) beaucoup de soleil

¹⁵¹ Ibid, p. 116.

¹⁵² Ce qui se passe chez les Arméniens, comme aussi dans tous les pays d'orient.

¹⁵³ LALAYAN, 1898, *Ēntanekan bark'*, p. 68.

Vahē, Vahē»¹⁵⁴.

Durant la cérémonie on multiplie les souhaits au nouveau couple, on se rappelle des défunts et l'on boit à la santé de leurs âmes¹⁵⁵. Ces ancêtres accordent aux conjoints leur bénédiction et les gardent de tout danger; pour cette raison on les nomme et on les respecte comme protecteurs de la famille. Le même rôle est joué par le bon esprit féminin *Yaverzahars*, qui se présente comme la protectrice du sexe féminin et soutient les futures mères durant la grossesse et l'accouchement¹⁵⁶.

¹⁵⁴ LALAYAN, 1910, *Vaspurakan*, p. 155. Voir aussi AHARONIAN, 1913, pp. 37-38. LĒO, 1966, p. 269. RUSSELL, 1987, pp. 194-195.

¹⁵⁵ LALAYAN, 1898, *Ētanekan bark'*, p. 73.

¹⁵⁶ ALIŠAN, 1895, p. 206. ARÇRUNI, 2003, pp. 122b-123a.

4.6. Les types de funérailles païennes

Les archéologues croient avoir trouvé, dès 60.000 ans auparavant, des preuves qui attestent déjà l'existence de croyances religieuses chez l'Homo sapiens. Celui-ci enterrait ses propres morts, et de nombreuses tombes contiennent les restes de nourriture, outils et autres objets qu'on pensait probablement être utiles dans l'autre vie. Il est possible que quelques-unes des productions artistiques des hommes modernes, d'il y a quelque 30.000 ans, soient utilisés pour des buts religieux¹⁵⁷.

L'épreuve de la mort suscite l'espoir de l'immortalité. L'homme se révolte face à l'effet de la perte douloureuse d'une personne chère. La conscience de l'existence d'un être suprême, de qui dépend l'homme, s'approfondit tout d'abord, puis l'existence d'une autre vie. Pour exprimer ce sentiment, la liturgie intervient, afin de donner une explication à cette réalité.

L'idée d'une vie éternelle est née, face à la mort, et la réflexion sur ce mystère crée un système de croyances. Dans la vie, la perspective la plus terrible est la mort même, et par conséquent un désir intense d'immortalité naît. Pour Malinowski la religion naît du besoin universel de trouver un réconfort dans les périodes inévitables de crise. À travers la croyance religieuse les hommes affirment que la mort n'est ni réelle ni définitive, que les individus sont doués d'une personnalité qui persiste après la mort aussi. Dans les cérémonies religieuses les hommes peuvent commémorer et communiquer avec les morts, et obtenir quelque consolation¹⁵⁸.

La mort est considérée comme la manifestation la plus absurde et mystérieuse de la nature, qui chez les Arméniens païens reste une source inépuisable de foi. L'homme arménien a conçu pour ses morts une existence supraterrrestre qui donne un sens à la réalité objective de la mort et établit ainsi un lien entre les deux mondes. Pour l'Arménien païen, le mort continue à vivre dans sa tombe. La mort, indépendamment de l'idée que le christianisme y rattache, est, dans la croyance païenne, la continuation de la vie. Non seulement les morts vivent encore dans leur

¹⁵⁷ EMBER, 2008, p. 294.

¹⁵⁸ Cf. MALINOWSKI, B., *The Group and the Individual in Functional Analysis (Le Groupe et l'Individu dans l'Analyse Fonctionnelle)*, in «American Journal of Sociology», 44, p. 959. In EMBER, 2008, p. 296.

sépulcre, mais ils restent en rapport constant avec ceux qu'ils ont aimés et qu'ils ont laissés sur la terre. Ils vont les visiter, dans les rêves sans doute, mais dans des circonstances tellement matérielles qu'on dirait que tout se passe en plein jour. Ils leur parlent, les conseillent par des signes. Ils partagent leurs peines et leurs joies, et en retour leur content leurs propres souffrances¹⁵⁹.

Awetis Aharonian rapporte une superstition quotidienne des Arméniens des villages de l'Arménie occidentale historique. Cela montre les résidus enracinés du paganisme dans le christianisme. La mort étant une réalité incroyable, on a vivifié les défunts et on leur a donné des fonctions dans notre quotidien. Voici l'extrait d'Aharonian:

«Quand il arrive à une Arménienne de renvoyer un malheureux, un malade qui a besoin de soins, un mendiant, ou de ne pas nourrir un enfant abandonné et en détresse, ou de frustrer autrui, de provoquer des querelles, et d'être ainsi la cause de ce que le souvenir de son mort soit blessé, honni, son mort se présente à elle, lorsque la nuit survient; il lui apparaît comme en plein jour, tout nu, ou bien effaré, ou encore avec une expression chagrinée sur le visage. Il vient silencieux, le reproche aux yeux lui demander compte de ce qu'elle a fait. Et la femme, hagarde, va le lendemain annoncer à ses voisines que son mort «est dans la peine». Pour l'en tirer, il est nécessaire de multiplier les bonnes œuvres et d'accomplir tous ses désirs, de distribuer «du pain d'âme» de nourrir des mendiants. Et, alors, de nouveau il apparaît, mais cette fois il est habillé, paisible et le contentement brille dans ses yeux»¹⁶⁰.

Le défunt, tout en continuant à vivre, entend tout ce qu'on dit de lui, en bien ou en mal, et c'est la terre qui joue ce rôle d'intermédiaire, car elle transmet à ceux qui reposent dans son sein tout ce qui lui parvient sur leur réputation. On sait cela parfaitement; et c'est la raison pour laquelle, lorsqu'il arrive à quelqu'un de prononcer un mot désobligeant à l'adresse d'un mort, il s'empresse d'ajouter «*hoġë ċi patmē iren*»¹⁶¹. Si les morts demeurent en relations suivies avec leurs proches parents, s'ils

¹⁵⁹ AHARONIAN, 1913, p. 60.

¹⁶⁰ Ibid, pp. 60-61.

¹⁶¹ La traduction est la suivante: «que le sol ne lui transmette pas cette parole».

ont besoin de leurs soins et de leur sollicitude, ces derniers, à leur tour éprouvent le besoin d'être protégés et bénis par leurs morts. Les ancêtres chez les Arméniens, comme c'est le cas chez les Persans, les Grecs et les Romains, se transforment en des êtres surnaturels et sont vénérés comme des demi-dieux, qui, à l'égal des dieux, sont capables de faire du bien ou du mal. En retour des soins dévoués qu'on leur offre, ces morts protègent leurs parents demeurés ici-bas, ils leur procurent l'abondance et le bonheur. Et les jours de grandes fêtes, la bénédiction et la protection qu'ils escomptent de leurs morts occupent une large place dans les demandes, dans les prières des Arméniens. Quand, en vue des festins d'un mariage prochain, on commence à préparer le pain, la maîtresse de maison, en passant la farine au tamis, poignée après poignée, répète: «ceci est la part de mon père, ceci la part de ma mère» et après avoir énuméré les noms de tous ses chers disparus, elle ajoute «et que la bénédiction de tous ces morts ne manque jamais de se faire sentir sur ce foyer». C'est un trait curieux qu'avant même de leur demander leur bénédiction, on s'empresse de leur donner «leur part»¹⁶².

La cérémonie de sépulture des morts arméniens nous montre l'espoir dans la vie éternelle. En parlant des formes d'enterrement il est nécessaire de tenir compte de l'évolution des croyances. En Arménie il existait différentes formes funèbres, témoignant de l'existence de différentes époques culturelles sur le haut plateau arménien. Entre celles-ci nous avons: la crémation, les sépultures des cavernes, dans les jarres ou dans la terre. Dans différents sites du haut plateau arménien, les archéologues ont fouillé des tombes, où ils ont trouvé des reliques et des outils néolithiques: fourchette, hache, marteau; des fossiles des animaux domestiques, comme moutons, chèvres et chiens¹⁶³. Cette réalité témoigne de nombreuses formes de cérémonies funèbres et croyances de la vie éternelle, qui viennent des époques anciennes¹⁶⁴.

¹⁶² Ibid, pp. 64-65.

¹⁶³ KURKDJIAN, 1958, pp. 7-8. YARUTÌWNEAN, 2001, *Hayoc' hin Hawataliknerë*, p. 19.

¹⁶⁴ Consulter les différents types des tombeaux venant des périodes distinctes de l'Arménie. In KALANTAR, 2007, pp. 338-341.

Moïse de Khorène décrit bien le récit de l'enterrement du roi Artasēs. Par ce témoignage sans doute exagéré, il nous fait découvrir avec quelle solennité et luxe étaient enterrés les rois et les nobles. Pendant l'enterrement du roi, il nous transmet que de nombreuses femmes, concubines et serviteurs fidèles se sont suicidés:

«Ses femmes bien aimées, ses concubines et ses esclaves dévoués, quelles pompes magnifiques on déploya pour rendre honneur à dépouilles mortelles, selon la coutume des villes, et non à la manière des barbares. La civière était d'or, le trône et le lit d'étoffe fine, le manteau qui enveloppait le corps, de drap d'or. Une couronne était posée sur la tête d'Artasēs; son épée d'or était devant lui. Autour du trône se tenait son fils et toute la foule des parents et des proches. Près d'eux étaient les généraux, les chefs des satrapies, les classes des nobles, les corps de troupes armées de toutes pièces, comme si elles allaient marcher au combat. En avant, les trompettes d'airain retentissantes; derrière le cortège des jeunes filles vêtues de noir, de femmes éplorées, et enfin la foule du peuple»¹⁶⁵.

Dans l'antiquité les funérailles donnaient lieu à des suicides ou à des morts volontaires, ce qui ne se pratique plus de nos jours. En revanche on assiste parfois à des funérailles, où les femmes pleurent mortellement. Le journal ethnographique Azgagragan Handēs a noté il y a cent ans les coutumes qui sont pratiquées¹⁶⁶. Les participants des funérailles portaient des vêtements noirs. Par contre les rois arméniens, et les Grands Prêtres païens et tous les nobles s'habillaient en blanc, comme aussi le mort et le chariot funèbre et les chevaux¹⁶⁷.

On portait aux morts aristocrates leurs tuniques splendides, comme Moïse de Khorène décrit par rapport d'Artasēs. Même le dernier roi des Arméniens de Cilicie, qui par origine était français et exilé à Paris, d'après son vœu est enterré «selon

¹⁶⁵ MX, 1991, Livre II, ch. 60, p. 190.

¹⁶⁶ LALAYAN, 1896, *Mah, Tatum, Mereloc'*, pp. 308-316. LALAYAN, 1897, *Mah, Tatum, Mereloc'*, pp. 178-184. LALAYAN, 1898, *Mah, Tatum, Mereloc'*, pp. 243-248. LALAYAN, 1900, *Mah, Tatum, Mereloc'*, pp. 321-328.

¹⁶⁷ TAŁAWAREAN, 1909, p. 94.

l'ordre de l'enterrement des rois arméniens» et «on l'avait habillé de la tunique blanche royale et à sa tête la couronne d'or»¹⁶⁸. Les tombeaux des nobles étaient placés sur les hauteurs, sur les collines, comme c'est le cas de l'enterrement de Bel, dont «le corps fut transporté à Hark', et enterré sur une hauteur à la vue de ses femmes et de ses fils»¹⁶⁹. Les ossements des anciens rois se présentaient «la gloire (*p'ark'*), la fortune (*baxt*) et la vaillance (*ka'jut'wn*)», qui protégeaient l'Arménie de tous les dangers¹⁷⁰.

Enfin, les tombeaux des Grands Prêtres étaient construits dans les temples; ou bien, sur leur sépulcre on édifiait une construction religieuse, comme on apprend dans l'Histoire de Moïse de Khorène, que «le roi Tigran pour honorer le tombeau de son frère Mažan le Grand Prêtre, dans le bourg des idoles situé au canton de Bagrewand, élève sur ce tombeau un autel, afin que tous les passants puissent participer aux sacrifices, et que les étrangers y soient reçus la nuit»¹⁷¹. Saint Grégoire l'Illuminateur et ses successeurs sont enterrés à la ville de Tordan¹⁷², où se trouvait antérieurement le temple de la divinité Baršamin¹⁷³. Cette coutume se transmet au christianisme. Selon la tradition tous les catholicos ou bien les évêques sont enterrés près de l'église. Leurs enterrements sont splendides, comme ceux des rois ou des grands Prêtres du passé. Durant l'Histoire arménienne on enterra des catholicos et même des évêques, avec leurs vêtements solennels. En 1669 on a trouvé le vêtement

¹⁶⁸ Cf. BASMAJÉAN, K., Norin Lewon V Lusinean (Sa Magesté Leon V Lousignan), Paris, 1908, p. 2. In HACÛNI, 1923, pp. 301-302.

¹⁶⁹ MX, 1991, Livre I, ch. 11, p. 37.

¹⁷⁰ BIWZAND, 1989, Livre IV, ch. 24, p. 157. Consulter le témoignage de BIWZAND sur la captivité des ossements des anciens rois d'Arménie, les vaillants Arsacides et la reprise des ossements par Vasak. Ibid.

¹⁷¹ MX, 1991, Livre II, ch. 66, pp. 201-202.

¹⁷² MX, 1991, Livre II, ch. 91, ch. 91, p. 244, MX, Livre III, ch. 11, p. 269 et ch. 14, p. 272. AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 109, p.582

¹⁷³ MX, 1991, Livre II, ch. 14, p. 128.

intact d'un évêque du nom de Nersēs mort en 1284, après avoir ouvert son tombeau¹⁷⁴.

Les auteurs chrétiens arméniens ont essayé d'éliminer toutes les traces profanes des traditions arméniennes, en les transformant en «sacré», selon les normes de l'éthique chrétienne. La cérémonie de sépulture chez les Arméniens y montre l'espoir dans la vie éternelle. À l'époque et parfois de nos jours lorsqu'on lave le cadavre d'un mort, on fixe son visage, c'est-à-dire son regard, vers la direction de l'Orient¹⁷⁵. Le même fait se répète à l'église durant la liturgie de l'enterrement, on pose le cercueil à la position verticale face à l'autel afin que le regard du défunt soit fixé vers l'Orient, vers le soleil, c'est-à-dire vers l'autel. Contrairement aux efforts de la purification de l'Église, dans la liturgie chrétienne arménienne, en cette circonstance, le rite de la sépulture ou la cérémonie post-funèbre contient des éléments superstitieux provenant des pratiques païennes¹⁷⁶.

Selon les archéologues et les fouilles, les types d'enterrement classiques en haut plateau arménien, qui remontent à l'époque hellénistique, étaient des enterrements de cuve et des sarcophages¹⁷⁷. Les premiers enterrements de cuve de cette époque en Arménie sont datés entre les IV^e et III^e siècles av. J. C., car les pièces de monnaie d'Alexandre le Grand et des matériels hellénistiques trouvés avec ceux-ci rendent cette datation très probable¹⁷⁸. Les fouilles font remonter l'origine de

¹⁷⁴ Cf. *Dawit' Wirapeçwoy Kondak (Le décret de Dawit' Wirapeç'i)*, Constantinople, 1903. In HACÛNI, 1923, p. 202.

¹⁷⁵ LALAYAN, 1898, *Mah, Tałum, Meřeloc'*, p. 243.

¹⁷⁶ ARÇRUNI, 2003, pp. 148b-149a. YARUTİWNEAN, 2001, *Hayoc'hin Hawataliknerë*, pp. 19-20. Voir aussi LALAYAN, 1896, *Mah, Tałum, Meřeloc'*, pp. 308-316. LALAYAN, 1897, *Mah, Tałum, Meřeloc'*, pp. 178-184. LALAYAN, 1898, *Mah, Tałum, Meřeloc'*, pp. 243-248. LALAYAN, 1900, *Mah, Tałum, Meřeloc'*, pp. 321-328.

¹⁷⁷ TIRACÛYAN, 2003, p. 6.

¹⁷⁸ Cf. XAÇATOWRYAN, Ž. D., *Garni 5. L'Antiquité Nécropoles, Résultat des Fouilles des années 1956-1972* (rus), en AEArm 15 (Fouilles Archéologiques en Arménie), 1976, Erevan, 23ff. In TIRACÛYAN, 2003, p. 6.

l'enterrement de cuve à l'époque ourartienne¹⁷⁹. Les sarcophages d'enterrement sont de dimension moyenne ou grande et avaient été enterrés dans une position horizontale ou verticale. Dans la période partho-romaine, en Arménie les sarcophages de pierre à Garni ou ailleurs sont faits de tuf, ont une forme oblongue, quadrangulaire et ont été couverts avec une plaque d'une seule pièce¹⁸⁰.

Dans certains tombeaux les morts sont enterrés dans des grands pots, d'habitude en position assise ou accroupie, quoique, dans quelques cas, deux pots connectés aient été utilisés, les membres étant dans l'un, le reste du squelette dans l'autre [Fig. 20]. Les objets trouvés avec le mort comprenaient des ornements, des outils, des poteries cassées et des armes comme des poignards, des épées, des lances, des axes, des arcs et des flèches¹⁸¹.

¹⁷⁹ MARTIROSYAN, H. A., *Argišthinili* (rus), ASArm 8 (Archéologie soviétique en Arménie), Erevan, pp. 50-53, fig. 15. In TIRACYAN, 2003, p. 7.

¹⁸⁰ Cf. XAČATOWRYAN, Ž. D, *Hnagitakan Haytnagorçowtiwunnerë Gelardirowm* (Découvertes archéologiques à Geghadir), Lraber 1, pp. 83-93. In TIRACYAN, 2003, p. 7.

¹⁸¹ KURKDJIAN, 1958, p. 8. KALANTAR, 1994, pp. 60-62.

Chapitre 5. La réception arménienne du christianisme

Le paganisme arménien s'est développé en partant de l'adoration de la nature, pour atteindre une théologie systématique véritable, comme nous le montre le panthéon arménien. Avec la conversion au christianisme, la vision et l'anthropologie religieuse païennes furent remplacées par celles du christianisme qui s'enracine en arménien sur les ruines des croyances précédentes.

Tout en adoptant des cultes iraniens et syriens, les anciens Arméniens étaient attachés à leurs propres divinités et leur restèrent fidèles, malgré les pressions et les oppressions des peuples et des royaumes, qui durant l'histoire antique, dominèrent leur pays. Sous le joug des Sassanides le culte des images en Arménie fut supprimé¹. Le Roi sassanide Ardašir envahissant l'Arménie rendit obligatoire le culte de feu et détruisit les idoles du Soleil, de la Lune et celles des ancêtres, que le roi arménien Vałaršak avait érigées à Armawir, dans un temple bâti par lui². Cependant leur mémoire ne fut pas effacée pour autant. En raison de cet attachement tenace, le christianisme ne s'imposa pas brusquement. Ce fut plutôt un changement graduel, mais opéré de manière efficace.

Malgré la reconnaissance officielle du christianisme, l'Arménie resta longtemps sous l'influence du paganisme. Les traditions et les visions païennes durent être christianisées plutôt qu'éradiquées. Ce processus prit plusieurs siècles dans les régions les plus isolées, quoique la conversion au christianisme fût en principe acquise après la mission de Grégoire l'Illuminateur et la décision du roi Trdat IV déclarant la foi au Christ religion d'État.

L'historien arménien Fauste de Byzance³ rappelle que les Arméniens, longtemps après avoir adopté le christianisme, continuèrent à pratiquer leurs cultes

¹ MX, 1991, Livre II, ch. 77, p. 216.

² MX, 1991, Livre II, ch. 77, p. 228.

³ Fauste de Byzance est l'auteur à qui Łazar P'arpecĭ attribue, vers 480, une chronique des premiers rois arsacides chrétiens (vers 330-387). En fait, il semble que cette œuvre anonyme ait été intitulée *Buzandaran* c'est-à-dire «recueil de récits épiques». *Buzand* veut dire aède (en Grèce antique, poète

païens et à croire dans la mythologie et aux superstitions qui en résultent. Comme l'auteur en témoigne, ils rendaient hommage à leurs anciennes divinités dans les ténèbres de la nuit⁴.

Lorsque l'Arménie devint un pays chrétien, elle était pleine de ferveur religieuse. Pour défendre son indépendance et son Église nationale, elle dut mener beaucoup de guerres: contre le zoroastrisme des Perses aux V^e-VI^e siècles, contre l'invasion arabe et l'islam au VII^e siècle. Le peuple arménien a fait de nombreux sacrifices pour sauvegarder sa conscience nationale et religieuse.

Aucune source étrangère ne relate la christianisation de l'Arménie et la fondation de l'Église locale avant l'émergence de la littérature arménienne.

qui chantait ou récitait, en s'accompagnant sur la lyre, des poèmes célébrant les dieux et les héros) et n'a rien à voir avec le nom de Byzance.

⁴ BIWZAND, 1989 Livre III, ch. 3, pp. 68-69, ch. 13, pp. 84-86, ch. 14, pp. 86-91, Livre IV, ch. 4, pp. 111-116, ch. 15, pp. 140-146, Livre V, ch. 31, pp. 221-213, ch. 36, p. 217.

5.1. L'évaluation de la conversion au christianisme

Quelques décennies après l'invention de l'alphabet arménien (405) naquit une littérature historique chrétienne, dont les livres d'Agafangelos (Agathange) et de P'awstos Biwzand (Fauste de Byzance), qui rapportent l'activité de Grégoire l'Illuminateur et de ses successeurs. D'autres récits, dont la date est disputée entre les V^e et VIII^e siècles⁵ situent les martyres des apôtres Thaddée et Barthélemy, mentionnés par Moïse de Khorène⁶.

La conversion de l'Arménie, selon la tradition la plus répandue, est rapportée par Agathange. Cette chronique, postérieure à la *Vie de Maštoc'* par Koriwn (vers 443), à qui elle emprunte de nombreux passages est, en réalité, le remaniement vers 451 d'une *Vie de Grégoire Illuminateur* rédigée en arménien vers 420, sur l'ordre du patriarche Sahak II le Parthe, qui entendait justifier sa reconstruction des églises de Vałaršapat par une vision attribuée à son ancêtre, saint Grégoire. La rédaction arménienne de cette *Vie* est aujourd'hui perdue, mais on en connaît deux versions grecques (Vg et Vo) et une version arabe (Va)⁷. Pour donner plus de prestige à son récit, l'anonyme arménien l'attribue à un certain Agathange, «messenger de bonne nouvelle», qui aurait été le secrétaire grec de Trdat IV, témoin oculaire de tout ce qu'il raconte. L'examen philologique des documents montre que Vg, Vo et Va sont traduites de l'arménien. Ce sont donc des pseudépigraphes postérieurs de plus d'un siècle à l'événement.

⁵ THOMSON, 2010, p. 42.

⁶ MX, 1991, Livre II, ch. 33, pp. 151-152. D'après Moïse de Khorène, les deux apôtres auraient été martyrisés en Arménie: Thaddée dans le district Šavaršan (MX, 1991, Livre II, ch. 34, p. 157), au nord-est du lac de Van, et Barthélemy à Arewban dans la province d'Aršarunik' (MX, 1991, Livre II, ch. 34, p. 158). La date et l'origine de ces légendes sont discutées en détail par ESBROECK, 1972, pp. 241-283 et ESBROECK, 1983, pp. 171-195.

⁷ THOMSON, 2010, pp. 11-12.

L'événement, tel que nous le transmet le livre, est fortement teinté d'influences bibliques et légendaires⁸. Selon Agathange et ses sources, l'Arménie fut convertie au christianisme grâce au fils d'Anak, un prince parthe qui, à l'instigation du roi de la Perse, aurait assassiné le roi Xosrov II⁹. À ce meurtre succède le massacre de la famille du meurtrier¹⁰ mais, encore tout petit, Grégoire aurait été sauvé et emporté en Cappadoce¹¹. Il y grandit dans un milieu chrétien et, comme l'auteur le note, «ayant été instruit dans les doctrines de la foi chrétienne, l'Écriture Sainte lui devint familière, et il grandit dans la crainte de Dieu»¹². Entre-temps les Sassanides envahissent l'Arménie, massacrent toute la famille royale, d'où réchappe seulement le fils du roi Xosrov, le futur roi Trdat IV¹³.

D'après Agathange, Grégoire comprit que la volonté de Dieu le poussait vers Trdat, le fils de la victime de son père, pour expier la faute terrible qui pesait sur sa famille¹⁴. Grégoire servit ainsi comme un scribe auprès de Trdat. Il lui devint bientôt fidèle et revint en Arménie avec le roi, après une période passée dans l'Empire byzantin, en assistant toujours son roi avec empressement¹⁵.

⁸ Voir MAHÉ, 2012, pp. 78-79.

⁹ Au contraire de l'Histoire d'Agathange, Elišē (VI^e siècle) note dans son livre que Trdat IV aurait échappé à «ses oncles homicides, meurtriers de son père» (in ELIŠĚ, 1994, Livre III, p. 75.). Autrement dit, Xosrov fut tué par son frère Trdat III, allié aux Perses, qui aurait régné sur l'Arménie tout entière (orientale et occidentale) jusqu'à ce que les Sassanides soient battus par les Romains en 297. À la paix de Nisibis en 298, Trdat III fut remplacé par son neveu Trdat IV. Voir MANANDYAN, 1978, t. II, pp. 108-109. RUSSELL, 1987, pp. 122-125. MAHÉ, 2012, pp. 76-77.

¹⁰ «*Anak*» en pahlavi signifie mauvais, fauteur d'injustice, de tribulation et instruit en malice. MOLÉ, 1993, p. 257.

¹¹ Voir aussi ADONTZ, 1928, pp. 233-245.

¹² AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 3, pp. 38-39.

¹³ Ibid. En réalité rappelons que Trdat s'enfuit chez les Romains, non pas devant les Perses, comme le prétend Agathange, mais devant «ses oncles homicides, meurtriers de son père», Elišē, ibid. Voir supra, n 6.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 4, pp. 44-45.

Restauré sur le trône d'Arménie, Trdat voulant honorer la déesse Anahit alla à son sanctuaire. Là il offrit des sacrifices et il ordonna à Grégoire d'apporter une offrande à la déesse dans le temple. Ce dernier, refusant d'accomplir un tel geste qui était contraire à ses principes religieux, suscita la colère du monarque, qui le mit au prison. De plus, son origine fut révélée. Apprenant qu'il était le fils d'Anak, l'assassin de son père Xosrov, Trdat le fit torturer et le fit jeter en prison à Xor virap «fosse profonde» où il serait resté treize ans et n'aurait survécu que grâce à la nourriture que lui aurait jetée une vieille femme¹⁶.

Selon la même tradition, le roi Trdat IV, après l'emprisonnement de Grégoire, martyrisa des religieuses romaines : la belle Hripsimē , l'abbesse Gayanē et leurs sœurs qui les accompagnaient, réfugiées en Arménie à cause des persécutions de l'empereur Dioclétien. En punition de ce crime, le roi fut transformé en porc sauvage. Déshumanisé comme Nabuchodonosor roi de Babylone¹⁷, il vivait dans un lieu couvert de roseaux, errait tout nu, broutait l'herbe comme une brute et habitait avec des sangliers¹⁸.

Cette légende écrite par Agathange montre l'influence ecclésiastique sur la pensée et la littérature arménienne parce que, dans la pensée chrétienne comme dans l'Ancien Testament, le tyran devait être puni. Après la conversion au christianisme, la vision païenne fut dévaluée et remplacée par la vision chrétienne, dont tous les auteurs paléochrétiens firent l'apologie, à la manière d'Agathange. Le châtement par métamorphose en sanglier se vautrant dans les roseaux n'est pas fortuit. Il faut y voir une allusion au dieu Vahagn, dont le sanglier est l'un des avatars. La punition du roi en est d'autant plus symbolique et intelligible. C'est un récit hagiographique, destiné aux néophytes, qui adorent maintenant un Dieu chrétien supposé invincible.

La guérison du roi fut opérée par saint Grégoire. La sœur de Trdat eut une vision de Dieu, qui lui conseillait de demander la libération du prisonnier qui restait

¹⁶ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 7-11, pp. 61-102.

¹⁷ Daniel, 4, 28-30.

¹⁸ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 20, p. 161.

encore en vie¹⁹ et le roi fut guéri ainsi par le saint²⁰. La tradition affirme que grâce à cette guérison Trdat IV, se convertit au Christianisme, dont il fit une religion d'État qu'on situe souvent en 301²¹.

Morgan interprète le choix du christianisme en tant que «religion d'État», comme un aspect politique et national de la décision de Trdat IV:

«De la part du Roi, la conversion de l'Arménie au christianisme était une mesure politique. En lui donnant une religion nationale, Trdat l'affranchissait de l'influence étrangère, car Rome, au dire des auteurs indigènes, était encore païenne pour quelques années et la Perse avait restauré la religion de Zoroastre. C'était donc affirmer la nationalité arménienne, donner au peuple de Haïk (fondateur de la nation arménienne selon Moïse de Khorène) un caractère personnel de plus, capable de concourir à la conservation de la race, partant, de son indépendance»²².

Saint Grégoire fut appelé *lusaworič* (illuminateur), parce qu'il avait porté la lumière de la foi chrétienne. Avant d'évangéliser l'Arménie, il se rendit à Césarée, où l'archevêque Léonce l'ordonna prêtre et le consacra évêque²³.

Le premier pasteur de l'Arménie fut ainsi Grégoire l'Illuminateur qui, à son retour de Césarée, baptisa dans l'Araçani²⁴, l'un des bras du cours supérieur de l'Euphrate, le roi et l'armée nationale, puis il se consacra à l'évangélisation du pays²⁵. Le christianisme se répandit et arriva dans les pays voisins. Grâce à saint Grégoire, la

¹⁹ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 20, p. 162.

²⁰ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 20, p. 168.

²¹ Ibid. Date officiellement retenue par l'Église arménienne actuelle. Mais Agathange n'est pas aussi précis! 313 est plus vraisemblable.

²² MORGAN, 1919, p. 105.

²³ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 110-113, pp. 585-599.

²⁴ Murat Nehri ou Murat Su.

²⁵ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 114-115, pp. 599-605.

foi chrétienne, dit-on, s'étendit aux peuples situés au nord de l'Arménie, les Lazes et les Ibères, c'est-à-dire les habitants de la Géorgie occidentale et orientale²⁶.

La tradition ecclésiale ajoute que, bien avant la prédication de Grégoire l'Illuminateur, le christianisme s'était infiltré dans le sud du pays, aux confins syro-mésopotamiens, où il se développa clandestinement à côté des cultes païens. Dès le II^e siècle après J. C., la partie méridionale de l'Arménie était soumise aux influences syriennes, depuis la ville d'Édesse²⁷. C'est ainsi qu'une partie du vocabulaire ecclésiastique et chrétien arménien est empruntée au syriaque²⁸, par exemple le mot *k'ahanay* (prêtre)²⁹, *abelay* (moine)³⁰, *galut'* (exil)³¹, *çom* (jeûne)³², *k'aroz* (prédication)³³.

On a tiré argument de ces circonstances pour revendiquer une origine apostolique. S'appuyant sur les versions arméniennes de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe et de la Chronique d'Édesse attribuée à *Labubna* (*Ľerubna*, en arménien)³⁴, Moïse de Khorène estime que le christianisme s'est introduit en Arménie sous le roi Abgar d'Édesse³⁵, contemporain du Christ, qui aurait correspondu avec lui et

²⁶ THOMSON, 2010, p. 443 et pp. 457-458. BIWZAND, Livre III, ch. 5, p. 70 et ch. 6, p. 72. Voir aussi MECERIAN, 1965, p. 39 et p. 42. TOURNEBIZE, 1900, pp. 466-467. PASDERMADJIAN, 1964, p. 138.

²⁷ TOURNEBIZE, 1900, pp. 414-416. TER MINASSIANTZ, 1904, pp. 1-29. DÉDÉYAN, 2002, p. 113.

²⁸ MEILLET, 1929, pp. 131-136.

²⁹ HAB, 1926, t. IV, p. 540.

³⁰ HAB, 1926, t. I, p. 74.

³¹ HAB, 1926, t. I, p. 505.

³² HAB, 1926, t. II, p. 467.

³³ HAB, 1926, t. IV, 563.

³⁴ MX, 1991, Livre II, ch. 36, p. 161.

³⁵ La ville d'Édesse était frontalière de l'Arménie, où existait une grande communauté chrétienne.

embrassé la foi³⁶. Diverses traditions font remonter l'évangélisation de l'Arménie, toujours à l'instigation de la dynastie d'Édesse, à l'apôtre Thaddée³⁷ qui fut martyrisé en Arménie³⁸. Selon la version arménienne du martyre de saint Thaddée, le roi de la province arménienne méridionale, Sanatruk³⁹, l'aurait fait tuer avec sa propre fille, Sanduxt, convertie au christianisme par l'apôtre. Peu après, l'apôtre Barthélemy, en évangélisant l'Arménie, aurait aussi été martyrisé⁴⁰.

D'après le Nouveau Testament saint Thaddée devrait être l'un des douze apôtres⁴¹ (ou comme Moïse de Khorène le note, l'un des soixante-douze disciples)⁴². Bien que les traditions apportées par Moïse de Khorène soient considérées comme des légendes par certains auteurs⁴³, elles ont été citées à l'appui des origines apostoliques de l'Église arménienne⁴⁴. Il faut avouer que la manière de présenter les

³⁶ MX, 1991, Livre II, ch. 31-32, pp. 149-150. Il y eut un échange de lettres entre le roi Abgar et Jésus Christ. Abgar invite Jésus à Édesse, pour le guérir de sa maladie et pour la vie du Christ, comme il lui conseille: «J'ai entendu dire que les Juifs murmurent contre toi et veulent te livrer au supplice. Je possède une cité petite et belle: elle est suffisante pour nous deux». La réponse à la lettre d'Abgar, écrite par l'apôtre Thomas, sur ordre du Sauveur était pleine d'espérance, comme elle annonce: «Mais à propos de ce que tu m'as écrit, de venir vers toi, il me faut accomplir ici toutes les choses pour lesquelles j'ai été envoyé. Et quand je les aurai accomplies, je remonterai vers Celui qui m'a envoyé, et quand je serai remonté, j'enverrai un de mes disciples pour guérir tes maux et t'accorder la vie à toi et à ceux qui sont avec toi». Voir MX, 1993, pp. 186-187.

³⁷ Les traditions sur saint Barthélémy sont plus tardives. Le premier catholicos qui s'en réclame est Yovhannēs Draxamakerçì au X^e siècle.

³⁸ MX, 1991, Livre II, ch. 33, p. 152. Voir aussi AZG, 2001, pp. 21-38.

³⁹ Arsacide, qui se proclame roi d'Arménie. D'abord chrétien, mais bientôt apostat, il aurait martyrisé l'apôtre et sa propre fille. MAHÉ, 2012, pp. 71-72.

⁴⁰ MX, 1991, Livre II, ch. 34, p. 158.

⁴¹ Mt. 10, 3; Lc. 3, 18.

⁴² MX, 1991, Livre II, ch. 33, p. 151. Voir ESBROECK, 1972, pp. 266-269.

⁴³ HACÙNI, 1927. KOGÉAN, 1961.

⁴⁴ ORMANIAN, 1910, pp. 3-8.

actes de ces apôtres en Arménie, ainsi que le genre littéraire, sont d'allure plutôt fabuleuse. Toutefois certains témoignages semblent révéler des vérités. Ces traditions reflètent sans doute le fait historique de la pénétration du christianisme en Arménie depuis la Mésopotamie et la Syrie par l'intermédiaire d'Édesse au II^e siècle. Pour cette raison l'Église syrienne au II^e siècle semble être l'Église mère des Arméniens ou du moins de l'Arménie méridionale⁴⁵.

La légende de la prédication du christianisme par Thaddée parmi les Arméniens au premier siècle peut donc contenir un noyau historique. De fait la conversion presque instantanée de l'Arménie entière par Grégoire le Parthe, comme la présente Agathange, ne peut s'expliquer que par la préexistence d'un élément chrétien établi dans le pays. Dans son traité *Adversus Judaeos*, Tertullien (III^e siècle) garantit l'existence de communautés chrétiennes en Arménie⁴⁶.

On constate dans le récit de la destruction des temples relaté par Agathange⁴⁷, que Grégoire l'Illuminateur, dès son retour de Césarée après sa consécration, obliqua de son chemin après un signe divin et séjourna à Aštišat dans le Canton de Tarōn, où il construisit l'église de saint Jean-Baptiste et de saint Athénogène. D'un autre côté, il ordonna à la troupe des soldats et aux princes qui étaient avec lui d'abattre les temples de Vahagn, Anahit et Astlik. Après sa mission accomplie, en construisant l'église et détruisant les temples, il resta à Aštišat vingt jours à baptiser le peuple et à organiser la communauté.

Le détour à l'improviste de Grégoire l'Illuminateur vers le Tarōn, au lieu de partir directement à la capitale à Vałaršapat, comme il était prévu après sa consécration, suggère l'existence d'une communauté chrétienne cachée ou invisible à Aštišat. Sinon il aurait été plus logique de construire la «première église» dans la capitale et non au lieu mentionné par Agathange. Le livre de Fauste de Byzance (P'awstos Biwzand) en nommant l'église d'Aštišat en premier, n'hésite pas à l'appeler

⁴⁵ Ter MINASSIANTZ, 1904, p. 3.

⁴⁶ TERTULLIEN, *Adversus Judaeos*, 1964, VII, 4, p. 14.

⁴⁷ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 115, pp. 602-605.

«mère des églises d'Arménie»⁴⁸. En reliant l'origine de l'Église arménienne à saint Thaddée, il reconnaît l'antériorité de l'origine apostolique de la foi arménienne par rapport à la prédication de saint Grégoire. Ainsi il élève le saint catholicos Yusik sur le «siège de l'apôtre Thaddée»⁴⁹, il le présente comme le «vicaire et le remplaçant de l'apôtre saint Thaddée»⁵⁰ et il appelle le saint catholicos Nersēs le Grand «digne de la chaire de Thaddée»⁵¹.

Bien avant la destruction du temple de Vahagn à Aštišat, Grégoire l'Illuminateur détruisit les temples d'Aramazd à Ani, d'Anahit à Ekeleac⁵², de Nanē à Til⁵³, de Mihr à Bagarič (Bagayarič)⁵⁴, mais il n'entreprit pas d'y construire des églises. Il n'envisagea même pas de constructions semblables, et partit pour Césarée afin d'y être consacré évêque⁵⁵. Il aurait pu construire tout de suite des églises, au même endroit que les temples détruits, comme il fit pour le temple de Vahagn. Les motifs qui l'en ont empêché devaient être l'absence de communauté et de hiérarchie ecclésiastique⁵⁶.

En fait la version grecque du livre d'Agathange, rapporte que Grégoire avait déjà l'ordre sacerdotal avant d'aller à Césarée. Le roi et l'aristocratie de la cour projetaient de l'envoyer à Césarée pour qu'«un prêtre (saint Grégoire) devînt chef de

⁴⁸ BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 3, p. 68, ch. 14, p. 86 et Livre IV, ch. 4, p. 113.

⁴⁹ BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 12, p. 82.

⁵⁰ BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 14, p. 89.

⁵¹ BIWZAND, 1989, Livre IV, ch. 3, p. 110 et ch. 4, p. 112.

⁵² AGATÀNGELOS, 1930, ch. 109, p. 584.

⁵³ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 109, p. 585.

⁵⁴ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 110, p. 587.

⁵⁵ AGATÀNGELOS, 1930, ch. 113, pp. 597-598.

⁵⁶ Saint Grégoire pourrait bien construire des églises, même s'il n'était pas encore consacré évêque, comme il se présente prêtre d'après la version grecque d'Agathange.

l'Église (catholicos)»⁵⁷. De plus, après la consécration épiscopale de saint Grégoire, saint Léonce l'envoie à Sébaste avec une lettre synodale chez l'évêque Pierre, pour que ce dernier l'accompagne en Arménie, et, toujours d'après la version grecque⁵⁸ et arabe⁵⁹ du livre d'Agathange, son intronisation comme pasteur ou catholicos ne se fit pas à Césarée, comme c'était la tradition de l'Église, mais s'effectua en Arménie selon «les saints canons».

Si une Église et un siège apostolique n'avaient pas déjà existé en Arménie, le synode de Césarée n'aurait pas accordé l'intronisation du catholicos Grégoire hors de Césarée et cette exception ne se serait pas réalisée. La version arabe d'Agathange décrit l'intronisation par la main de l'évêque Pierre:

«Quand ils arrivèrent en Arménie Majeure, le peuple sortit de toutes parts pour les rencontrer⁶⁰. Et il (Grégoire) constata qu'ils avaient déjà construit des églises dans chaque ville où il avait fixé des croix en attendant son retour. Ainsi quand Grégoire revint, il y construisit des autels et l'évêque Mar (saint en *syr.*) Petros les consacra selon la loi canonique. Ils établirent des prêtres dans la province de Tarōn et s'en éloignèrent»⁶¹.

La version grecque du livre d'Agathange note une circonstance très importante, qui permet d'assurer la présence réelle des chrétiens, à l'arrivée de saint Grégoire en Arménie:

«Quand ils eurent tous atteint la terre de l'Arménie Majeure, tout le monde accourut de loin pour les rencontrer. Il trouva dans chaque ville des

⁵⁷ THOMSON, 2010, p. 391.

⁵⁸ THOMSON, 2010, p. 410.

⁵⁹ THOMSON, 2010, p. 411.

⁶⁰ D'après père Ananean, la foule accourue vers saint Grégoire, était composée d'Arméniens chrétiens, qui se cachaient à cause des persécutions. Après la visite du catholicos, ils construisirent leurs églises ou rouvrirent au grand jour leurs églises cachées. Voir ANANEAN, 1979, p. 20.

⁶¹ THOMSON, 2010, p. 411.

églises, qui avaient été fondées là où il avait planté des croix. Après la célébration de la liturgie, ils partirent pour la province de Tarōn»⁶².

La province de Tarōn se présente donc comme une autre sphère importante du christianisme. Étant proche de la région méridionale de Mélitène (Malatya) et Édesse, elle devait être déjà touchée par le christianisme. Fauste de Byzance atteste qu'une communauté chrétienne arménienne existait à Aštišat bien avant la conversion officielle de l'Arménie au christianisme. Elle devait être dirigée par une hiérarchie de langue syriaque, car la ville était limitrophe des communautés syriennes, ce qui fait soupçonner l'existence d'un autre prédicateur avant l'Illuminateur. Ainsi il note à propos d'un chorévêque (*Kōrepiskopos*) syrien, nommé Daniel⁶³, qu'il «administrait la juridiction ecclésiastique sur tout le pays, dont il était le chef indépendant»⁶⁴. Le chorévêque Daniel reçoit la consécration à Aštišat de saint Grégoire l'Illuminateur, le jour où celui-ci détruit le temple de Vahagn, à l'endroit où il jeta les fondements de la «sainte Église»⁶⁵.

Il est curieux que l'on ne trouve aucune mention du christianisme avant Grégoire dans la version arménienne du livre d'Agathange. La tradition ecclésiastique et même la prédication ou le martyre des apôtres Thaddée et Barthélemy⁶⁶ n'y apparaissent pas. L'auteur ou les auteurs de l'Agathange arménien,

⁶² THOMSON, 2010, p. 418.

⁶³ Selon Biwzand «Daniel est un homme admirable, le saint vieillard, le grand chorévêque, disciple du grand Grégoire, qui l'avait nommé surintendant principal du district de Tarōn, dans la province d'Ekeleac'. Il avait l'administration de la juridiction ecclésiastique sur tout le pays, où il était chef indépendant. Il avait la surveillance, l'inspection et la sollicitude pastorale sur toutes les églises de la Grande Arménie. Il prêcha l'Évangile jusque dans les lieux les plus lointains de la Perse, où il convertit au christianisme un nombre immense d'égarés. Syrien d'origine, il occupa le siège de Daron, où était la mère, la première et la plus grande de toutes les églises de l'Arménie, le siège principal le plus honoré. Car c'est ici que, pour la première fois, la sainte église fut construite et l'autel érigé au nom du Seigneur». In BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 14, p. 86.

⁶⁴ Ibid.

⁶⁵ Ibid, p. 87.

⁶⁶ Le culte de saint Barthélemy était initialement lié à l'Arménie occidentale. Il fut généralisé par le Catholicos Yovhannēs V Drasxanakertci (899-929), qui invoque la possession des reliques de saint

qui est une réécriture de l'ancienne Vie arménienne de saint Grégoire avec des emprunts à Koriwn et à Fauste de Byzance, excluent tout témoignage de la préexistence chrétienne⁶⁷.

Les persécutions en Arménie ne se seraient certainement pas produites, s'il n'y avait pas eu un nombre considérable de fidèles. Selon Moïse de Khorène, Saint Firmilien, évêque de Césarée et de Cappadoce mort en 268⁶⁸, l'une des personnalités marquantes de l'épiscopat oriental de son temps, composa plusieurs discours sur l'Histoire des persécutions dirigées contre l'Église, sous Maximien et Trajan, et qui se continuèrent encore sous Dioclétien; il parle également de plusieurs martyrs envoyés au supplice en Arménie par Xosrov et des princes arméniens⁶⁹. L'Église romaine et le martyrologe latin commémorent saint Acace (Acacius) avec dix mille légionnaires martyrisés dans la région d'Ararat, sous le règne d'Adrien⁷⁰. Eusèbe de Césarée cite une lettre du patriarche grec Dionysios (Denys) d'Alexandrie, écrite en

Barthélemy, pour justifier l'autonomie de l'Église arménienne, face aux quatre sièges apostoliques d'Antioche, d'Alexandrie, de Rome et d'Éphèse/Constantinople. DRASXANAKERTCI, 2004, p. 103. Voir aussi ESBROECK, 1983, pp. 171-195. HC, 1993, IV, pp. 499-501.

⁶⁷ L'un de ces emprunts est le récit de la destruction du temple de la divinité de Vahagn. La version arménienne d'Agathange élargit le contenu du récit, toujours sans mentionner l'existence de la communauté cachée, ni la présence de saint Daniel. Le récit est le suivant: «Étant arrivé aux confins de L'Arménie, Grégoire apprit que le temple de Vahagn, dans le canton de Daron, était rempli d'or et d'argent et de beaucoup de présents offerts par les grands rois, et célèbre par le nom de la huitième statue du dieu appelé «Vahagn, destructeur de dragons». C'était l'endroit des sacrifices des rois de la Grande Arménie (...) à cause des nombreux sacrifices qui s'y faisaient, on l'appelait encore Yaštišat (...). Pendant qu'ils élevaient la chapelle, Grégoire commanda à la troupe et aux princes qui étaient avec lui de monter pour abattre à coups de marteau le temple des idoles (...). C'est là qu'on commença d'abord à construire des églises et des autels au nom de la Sainte Trinité et à établir les fonts baptismaux». In AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 114, pp. 599-600 et ch. 15, pp. 603-604.

⁶⁸ KOGEAN, 1961, pp. 55-56.

⁶⁹ MX, 1990, Livre II, ch. 75, p. 213.

⁷⁰ ORMANIAN, 1910, p. 7.

254 à un évêque arménien, nommé Mehružan, successeur des évêques susmentionnés d'Artaz, et qui traite d'un article de foi «sur la pénitence»⁷¹.

On sait bien que l'Arménie resta souvent sous domination étrangère avec de brèves périodes d'indépendance. Elle a coexisté à côté d'empires comme celui des Mèdes, des Perses Achéménides, des Parthes, puis des Perses Sassanides. À cause de cela, certains de ses cantons ont été séparés pour former des provinces indépendantes, toujours sous influence étrangère. En fait, pour cette raison, certains auteurs considèrent des villes limitrophes arméniennes comme étant mésopotamiennes, assyriennes, babyloniennes, perses ou grecques⁷².

De plus, selon le climat politique, les principautés arméniennes avaient tendance à se rapprocher de l'Empire Perse. Ces sécessions se réalisaient en dehors de la vie politique, pour des raisons religieuses⁷³. Fauste de Byzance rappelle les faits, décrivant la réalité des révoltes des princes arméniens et leurs sécessions de l'Arménie vers la Perse⁷⁴. Plus loin l'auteur relate comment le général Mušel Mamikonean, durant les combats contre les Perses, récupère les anciens territoires arméniens et note les noms des princes arméniens qu'il a soumis⁷⁵.

⁷¹ EUSÈBE, 1955, livre VI, ch. 46, 2, p. 162. Voir aussi ORMANIAN, 1910, *ibid.* AWGEREAN, 1941, pp. 5-6. MANANDYAN, 1978, t. II, p. 128. Voir aussi ANANEAN, 1979, pp. 54-66.

⁷² Voir AWGEREAN, 1939, p. 285. Voir aussi la note № 2, *ibid.*, pp. 285-286.

⁷³ Le cas concerne des princes arméniens zoroastriens, qui se coupaient de l'Arménie pour s'attacher à l'Iran. Au IV^e siècle, selon P'awstos, le *naxarar* Mehružan Arçruni, qu'il traite de *kaxard* (sorcier) et le *naxarar* Vahan Mamikonean s'étaient rebellés contre Dieu et avaient accepté le culte «impie» des Mazdéens. Après quoi ils commencèrent à détruire les églises de l'Arménie, province par province et région par région. Ils persécutèrent les fidèles et les forcèrent à apostasier. Voir BIWZAND, 1989, Livre V, ch. 13, pp. 226-227.

⁷⁴ BIWZAND, 1989, Livre IV, ch. 50, pp. 167-168.

⁷⁵ BIWZAND, 1989, Livre V, ch. 8-20, pp. 199-202.

Le plus grand témoignage, même dans la version arménienne d'Agathange, d'où l'on peut déduire la présence des communautés chrétiennes ou comme il note d'une secte chrétienne «*alandin k'ristonēic*» avant Grégoire, est l'édit du roi Trdat IV expédié dans les provinces de son royaume pour persécuter les chrétiens, qui était conçu en ces termes:

«Tiridate, roi de la Grande Arménie, aux pays tributaires et aux provinces, aux satrapes, aux soldats, aux villageois et à tous, salut! Soyez satisfaits, car nous aussi sommes satisfaits. Vous savez comment, dès le temps de nos ancêtres, nous obtînmes la victoire et la paix avec l'aide des dieux, comment nous avons subjugué toutes les nations, et nous les avons conservées sous notre obéissance. Mais quand nos hommages ne furent plus agréables aux dieux et que nous ne savions plus les apaiser dans leur courroux, ils nous renversèrent de force du faite de notre puissance. Et cela à cause de la secte des chrétiens. Or nous vous commandons que, s'il s'en trouvait quelques-uns, on les dénonce aussitôt; et, à ceux qui le feront, il sera distribué des présents et des largesses de notre trésor royal. Mais celui qui les cacherait ou qui ne les dénoncerait pas, s'il est découvert ensuite, qu'il soit condamné à mort, et envoyé au tribunal du roi; il mourra, et sa maison sera dévolue au fisc. De même que je n'ai pas épargné mon fidèle Grégoire que j'aimais infiniment, puisque, précisément pour cela, je lui fis endurer d'atroces tourments, et puis ensuite je l'ai fait jeter dans une caverne profonde pour y servir aussitôt de pâture aux serpents, sans avoir égard à ses grands services, dès qu'il s'agissait de l'amour et de la crainte des dieux. Que ceci serve d'exemple, et redoutez une mort semblable. Ainsi vous vivrez sous la protection des dieux, et vous pourrez attendre de nous des bienfaits. Soyez satisfaits, car nous le sommes aussi»⁷⁶.

De ce décret, on peut déduire que la propagation du christianisme avant Grégoire était sévèrement réprimée par des persécutions organisées. Lorsque saint Grégoire commença sa mission en prêchant, non seulement les persécutions n'existaient plus, mais aussi le roi et le royaume l'ont soutenu, par leur pouvoir et leur aide. La version arménienne d'Agathange rend les persécutions dramatiques afin de

⁷⁶ AGAT'ANGEĒLOS, 1930, ch. 12, pp. 107-108.

donner une valeur plus mémorable et légitime de la conversion de l'Arménie par Grégoire l'Illuminateur. La version grecque de ce décret est brève. L'auteur retient surtout les phrases qui ont un rapport avec saint Grégoire, sa souffrance et le danger pour ceux qui cachent les chrétiens⁷⁷.

La rédaction arménienne d'Agathange présente Grégoire l'Illuminateur comme à l'origine du christianisme en Arménie et ignore ou minimise l'existence d'une petite communauté antérieure, même cachée. En revanche Fauste de Byzance en écrivant la vie de saint Daniel, note qu'il demeurerait dans une cellule, creusée sous la terre, d'où il ne sortait que pour aller inspecter son diocèse⁷⁸. D'après des études archéologiques, on peut même oser dire qu'il existait en Arménie des églises cachées, peut-être souterraines bien avant la conversion au christianisme. D'après des fouilles, on ne remarque pas de grande différence entre les chapelles arméniennes semi-souterraines des IV^e et V^e siècles et les mausolées⁷⁹ du II^e siècle après J.-C.⁸⁰.

Selon l'Agathange arménien et contrairement à Fauste de Byzance, c'est Grégoire l'Illuminateur qui est le premier «apôtre et prédicateur», par qui l'Arménie fut christianisée. Les rédacteurs du texte ne s'intéressent pas à l'existence des chrétiens en Arménie, ni aux églises dans le canton de Tarōn, notamment à Aštišat. La chose la plus importante à leurs yeux est la conversion du roi païen arménien, des princes et même de la hiérarchie païenne avec le peuple tout entier.

Du point de vue d'Agathange, saint Grégoire devient un autre Moïse⁸¹, qui arrache le peuple arménien «aux griffes de Satan et le rend à Dieu», qui le met dans le bon chemin de la foi. Les croyances antiques sont décrites en termes de cultes insensés et stupides, car le peuple adorait les fantômes des morts, de muettes idoles d'or, d'argent, de bois, de pierre, de cuivre, à qui l'on rendait un culte impur institué

⁷⁷ THOMSON, 2010, p. 211.

⁷⁸ BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 14, p. 87.

⁷⁹ Monument funéraire.

⁸⁰ Voir KHATCHATRIAN, 1971, pp. 93-97.

⁸¹ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 123, p. 630.

par Satan et les démons⁸². Agathange présente l'histoire de la conversion de l'Arménie, comme un changement total et soudain de la civilisation et surtout de la religion. La vision de saint Grégoire exprime cette idée par l'image d'«immenses troupeaux de chèvres noires qui, après avoir traversé les eaux, se changèrent en agneaux, et leur couleur devint blanche, et leur laine scintillait et lançait des étincelles»⁸³.

En réalité, le succès de la prédication de Grégoire raconté par Agathange révèle l'existence d'une hiérarchie ecclésiastique bien organisée, quoique invisible ou «souterraine». L'expansion rapide du christianisme, et notamment la construction et l'organisation des diocèses, montre l'existence d'une communauté chrétienne hiérarchisée, comme le prouve l'histoire de saint Daniel⁸⁴. Même la version grecque d'Agathange nous informe que saint Grégoire, en revenant de Césarée, ramène de Sébaste des prêtres et des moines, pour en faire le clergé de l'Église arménienne en Arménie orientale et plus au nord. La version grecque d'Agathange ajoute que la prédication de l'Illuminateur s'étend jusque chez les Albaniens et les Mèdes⁸⁵. Il note que l'évêque nommé Irenarchus (Irénarque) fut envoyé en Géorgie, d'où il était originaire⁸⁶, l'évêque nommé Sophronius (Sophrone) fut envoyé au pays des Lazes⁸⁷, l'évêque Thomas fut envoyé en Albanie caucasienne⁸⁸. Fauste de Byzance en parlant de saint Grigoris, le petit-fils de saint Grégoire, le présente comme le prédicateur de l'Albanie caucasienne et de l'Ibérie⁸⁹. D'après Marr, saint Grégoire est surnommé

⁸² AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 5, pp. 48-50.

⁸³ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 102, p. 559.

⁸⁴ BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 14, p. 86. AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 114-115, pp. 599-605.

⁸⁵ THOMSON, 2010, p. 443.

⁸⁶ THOMSON, 2010, pp. 457-458 (version arabe).

⁸⁷ Ibid.

⁸⁸ Ibid. Mais on peut se demandé si toutes ces précisions ne sont pas anachroniques!

⁸⁹ BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 5, p. 70 et ch. 6, p. 72. Voir aussi la thèse de la dissertation de MANANDYAN, 1897, pp. 23-31. En rélité Grigoris n'a pas évangélisé les Aluank', mais la marche arménienne de l'Albanie caucasienne et des Ibères.

«Illuminateur» non parce qu'il est le fondateur de l'Église arménienne, mais aussi des Abkhazes, des Géorgiens et des Alains⁹⁰.

Agathange présente la civilisation chrétienne comme si elle anéantissait toutes les autres civilisations, notamment celle, obscurantiste, du paganisme. Certains témoignages comme la prédication de Mesrop et la description des croyances superstitieuses notées par Fauste, montrent que, même après la conversion, les Arméniens restaient attachés à leur mythologie et aux cultes de la période préchrétienne⁹¹. Si fort que fût le christianisme selon Agathange⁹², il ne pouvait pas d'un coup transformer le peuple dans une Église nouvelle-née. Cela montre que la conversion a dû être un processus graduel pendant lequel les mentalités préchrétiennes ont été préservées et assimilées dans la nouvelle culture religieuse de l'Arménie.

La date de la conversion est toujours disputée par les historiens et même les ecclésiastiques, qui défendent, comme Ormanian, la date classique de 301⁹³. Différentes dates sont suggérées par des historiens et des philologues: 279, 288, 276, 294, 291, 218/219, 314/315⁹⁴.

La théorie de la date 314/315 est déterminée par Manandyan⁹⁵, qui s'appuie sur le pacte d'alliance de 298 entre Rome et les Arméniens⁹⁶, rendant l'Arménie

⁹⁰ Cf. MARR, 1904-1905, «*Le baptême des Arméniens, des Géorgiens, des Abkhazes et des Alains par saint Grégoire (version arabe)*», *Zapiski Vostoč. Otd.*, Sankt-Petersburg, p. 203. In CHOISNEL, 2005, p. 65. En réalité, ses affirmations reflètent plutôt les prétentions hégémoniques de l'Église arménienne dans le sud Caucase.

⁹¹ BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 13, pp. 84-86.

⁹² Saint Grégoire prêcha, selon Agathange, la doctrine apostolique, pour «délivrer les habitants de la barbarie abominable, idolâtre et satanique». AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 109, p. 583.

⁹³ ORMANEAN, 1910, p. 5.

⁹⁴ KOGEAN, 1961, pp. 63-67.

⁹⁵ MANANDYAN, 1978, t. II, p. 131.

⁹⁶ MANANDYAN, 1978, t. II, pp. 84-85 et pp. 120-121.

vassale de Rome. Selon lui, cela devait empêcher l'Arménie d'adhérer à une autre religion que celle des Romains, surtout durant les années 303-311, quand le christianisme subissait des grandes persécutions⁹⁷. Garitte reprend cette théorie, en travaillant sur les différentes versions d'Agathange, comme la version arabe éditée par Marr, qui présente l'Empire de Constantin comme chrétien bien avant le royaume de Trdat⁹⁸.

L'existence du pacte arméno-romain, rendant impossible l'adoption d'une autre religion, ainsi que les différentes versions d'Agathange, incitent à supposer que la conversion au christianisme des Arméniens devait être postérieure à l'édit de Milan en 313⁹⁹. Cette conclusion s'accorde avec la consécration comme évêque de saint Grégoire par saint Léonce de Césarée en 314, qui fut l'Archevêque de cette ville de 314 à 325¹⁰⁰.

Se fondant sur Agathange, Ananean ouvre deux pistes, qui soutiennent l'hypothèse de la date de la conversion en 314¹⁰¹. Pour la consécration de saint Grégoire, plusieurs évêques étaient invités selon la version arménienne d'Agathange¹⁰², qui n'hésite pas à qualifier de concile cette assemblée d'évêques¹⁰³. La version grecque mentionne vingt évêques invités à la consécration de saint Grégoire, par l'archevêque saint Léonce¹⁰⁴. Ces vingt prélats ne sont ni de simples

⁹⁷ MANANDYAN, 1978, t. II, pp. 129-131. Voir aussi RUSSELL, 1987, p. 125.

⁹⁸ Cf. MARR, *Le Baptême des Arméniens, Géorgiens, Abkhazes et Alains par st. Grégoire* (version arabe), Zapiski Vostoč. Otd., Saint Petersburg, p. 178, GARITTE, p. 328.

⁹⁹ L'édit de Milan est un édit de tolérance par lequel fut accordé la liberté de culte. Il fallut attendre Théodose le Grand (379-395) pour que le christianisme devînt la religion dominante de l'État. Voir MANANDYAN, 1978, t. II, p. 132.

¹⁰⁰ MANANDYAN, 1978, t. II, p. 131.

¹⁰¹ ANANEAN, 1960, p. 59.

¹⁰² AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 112, pp. 597-598.

¹⁰³ GARITTE, 1946, p. 131. ANANEAN, 1960, p. 56. KOGEAN, 1961, pp. 65.

¹⁰⁴ THOMSON, 2010, p. 407.

spectateurs, ni des co-consécrateurs: ce nombre serait, dans ce cas exagéré. Mais ils participaient bien à un concile, comme la version arménienne d'Agathange le mentionne¹⁰⁵. Or d'après Lebon¹⁰⁶, un concile a bien eu lieu à Césarée de Cappadoce, en 314, avec la participation de vingt évêques, ce qui confirme les témoignages des versions d'Agathange, ainsi que la date de la consécration de saint Grégoire en 314. La deuxième donnée qui confirme l'exactitude des faits est, d'après la version grecque d'Agathange, le personnage de l'évêque Pierre de Sébaste, qui par ordre de saint Léonce, accompagne saint Grégoire jusqu'en Arménie pour l'installer sur le trône d'Aštišat¹⁰⁷. Selon Ananean, l'évêque Pierre était au service de l'Église de Sébaste de 303 à 320¹⁰⁸, ce qui prouve l'exactitude de 314, comme date de consécration de saint Grégoire.

¹⁰⁵ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 112, pp. 597-598.

¹⁰⁶ Cf. LEBON, *Sur un Concile de Césarée*, dans *Le Muséon*, 51, 1938, pp. 89-132. In GARITTE, 1946, p. 131.

¹⁰⁷ THOMSON, 2010, pp. 409-411. Voir aussi ANANEAN, 1979, p. 17.

¹⁰⁸ ANANEAN, 1960, p. 59.

5.1.1. Les problèmes de la conversion

Quand une religion nouvelle s'instaure à la place d'une autre, un changement profond en résulte à plus ou moins brève échéance. La nouvelle religion tend à réduire l'importance de la religion précédente et à présenter la conversion comme une rupture totale et soudaine avec la foi ancienne. En réalité, cependant, l'établissement d'une religion nouvelle constitue un processus de transformation qui exige plutôt une longue période de temps. La conversion de l'Arménie au Christianisme montre clairement qu'il en est ainsi.

La conversion ne fut pas facile à réaliser. Au-delà de la foi, les traditions et les coutumes devaient être entièrement réformées. En étroite collaboration avec le pouvoir politique, saint Grégoire et ses successeurs immédiats diffusèrent la foi nouvelle, malgré les résistances païennes.

Les problèmes que saint Grégoire et l'Église affrontaient étaient de nature variée. L'évangélisation fut entravée, parce que la vision païenne s'était enracinée dans la mentalité arménienne. La théologie chrétienne apportée par saint Grégoire paraissait hermétique pour ce peuple simple, qui était habitué au culte des divinités. Le peuple était «barbare» et c'était un vrai défi de le libérer «de ses mœurs répugnantes, d'une idolâtrie satanique»¹⁰⁹. Chacun restait attaché à ses idoles, qui se présentaient sous forme de statues et étaient plus accessibles à la mentalité archaïque¹¹⁰.

Le patrimoine et les traditions modelaient le caractère de l'homme arménien. Il fut difficile de les échanger avec les valeurs chrétiennes par une simple déclaration. La conversion devait redresser la mentalité païenne, y graver une conduite chrétienne. Cette réalité s'imposait à la première période du christianisme et stimulait les premiers Pères de l'Église.

¹⁰⁹ «*i garšeli diwc'aznakan satanayakir baruch*» . AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 110, p. 587.

¹¹⁰ Ibid.

La géographie montagneuse de l'Arménie ne contribuait pas à la propagation de la foi chrétienne. Il existait des habitats totalement isolés, où l'arrivée des missionnaires était difficile. Dans les régions reculées de l'Arménie, au sein des montagnes, le peuple conservateur continuait à s'adonner à des coutumes païennes et des poches de résistance s'étaient perpétuées à l'instigation de l'ancien sacerdoce. Le biographe de Mesrop Maštoc, Koriwn, rapporte qu'à son époque¹¹¹ il y avait beaucoup de païens dans la province de Gołn , dans la partie orientale de l'Arménie, qui a été convertie par le Maître¹¹². Fauste de Byzance révèle la persistance de la religion antique parmi le peuple¹¹³.

Le peuple arménien ne connaissait ni les prophètes de l'ancien Testament, ni leurs oracles qui auraient facilité la prédication, puis l'acceptation de la foi chrétienne. Il n'avait pas non plus d'alphabet¹¹⁴, qui aurait facilité la mission et la conversion. Dans les premiers temps les pères de l'Église arménienne, en guise de liturgie et de littérature ecclésiastique, utilisèrent la langue syriaque et la langue grecque, parce que celles-ci étaient déjà connues des aristocrates et par conséquent de la couche cultivée des prêtres. Cet emprunt ne pouvait être une solution adéquate à long terme, parce que la plus grande partie du peuple ignorait ces langues. Pour résoudre ce problème, nous devons attendre le V^e siècle, où s'effectue l'invention de l'alphabet arménien.

Presque tous les changements politiques s'accomplissent par la violence. Une telle conversion pouvait sans doute élever une barrière idéologique contre la

¹¹¹ Début du V^e siècle.

¹¹² KORIWN, 1998, ch. 5, 16-17, pp. 21-22.

¹¹³ BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 13, pp. 84-86.

¹¹⁴ La langue arménienne écrite n'existait pas encore avant le Ve siècle après J.-C. L'écriture cunéiforme était en usage durant la période du royaume d'Ourartou pour l'administration royale, comme le montrent les inscriptions cunéiformes ourartiennes. Mais ces caractères cunéiformes disparurent au cours des siècles. On a parfois suggéré, sans preuve décisive, qu'une littérature existait en langue arménienne, peut-être notée avec l'alphabet perse, syrien et surtout grec. Aucun document de ce genre n'a été retrouvé. Voir HÜBSCHMANN, 1897, pp. V-VI et p. 323.

politique conquérante des Sassanides zoroastriens¹¹⁵, et n'allait pas manquer de rendre hostile ce puissant empire. La preuve en fut faite en 451 lors de la bataille d'Awarayr, où la noblesse arménienne, groupée autour du *sparapet* Vardan Mamikonean, le généralissime héréditaire¹¹⁶, a héroïquement tenté de résister aux pressions des Sassanides zoroastriens¹¹⁷.

Le roi et l'Église naissante se sont trouvés confrontés à la barrière des familles nobles influentes¹¹⁸, qui voyaient dans le christianisme un danger en politique extérieure et se refusaient à abandonner les anciennes croyances nationales. En outre la hiérarchie des prêtres païens s'opposa de toutes ses forces aux pressions exercées pour la conversion de leurs fidèles. C'est pourquoi on vit l'Église, s'appuyant sur les armes pour abattre les communautés païennes, qui s'insurgeaient contre la foi nouvelle.

Face à ce refus, saint Grégoire entreprit de détruire tous les sanctuaires païens en Arménie. Les *naxarar* (dynastes) chrétiens et une grande escorte en armes l'accompagnèrent dans son expédition. Ils se heurtèrent à la résistance acharnée des païens, mais progressivement tous les temples tombèrent et furent détruits.

Comme une armée ordinaire, les troupes des prêtres païens résistaient à la conversion chrétienne et combattaient contre les armées du roi et des dynastes.

Agathange les présente comme des démons, qui luttèrent avec férocité pour survivre:

«Là, apparut une immense troupe de démons, ayant la forme humaine, montés sur des chevaux ou à pied, armés de lances et de javelots, munis d'armes et de projectiles; ils couraient, criaient et poussaient des hurlements

¹¹⁵ Les Sassanides zoroastriens, qui étaient devenus les maîtres de l'Iran depuis l'an 224.

¹¹⁶ Les Mamikonean étaient *sparapet* ou commandants en chef de l'Arménie arsacide tout comme les Sūrēn l'étaient en Iran.

¹¹⁷ THOMSON, 1991, pp. 75-157.

¹¹⁸ La classe sacerdotale païenne et l'aristocratie constituaient un pouvoir politique important, exerçant une grande influence sur le pays.

terribles. Lorsqu'ils se furent enfuis, ils se précipitèrent dans le temple d'Anahit. De là, ils combattaient contre ceux qui s'approchaient, et, du sommet de l'édifice, ils décochaient contre ceux qui se trouvaient en bas, des flèches offensives et une grêle de pierres, ce qui effraya peu les nouveaux adeptes»¹¹⁹.

Quand l'Église arménienne fut née, les problèmes et les dangers continuaient à exister, mais pendant ce temps les conflits se jouaient entre le pouvoir temporel et spirituel. Dans l'histoire de l'Église on trouve des exemples de patriarches assassinés par les rois et en raison d'intrigues politiques.

Ainsi, lorsque Aristakēs succéda à son père Grégoire l'Illuminateur, l'opposition entre l'Église et la cour royale était si aiguë que le catholicos fut tué par le satrape de Sophène¹²⁰. Dans une atmosphère de rivalité, son frère et successeur Vrtanēs échappa à une tentative d'assassinat dans l'église d'Aštišat. Les coupables étaient des membres de l'ancienne classe religieuse païenne, qui étaient encouragés dans leur dessein par la reine d'Arménie, que le catholicos réprimandait sans cesse au sujet de sa conduite déréglée¹²¹. À son tour, le catholicos Yusik n'arrivant pas à tenir face à la noblesse, périt sous une bastonnade ordonnée par le roi Tiran¹²².

Arracher le peuple à ses traditions anciennes et à ses pratiques païennes n'était pas une tâche facile. P'awstos Biwzand décrit la mentalité des paysans:

«Ils dépensaient, avec leur esprit inculte et barbare, leur temps et leurs facultés à étudier les usages et coutumes du paganisme ancien, cette œuvre d'un esprit pauvre et superficiel. Ils s'adonnaient au contraire aux études de leur mythologie et de leurs chants épiques avec un amour vif et constant, avec une foi ardente, d'où découlaient la haine, l'envie, la discorde, l'animosité qu'ils nourrissaient avec constance. Dans l'obscurité des nuits, ils rendaient

¹¹⁹ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 108, pp. 578-579.

¹²⁰ MX, 1991, Livre II, ch. 91, pp. 243-244.

¹²¹ BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 3, pp. 68-69.

¹²² BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 12, pp. 83-84.

un culte à leurs anciennes divinités, comme on commet l'adultère en se livrant à des débauches abominables. C'est pour cela qu'ils ne prêtèrent pas l'oreille aux conseils des sages et n'écouterent pas les chefs spirituels qui leur rappelaient les commandements de Dieu. À cause des conseils qu'ils donnaient, ceux-ci étaient haïs, persécutés et tués»¹²³.

Après l'assassinat du catholicos Yusik et la succession de deux patriarches non grégorides¹²⁴, c'est à dire qui n'appartenaient pas à la lignée de Grégoire l'Illuminateur, Nersēs, petit-fils de Yusik est élu à la tête de l'Église. Il avait une grande popularité et de grands privilèges chez le roi. Il avait été instruit à Césarée et sa mère était la sœur du roi Tiran (Tigran VII); il était au service militaire et il occupait la charge de chambellan particulier du roi Aršak II, qui lui accordait une entière confiance dans toutes les affaires intérieures et extérieures du royaume¹²⁵.

Sous le catholicosat de Nersēs I^{er}, l'Église prend un nouveau visage. Le patriarche et le roi collaborent pour restaurer l'ordre spirituel et profane:

«Saint Nersēs s'installa sur le siège patriarcal et, durant son pontificat, la paix ne cessa de régner dans le pays. Il réhabilita l'apostolat de ses ancêtres, et continua leur œuvre, c'est-à-dire qu'il prit soin de garder son troupeau intact contre les attaques des ennemis visibles et invisibles»¹²⁶.

L'un des problèmes que l'Église arménienne naissante devait régler était la liturgie et les dispositions canoniques. Au début, on se contenta des traditions grecques et syriaques. Ce dualisme se maintint jusqu'à la consécration de saint Grégoire à Césarée de Cappadoce. La lutte pour la préséance en Arménie entre les Églises syriaque et grecque fut d'abord tranchée par la victoire de l'Église de Césarée, dont Grégoire lui-même était issu. Dans la littérature arménienne du IV^e siècle, la

¹²³ BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 13, pp. 84-85.

¹²⁴ Le Catholicos Pa' rēn d'Aštišat, BIWZAND, 1989, Livre III, ch. 16, pp. 91-92 et le Catholicos Šahak, descendant de l'évêque Albanios, BIWZAND, 1989, Livre III, ch.17, p. 92.

¹²⁵ BIWZAND, 1989, Livre IV, ch. 3, p. 109.

¹²⁶ BIWZAND, 1989, Livre IV, ch. 4, p. 112.

tradition syriaque¹²⁷ fut graduellement recouverte par la tradition cappadocienne représentée par Grégoire et donna le ton à l'évangélisation arménienne¹²⁸. Un siècle plus tard, au tout début du V^e siècle, l'invention de l'alphabet arménien et la traduction de la Bible faciliteront l'adaptation de ces influences liturgiques étrangères aux conditions locales.

¹²⁷ Le christianisme s'est sans doute infiltré en Arménie par des prédicateurs de langue syriaque. C'est toujours à Édesse qu'on est renvoyé pour les origines de l'Église arménienne. Les emprunts au syriaque comme *kahanay* (HAB, 1926, t. IV, p. 540), *abelay* (HAB, 1926, t. I, p. 74), *çom* (HAB, 1926, t. II, p. 467) les prouvent. Voir aussi TER MINASSIANTZ, 1904, pp. 11-12; GROUSSET, 1984, pp. 125-127.

¹²⁸ Cf. ADONTZ, N., *L'Arménie à l'époque de Justinien (rus.)*, Saint Petersburg, 1908, pp. 322-370. In KHATCHATRIAN, 1971, p. 15.

5.1.2. Les moyens de la conversion au christianisme

Les moyens que l'Église naissante a mis en œuvre au début du quatrième siècle, ont abouti à la conversion générale de l'Arménie au christianisme. Outre la prédication, l'Arménie a vécu alors une expérience de division [carte. 8] et de violence.

Tous les réfractaires sont menacés d'un châtimeut divin symbolisé par la métamorphose du roi en bête sauvage. Selon Agathange, la punition du monarque s'accompagne d'une désolation épouvantable dans tout le pays¹²⁹. En revanche, après la conversion au Christianisme:

«L'Arménie fut bénie, désirable et immensément admirée. Comme autrefois Moïse fut tout à coup maître de la Loi des Hébreux, avec tout le chœur des prophètes, comme Paul avec la troupe des apôtres et le salutaire Évangile du Christ; ainsi Grégoire vint et apparut, et aux Arméniens il parla la langue arménienne»¹³⁰.

Saint Grégoire voyageait dans toutes les régions, prêchant au peuple et établissant des évêques avec leurs diocèses¹³¹. Des missionnaires formés par lui s'en allaient christianiser les confins de l'Albanie caucasienne et des autres pays du nord¹³². Ces représentations anachroniques sont, au mieux, selon l'hagiographe, réalisées à partir du V^e siècle.

En effet, la violence a précédé la paix, en raison des contraintes exercées par l'Église. Tout d'abord, celle-ci élimina toutes les bases humaines et matérielles du système religieux païen, puis prêcha la foi chrétienne en la coulant dans le moule de la hiérarchie mazdéenne. Avec le soutien du roi et l'aide de l'armée, saint Grégoire a

¹²⁹ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 20, pp. 161-162.

¹³⁰ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 123, p. 630.

¹³¹ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 120, p. 621.

¹³² THOMSON, 2010, pp. 457-459. La conversion de ces pays eux-mêmes n'est pas due à saint Grégoire.

détruit graduellement tous les sanctuaires païens en construisant des églises à leur place ou dans les abords immédiats¹³³. Il transformait les lieux païens en centres de culte chrétien¹³⁴. De même à Byzance, sainte Hélène détruisit le temple d'Aphrodite, qui avait été construit par l'empereur Hadrien à *Aelia Capitolina* à Jérusalem, pour ériger l'église du Saint Sépulcre¹³⁵.

Ainsi on atteint trois objectifs: élimination des traces de la foi et du patrimoine païen¹³⁶; pillage des temples et confiscation de leurs richesses pour la prospérité et la stabilité de l'Église¹³⁷; transformation ou création de bâtiments pour le culte chrétien¹³⁸.

Les fouilles faites sous la cathédrale actuelle d'Ēj̄miaçin (Etchmiadzine) dans les années cinquante ont montré que le plan réel de l'église remonte à une construction au V^e siècle, selon toute probabilité il s'agit de l'église érigée ou restaurée par Vahan Mamikonean, gouverneur de l'Arménie en 484¹³⁹. Au-dessous de cette église du V^e siècle ont été trouvés les restes d'une construction précédente.

¹³³ Comme à Çiçernavank' en Arcàx (Haut-Karabagh). HAKOBEAN, 2009, pp. 173-178.

¹³⁴ AGAT'ANGEŁOS, 1930, ch. 109, p. 582.

¹³⁵ ESBROECK, 1982, p. 84.

¹³⁶ AGAT'ANGEŁOS, 1930, ch. CXIX, p. 617. Voir aussi KRANEAN, 2001, p. 363.

¹³⁷ AGAT'ANGEŁOS, 1930, ch. 109, p. 585.

¹³⁸ ASOLIK, 1917, pp. 80-81. Cf. THORAMANIAN, Thoros, *Matériaux pour l'histoire de l'architecture arménienne*, (en arm.), t. I, Erevan, 1942, p. 211. In KHALPAKHCHIAN, 1980, p. 51 et ibid, pp. 60-61. KALANTAR, 1994, pp. 6-10. HASRATIAN, *Christian Architecture*, 2010, pp. 52-53.

¹³⁹ C'est la date où Vahan Mamikonean, après une bataille victorieuse sur les Perses entra à Valaršapat et y construisit la cathédrale. Lazar P'arpeci atteste cette victoire et la reconstruction de la cathédrale ainsi: «Il se rendit dans la ville de Valaršapat avec les Arméniens, ses alliés fidèles et dévoués; il fit les offrandes et les vœux accoutumés à la sainte cathédrale; il fit reconstruire avec une magnificence splendide cet édifice, que ses ancêtres avaient bâti, mais qui tombait en vétusté». THOMSON, 1991, ch. 86, p. 217. Cette hypothèse est critiquée par GARIBIAN DE VARTAVAN, 2004, pp. 409-421.

Dans l'abside orientale, dans la partie la plus vieille et au-dessous de la pierre d'autel du cinquième siècle, un autel de feu a été trouvé¹⁴⁰.

Selon le livre intitulé *Histoire d'Héraclius*, le catholicos Komitas démolit la chapelle de Sainte Hripsimē, pour reconstruire un martyrium en pierre, comme l'auteur note:

«Il fit enlever aussi la charpente de la cathédrale sainte, il répara les murs ébranlés, il reconstruisit la couverture en pierre. Cela fut fait du temps de Yovhanik, prêtre de la sainte cathédrale du couvent»¹⁴¹.

D'après Armen Khatchatrian, les constructions en bois et en pierre sont deux systèmes structuraux différents et nécessitent des supports différents. Les coupoles en pierre ou bien, comme cela est noté par Sébéos, la «couverture en pierre», sont portées par des supports massifs, car elles sont lourdes et suscitent des poussées latérales qui tendent à renverser les supports. On ne peut pas passer de l'un de ces systèmes à l'autre dans le même édifice sans modifier profondément la structure¹⁴².

Les toutes premières églises lors de la conversion furent construites avec une grande rapidité¹⁴³.

Une continuité spatio-temporelle païenne persiste dans les manifestations religieuses sacrées du christianisme. Agathange note l'impact des fêtes religieuses antiques sur le calendrier chrétien. Il témoigne qu'après le baptême de la maison royale et d'une multitude des gens dans l'Araçani, saint Grégoire institua une commémoration des martyrs et fixa la date pour célébrer ce festival en même temps et au même endroit que la fête *Nawasard* comme à l'époque antérieure¹⁴⁴. Ce passage illustre aussi la continuité du culte au même endroit bien qu'il y ait eu un changement de religion. Le texte fixe que la fête chrétienne devait être célébrée à l'endroit où les

¹⁴⁰ HASRATIAN, *Histoire de l'Architecture arménienne*, 2010, p. 52.

¹⁴¹ SÉBÉOS, 1904, p. 76.

¹⁴² KHATCHATRIAN, 1971, p. 88.

¹⁴³ Voir AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 114, p. 601.

¹⁴⁴ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 119, p. 617.

dieux païens avaient été adorés, afin de sacraliser l'espace infesté et profané par les démons.

L'Illuminateur recourut à la sublimation des coutumes et des traditions païennes. Comme il était impossible de déraciner le patrimoine spirituel du paganisme, il n'était possible que d'éliminer les constructions et les institutions païennes. Cette conversion a fait fusionner la vision de l'anthropologie païenne arménienne avec celle de l'anthropologie chrétienne.

La version grecque d'Agathange note que saint Grégoire, lors de son retour de Césarée, demeure quelques jours à Sébaste, où il «prend des prêtres et des moines, pour en faire le clergé de l'Église arménienne»¹⁴⁵. Par ailleurs la version arménienne d'Agathange fait allusion à l'existence de prêtres chrétiens qui s'étaient enfuis d'Arménie vers Sébaste à cause des persécutions du roi Trdat¹⁴⁶; l'auteur de cette version note que saint «Grégoire y (à Sébaste) rencontra beaucoup de moines qu'il persuada de venir avec lui pour les ordonner prêtres dans son pays, et il en emmena un grand nombre»¹⁴⁷. Cette congrégation devrait être d'origine hellène et de langue grecque, ce qui a contribué à la conversion de la cour royale, qui connaissait le grec.

L'allusion de l'existence des prêtres à Sébaste, même dans la version arménienne, démontre tout simplement que les chrétiens étaient très minoritaires en Arménie avant la prédication de Grégoire l'Illuminateur. La conversion du peuple arménien se fit à l'initiative de Grégoire l'Illuminateur, en collaboration avec le roi. La version arménienne d'Agathange souligne le rôle de saint Grégoire en lui accordant le rôle exclusif d'illuminateur.

Pour l'organisation de l'Église, saint Grégoire aurait consacré, selon Agathange, douze évêques, et gardé pour lui le diocèse de la province d'Ayrarat¹⁴⁸. Cette province était à l'époque le cœur de l'Arménie, où se trouvaient la capitale

¹⁴⁵ THOMSON, 2010, pp. 408-409.

¹⁴⁶ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 12, pp. 107-108.

¹⁴⁷ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 113, p. 598.

¹⁴⁸ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 126, pp. 648.

Valaršapat et les grandes villes comme Artasat et Dvin. L'Église et la cour royale coopéraient pour l'expansion de la nouvelle foi et la politique, centralisée autour des grandes villes de l'Arménie, contribuait au développement de l'Église.

Le livre de la vie de saint Grégoire écrit que le catholicos Grégoire se servit des fils des prêtres païens et les ordonna prêtres; il mentionne quelques noms sans les localiser¹⁴⁹. Au contraire les versions grecques¹⁵⁰ et arabe¹⁵¹ citent treize évêques, l'auteur note leurs diocèses à côté de leurs noms et révèle que Albianos (Albianos), l'évêque du diocèse de la province Bagrewand, qui tenait le premier rang de la classe épiscopale, était le seul prêtre païen qui fut converti et qui se consacra à la prédication du christianisme.

Saint Grégoire fonda des écoles¹⁵² à la tête desquelles il dut placer des maîtres étrangers. L'instruction ecclésiastique se faisait sans doute en langues étrangères, et les écoles célèbres de Césarée en Cappadoce et d'Édesse en Osroène étaient les seuls foyers éducatifs accessibles aux Arméniens¹⁵³. Le grec était en usage dans le nord de l'Arménie et le syriaque dans les provinces méridionales.

Il prit en outre comme auditeurs privilégiés de son enseignement des candidats provenant du clergé et de l'aristocratie:

«Il choisit ensuite les principaux du lignage des Arsacides et leur enseignait la doctrine. Le premier parmi eux était le roi Trdat, avec toute sa famille. Il s'efforçait également d'indiquer à toutes les intelligences la science de la vérité. En prêchant ainsi et en répandant partout le saint Évangile du Seigneur, il les instruisait pour qu'ils se conduisent bien dans le

¹⁴⁹ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 120, pp. 621-622.

¹⁵⁰ THOMSON, 2010, pp. 457-458.

¹⁵¹ THOMSON, 2010, pp. 458-459.

¹⁵² «Il choisissait un lieu solitaire dans les déserts , et là il résidait , et de là il les instruisait» .
AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 123, p. 630.

¹⁵³ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 120, p. 620.

chemin de la vie éternelle. Il leur recommandait principalement d'adorer seulement le Seigneur leur Dieu, et de ne servir que lui»¹⁵⁴.

Avec la conversion du peuple arménien au christianisme au début du IV^e siècle, les traces de la vision culturelle et religieuse païenne s'infiltrèrent dans la nouvelle foi. En réalité les vestiges des vieilles croyances survécurent sous forme de superstitions et la liturgie accueillit certaines coutumes qui faisaient partie de la vie quotidienne¹⁵⁵. Lorsque l'Église ne put éliminer en totalité le système païen, elle s'accommoda des traditions enracinées dans les croyances préchrétiennes; elle les inclut dans certains de ses rites¹⁵⁶. Le vocabulaire et certaines compréhensions utilisées à l'époque païenne se sont infiltrées dans la liturgie de l'Église par les paléochrétiens¹⁵⁷.

Dans ce contexte judéo-chrétien, nous trouvons une continuité exprimée dans la conservation de certains symboles préchrétiens¹⁵⁸, des figures et des idées. Certains ont été adaptés et christianisés, nous pouvons constater l'expression concrète de ce processus dans le livre d'Agathange, qui met l'accent sur la croix. Lors de la campagne pour déraciner les cultes païens, saint Grégoire dresse le signe de la croix salutaire du Seigneur¹⁵⁹, consacrant les lieux de culte païen pour la nouvelle foi, comme une marque visible de la christianisation de représentation païenne.

¹⁵⁴ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 108, pp. 581-582.

¹⁵⁵ Par exemple le feu, considéré comme une divinité, n'est jamais éteint avec de l'eau et certaines vieilles femmes, encore de nos jours, font le signe de croix en disant «Jésus Christ» avant d'éteindre le feu. Voir 2.1.2. Le culte du feu.

¹⁵⁶ Ainsi la fête de *Tearnendaraj* (Aller au devant du Seigneur, avancer vers le Seigneur), fête de la Présentation du Christ au temple, conserve le souvenir des rites du feu païen. Voir 2.1.2. Le culte du feu.

¹⁵⁷ HÜBSCHMANN, 1897, I, p. 9. MEILLET, 1926, p. 37. HÜBSCHMANN, 1897, I, p. 316: *Satanay* (satan), p. 318: *k'ahanay* (prêtre), p. 320: *k'urm* (prêtre païen).

¹⁵⁸ Le feu, l'eau, le soleil, la justice, etc.

¹⁵⁹ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 109, p. 584.

Ainsi la foi envers le dieu soleil fut déviée vers celle du «Soleil de la Justice», Jésus Christ¹⁶⁰. Dans les églises, les autels sont toujours tournés du côté de la lumière, vers l'est où le soleil se lève. Les jours du calendrier païen qui lui étaient consacrés devinrent des jours de fête chrétienne¹⁶¹.

¹⁶⁰ Nersēs Šnorhali, in ŽAMAGIRK', 1971, p. 22.

¹⁶¹ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 109, p. 617. KRANEAN, 2001, p. 363. Par exemple la fête païenne de *Vardavař*, dédiée à la déesse Anahit, fut remplacée par celle de la transfiguration de Jésus Christ.

5.2. La création de l'alphabet

Du point de vue anthropologique l'alphabet garantit la stabilité d'un peuple, spécialement pour un peuple ancien. La langue arménienne appartient à la branche balkanique de la famille de langues indoeuropéennes¹⁶² et c'était une langue uniquement parlée, qui ne s'écrivait pas avant le V^e siècle. La création de l'alphabet arménien remonte à l'année 405.

Soumis, comme toutes les autres langues, à l'érosion phonétique et aux innovations analogiques, l'arménien s'est profondément modifié au cours des siècles, mais en gardant sa spécificité. La création de l'alphabet a favorisé la croissance de l'Église arménienne et la prospérité du peuple. Le V^e siècle fut l'âge d'or du peuple arménien. C'est alors que la vision religieuse et anthropologique arménienne a acquis des nouvelles valeurs.

À l'époque de la prédication de saint Grégoire l'Illuminateur, l'Église naquit en reprenant la littérature chrétienne des Grecs et des Syriens. L'expansion du christianisme nécessita l'invention de la littérature chrétienne arménienne. Cette exigence redoubla lorsque l'Arménie fut soumise à des contraintes politiques et ecclésiastiques étrangères¹⁶³. L'institution de l'Église arménienne a souffert de l'ambiance politique pesante du IV^e siècle. L'allié traditionnel de l'Arménie, l'Empire byzantin, a perdu son influence sur l'Arménie, face à la puissance montante des Sassanides, qui imposent la partition de l'Arménie entre 384 et 387¹⁶⁴. Bouclier contre les épreuves, l'écriture arménienne naquit dans une période de crise nationale.

¹⁶² HÜBSCHMANN, 1897, I, pp. 1-15. Voir aussi GROUSSET, 1984, p. 65. GODEL, 1975, pp. 30-31 et 61-64. HOLST, 2009, p. 50-53.

¹⁶³ Les Perses et les Byzantins fixèrent progressivement leurs zones d'influence. L'Église byzantine d'un côté et le zoroastrisme des Sassanides de l'autre projetaient d'annexer le christianisme arménien ou de le supprimer.

¹⁶⁴ Le partage de l'Arménie entre Byzance et les Sassanides marque la rupture de l'identité nationale arménienne. L'Arménie occidentale deviendra une province byzantine, tandis que l'Arménie orientale, après une rupture de douze ans (389-401), survit jusqu'à son abolition en 428. BIWZAND, 1989, Livre V, ch. 1, pp. 233-234.

L'invention de l'alphabet pour la langue arménienne fut dictée par les exigences du culte chrétien. La nécessité de caractères alphabétiques propres fut la préoccupation majeure de l'Église arménienne dès la fin du IV^e siècle. Ce fut la mission dont se chargea le moine Mesrop Maštoc¹⁶⁵, qui en 405 créa l'alphabet arménien. Celui-ci dota le christianisme arménien de l'enracinement culturel qu'il n'avait pas su acquérir en plus d'un siècle. Quelques auteurs, comme Koriwn¹⁶⁶ le biographe de Maštoc', témoignent qu'il fut aussi l'inventeur des alphabets géorgien et albanien¹⁶⁷ qui favorisèrent l'évangélisation dans ces pays¹⁶⁸.

Le christianisme arménien a livré une lutte éprouvante contre les agressions des Sassanides et de Byzance qui ont essayé de conduire une politique d'assimilation forcée à l'égard de l'Arménie. Cette lutte a stimulé la hausse de prise de conscience nationale qui a conduit à une nouvelle ère le développement culturel du peuple arménien. Grâce à la création de l'alphabet arménien, la culture arménienne a atteint un haut niveau de développement.

Avant Maštoc' les rois arméniens écrivaient leurs décrets en utilisant les langues grecque ou syriaque¹⁶⁹. Ce qui appartenait au quotidien, c'est-à-dire les prières et les rites païens, les mythes et les épopées, les proverbes, les fables et les

¹⁶⁵ Saint Mesrop Maštoc' né à Hacèkac' en 361/363, mort à Valaršapat en 440. Moine, théologien et linguiste arménien. Inventeur de l'alphabet arménien, marquant ainsi une étape fondamentale de l'histoire du peuple arménien et de l'Église Arménienne. Voir KĪPAREAN, 1992, pp. 57-59. L'inventeur de l'alphabet arménien est connu sous le nom Mesrop chez Moïse de Khorène (MX, 1991, Livre III, ch. 47, pp. 216-217) et sous le nom Maštoc' chez son biographe Koriwn (THOMSON, 1991, KORIWN, 1994, KORIWN, 1998). Mesrop était probablement son nom de baptême et Maštoc', dérivé de *Mazda* (sagesse) pour désigner un «Vase de sagesse», une sorte de surnom honorifique, qui lui fut donné plus tard. MAHÉ, 2012, p. 87. MAHÉ, 2006, p. 41.

¹⁶⁶ Historien arménien (380-450). Voir KĪPAREAN, 1992, pp. 91-94.

¹⁶⁷ Albanie caucasienne, qui se trouvait au nord de l'Azerbaïdjan actuel.

¹⁶⁸ KORIWN, 1994, pp. 105-106. MX, 1991, Livre III, ch. 54, pp. 328-329. Voir aussi MAHÉ, 2006, pp. 62-66.

¹⁶⁹ Maštoc' étant l'un des *dpir* du roi Xosrov et de la cour, transcrivaient en caractères syriaques et grecs les décrets du roi d'Arménie. THOMSON, 1991, p. 46.

lois coutumières, restaient purement orales, gravées dans la mémoire collective du peuple arménien¹⁷⁰.

La tentative d'application de l'alphabet de Daniel le prouve¹⁷¹. Si la transcription avait été adéquate, on n'aurait pas eu la nécessité de créer une écriture propre aux Arméniens. Mesrop Maštoc' comprit la nécessité d'un alphabet spécial et complet, qui eut une grande importance dès la fin du V^e siècle, face aux grandes épreuves nationales¹⁷².

On a quelquefois supposé que les Arméniens utilisaient l'écriture ourartienne jusqu'à l'avènement du christianisme. Cela n'est pas confirmé par les faits. Les Artaxiades et les Arsacides utilisaient l'araméen¹⁷³ ou le grec¹⁷⁴ pour graver leurs décrets ou marquer les limites des frontières [Fig. 21 et Fig. 22]. Certains, allant plus loin, disent audacieusement qu'avant Mesrop Maštoc', une écriture et une littérature arméniennes existaient, qui auraient aujourd'hui disparu, quand l'Arménie est devenue chrétienne, c'est-à-dire que l'Église les a éliminées pour les remplacer en grec. Ces hypothèses sans fondement procèdent d'une conception anachronique du rôle de l'écrit dans l'Antiquité.

On suppose, non sans vraisemblance, que les premiers missionnaires chrétiens avaient prêché dans les langues grecque et syriaque. Mais cette médiation posait des problèmes de communication, quoiqu'elle eût facilité la prédication de saint Grégoire et de ses collaborateurs durant la première période de

¹⁷⁰ MAHÉ, 2012, p. 87.

¹⁷¹ MX, 1991, Livre III, ch. 52, pp. 325-326. Daniel était syrien, mais en réalité les «caractères daniéliens» ne suffisaient pas à «exprimer entièrement les syllabes de la langue arménienne». MX, *ibid.*

¹⁷² La division de l'Arménie entre les Grecs et les Sassanides. Les sectes contaminaient le christianisme naissant (MAHÉ, 2012, pp. 91-92) et la masse analphabète. Voir l'annexe des cartes [carte 5].

¹⁷³ Les inscriptions araméennes sur les bornes du roi Artaxès et les inscriptions arsacides à Garni. RUSSELL, 1987, p. 27 et p. 75. PÉRIKHANIAN, 1971, pp. 169-174.

¹⁷⁴ Les inscriptions des Arsacides. RUSSELL, 1987, p. 48 et pp. 54-55.

l'évangélisation¹⁷⁵. Les premiers missionnaires devaient affronter de grandes difficultés, car la masse du peuple arménien n'était familiarisée ni avec le grec, ni avec le syriaque.

Maštoc' s'est aussi heurté à cet obstacle pendant la première période de sa mission. En évangélisant le canton de Gołn, dans la région du Siwnik', où les chants recueillis par Moïse de Khorène attestent de la persistance des traditions païennes, le saint vérifia sur place l'impossibilité d'évangéliser sans disposer d'une traduction arménienne des Écritures sacrées¹⁷⁶. La nécessité le persuada de créer une écriture arménienne pour produire la traduction écrite de la Bible, opposée à l'oralité païenne.

Maštoc' fit part de ses préoccupations pastorales au Catholicos saint Sahak¹⁷⁷ et se chargea, avec son accord, de créer l'alphabet arménien. L'invention d'un alphabet arménien fut donc une préoccupation et une initiative nécessaires de l'Église pour réaliser l'évangélisation de l'Arménie¹⁷⁸.

L'idée d'écrire l'arménien avec des caractères propres était à l'ordre du jour. Saint Mesrop et le Catholicos saint Sahak se renseignent sur les possibilités d'une telle invention et, avec l'assistance du roi Vram Šapuh¹⁷⁹, entreprennent leurs recherches pour créer l'alphabet¹⁸⁰. Alors, Mesrop et ses disciples voyagent dans des villes et centres culturels comme Amid, Édesse, Samosate et Antioche, la Cappadoce, la Mésopotamie, et la Phénicie, pour réaliser leur mission¹⁸¹.

¹⁷⁵ L'usage de la langue et des caractères grecs ont successivement été exclus par le roi persan, dans la partie de l'Arménie qu'il a conquise. MX, 1991, Livre III, ch. 36, p. 301 et ch. 54, pp. 328-329.

¹⁷⁶ MX, 1991, Livre III, ch. 47, pp. 316-317. Voir aussi MAHÉ, 2006, p. 43 et 54.

¹⁷⁷ Saint Sahak Le Grand (338-439). Descendant de saint Grégoire l'Illuminateur. Son patriarcat marqua une nouvelle ère dans l'histoire de l'Arménie. Il construisit en outre des écoles, en envoyant des disciples dans tout le pays pour diffuser l'Évangile dans les lieux reculés.

¹⁷⁸ MX, 1991, Livre III, ch. 49, p. 320.

¹⁷⁹ De la dynastie des Arsacides, ayant régné de 392 à 414.

¹⁸⁰ MX, 1991, Livre III, ch. 52, p. 325.

¹⁸¹ MX, 1991, Livre III, ch. 53, pp. 326-327.

À Édesse il aurait inventé son nouvel alphabet, c'est-à-dire précisément le contenu phonétique de chaque lettre et la forme intérieure du système¹⁸². Moïse de Khorène veut y voir une intervention miraculeuse de la Providence:

«Mesrop se réfugie dans la prière. Alors il aperçoit, non pas dans un songe en sommeil ni dans une vision en état de veille, mais dans l'atelier de son cœur, apparaissant aux yeux de son âme, le poignet d'une main droite écrivant sur une pierre; et, de même que les traces s'impriment sur la neige, la pierre retenait toutes ces formes assemblées»¹⁸³.

Chez Koriwn, le biographe de Maštoc', on ne trouve pas l'intervention divine durant la découverte de l'alphabet arménien¹⁸⁴, de même dans le texte authentique de Łazar P'arpeciĭ, l'invention de l'alphabet arménien n'est pas non plus imputée à une vision¹⁸⁵. Pourtant dans les anciennes éditions de l'«Histoire d'Arménie» de Łazar P'arpeciĭ, on rencontre une longue interpellation de Moïse de Khorène, qui précède la rencontre avec Rufin de Samosate:

«Il eut recours à la prière. Il vit, non pas en songe dans le sommeil, ni dans une vision pendant une veille, mais dans le secret de son cœur, apparaître aux yeux de l'esprit une main qui écrivait sur une pierre où se traçaient, comme sur la neige, les traits les plus fins. Et non seulement cela lui apparut, mais encore tous les détails se recueillirent dans l'esprit de Mesrop comme dans un vase. Se levant après sa prière, il inventa nos lettres, assisté par Rufin qui dessina aussitôt la forme des caractères de Mesrop, en disposant les lettres arméniennes précisément à la façon des syllabes grecques»¹⁸⁶.

Par l'invention de l'alphabet Mesrop Maštoc' dota la culture arménienne d'un outil essentiel qui s'est merveilleusement adapté à la langue. Pour diffuser le nouvel

¹⁸² Ibid.

¹⁸³ MX, 1993, Livre III, ch. 53, p. 327.

¹⁸⁴ KORIWN, 1994, ch. 10, p. 100.

¹⁸⁵ THOMSON, 1991, ch. 10, pp. 48-49.

¹⁸⁶ PĽ, 2001, ch. 10, p. 266.

alphabet, il développa les activités de traduction. Celles-ci servent un double contenu: les traductions des Pères de l'Église accompagnant celle de la Bible et l'enregistrement de certaines traditions orales de l'Arménie païenne dans les premiers écrits historiques¹⁸⁷. La traduction a haussé l'arménien au niveau d'une langue de culture et l'horizon spirituel du peuple arménien s'élargit aux dimensions de la culture humaine.

Maštoc' forma une génération instruite simultanément dans la spiritualité et dans la littérature; avec celle-ci se fortifie la conscience religieuse et nationale. Ainsi en inventant l'alphabet arménien, il sauva sa nation d'une perte irréversible.

Comme dans l'antiquité païenne, la classe instruite était formée des aristocrates et du clergé. Les monastères devinrent non seulement des centres de spiritualité, mais aussi de culture, des lieux de dévotion et de croissance intellectuelle. Selon Koriwn¹⁸⁸, Maštoc' fonde des foyers dans lesquels, après l'invention de l'alphabet, on commence à enseigner la littérature arménienne et les sciences contemporaines, de nature ecclésiale, parce qu'elles étaient professées en général par des clercs. Dans ces foyers, on enseignait la langue et la littérature arménienne, ainsi que d'autres études, qui servaient à accomplir les traductions des langues étrangères¹⁸⁹.

De son côté, saint Sahak transforme son siège patriarcal de Vałaršapat en lieu saint de la foi¹⁹⁰. Il fait bâtir des chapelles distinctes à Hripšimē, à Gayanē pour conférer à son siège une fonction testimoniale. Ensuite, il a fait rédiger une *Vie de saint Grégoire*, qui culmine sur la vision de l'Illuminateur apprenant du Christ en personne la place de chaque monument¹⁹¹;

¹⁸⁷ DÉDÉYAN, 2002, p. 129.

¹⁸⁸ KORIWN, 1994, ch. 14, p. 103.

¹⁸⁹ KĪPAREAN, 1992, p. 55.

¹⁹⁰ Cf. GARIBIAN, Nazénie, *La Jérusalem nouvelle et les premiers sanctuaires chrétiens de l'Arménie*, éd. Isis Pharia, Érévan, 2009, pp. 232-255. MAHÉ, 2012, p. 89.

¹⁹¹ MAHÉ, 2012, p. 90.

La création de l'alphabet au V^e siècle, ou comme il s'est appelé encore, l'«Âge d'or», a créé un enthousiasme pour la conversion et pour lutter contre le paganisme. L'alphabet arménien a constitué, auprès de la foi chrétienne, un instrument puissant de progrès. C'est à travers cette invention que les Arméniens ont pu maintenir leur nationalité, que les Grecs et les Perses ont cherché trop souvent à absorber. Munis de cette invention, qui leur permettait d'échanger leurs idées, de les communiquer de génération en génération, ils purent plus facilement conserver leurs mœurs, leurs traditions et se créer une littérature nationale.

La littérature devient le privilège de la classe ecclésiastique. Pour cette raison, jusqu'au XIX^e siècle, toute la littérature arménienne est empreinte de religion, comme l'explique vers 1841 Xaçatur Abovean dans la préface de son roman «Plaies de l'Arménie»; il n'existe alors aucun écrit préfacé en arménien. Cette littérature religieuse, à son tour, a favorisé l'expansion du christianisme et de la vie missionnaire.

En effet les premières traductions qui furent faites témoignent, par leur souplesse et leur exactitude, d'une longue familiarité des traducteurs avec l'original. Un des plus éminents traducteurs et apologistes du christianisme arménien fut Eznik Kołbacî (Eznik de Kołb), qui avait participé activement à la traduction du texte arménien de la Bible. Son livre, dont le titre est perdu, et qu'on nomme, par commodité, *Etç Alandoc*¹⁹² «Réfutation des sectes» est un traité apologétique. On y trouve une synthèse originale sur Dieu¹⁹³, un chef-d'œuvre théologique et rédigé dans un style réaliste et vigoureux.

Durant la vie de Mesrop et après sa mort, grâce aux activités des traducteurs, les livres fondamentaux de liturgie, théologie et histoire furent écrits¹⁹⁴. Le

¹⁹² EZNIK, 1959.

¹⁹³ Sur Dieu (*De Deo*) est le titre que les traducteurs français d'Eznik (Louis Mariès et Charles Mercier) ont donné au texte arménien. De fait Eznik traite essentiellement de la transcendance divine, méconnue par les païens, qui divinisent les éléments de la nature, et exagérée par les gnostiques, notamment Marcion, qui prétendent que Dieu n'est pas le Créateur du monde.

¹⁹⁴ Les livres de l'Écriture sainte furent traduits, ainsi le *Čašoc'* (Lectonnaire-Typicon), le *Pataragamatoyc'* (Missel), le *Žamagirk'* (Bréviaire), le *Ganonagirk'* (Code canonique). Les traductions

cinquième siècle se présente donc comme une ère d'épanouissement culturel dans laquelle subsistent les facteurs anthropologiques qui poussent le génie arménien à chercher des moyens essentiels pour la croissance de l'Église, pour l'expansion du christianisme, pour défendre le propre patrimoine culturel et ainsi, garantir la survie du peuple arménien.

patristiques et exégétique de Théodore de Mopsueste, de Cyrille d'Alexandrie, d'Ephrem de Nisibe, etc. Voir MAHÉ, 1996, pp. 40-61.

5.3. La formation de l'Église arménienne

En recevant l'ordination épiscopale de l'évêque Léonce de Césarée de Cappadoce, Grégoire devint le chef de l'Église apostolique arménienne. Il réorganisa la vie religieuse et fit construire de nombreuses églises¹⁹⁵.

Ekelecî est la transcription du mot *ἐκκλησία*¹⁹⁶, qui désigne l'Église, non pas comme bâtiment de culte mais comme assemblée d'élus convoqués pour le salut. Jusqu'au IV^e siècle, il n'existe guère d'église au sens architectural du terme. D'après cette transcription qui porte la trace d'un intermédiaire syriaque, on observe que l'Église arménienne après la conversion, a été influencée par la culture hellénistique, comme ce fut le cas du paganisme arménien, avec les divinités gréco-romaines. Avec la construction des églises à partir du IV^e siècle, on constate que l'architecture arménienne, jusque-là étroitement liée au monde iranien, s'est rapprochée de l'aire occidentale et méditerranéenne.

Après la conversion de l'Arménie, l'Église arménienne a établi ou plutôt renforcé des relations étroites avec la Cappadoce où son fondateur, saint Grégoire, avait été formé et consacré, ainsi qu'avec la Syrie, d'où d'autres prédicateurs étaient venus plus tôt¹⁹⁷ et avec qui les échanges étaient anciens, favorisés par le pouvoir sassanide et entretenus par une opposition commune à Chalcédoine¹⁹⁸.

L'Église arménienne participa au premier concile œcuménique de Nicée en 325 et appliqua les décisions qui y avaient été promulguées, en particulier la condamnation d'Arius¹⁹⁹. L'expansion de l'Église arménienne fut réalisée à travers des épreuves et des circonstances historiques exceptionnelles.

¹⁹⁵ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 119, p. 617.

¹⁹⁶ HÜBSCHMANN, 1897, I, p. 328. MEILLET, 1929, pp. 131-136.

¹⁹⁷ MINASSIANTZ, 2009, pp. 35-37.

¹⁹⁸ DONABÉDIAN, 2008, p. 17.

¹⁹⁹ MX, 1991, Livre II, ch. 89-90, pp. 239-241. AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 127, pp. 649-650. En 325 le patriarche Aristakēs, fils et successeur de Grégoire l'Illuminateur, reçut une lettre de Macaire,

L'Église arménienne est née d'un côté dans le contexte brûlant de la querelle arienne, qui déchire la chrétienté universelle durant tout le IV^e siècle. Tandis que les rois arsacides du IV^e siècle soutenaient les positions ariennes des empereurs, les patriarches, descendants de saint Grégoire, défendaient vigoureusement l'orthodoxie nicéenne. D'un autre côté, elle est née dans une Arménie, dont l'environnement politique était chaotique, puisque depuis toujours pomme de discorde entre deux empires rivaux, l'empire byzantin et l'empire sassanide, qui se la partagèrent en 387.

La position géographique isolée de l'Arménie, sur ces hauts plateaux, lui donna un visage différent de celui de l'Église universelle et lui imposa un caractère unique. Malachie Ormanian constate que l'Église arménienne, malgré sa situation modeste et l'obscurité de sa condition, ne laisse pas d'avoir une importance de tout premier ordre par la qualité des principes et des doctrines qui sont en elle. Mais, en effet, ces principes sont dignes de servir de base à l'œuvre idéale de l'unité et de la pureté chrétiennes²⁰⁰.

Les renseignements sur l'évangélisation de l'Arménie sont malheureusement pauvres et peu précis. Mais, dès ses origines, l'Église arménienne a eu une identité nationale, parce que l'histoire de l'Église était mêlée à celle du peuple arménien. Maksoudian explique ainsi la spécificité des structures ecclésiastiques:

«En Arménie, l'Église s'adapta librement au contexte féodal et adopta les institutions locales. Du fait que la conversion de la famille royale et des armées arméniennes étaient directement la cause de la christianisation de l'État arménien, l'Église devint une part de la classe dirigeante»²⁰¹.

Ce caractère s'accroît encore lorsqu'en 405, le moine Mesrop Maštoc' créa l'alphabet arménien afin de traduire la Bible et surtout de la transcrire en arménien. La littérature de l'Âge d'or développa une idéologie nationale et rétablit, sur le plan culturel, l'unité politique des Arméniens. Dans le contexte de l'affaiblissement du

évêque de Jérusalem, qu'il avait consulté sur les rites d'initiations chrétiennes. On y mentionne l'hérésie, vraisemblablement arienne, de Tork, évêque de Basean et du Bagrevant. Cf. TERIAN, 2008.

²⁰⁰ ORMANIAN, 1910, p. 2.

²⁰¹ MAKSOUDIAN, 1995, pp. 9-10. Voir aussi MARDIROSSIAN, 2004, p. 141.

pouvoir politique et surtout pour enraciner le christianisme, ce vieux ascète a créé l'alphabet national en 405.

Dès le V^e siècle, les Arméniens développèrent une culture chrétienne propre, qui revivifia l'héritage ancestral, menacé par l'assimilation aux cultures grecque et perse. La langue enrichie de mots nouveaux, de vocables spécialisés, ainsi que les livres bibliques traduits en arménien, dévoilaient de multiples genres littéraires, développés par l'adaptation de tout l'héritage patristique des quatre premiers siècles²⁰².

L'Église arménienne se constitua de bonne heure une liturgie spéciale, par des emprunts faits aux Églises voisines, principalement celles d'Antioche, de Césarée de Cappadoce et Jérusalem. Elle substitua la langue nationale au grec et au syriaque employés précédemment. Parallèlement l'arménien remplaça le persan et le grec dans l'administration.

Lors de la conversion au christianisme, l'Église fut dotée d'un important patrimoine foncier, car elle avait hérité du système de donation des sanctuaires païens²⁰³. L'Église arménienne s'est intégrée à une société dynastique, fondée sur l'hérédités des biens et des offices. Après la reconnaissance du christianisme en Arménie, Trdat IV s'efforça de christianiser le royaume sans rien changer à son organisation coutumière reposant sur la famille patriarcale, le dynastisme et les classes²⁰⁴.

Citons quelques caractéristiques de l'Église arménienne qui révèlent son originalité et la différencient des autres Églises: le clergé ne constituait pas une classe particulière, mais jouissait des revenus des biens d'Église et de l'immunité fiscale au titre du culte (*paštōn*) divin, les prêtres étaient assimilés aux nobles (*azat*). Saint

²⁰² MAHÉ, 2012, p. 92.

²⁰³ AGAT'ANGELOS, 1930, ch. 109, p. 585.

²⁰⁴ À propos de l'ordre social et l'ordre chronologique, voir MX, 1993, pp. 51-57.

Grégoire, le chef de l'Église, avait rang de prince (*išxan*), comme ses successeurs et ses auxiliaires, les autres évêques²⁰⁵.

Le patriarche n'était pas seulement «grand prêtre» (Kahanayapet = archiereus), mais il héritait également, pour lui et sa lignée, des autres offices de l'ancien chef des mages: «grand juge» (*datawor*) du royaume et «protecteur des pauvres» (*alkatac'jtagov*), c'est-à-dire responsable des hospices et des œuvres sociales financés par les revenus des biens ecclésiastiques²⁰⁶. Selon l'Agathange arménien, Saint Grégoire reçoit après sa consécration à Césarée le titre de Catholicos²⁰⁷, tandis que la version syriaque d'Agathange (Vs) l'appelle simplement archiprêtre *Kahanayapet* (grand Prêtre)²⁰⁸.

De même, les Arsacides arméniens se transmettent la royauté de père en fils en invoquant «la protection de la gloire de nos rois et de nos vaillants ancêtres»²⁰⁹. Ce système de charges héréditaires était si profondément ancré dans la société arménienne qu'il s'étendait jusqu'à l'Église. Dans une Arménie devenue chrétienne, le patriarcat passe normalement de père en fils dans la lignée de saint Grégoire l'Illuminateur, jusqu'à l'extinction de la lignée mâle à la mort du catholicos saint Sahak le Grand (438)²¹⁰. En cas de conflit entre le roi et le patriarche, on fait appel à une autre famille sacerdotale, les descendants d'Albianos. Ces usages s'inscrivent en

²⁰⁵ MAHÉ, 2012, p. 80.

²⁰⁶ Cf. GARSOÏAN, Nina, «Sur le titre de protecteur des pauvres», 1985. In MAHÉ, 2012, p. 81.

²⁰⁷ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 127, pp. 649. En réalité ce titre ne devient vraiment usuel qu'au début du VI^e siècle.

²⁰⁸ THOMSON, 2010, p. 475.

²⁰⁹ AGAT'ANGEĻOS, 1930, ch. 12, p. 103. THOMSON, 2010, p. 208.

²¹⁰ Après l'empoisonnement du catholicos Nersēs le Grand (353-373/ Voir BIWZAND, 1989, Livre V, ch. 24, pp. 204-205, MX, 1991, Livre III, ch. 38, p. 306), lui succèdent trois catholicos de la seconde famille sacerdotale arménienne (la première étant celle de Grégoire l'Illuminateur), descendant d'Albianos (voir à propos de lui et sa descendance in BIWZAND, 1989, Livre III, ch., p. 69, Livre VI, ch. 2, p. 234. MINASSIANTZ, 2009, pp. 39-41) de Manazkert (ancien évêque de la cour. MAHÉ, 2012, p. 82), jusqu'en 387 alors le Siège revient à la famille de Grégoire l'Illuminateur, en la personne de Sahak II le Parthe, fils de Nersēs Ier le Grand, victime du roi Pap.

violation flagrante des canons fixés à Nicée pour l'élection et la consécration de tout évêque, mais rappellent les privilèges des mages en Iran²¹¹.

La noblesse arménienne elle-même était composée de grandes familles, dont chacune possédait en commun de vastes principautés inaliénables, dont le chef de famille ou *tanutēr* n'était que l'administrateur et non propriétaire. Elles recevaient en outre des charges héréditaires que même l'ordre du roi ne pouvait révoquer²¹².

La formation de l'Église comme institution a connu certaines épreuves, liées à des facteurs internes et externes. La transformation de la vision socio-religieuse et socio-politique suscitait des contradictions dans la vie quotidienne arménienne, car les Arméniens persistaient à s'attacher aux mœurs ancestrales, surtout certains princes arméniens «impies» zoroastriens, qui se coupaient de l'Arménie pour s'attacher à l'Iran²¹³.

La réforme religieuse de Trdat IV fut mal accueillie par plusieurs princes qui n'hésitèrent pas à rechercher l'alliance des Perses²¹⁴. Les rebelles furent impitoyablement massacrés et leurs terres distribuées aux familles restées loyales. Les intrigues nobiliaires ne désarmèrent pas pour autant. Le roi mourut assassiné «empoisonné» dit-on vers 330²¹⁵.

L'Église arménienne atteignit la maturité en luttant contre la menace du mazdéisme. Le contexte de crise aiguë est dû à la politique sassanide de déchristianisation de l'Arménie. L'Église vécut sa première épreuve dans la seconde

²¹¹ GARSOÏAN, 1997, Les Éléments iraniens, p. 12

²¹² GARSOÏAN, 1997, Les Éléments iraniens, p. 11.

²¹³ Voir BIWZAND, 1989, Livre IV, ch. 50, pp. 167-168, Livre V, ch. 13, pp. 226-227.

²¹⁴ Moïse de Khorène décrit l'opposition des nobles ainsi: «Mais j'entends dénoncer ici la dureté de cœur et l'arrogance de notre nation, depuis les origines jusqu'à nos jours, car indociles au bien, étrangers à la vérité, ou encore naturellement hautains et tortueux, les nôtres, entraînés par leurs épouses et leurs concubines, résistent aux injonctions du roi en faveur des mœurs chrétiennes». MX, 1991, Livre II, ch. 92, p. 246. MX, 1993, p. 247. L'auteur mentionne les femmes et les concubines des nobles, car la majorité d'entre eux avait des épouses étrangères, surtout des Perses.

²¹⁵ MX, 1991, Livre II, ch. 92, p. 247.

moitié du V^e siècle, c'est-à-dire dans la génération qui suivit immédiatement la bataille de l'Awarayr où la noblesse arménienne se groupa autour de son chef militaire héréditaire, le *sparapet* Vardan Mamikonean. Afin de résister à la tentative sassanide de réimposer le mazdéisme à une Arménie déjà chrétienne, l'élite arménienne avait choisi le martyr plutôt que l'apostasie, ce qui créa, vu les circonstances entourant sa naissance, l'image d'une Arménie chrétienne par définition, le dos au mur face au danger iranien.

Lorsque Saint Grégoire l'Illuminateur, élevé à Césarée de Cappadoce, reçut la consécration épiscopale des mains de l'archevêque Léonce de Césarée en 314²¹⁶, l'Église nouvelle née des Arméniens fut sous la juridiction de celle de l'Église de Césarée. L'Église arménienne *de facto* était liée à l'Église de Césarée, d'où elle recevait la consécration des catholicos. Durant le V^e siècle, certains problèmes dogmatiques, ou plus précisément christologiques et en plus politiques, ont tracé le chemin du schisme arméno-byzantin.

Constituée par les éléments socio-politiques et religieux-culturels, l'Église arménienne fut renforcée aux V^e et VI^e siècles par la lutte contre les tentatives mazdéennes perses et par le rejet du diphysisme de Chalcédoine. L'invention et la diffusion de l'alphabet, et la traduction des Livres Saints en arménien, assurèrent à l'Église arménienne une indépendance beaucoup plus grande vis-à-vis des Grecs et des Syriens.

La langue arménienne supplanta dans les exercices du culte les langues étrangères et élaborait une liturgie particulière. Cela prépara et facilita le schisme de l'Église arménienne de l'Église universelle du Concile de Chalcédoine. Autrement dit, ceci permit à l'Église arménienne de ne pas être englobée au sein de l'Église grecque, ni de subir l'influence de la politique grecque. L'Église arménienne prend le chemin du schisme et devient autocéphale durant les V^e et VI^e siècles.

La première tentation de l'autocéphalie de l'Église arménienne eut lieu quand le roi Pap (368-374)²¹⁷ installa Yusik (Yusik II de Manazkert) catholicos, sans

²¹⁶ MANANDYAN, 1978, t. II, p. 131.

²¹⁷ Selon la légende, le roi Pap «dès les premiers jours de sa naissance, fut consacré aux *Dews* par sa mère impie Pa ranjem». BIWZAND, 1989, Livre V, ch. 22, p. 202. Après l'empoisonnement du

investiture de l'évêque de Césarée²¹⁸. Ce manque à solliciter l'approbation traditionnelle de l'archevêque de Césarée obligea l'archevêque Basile de Césarée à refuser en représailles, après l'assassinat de Nersēs le Grand, de consacrer le nouveau patriarche arménien, à qui il interdit de procéder à l'ordination²¹⁹ de nouveaux évêques. Biwzand nous rapporte ainsi la colère de l'Église de Césarée:

«Cet événement excita l'étonnement et le courroux du patriarche de Césarée. Un concile d'évêques de cette province [Césarée] se réunit sous la présidence du patriarche²²⁰, et rédigea une lettre pleine de réprimandes, au roi Pap, dans laquelle il annulait le pouvoir du catholicos, pour quiconque devenant patriarche de l'Arménie [...]. À partir de ce moment, le catholicos fut privé du droit d'imposer les mains aux évêques qui, de toutes les provinces et de toutes les contrées de l'Arménie, se rendirent dès lors à la ville de Césarée, pour obtenir la dignité épiscopale»²²¹.

La rupture finale entre l'Église arménienne et l'Église universelle au sujet de la définition christologique de Chalcedoine fut définitivement acquise vers le milieu VI^e siècle. Ce schisme²²² débuta par le premier concile de Duin, réuni par le

catholicos Nersēs le Grand, il confisque les biens fonciers ecclésiastiques, ainsi il provoque la recrudescence des mœurs païennes. BIWZAND, 1989, Livre V, ch. 31, p. 212-213.

²¹⁸ BIWZAND, 1989, Livre V, ch. 29, pp. 209-210.

²¹⁹ Jusque-là les catholicos Yusik (BIWZAND, 1989, Livre III, ch.12, p. 82), Pārēn (Livre III, ch. 16, p. 91), Sahak (Livre III, ch. 17, p. 92) et Nersēs (Livre IV, ch. 4, p. 111) sont consacrés à Césarée.

²²⁰ Selon GARSOÏAN il n'y a aucune trace écrite d'un synode de la province de Cappadoce tenu à Césarée dans les années 373-374 et le Saint Basile lui-même était absent de sa métropole en ce temps-là. BIWZAND, 1989, p. 322, note 5.

²²¹ BIWZAND, 1989, Livre V, ch. 29, p. 210.

²²² En général, les Arméniens préfèrent faire remonter le Schisme au premier concile de Duin (tels Čamčean, Tēr Mikelean, Ōrmanean, Inglisian, Sarkissian. in GARSOÏAN, 1999, p. 100), tandis que les spécialistes étrangers suivent le choix de Gérard Garitte pour le second concile de Duin en 555. MAHÉ, 2012, p. 99, retient la date de 553 et estime qu'un autre concile eut lieu en 555 contre les nestoriens perses installés en Arménie. Garitte rapporte que «la liste des catholicos dit plus clairement encore que, bien que les Arméniens se fussent écartés des traditions de saint Grégoire et des autres Pères (allusion à la rupture juridictionnelle avec Césarée), cependant, au sujet de la foi, du concile de

catholicos Babgēn I^{er} en 505/506, ou bien par le second concile de Duin, proposé par Neršapuh, évêque du Tarōn et convoqué par le catholicos Nersēs II le dimanche des Rameaux, 21 mars 555²²³, qui tombe en la vingt-huitième année du règne de l'empereur Justinien²²⁴.

L'Église arménienne presque dès sa naissance a proclamé son autocéphalie²²⁵ et les Sassanides ont reconnu son autonomie, dès 485²²⁶. Néanmoins, son développement fut relativement lent et son identité dogmatique ne fut guère complète avant le début du VIII^e siècle²²⁷.

Cette procédure de l'autonomie lente ou bien du schisme total a influencé la structure même des églises et leur transformation architecturale durant les VII^e et VIII^e siècles, c'est-à-dire l'élimination du symbolisme chalcédonien de l'architecture

Chalcédoine et des deux natures du Christ, ils n'avaient aucune hésitation pendant 103 ans, du concile de Chalcédoine jusqu'au concile de Duin; c'est à partir d'alors qu'ils se séparent de la communion des Grecs». GARITTE, 1952, p. 152. Garitte, pour prouver sa thèse (que les Arméniens ont bien réalisé le schisme avec le deuxième concile de Duin), apporte la lettre du catholicos Babgēn I^{er} (président du premier concile de Duin), qui contient une allusion à «la lettre de Zénon, le béni roi des Romains», c'est-à-dire l'Hénoticon, ou Henotikon (acte d'union, qui est un formulaire rédigé en 482 par Acace de Constantinople à la demande de l'empereur d'Orient Zénon, pour mettre un terme aux controverses christologiques entre chalcédoniens et monophysites), qui exprime effectivement la communauté doctrinale des Arméniens et des Grecs. Ainsi une citation de la lettre synodale de 505/506: «*Zays hawat Hořomk'ew mek'Hayk 'ew Virk'ew Atuank' unimk'*» (C'est cette foi que les Grecs, et nous les Arméniens, et les Ibères, et les Albaniens, nous confessons). GARITTE, 1952, p. 153. GARSOÏAN, 1997, *Les Éléments iraniens*, p. 48.

²²³ ANANEAN, 1991, pp. 83-88.

²²⁴ GARITTE, 1952, p. 157. GARSOÏAN, 1997, *Les Éléments iraniens*, pp. 47-48. GARSOÏAN, 1999, pp. 100-101. MAHÉ, 2012, pp. 99-100. Contre GARSOÏAN, 1997, voir ALEKSIDZE, MAHÉ, 2010, pp. 121-127.

²²⁵ ORMANIAN, 1910, pp. 11-14. GARSOÏAN, 2012, p. 55.

²²⁶ La date de la proclamation de liberté religieuse et de la nomination de Vahan Mamikonean comme gouverneur général de l'Arménie, ce qui assurait la paix civile et religieuse de l'Arménie.

²²⁷ GARSOÏAN, 2012, p. 55, qui se rallie, *juxta modum*, aux conclusions d'ALEKSIDZE, MAHÉ, 2010, p. 127.

ecclésiastique, comme on constate en Arménie. Les absides de triple fenestration²²⁸ de certaines églises comme celle à Bagawan²²⁹, qui marquaient l'influence de l'adhésion au dogme de Chalcédoine²³⁰, curieusement disparaîtront durant les siècles ou bien ont été comblées à nouveau²³¹.

Le concile de Šahapivan a été convoqué principalement pour confirmer les règles du Concile de Nicée, que beaucoup d'ecclésiastiques avaient violées, et pour réaffirmer l'ordre interne et les normes morales de l'Église arménienne, aussi bien que de juger les hérésies diverses²³².

L'assemblée a condamné l'hérésie des messaliens²³³. Cette hérésie, qui était apparue au quatrième siècle, tenait les sacrements pour inutiles, notamment le baptême et l'eucharistie, et le symbole de la croix n'était rien pour eux. La seule

²²⁸ Symbole de diphysisme.

²²⁹ La première apparition datée de ce dispositif se trouvait dans un édifice fondé par le catholicos Ezr en 631 et achevé en 639, la cathédrale de Bagawan, aujourd'hui détruite, qui était le plus grand monument du VII^e siècle. ÉRÉMYAN, 1971, pp. 255-257. DONABEDIAN, 2008, p. 93. Il est nécessaire de noter qu'une photo de l'église avant sa destruction, montre la présence ancienne de la triple fenestration dans son abside, mais ayant deux fenêtres murées (figs. 154-156), DONABÉDIAN, 2008, pp. 104-105. Le même phénomène est appliqué pour l'église Hripsimē à Vałaršapat, où les fenêtres ont été comblées à nouveau (fig. 150. DONABÉDIAN, 2008, p. 84). Ceci montre que les églises construites au VII^e siècle ayant des absides à trois fenêtres, exprime la doctrine de Chalcédoine, qui disparaît presque entièrement ultérieurement, c'est-à-dire le symbole du rejet de la doctrine chalcédonienne par l'Église arménienne.

²³⁰ Voir Donabédian la triple fenestration des églises de Mrēn (voir aussi ÉRÉMIAN, 1971, pp. 257-258), qui a été érigée par le prince Dawit' Saharuni (MAHÉ, 2012, p. 103), dans les années 630 et a été achevée en 639 ou 640 (fig. 163, p. 108), d'Aruç ou d'Aruçavank' (voir aussi ÉRÉMIAN, 1971, p. 263), qui a été construite par Grégoire Mamikonean vers 660 (fig. 205, 207 et 208, pp. 126-127), d'Agarak, qui a été érigée au milieu du VII^e siècle (figs. 275-277, p. 151).

²³¹ ÉRÉMIAN, 1971, pp. 257-258. Voir aussi GARSOÏAN, 2012, pp. 64-65.

²³² GARITTE, 1952, pp. 88-91. Pour une analyse détaillée de l'œuvre canonique de ce concile, voir MARDIROSSIAN, 2004, pp. 41-261.

²³³ Les euchites ou messaliens sont une secte gnostique apparue vers 360 en Édesse et qui s'est répandue ensuite en Syrie et en Asie Mineure.

puissance spirituelle était la prière, qui permettait de chasser le démon que chacun avait en soi, et de le remplacer par le Saint-Esprit, qui venait habiter l'âme du fidèle. Les membres adultes de familles hérétiques ont été enfermés dans les léproseries, tandis que les enfants ont été livrés à l'Église, qui a pris leur éducation spirituelle dans ses mains²³⁴.

Avec le deuxième concile de Duin commence la notion de «début de l'ère arménienne». Le concile s'ouvre par les mots «*I skzban t'akanuteans hayoc'*» (au commencement du comput des Arméniens)²³⁵. Ainsi est introduite la nouvelle ère arménienne. Désormais l'Église arménienne enracine ses fondements malgré le partage et l'abolition de l'Arménie. La survie de l'Église et du peuple arménien s'accroît encore, par l'invention de l'alphabet, qui fut la création providentielle pour surmonter ces deux épreuves, afin que le peuple arménien assure son parcours, par sa chrétienté spécifique face à l'Église impériale et par sa propre identité face à l'assimilation iranienne.

²³⁴ GARITTE, 1952, pp. 80-86.

²³⁵ GARITTE, 1952, pp. 159-160. MAHÉ, 2012, p. 99, observe que le début du calendrier arménien n'a rien à voir avec ce concile.

Conclusion

Dans notre travail, nous avons surtout visé à évaluer le déplacement d'éléments du paganisme vers le christianisme. L'étude de l'origine géographique des Arméniens fut nécessaire pour expliquer de quelle hybridation culturelle est issue la nation qui se forme dans l'Est anatolien au milieu du premier millénaire avant notre ère. En retraçant le parcours des Proto-Arméniens depuis les Balkans jusqu'au haut plateau anatolien, on a pu constater l'influence subie jusqu'à sa fixation historique. Puis on a souligné l'importance du royaume Ourartou, dont les Arméniens ont reçu l'héritage géographique et l'influence socio-culturelle. Pour les Achéménides, les mots d'«Ourartou» et d'«Arménie» semblent avoir été synonymes puisque, dans la grande inscription de Darius I^{er} à Behistun, le mot «Arménie» est utilisé dans le texte en vieux perse tandis qu'«Ourartou» figure dans la version babylonienne²³⁶.

En étudiant les «Substrats préchrétiens», on a constaté que malgré la diffusion et l'enracinement du christianisme, un certain nombre de vestiges subsistent à la fois dans la liturgie et la littérature de l'Église. En essayant de déraciner le profane, on a créé un nouveau système sacré, qui n'existerait pas sans la persistance de l'ancien. Avec la conversion au christianisme, les idoles des divinités moururent, mais leur mémoire a survécu comme un héritage sacré, qui s'est transmis d'une génération à une autre. Le feu, l'une des manifestations de la nature dont le culte fut introduit par les Perses, a continué d'être vénéré par les Arméniens dans les premiers siècles du christianisme. Ainsi, le geste pratiqué dans la liturgie ecclésiastique de s'adresser à l'est d'où le soleil se lève symbolise «le Soleil de justice»²³⁷.

Les mythes exprimant la vision arménienne du monde étaient cimentées par les coutumes. Pour cette raison, le christianisme n'a jamais pu éliminer ces mythes, mais les a plutôt «baptisés» et moralisés. Le mythe d'Ara le Beau est un exemple de moralisation: au nom de la fidélité, le héros préfère exposer sa vie que trahir son

²³⁶ PIOTROVSKI, 1970, p. 202.

²³⁷ Malachie 4, 2. Cf. ŽAMAGIRK', 1971. p. 22.

épouse. Cette légende symbolise le principe de fidélité conjugale, que le facteur chrétien a encore accentué.

Ce processus, commencé avec l'évangélisation de Saint Grégoire l'illuminateur, s'est développé grâce à l'invention de l'alphabet arménien, qui a favorisé la croissance de l'Église arménienne et de la culture arménienne en général. Une richesse mûrie durant l'expérience des siècles, comme Victor Hugo dans une lettre en fait la louange:

«J'ignore votre vieil idiome, mais je l'aime. J'y sens l'Orient. J'y entrevois les siècles. J'y vois rayonner la mystérieuse lueur du passé»²³⁸.

Cependant, comment se fait-il qu'un pays, qui a été païen pendant deux millénaires, ait réussi à ce qu'un culte, complètement étranger à ce pays, soit considéré comme «Hayreneac' orēnk'» (la loi des Pères). Si l'on en croit les Vardanank', en 451, on dirait que tous les Arméniens ont toujours été chrétiens. La réussite de l'expansion et l'enracinement du christianisme furent aussi rapides (moins de deux siècles!), grâce à l'action et à la littérature apologétique des Pères de l'Église arménienne, qui ont attaqué à travers leurs écrits, les anciennes traditions et enraciné le peuple dans la nouvelle foi. La conscience nationale a été exaltée par la sublimation de la foi chrétienne.

En 1915, en déracinant le peuple des Arméniens occidentaux de sa terre ancestrale, l'Arménie historique, le Génocide l'a détaché de son patrimoine, formé dans ce berceau géographique.

²³⁸ Ce sont les mots de Victor Hugo dans une lettre, qui date le 17 Décembre 1868, à Krikor Tchilinguirian, qui vient de traduire *Les Misérables* du grand auteur français. Cf. TCHOBANIAN, A., *Victor Hugo, Chateaubriand et Lamartine dans la littérature arménienne*, éd. Ernest Leroux, Paris, 1935, p. 27. In BOLOGNESI, G., *Tradition and Innovation in the Armenian language (La Tradition et l'innovation dans la langue arménienne)*, in SAMUELIAN, J. Thomas (éd), *Classical Armenian Culture*, col. Armenian Texts and Studies, pub. University of Pennsylvania, Pennsylvania, 1982, pp. 125-141.

Bibliographie

1. ABEL'YAN, 1941 = ABEL'YAN, Manuk, *Višapner (Dragons)*, éd. Armfan, Erevan, 1941.
2. ABEL'YAN, 1966 = ABEL'YAN, Manuk, *Erker, (Œuvres)*, vol. 1, Haykakan Gidowt'yunneri Akademia, Erevan, 1966.
3. ABEL'YAN, 1968 = ABEL'YAN, Manuk, *Erker, (Œuvres)*, vol. 3, Haykakan Gidowt'yunneri Akademia, Erevan, 1968.
4. ABEL'YAN, 1975 = ABEL'YAN, Manuk, *Erker (Œuvres)*, vol. 7, Haykakan Gidowt'yunneri Akademia, Erevan, 1975.
5. ABEL'YAN, 1975, *Die Quellen* = ABEL'YAN, Manuk, *Die Quellen und der allgemeine Charakter des armenischen Volksglaubens (Les sources et le caractère général de la foi de peuple arménienne)*, in ABEL'YAN, Manuk, *Erker (Œuvres)*, vol. 7, Haykakan Gidowt'yunneri Akademia, Erevan, 1975.
6. ABEĽEAN, 2004 = ABEL'YAN, Manuk, *Hayoc' Hin Grakanowt'yan Patmowt'wn (Histoire de la littérature ancienne des Arméniens)*, Livre I, éd. Calouste Gulbenkian, pub. Catholicosat arménien de Cilicie, Antélias, 2004³.
7. ADONTZ, 1928 = ADONTZ, N., *Grégoire l'Illuminateur et Anak le Parthe*, REA, 8, fasc. I, 1928, pp. 233-245.
8. AGATHANGE, 2001 = AGATHANGE, *Histoire du règne de Tiridate*, trad. par LANGLOIS, Victor, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. I et II, éd. Fondation Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 2001².
9. AGAT'ANGEĽOS, 1930 = AGAT'ANGEĽOS, *Patmut'wn (Histoire)*, éd. Saint Lazare, Venise, 1930.
10. AHARONIAN, 1913 = AHARONIAN, A., *Les Anciennes Croyances Arméniennes*, éd. imprimerie Jent, Genève, 1913.
11. AJELLO, 1998 = AJELLO, Roberto, *Armenian*, in: RAMAT, Anna Giacalone and RAMAT, Paolo, *The Indo-European Languages*, éd. Routledge Language Family Descriptions, New York, 1998, p. 197-227.
12. ALIŠAN, 1895 = ALIŠAN, Lewond, *Hin Hawatk' Hayoc' (Anciennes croyances des Arméniens)*, éd. Saint Lazare, Venise, 1895.

13. ANANEAN, 1960 = ANANEAN, Pōlos, *Surp Grigor Lusaworči Jeṛnadrutean tūakanē ew paraganerē* (*La date et les circonstances de l'ordination de st. Grégoire l'Illuminateur*), in *Bazmavēp*, 1960, № 3-4, pp. 53-60.
14. ANANEAN, 1979 = ANANEAN, Pōlos, *K'ristonēowtēan Hetk'er Hayastani mēj Surb Grigor Lusaworči K'arozutēnēn a rač* (*Traces de Christianisme en Arménie antérieures à la prédication de st. Grégoire l'Illuminateur*), col. Bibliothèque d'Arménologie *Bazmavēp*, № 14, éd. Saint Lazare, Vénice, 1979.
15. ANANEAN, 1991 = ANANEAN, Połos, *K'nnutiwn Hay Eke tēcwoy Patmutēan E ew Z Dareru šrjanin* (*Examen de l'Histoire de l'Église aux V^e et VI^e*), col. Bibliothèque d'Arménologie *Bazmavēp*, № 34, éd. Saint Lazare, Vénice, 1991.
16. ANANEAN, 1998 = ANANEAN, Połos, *Surb Grigor Luwsaworči Jeṛnadrutean tōwakanē ew Paraganerē* (*Les Circonstances et la date de la consécration épiscopale de st. Grégoire l'Illuminateur*), col. Bibliothèque d'Arménologie *Bazmavēp*, № 37, éd. Saint Lazare, Vénice, 1998.
17. ARÇRUNI, 2003 = ARÇRUNI, Gagik', *Dic'aran Hayoc' Hanragitaranayin Bařaran* (*Dictionnaire encyclopédique du panthéon des Arméniens*), éd. Aramatz, Erevan, 2003.
18. AS = Armenia Sacra, éd. Musée du Louvres, Paris, 2007.
19. ASLAN, 1928 = ASLAN, Kevork, *Études historiques sur le peuple arménien*, éd. Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1928.
20. ASOLIK, 1917 = ASOLIK, Étienne de Tarōn, trad. MACLER, Frédéric, pub. L'école des langues orientales vivantes, 1^{ère} série, t. XVIII bis, Paris, 1917.
21. ATRPET, 1912 = ATRPET, *Ezi Pařtamunkē* (*Le culte du bœuf*), *Azgagragan Handēs* (1912), № 23 (2), p. 114-124.
22. AWDALBĒGEAN, 1929 = AWDALBĒGEAN, Tādēos, *Mihř Hayoc' mēj* (*Mihř chez les Arméniens*), *Azgayin Matenataran*, t. 120, imp. Mekhitariste, Vienne, 1929.

23. AWGEREAN, 1928 = AWGEREAN, Yovhan, *Arak'elakan Karozutiwnë Hayoc'mëj* (*La Prédication apostolique chez les Arméniens*), Bazmavēp, LXXXV (1928), pp. 81-
24. AWGEREAN, 1939 = AWGEREAN, Yovhan, *Arak'elakan Karozutiwnë Hayoc'mëj* (*La Prédication apostolique chez les Arméniens*), Bazmavēp, XCVII (1939), pp. 284-294.
25. AWGEREAN, 1941 = AWGEREAN, Yovhan, *Arak'elakan Karozutiwnë Hayoc'mëj* (*La Prédication apostolique chez les Arméniens*), Bazmavēp, XCIX (1941), pp. 1-12.
26. AZG, 2001 = ORMANEAN, Małak'ia, *Azgapatum*, t. I, éd. Catholicosats Arménien de Cilicie, Antélias, 2001.
27. BAUER, 1977 = BAUER, Elisabeth, *Arménie*, éd. La Bibliothèque des Arts, Lausanne, 1977.
28. BENVENISTE, 1927 = BENVENISTE, Emile, *L'origine du višap arménien*, RDEA, t. 7, 1927, pp. 7-9.
29. BENVENISTE, *Titres iraniens en arménien*, 1929 = BENVENISTE, Émile, *Titres iraniens en arménien*, RDEA, t. 9, 1929, pp. 5-10.
30. BENVENISTE, 1929 = BENVENISTE, Emile, *The Persian Religion according to the Chief Greek Texts (La Religion perse selon les Textes grecs)*, éd. Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1929.
31. BIWZAND, 1989 = BIWZAND, P'awstos, Fauste de Byzance, *The epic histories attributed to P'awstos Biwzand (Les histoires épiques attribuées à P'awstos Biwzand)*, trad. et comm. par GARSOÏAN, Nina, pub. Harvard university press, Cambridge, Massachusetts, 1989.
32. BOLOGNESI, 1960 = BOLOGNESI, Giancarlo, *Le Fonti dialettali degli imprestiti iranici in armeno (Les Sources Dialectiques des Emprunts iraniens en arménien)*, pub. Università cattolica del sacro cuore, éd. Vita e pensiero, Milan, 1960.
33. BOLOGNESI, 1982 = BOLOGNESI, Giancarlo, *Tradition and Innovation in the Armenian language (La Tradition et l'innovation dans la langue arménienne)*, in SAMUELIAN, J. Thomas (éd), *Classical Armenian Culture*, col. Armenian Texts and Studies, pub. University of Pennsylvania, Pennsylvania, 1982, pp. 125-141.

34. BOYCE, 1975, *A History* = BOYCE, Mary, *A History of Zoroastrianism (Une Histoire de Zoroastrianism)*, vol. I, éd. E. J. Brill, Leiden/Köln, 1975.
35. BOYCE, 1975, *Iconoclasme*, BOYCE, Mary, *Iconoclasm among the Zoroastrians (Iconoclasme parmi les Zoroastriens)*, Christianity, Judaism, and other Greco-Roman cults: studies for Morton Smith at sixty, ed., J. Neusner, Leiden, 1975, pt. 4, pp. 93-111.
36. BOYCE, 1984 = BOYCE, Mary, *Zoroastrians: their religious beliefs and practices (Zoroastriens: leur croyances et pratiques religieuses)*, pub. Routledge and K. Paul, London, Boston, Melbourne, 1984.
37. BOYCE, 1996, vol. I = BOYCE, Mary, *A History of Zoroastrianism (Une Histoire de Zoroastrisme)*, vol. I, pub. Leiden/E. J. Brill, New York/Köln, 1996.
38. BOYCE, 1982, vol. II = BOYCE, Mary, *A History of Zoroastrianism (Une Histoire de Zoroastrisme)*, vol. II, pub. Leiden/E. J. Brill, Köln, 1982.
39. BU, 1843 = Biographie Universelle, t. IV, éd. Candorier-Christophe, Bruxelles, 1843.
40. BURNEY, 2007 = BURNEY, Charles, in DÉDÉYAN, Gérard (dir.), *Histoire du peuple arménien*, éd. Privat, Toulouse, 2007.
41. CARRIÈRE, 1899 = CARRIÈRE, Auguste, *Les huit Sanctuaires de l'Arménie païenne, d'après Agathange et Moïse de Khorène*, traduit en arménien par TAŠEAN, Yakovpos, col. Azgayin Matenadaran, XXXV, éd. Imprimerie Mekhitariste, Vienne, 1899.
42. CASSIUS, 1867, *His. Rom.* t. IX = CASSIUS, Dion, *Histoire Romaine*, t. IX, éd. Librairie de Firmin Didot Frères, Fils et Cie, Paris, 1867.
43. CASSIUS, 2014, *His. Rom.* liv. XXXVI = CASSIUS, Dion, *Histoire Romaine*, liv. XXXVI, 52, 3, éd. Les Belles Lettres, Paris, 2014.
44. CHALUS, 1963 = CHALUS, Paul, *L'homme et la religion: recherches sur les sources psychologiques des croyances*, ed. Albin Michel, Paris, 1963.
45. CHAUMONT et TRAINA, 2007 = CHAUMONT Marie-Louise et TRAINA Giusto in DÉDÉYAN, Gérard (dir.), *Histoire du peuple arménien*, éd. Privat, Toulouse, 2007.

46. CHOISNEL, 2005 = CHOISNEL, Emmanuel, *Le parcours de N. Marr, de l'archéologie arménienne à la linguistique «japhétique»*, Cahiers de l'ILSL, N° 20, 2005, pp. 57-76.
47. CHRISTENSEN, 1941 = CHRISTENSEN, Arthur, *Essai sur la démonologie iranienne*, pub. E. Munksgaard, København, 1941.
48. CHRISTENSEN, 1944 = CHRISTENSEN, Arthur, *L'Iran sous les Sassanides*, pub. E. Munksgaard, København, 1944².
49. CIATTINI, 2006 = CIATTINI, Alessandra, *Antropologia delle Religioni (Anthropologie des religions)*, éd. Carocci, Rome, 2006.
50. DÉDÉYAN, 2002 = DÉDÉYAN, Gérard, *Storia degli Armeni*, trad. en italien par ARSLAN, A., et ZEKIYAN, B., éd. Guerini et Associati, Milan, 2002.
51. DÉDÉYAN, 2007 = DÉDÉYAN, Gérard (dir.), *Histoire du peuple arménien*, éd. Privat, Toulouse, 2007.
52. DHORME, 1945 = DHORME, Édouard, *Les Religions de Babylonie et d'Assyrie*, éd. Puf, Paris, 1945.
53. DIAKONOFF et STAROSTIN, 1986 = DIAKONOFF, Igor' Mikhaïlovich and STAROSTIN, Sergey Anatol'evič, *Hurro-Urartian as an Eastern Caucasian Language (L'Hourro-Ourartéen comme une Langue caucasique orientale)*, éd. Münchener Studien zur Sprachwissenschaft, Beiheft 12, pub. Kitzinger, München, 1986.
54. DIAKONOFF, 1984 = DIAKONOFF, Igor' Mikhaïlovich, *The Pre-History of the Armenian People*, trad. de russe par LORI Jennings, éd. Caravan Books Delmar, New York, 1984.
55. DIAKONOFF, 1971 = DIAKONOFF, Igor' Mikhaïlovich, *Hurrisch und Urartäisch*, éd. Münchener Studien zur Sprachwissenschaft, Beiheft 6, pub. Kitzinger, München, 1971.
56. DIODORE de SICILE, 2003, liv. II = Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, liv. II, ch. IV, Collections des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 2003.
57. DOLENS et KHATCH, 1907 = DOLENS, Noël. et KHATCH, A., *Histoire des anciens Arméniens*, éd. Publication de l'union des Étudiants arméniens de l'Europe, Genève, 1907.

58. DONABÉDIAN, 2007 = DONABÉDIAN, Patrick, *Le Khatchkar*, in *Armenia sacra*, éd. Musée du Louvre, Paris, 2007.
59. DONABÉDIAN, 2008 = DONABÉDIAN, Patrick, *L'âge d'or de l'architecture arménienne*, éd. Parenthèses, Marseille, 2008.
60. DONABÉDIAN, 2011 = DONABÉDIAN, Patrick, *Khatchkars*, imp. Nushikyan Printing House, Erevan, 2011.
61. DOWSETT, 1974, *Some Gypsy-Arménian Correspondences* = DOWSETT, Charles, *Some Gypsy-Arménian Correspondences*, REArm, t. 10, 1973-1974, pp. 59-81.
62. DRASXANAKERTCÌ, 2004 = DRASXANAKERTCÌ, Yovhannēs, *Histoire d'Arménie*, trad. BOISSON-CHENORHOKIAN, Patricia, col. Scriptorum Christianorum Orientalium, éd. Universitatis Catholicae Americae et Universitatis Catholicae Lovaniensis, t. 115, Louvain, 2004.
63. DUMÉZIL, 1985 = DUMÉZIL, Georges, *Heur et malheur du Guerrier*, éd. Flammarion, Paris, 1985.
64. DUREAN, 1933 = DUREAN, Elišē, *Hayoc' Hin Kronē kam Haykakan Dicābanutīwn (Ancienne Religion des Arméniens ou Mythologie arménienne)*, col. Durean Matenadaran, N° 3, éd. Saint Jacob, Jérusalem, 1933.
65. DUREAN, 1935 = DUREAN, Elišē, *Kronneru Patmutīwnē (L'Histoire des Religions)*, col. Durean, t. VIII, Saint Jacob, Jérusalem, 1935.
66. ELIADE, 1989 = ELIADE, Mircea, *Traité de l'Histoire des Religions*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1989.
67. ELIADE, 2001 = ELIADE, Mircea, *Le mythe de l'éternel retour*, éd. Gallimard, Paris, 2001.
68. ELIADE, 2006, vol. I, II = ELIADE, Mircea, *Storia delle Credenze e delle Idee Religiose (Histoire des Croyances et des idées religieuses)*, Vol. I, II, éd. BUR Sagi, Milan, 2006.
69. ELIADE, 2010 = ELIADE, Mircea, *Le sacré et le profane*, éd. Gallimard, Paris, 2010.
70. ELIAYEAN, 2005 = ELIAYEAN, Biwzand, *Kronneru Patmowtīwn (Histoire des Religions)*, éd. Galust Kiwlpēnkean, Antélias, 2005.

71. ELIŠĚ, 1950 = ELIŠĚ, *Vasn Vartanay (Pour Vardan)*, éd. Saint Lazare, Venise, 1950.
72. ELIŠĚ, 1994 = ELIŠĚ, *Vardanank' (Histoire de Vardan et de la guerre arménienne)*, III, éd. TER MINASYAN, E., pub. Hayastan, Erewan, 1994.
73. EMBER, 2008 = EMBER, Carol e EMBER, Melvin, *Antropologia culturale*, éd. Il Mulino, Bologne, 2008.
74. ĚMIN, 1864 = ĚMIN, Jean Batiste, *Recherches sur le Paganisme Arménien*, trad. DE STADLER, A. M., éd. Benjamin Duprat, Paris, 1864.
75. ĚRĚMYAN, 1971 = ĚRĚMYAN, Aram, *Sur certaines modifications subies par les monuments arméniens au VII^e siècle*, REArm, t. 8, 1971, pp. 251-266.
76. ESAYAN, 1992 = ESAYAN, S. A., *Hayastani Hnagitowtyun (L'Archéologie de l'Arménie)*, éd. Erevani Petakan Hamansaran, Erevan, 1992.
77. ESBROECK, 1972 = ESBROECK van, Michael, *Le Roi Sanatrouk et l'apôtre Thadée*, REA (1972), pp. 241-283.
78. ESBROECK, 1982 = ESBROECK van, Michael, *Legends about Constantine in Armenian (Légende à propos de Constantine en arménien)*, in SAMUELIAN, J. Thomas (éd), *Classical Armenian Culture*, col. Armenian Texts and Studies, pub. University of Pennsylvania, Pennsylvania, 1982, pp. 79-101.
79. ESBROECK, 1983 = ESBROECK van, Michael, *La Naissance du culte de saint Barthélémy en Arménie*, REArm (1983), pp. 171-195.
80. EUSÈBE, 1955 = Eusèbe de Césarée, *Histoire Ecclésiastique*, liv. V-VII, trad. BARDY, Gustave, t. II, édition Cerf, Paris, 1955.
81. EZNIK, 1959 = Eznik de Kołb, *De Deo*, col. Patrologia Orientalis, t. XXVIII, fasc. 3, éd. Firmin- Didot et C^{ie}, Paris, 1959.
82. FEAR, 1996 = FEAR, T. A., *Cybele and Christ (Cybèle et Christ)*, in *Cybele, Attis and related Cults*, éd. par LANE, N. Eugene, éd. E. J. Brill, Leiden-New York-Köln, 1996, pp. 34-50.
83. FORBES, 1983 = FORBES, B. Th., *Urartian Architecture (l'Architecture ourartéenne)*, col. BAR international Series 170, Oxford, 1983.
84. FRUMKIN, 1970 = FRUMKIN, G., *Archeology in Soviet Central Asia (Archéologie en Asie Centrale soviétique)*, col. Handbuch der Orientalistik, éd. Leiden, Köln, 1970.

85. FRYE, 1983 = FRYE, N. R., *The History of Ancient Iran (Histoire de l'ancien Iran)*, vol. III., éd. Beck, München, 1983.
86. GARIBIAN DE VARTAVAN, 2004 = GARIBIANVARTAVAN, Nazénie, *L'aspect primitif de l'église-mère Ējmiaçin*, REArm 29 (2003-2004), pp. 403-501.
87. GARITTE, 1946 = GARITTE, Gérard, *Documents pour l'étude du livre d'Agathange*, Studi e Testi 127, éd. Biblioteca Apostolica Vaticana, Vatican, 1946.
88. GARITTE, 1952 = GARITTE, Gérard, *La Narratio de rebus Armeniae*, col. Corpus scriptorum christianorum orientalium, t.4, pub. Louvain, imp. Orientaliste, Louvain, 1952.
89. GARSOÏAN, 1967 = GARSOÏAN, Nina, *The Paulician Heresy (L'Hérésie Paulinienne)*, pub. Mouton & Co, La Haye/Paris, 1967.
90. GARSOÏAN, 1997, *The Emergence of Armenia* = GARSOÏAN, Nina, *The Emergence of Armenia (L'Émergence de l'Arménie)*, In HOVHANNISIAN, G. Richard, *The Armenian People from the Ancient to Modern times*, Vol. I, Pub. St. Martin's Press, New York, 1997.
91. GARSOÏAN, 1997, *Les Éléments iraniens* = GARSOÏAN, Nina, *Les Éléments iraniens dans l'Arménie paléochrétien*, in GARSOÏAN, G. N., et MAHÉ, J.-P., *Des Parthes au Califat: Quatre leçons sur la formation de l'identité arménienne*, col. Monographie 10, éd. Collège de France, pub. De Boccard, Paris, 1997.
92. GARSOÏAN, 1999 = GARSOÏAN, Nina, *Church and Culture in Early Medieval Armenia*, col. Collected studies series, n° 648, pub. Aldershot, Singapore, 1999.
93. GARSOÏAN, 2012 = GARSOÏAN, Nina, *Introduction to a study on the Formation of Armenian Identity (ca 600-750)*, col. Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, t. 127, pub. Peeters, Louvain, 2012.
94. GASQUET, 1898 = GASQUET, Amédée, *Essai sur le culte et les mystères de Mithra*, éd. Armand Colin et C^{ie}, Paris, 1898.

95. GELZER, 1897 = GELZER, Heinrich, *Hetazōtowt'wn Hay Dic'abanowt'ean* (*Recherche de la Mythologie Arménienne*), tr. de l'allemand par TOROSIAN, H., éd. Saint Lazare, Venise, 1897.
96. GIMBUTAS, 1963 = GIMBUTAS, Marija, *The Indo-Europeans, Archaeological Problems* (*Les Indoeuropéens, des Problèmes archéologiques*), AAnt 65, 1963.
97. GLAKEČI, 1989 = GLAKEČI, Zenop (Hovhan Mamikonean), *Tarōni Patmut'wn*, (*Histoire de Tarawn*), éd. Xorhedayin groł, Erevan, 1989.
98. GOETZE, 1957 = GOETZE, Albrecht, *Kulturgeschichte Kleinasiens*, éd. C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1957. (930 ALTE 3.2 B16)
99. GODEL, 1975 = GODEL, Robert, *An Introduction to the study of classical Armenian* (*Une introduction de l'étude arménien classique*), pub. Dr. Ludwig Reicher, Wiesbaden, 1975.
100. GROUSSET, 1984 = GROUSSET, René, *Histoire de l'Arménie*, éd. Payot, Paris, 1984.
101. HAB, 1926, t. I, II, III, IV = AČAREAN, H., *Hayerēn Armatakan Bařaran* (*Dictionnaire des racines arméniennes*), t. I, II, III, IV, éd. Erewani Hamalsarani Hratarakčut'wn, Erevan, 1926.
102. HACUNI, 1923 = HACUNI, Vardan, *Patmowt'wn hi n hay Tarazin* (*L'Histoire de l'ancien uniforme arménien*), éd. Saint Lazare, Venise, 1923.
103. HACUNI, 1927 = HACUNI, Vardan, *Karevor Xndirner hay Ekelec'voy patmut'ean* (*Des Problème importants de l'histoire de l'Église arménienne*), éd. Saint Lazare, Venise, 1927.
104. HAIRAPETIAN, 1995 = HAIRAPETIAN, Srbouhi, *A History of Armenian Literature*, éd. Caravan books, pub. Delmar, New York, 1995.
105. HAKOBEAN, 2009 = HAKOBEAN, Aleksan, *Patma-ařxarhagrakan ew vimagraġitakan hetazōtut'wnner* (*Arc'ax ew Utik'*) (*Recherches historico géographiques et lithographiques* (*Arc'ax ew Utik'*)), éd. Mekhitariste, Vienne-Erevan, 2009.
106. HAnjB, 1946 = AČAREAN, H., *Hayoc'anjanunneri Ba řaran* (*Dictionnaire des prénoms des Arméniens*), t. III, éd. Erewani Petakan Hamalsarani Hratarakčut'wn, Erevan, 1946.

107. HAnjB, 1962 = AČAREAN, H., *Hayoc'anjanunneri Ba řaran* (*Dictionnaire des prénoms des Arméniens*), t. V, éd. Erewani Petakan Hamalsarani Hratarakčutiwn, Erevan, 1962.
108. HARIB, 1868, XXXI = Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, tome XXXI, éd. Imprimerie Royale, Paris, MDCCLXVIII.
109. HASRATIAN, *Histoire de l'Architecture arménienne*, 2010 = HASRATIAN, M. Mourad, *Histoire de l'Architecture arménienne des origines à nos jours*, éd. Source d'Arménie, Lyon, 2010.
110. HASRATIAN, *Christian Architecture*, 2010 = HASRATIAN, M. Mourad, *Early Christian Architecture of Armenia*, éd. Incobook, Moscou, 2010.
111. HBB, 1983, t. I, II, III et IV = MALXASEANC', Step'an, *Hayerēn Bacàtrakan Bařaran*, t. I, II, III, IV, pub. Sevan, Beyrouth, 1983².
112. HC, 1993, IV = Histoire du Christianisme, dir. MAYEUR, J.-M., PIETRI, Ch. et L., VAUCHEZ, A., VENARD, M., t. IV, éd. Desclée, Paris, 1993.
113. HÉRODOTE, 1995, *Histoire*, I = HÉRODOTE, *Histoires*, I, Collection des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1995.
114. HÉRODOTE, 1939, *Histoire*, III = HÉRODOTE, *Histoires*, III, Collection des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1939.
115. HÉRODOTE, 1945, *Histoire*, IV = HÉRODOTE, *Histoires*, IV, Collection des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1945.
116. HÉRODOTE, 1951, *Histoire*, VII = HÉRODOTE, *Histoires*, livre VII, Collection des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1951.
117. HEWSEN, 2007 = HEWSEN, H. R. In DÉDÉYAN, Gérard (dir.), *Histoire du peuple arménien*, éd. Privat, Toulouse, 2007.
118. Histoire de Tarōn, 2001 = MAMIKONIAN, Jean, *Histoire de Tarōn*, tr. par LANGLOIS, Victor, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. I et II, éd. Fondation Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 2001².
119. Histoire de Tarōn, 1989 = MAMIKONYAN, Hovhan, *Tarōni Patmutiwn* (Histoire de Tarōn), transféré en arménien oriental par VARTANYAN, Vartan, éd. Xorhrdayin groř, Erevan, 1989.

120. HOLST, 2009 = HOLST, Jan Henrik, *Armenische Studien*, éd. Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2009.
121. HSH, 1981, VII = *Hay Sovetakan Hamaynagitaran (Encyclopédie arménienne soviétique)*, t. VII, éd. Académie des Sciences du RSS Arménienne, Erevan, 1981.
122. HÜBSCHMANN, 1897, I = HÜBSCHMANN, Heinrich, *Armenische Grammatik*, vol. I, Armenische Etymologie, Leipzig, 1897.
123. HŽP, 1971, I = *Hay Žołovrdi Patmutiwn (Histoire du peuple arménien)*, t. I, éd. L'Académie des sciences, Erevan, 1971.
124. INĴĴEAN, 1835 = INĴĴEAN, Łukas, *Hnalosutiwn Hayastaneayc' aštarhi (Archéologie du monde arménien)*, éd. Saint Lazare, Vénice, 1835.
125. IŠXANEAN, 1988 = IŠXANEAN, A. Ř., *Hay Žołovrdi Čagman ew Hnagoyn Patmowtean harc'er (Problèmes sur l'origine et l'histoire ancienne des Arméniens)*, éd. Hrayrk', Vienne, 1988.
126. ĴAHUKYAN, 1992 = ĴAHUKYAN, Geworg, *Zruc'ner Hayoc' lezvi masin (Récits à propos de la langue arménienne)*, éd. Kanč, Erevan, 1992.
127. KALANTAR, 2007 = KALANTAR, Ašxarbek, *Hayastan karē Daric' Mijnadar (l'Arménie de l'âge de pierre au Moyen âge)*, Gitakan Jarangutyun, t. IV, éd. Hayasdani Hanrabetuťyan Gitutyunneri Azgayin Akademia, Erevan, 2007.
128. KALANTAR, 1999 = KALANTAR, Ašxarbek, *The Mediaeval Inscriptions of Vanstan, Armenia*, Civilisation du Proche-Orient, Philologie, vol. 2, éd. Recherches et Publications, Neuchâtel-Paris, 1999.
129. KALANTAR, 1994 = KALANTAR, Ašxarbek, *Armenia from the Stone age to the middle ages (l'Arménie de l'âge de pierre au Moyen Age)*, col. Civilisations du Proche-Orient, série I, Archéologie et environnement 2, éd. Recherches et Publications, Neuchâtel-Paris, 1994.
130. KALANTAR, 2003 = KALANTAR, Ašxarbek, *Materials on Armenian and Urartian History (Matériaux sur l'histoire arménienne et Ourartéenne)*, Civilisations du Proche-Orient, Hors série, vol. 3, éd. Recherches et Publications, Neuchâtel, 2003.
131. KASBARIAN-BRICOUT, 1990 = KASBARIAN-BRICOUT, Béatrice, *Coutumes et traditions Arméniennes*, éd. L'Harmattan, Paris, 1990.

132. KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988 = KÉVORKIAN, Raymond Haroutioun, et MAHÉ, Jean Pierre, *Arménie: 3000 ans d'Histoire*, éd. Maison arménienne de la jeunesse et de la culture, Marseille, 1988.
133. KÉVORKIAN, 1996 = KÉVORKIAN, Raymond, *Arménie entre Orient et Occident*, éd. BnF, Paris, 1996.
134. KHALPAKHCHIAN, 1980 = KHALPAKHCHIAN, Ohannes Khatchadouri, *Architectural ensembles of Armenia*, éd. Iskusstvo Publishers, Moscou, 1980.
135. KHATCHATRIAN, 1971 = KHATCHATRIAN, Armen, *L'Architecture Arménienne du IVe au VIe siècle*, éd. Klincksieck, Paris, 1971.
136. KHERUNIAN, 1943 = KHERUNIAN, R., *Les Arméniens*, éd. Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1943.
137. KÌPAREAN, 1992 = KÌPAREAN, Giwreg, *Patmutiwn Hay hin grakanut'ean (L'Histoire de l'ancienne littérature arménienne)*, éd. Saint Lazare, Venise, 1992.
138. KOGEAN, 1961 = KOGEAN, Sahak, *Hayoc'Ekelecìn (L'Église Arménienne)*, imp. Catholicoat arménien de Cilicie, Antélias, 1961.
139. KORIWN, 1994 = Koriwns Biographie des Mesrop Maštoc', WINKLER, Gabriele, col. *Orientalia Christiana Analecta 245*, éd. Pontificio Istituto Orientale, Rome, 1994.
140. KORIWN, 1998 = GORIWN, *Vark'Maštoc'i - Vita di Maštoc'*, ANANEAN - ASHRAFIAN, col. *Bibliotheca Armeniaca*, Venise, 1998.
141. KRANEAN, 2001 = KRANEAN, Antranik, *Hay Çisakan Baštamunkê (le service religieux liturgique)*, Beyrouth, 2001.
142. KURKDJIAN, 1958 = KURKDJIAN, Vahan, *A History of Armenia*, pub. AGBU, New York, 1958.
143. LALAYAN, 1896, *Mah, Tałum, Meřeloc'* = LALAYAN, Eduard, *Mah, Tałum, Meřeloc' (Mort, Enterrement, Jour des défunts)*, *Azgagragan Handēs* (1896), № 1. pp. 308-316.
144. LALAYAN, 1896, *Ėntanekan bark'* = LALAYAN, Eduard, *Ėntanekan bark' Hoku ew handerjeal keanki masin (Des Mœurs familiales)*, *Azgagragan Handēs* (1896), № 1. pp. 317-319.

145. LALAYAN, 1896, *Hawatk'Hreštakner ew oginer* = LALAYAN, Eduard, *Hawatk'Hreštakner ew oginer, bari ew čar (Croyances: des Anges et des Esprits: bons et malins)*, Azgagragan Handēs (1896), № 1. pp. 324-347.
146. LALAYAN, 1896, *Hawatk'Tarrereri* = LALAYAN, Eduard, *Hawatk'Tarrereri ew Fizikakan erewoytneri Paštamunk'* (*Culte des éléments et des apparences physiques*), Azgagragan Handēs (1896), № 1. pp. 347-351.
147. LALAYAN, 1896, *Hawatk'Snotiapaštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Hawatk'Snotiapaštamunk'* (*Croyances: Superstitions*), Azgagragan Handēs (1896), № 1. pp. 358-363.
148. LALAYAN, 1897, *Ēntanekan bark'* = LALAYAN, Eduard, *Ēntanekan bark'. Amowsnowtīwn ew harsanekan sovorowtīwnnyr* (*Mœurs familiales: Mariage et les traditions de la célébration de mariage*), Azgagragan Handēs (1897), № 2, pp. 113-144.
149. LALAYAN, 1897, *Mah, Tałum, Meřeloc'* = LALAYAN, Eduard, *Mah, Tałum, Meřeloc'* (*Mort, Enterrement, Jour des défunts*), Azgagragan Handēs (1897), № 2. pp. 178-184.
150. LALAYAN, 1897, *Hawatk'Snotiapaštutiwunner* = LALAYAN, Eduard, *Hawatk'Snotiapaštutiwunner* (*Croyances: Superstitions*), Azgagragan Handēs (1897), № 2. pp. 240-244.
151. LALAYAN, 1897, *Hoku ew handerjeal keanki masin* = LALAYAN, Eduard, *Hoku ew handerjeal keanki masin* (*De l'Esprit et la vie Eternelle*), Azgagragan Handēs (1897), № 2. pp. 185-186.
152. LALAYAN, 1897, *Hawatk'Kari Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Hawatk'Kari Pašt amunk'* (*Croyances: Culte du feu*), Azgagragan Handēs (1897), № 2. pp. 188-193.
153. LALAYAN, 1897, *Hawatk'Kraki Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Hawatk'Kraki Paštamunk'* (*Croyances: Culte du feu*), Azgagragan Handēs (1897), № 2. pp. 194-196.
154. LALAYAN, 1897, *Hawatk'Jri Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Hawatk'Jri Paštamunk'* (*Croyances: Culte de l'eau*), Azgagragan Handēs (1897), № 2. pp. 196-198.

155. LALAYAN, 1897, *Hawat'Çareri Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Hawat'Ça řeri Paštamunk'* (*Croyances: Culte des arbres*), Azgagragan Handēs (1897), № 2. pp. 198-204.
156. LALAYAN, 1897, *Hawat'Kendanineri Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Hawat'Kendanineri Paštamunk'* (*Croyances: Culte des Animaux*), Azgagragan Handēs (1897), № 2. pp. 204-216.
157. LALAYAN, 1897, *Hawat'Lusaworneri Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Hawat'Lusaworneri Paštamunk'* (*Croyances: Culte des lumineux*), Azgagragan Handēs (1897), № 2. pp. 216-221.
158. LALAYAN, 1897, *Hawat'Kajer kam Satananer* = LALAYAN, Eduard, *Hawat'Kajer kam Satananer* (*Croyances: Kajer ou Satanes*), Azgagragan Handēs (1897), № 2. pp. 221-230.
159. LALAYAN, 1897, *Hawat'Kaxardutiwn* = LALAYAN, Eduard, *Hawat'Kaxardutiwn* (*Croyances: Magie*), Azgagragan Handēs (1897), № 2. pp. 231-240.
160. LALAYAN, 1898, *Mah, Tahum, Mereloc'* = LALAYAN, Eduard, *Mah, Tahum, Mereloc'* (*Mort, Enterrement, Décoration des tombes*), Azgagragan Handēs (1898), № 3(1). pp. 243-248.
161. LALAYAN, 1898, *Ēntanekan bark'* = LALAYAN, Eduard, *Ēntanekan bark'. Amusnutiwn ew harsanekan sovorutiwnner* (*Mœurs familiales: Mariage et les traditions de la célébration de mariage*), Azgagragan Handēs (1898), № 3 (2). pp. 66-88.
162. LALAYAN, 1900, *Mah, Tahum, Mereloc'* = LALAYAN, Eduard, *Mah, Tahum, Mereloc'* (*Mort, Enterrement, Décoration des tombes*), Azgagragan Handēs (1900), № 6. pp. 321-328.
163. LALAYAN, 1903, *Kraki Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Kraki Paštamunk'*, Azgagragan Handēs (1903), № 10, pp. 183-184.
164. LALAYAN, 1903, *Hawat'Le řneri ew Kārieri Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Hawat'Le řneri ew Kārieri Paštamunk'*, Azgagragan Handēs (1903), № 10. p. 181.
165. LALAYAN, 1903, *Jri Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Jri Paštamunk'* (*Culte de l'eau*), Azgagragan Handēs (1903), № 10. pp. 182-183.

166. LALAYAN, 1903, *Çareri Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Çareri Paštamunk' (Culte des arbres)*, Azgagragan Handēs (1903), № 10. pp. 185-189.
167. LALAYAN, 1903, *Kendanineri Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Kendanineri Paštamunk' (Culte des animaux)*, Azgagragan Handēs (1903), № 10, pp. 189-197.
168. LALAYAN, 1903, *Tarrereri ew Fizikakan erewoytneri Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Tarrereri ew Fizikakan erewoytneri Paštamunk' (Culte des éléments et des apparences physiques)*, Azgagragan Handēs (1903), № 10, pp. 197-203.
169. LALAYAN, 1903, *Ohan Ojneci* = LALAYAN, Eduard, *Ohan Ojneci*, Azgagragan Handēs (1903), № 10, pp. 217-222.
170. LALAYAN, 1903, *Snotiapaštamunkner* = LALAYAN, Eduard, *Snotiapaštamunkner (Des Superstitions)*, Azgagragan Handēs (1903), № 10, pp. 246-249.
171. LALAYAN, 1908, *Ogineri Paštamunk'* = LALAYAN, Eduard, *Ogineri Paštamunk' (Culte des Esprit)*, Azgagragan Handēs (1908), № 17(1), pp. 97-100.
172. LALAYAN, 1908, *Čar Oginer* = LALAYAN, Eduard, *Čar Oginer (Des Esprits malins)*, Azgagragan Handēs (1908), № 17(1), pp. 103-108.
173. LALAYAN, 1908, *Kaxardutiwn* = LALAYAN, Eduard, *Kaxardutiwn (Magie)*, Azgagragan Handēs (1908), № 17(1), pp. 108-120.
174. LALAYAN, 1910, *Vaspurakan* = LALAYAN, Eduard, *Vaspurakan*, Azgagragan Handēs (1910), № 2, pp. 116-196.
175. LALAYAN, 1913, *Vaspurakan* = LALAYAN, Eduard, *Vaspurakan*, Azgagragan Handēs (1913), № 25(2), pp. 21-60.
176. LALAYAN, 1916, *Vaspurakan Hawatk'* = LALAYAN, Eduard, *Vaspurakan Hawatk' (Croyances de Vaspurakan)*, Azgagragan Handēs (1916), № 26, pp. 195-210.
177. LANGLOIS, 2001 = LANGLOIS, Victor, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. I et II, éd. Fondation Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 2001².

178. LĒO, 1966, t. I et II = LĒO, *Yerkeri Žołowaçu (Le recueil des ouvrages)*, tome I et II, éd. Hayasdan, Erevan, 1966.
179. LOON, 1966 = LOON van, Maurits, *Urartian Art (L'Art Ourartéen)*, pub. Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut, 1966, Istanbul.
180. MACLER, 1913 = MACLER, Frédéric, *Arménie Montbéliard Wurtemberg*, éd. Montbéliard, Paris, 1913.
181. MACLER, 1928 = MACLER, Frédéric, *L'Enluminure Arménienne Profane*, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1928,
182. MATIKEAN, 1920 = MATIKEAN, Andrēas, *Kroni Çagumë ew diwçabanuṭiwn (L'Origine de la Religion et la Mythologie)*, col. Azgayin Matenadaran, LXXXVII, éd. Imprimerie Mekhitariste, Vienne, 1920.
183. MATIKEAN, 1927, *Dicʿabanakan šunë* = MATIKEAN, Andrēas, *Dicʿabanakan šunë yaraberuteamb Mikaēl Gabriēl hreštakapeti ew surb Sargsi* (le chien mythologique selon l'archanges Gabriel Mikael et saint Sargis), HA, 1927, pp.
184. MAHÉ, 1992 = MAHÉ, Jean-Pierre, *Le Soleil et la Lune dans la Mythologie arménienne*, in PARIS, Catherine (éd), *Caucasologie et Mythologie Comparée*, col. Société d'Études Linguistiques et Anthropologiques de France, éd. Peeters, Paris, 1992.
185. MAHÉ, 1994, *Un dieu guerrier à la campagne* = MAHÉ, Jean-Pierre, *Un dieu guerrier à la campagne : l'exemple du Vahagn arménien*. in Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 138^e année, N. 3, 1994, pp. 779-804.
186. MAHÉ, 1996 = MAHÉ, Jean-Pierre, *Connaitre la sagesse et le programme des anciens traducteurs arméniens*, in KÉVORKIAN, Raymond (dir), *L'Arménie entre Orient et Occident*, 1996 éd. BNF, Paris, pp. p. 40-61.
187. MAHÉ, 1997, *Le rôle et la fonction du Catholicos* = MAHÉ, Jean Pierre, *Le rôle et la fonction du Catholicos d'Arménie du VII^e au XI^e siècle*, in GARSOÏAN, G. N., et MAHÉ, J.-P., *Des Parthes au Califat: Quatre leçons sur la formation de l'identité arménienne*, col. Monographie 10, éd. Collège de France, pub. De Boccard, Paris, 1997, pp. 79-105.
188. MAHÉ, 2005, *Philologie et historiographie* = MAHÉ, Jean Pierre, *Philologie et historiographie du Caucase chrétien*. In: École pratique des

- hautes études. Section des sciences historiques et philologiques, Livret-Annuaire 19. 2003-2004, Paris, 2005.
189. MAHÉ, 2006 = DER MERGUERIAN, Robert, KHAZINEDJIAN, Albert, MAHÉ, Jean-Pierre, *L'Alphabet arménien*, imp. Rockson, Marseille, 2006.
190. MAHÉ, 2007 = MAHÉ, Jean-Pierre, « *Affirmation de l'Arménie chrétienne (vers 301-590)* », in DÉDÉYAN, Gérard (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007.
191. MAHÉ, 2012 = MAHÉ, Annie et Jean-Pierre, *Histoire de l'Arménie des origines à nos jours*, éd. Perrin, Normandie, 2012.
192. MAINARDI, 1964 = MAINARDI, Lauro, *L'Armenia*, éd. Unione Editoriale Italiana, Milan, 1964.
193. MAKSOUDIAN, 1995 = MAKSOUDIAN, Krikor, *Chosen of God: The election of the Catholicos of all Armenians from the fourth century to the present*, éd. Diocese of the Armenian Church of America, imp. St. Vartan, New York.
194. MANANDYAN, 1897 = MANANDYAN, Hakob, *Beiträge zur albanischen GeschichteI (Contribution à l'histoire albanaise)*, éd. Philosophischen Facultät der Universität Jena, imp. Breitkopf & Härtel, Leipzig, 1897.
195. MANANDYAN, 1945, t. I = MANANDYAN, Hakob, *K'nadatakan Desutiwn Hay Žoğovrdi Patmut'yan (La Vision Critique de l'histoire du Peuple Arménien) t. I*, éd. Haybethrat, Erevan, 1945.
196. MANANDYAN, 1977, t. I = MANANDYAN, Hakob, *Erker (Œuvres)*, t. I, éd. L'Académie des sciences, Erevan, 1977.
197. MANANDYAN, 1978, t. II = MANANDYAN, Hakob, *Erker (Œuvres)*, t. II, éd. L'Académie des sciences, Erevan, 1978.
198. MANUKEAN, 1980 = MANUKEAN, Archevêque Artak, *Hay Ekelec'ow Tōnerë (Les Fêtes de l'Église arménienne)*, Téhéran, 1980².
199. MARANCI, 2001, *The Art and Architecture of Baghesh/Bitlis and Taron/Mush* = MARANCI, Christina, *The Art and Architecture of Baghesh/Bitlis and Taron/Mush (L'Art et L'Architerture de Baghesh/Bitlis et*

- de Taron/Mush*). In HOVANNISIAN, G. Richard (dir.), *Armenian Baghesh/Bitlis and Taron/Mush*, pub. UCLA Armenian History and Culture Series: Historic Armenian Cities and Provinces, 2, éd. Mazda Publishers, Costa Mesa, 2001.
200. MARDIROSSIAN, 2004 = MARDIROSSIAN, Aram, *Le Livre des Canons arméniens*, col. Corpus scriptorum christianorum orientalium. Subsidia, t. 116, éd. Peeters, Louvain.
201. MARKWART, 1928 = MARKWART, J., *Le Berceau des Arméniens*, RDEA, 8, fasc. I, 1928, pp. 211-232.
202. MARUTEAN, 1900, *Čar Oginer Satanay* = MARUTEAN, Yakob, *Čar Oginer Satanay (Esprits malins: Satane)*, Azgagragan Handēs (1900), № 6, pp. 137-142.
203. MASPERO, 1899, *Les empires* = MASPERO, G., *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique, Les empires*, éd. Librairie Hachette et Cie, Paris, 1899.
204. MECERIAN, 1965 = MECERIAN, J., *Histoire et institution de l'Église arménienne*, éd. Imprimerie catholique, Beyrouth, 1965.
205. MEILLET, 1920 = MEILLET, Antoine, *De l'influence parthe dans la langue arménienne*, in RDEA, t. 1, 1920, pp. 9-14.
206. MEILLET, 1921 = MEILLET, Antoine, *Sur les termes religieux iraniens en arménien*, RDEA, t. I, 1921, pp. 233-236.
207. MEILLET, 1926 = MEILLET, Antoine, *Comptes Rendus*, RDEA, t. 6, 1, 1926, pp. 37-38.
208. MEILLET, 1929 = MEILLET, Antoine, *Le mot Ekelecì*, RDEA, t. 9, 1929, pp. 131-136.
209. MEILLET, 1936 = MEILLET, Antoine, *Esquisse d'une Grammaire Comparée de l'Arménienne Classique*, Vienne, 1936.
210. MEILLET, 1977, *De l'influence parthe* = MEILLET, Antoine, *De l'influence parthe dans la langue arménienne*, dans «*Études de linguistique et de philologie arménienne*», éd. Bibliothèque arménienne de la fondation Calouste Gulbenkian, Louvain, 1977, pp. 180-185.
211. MÉNANT, 1868 = MÉNANT, M. J., *Exposé des éléments de la Grammaire Assyrienne*, imp. Impériale, Paris, 1868.

212. MESROP, 1911 = MESROP, Gëorg, *Ourartou* (arm.), éd. Arzoumanian, Constantinople, 1911.
213. MINASSIANTZ, 1904 = MINASSIANTZ, Erwand Ter, *Beziehungen der armenischen Kirche zu den syrischen bis zum ende des 6. Jahrhunderts (Des relations de l'Église arménienne et celle de syrienne jusqu'à la fin du 6ème siècle)*, éd. Universität Leipzig, imp. August Pries, Leipzig, 1904.
214. MINASSIANTZ, 2009 = MINASSIANTZ, Erwand Ter, *Hayoc' Ekelec'u yaraberutiwnnerë Asorwoc'Ekelec'ineri het (Les relations de l'Église arménienne avec les Églises assyriennes)*, éd. Catholicoat de sainte Siège d'Ējmiacin, Etchmiadzin, 2009².
215. MOLÉ, 1963 = MOLÉ, M., *Le Problème Zoroastrien et la Tradition Mazdéenne*, éd. Puf, Paris, 1963.
216. MOLÉ, 1993 = MOLÉ, M., *La Légende de Zoroastre selon les textes pehlevi*, col. Travaux de l'institut d'études iraniennes de l'université de Paris, éd. Peeters, Paris, 1993.
217. MORGAN, 1919 = MORGAN de, Jacques, *Histoire du peuple arménien*, éd. Berger-Levrault, Paris, 1919.
218. MUTAFIAN et VAN LAUWE, 2001 = MUTAFIAN, Claude et VAN LAUWE, Éric, *Atlas historique de l'Arménie*, éd. Autrement, Paris, 2001.
219. MX, 1991 = XORENACI, M., *Patmut'yun Hayoc' (Histoire des Arméniens)*, éd. S.S.A.L.A., Erevan, 1991.
220. MX, 1993 = Moïse de Khorène, *Histoire de l'Arménie*, trad. MAHÉ, Annie et Jean-Pierre, éd. Gallimard, Paris, 1993.
221. Nahapet Kučak, 1991 = Nahapet Kučak, *Cent Poème d'Amour et d'Exil*, trad. et prés. par GODEL, V., col. Orphée, éd. La Différence, Giromagny, 1991.
222. NAREK, 2005 = Narek, *Alōt'amatean*, trans. en arménien par GUŠAKEAN, Torgom, pub. Catholicoat arménien de Cilicie, Antélias, 2005.
223. NBHL = *Nor Baṙgirk'Haykazean Lezui (Nouveau Dictionnaire de la langue arménienne)*, AWEDIKĒAN, Gabriel, SIWRMĒLEAN, Xaçatur, AWGERAN, Mkrtič, éd. Mekhitariste, Vénice, 1836-1837.

224. OHANEAN, 1896 *Krakë* = OHANEAN, K̄ristap̄or, *Krakë (le Feu)*, *Azgagragan Handēs* (1896), № 1, p. 121-126.
225. OLDENBERG, 1894 = OLDENBERG, Hermann, *Die Religion des Veda (La religion du Veda)*, éd. W. Hertz, pub. Université de Harvard, Harvard, 1894.
226. OLMSTEAD, 1948 = OLMSTEAD, T. A., *History of the Persian Empire (Histoire de l'Empire Perse)*, éd. The University of Chicago Press, Chicago, 1948.
227. ORMANIAN, 1911 = ORMANIAN, Małak̄iā (Malachia), Hayoc' Ekełec̄in ew ir Patmowt̄iwnë (L'Église arménienne et son Histoire), Constantinople, 1911.
228. ORMANIAN, 1910 = ORMANIAN, Malachia, *L'Église Arménienne*, éd. Ernest Leroux, Paris, 1910.
229. ORMANIAN, 1954 = ORMANIAN, Malachia, *L'Église Arménienne*, éd. Catholicossat Arménien de Cilicie, Antélias, 1954.
230. PA, 1963, *Histoire Naturelle*, Livre XXX = PLINE l'ancien, *Histoire Naturelle*, Livre XXX, trad. par ERNOU, A., Collection des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1963.
231. PA, 1983, *Histoire Naturelle*, Livre XXXIII = PLINE l'ancien, *Histoire Naturelle*, Livre XXXIII, trad. par ZEHNACKER, Hubert, Collection des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1983.
232. PANOSSIAN, 2006 = PANOSSIAN, Razmik, *The Armenians: from kings and priests to merchants and commissars*, pub. Columbia University Press, New York, 2006.
233. PARIS (éd), 1992 = PARIS, Catherine (éd), *Caucasologie et Mythologie Comparée*, col. Société d'Études Linguistiques et Anthropologiques de France, éd. Peeters, Paris, 1992.
234. PARDIS, 2011 = PARDIS, Khazai, Khosros, *Les Gathas: le livre sublime de Zarathoustra*, éd. Albin Michel, Paris, 2011.
235. PASDERMADJIAN, 1964 = PASDERMADJIAN, Hrant, *Histoire de l'Arménie*, éd. Librairie Orientale H. Samuelian, Paris, 1964².
236. PASDERMADJIAN, 1986 = PASDERMADJIAN, Hrant, *Histoire de l'Arménie*, éd. Librairie Orientale H. Samuelian, Paris, 1986⁴.

237. PATKANIAN, 1866 = PATKANIAN, Kéropé, *Essai d'une Histoire de la Dynastie des Sassanides*, trad. du russe par PRUD'HOMME, Évariste, imp. Impériale, Paris, 1866.
238. PÉRIKHANIAN, 1971 = PÉRIKHANIAN, Anahit, *Les inscriptions araméennes du roi Artachès*, REArm, t. 8, 1971, pp. 169-174.
239. PĚL, 2001 = PĀRPECĪ, Łazar, *Histoire de l'Arménie*, tr. par LANGLOIS, Victor, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. I et II, éd. Fondation Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 2001².
240. PIOTROVSKI, 1970 = PIOTROVSKI, Boris, *Archaeologia MVNDI OURARTOU*, tr. METZGER, Anne, éd. Nagel, Genève, 1970.
241. PIRART, 2010 = PIRART, Eric, *Les adorables de Zoroastre: textes avestiques*, présentation et traduction, éd. Max Milo, Paris, 2010.
242. PLUTARQUE, 1972, *Vies*, t. VII = PLUTARQUE, *Vies*, t. VII, trad. par Robert Flacelière et Émile Chambry, col. Collection des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1972.
243. PLUTARQUE, 1979, *Vies*, t. XV = PLUTARQUE, *Vies: Artaxerxés*, t. XV, trad. par Robert Flacelière et Émile Chambry, col. Collection des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1979.
244. PLUTARQUE, 1853, *Vies*, t. III = PLUTARQUE, *Les Vies des hommes Illustrés, Lucullus*, t. III., trad. PIERRO, Alexis, éd. Charpentier, Paris, 1853.
245. PLUTARQUE, 1944, t. II = PLUTARQUE, *Œuvres Morales, De l'envie et de la haine*, trad. RICARD, t. II, éd. Le Févre, Paris, 1944.
246. POLOMÉ, 1992, *Indo-European numerals* = POLOMÉ, Edgar, in Gvozdanović, Jadranka, *Indo-European numerals (Les Chiffres indoeuropéennes)*, col. Trends in linguistics. Studies and monographs 57, éd. Mouton de Gruyter, Berlin, 1992, p. 361-368.
247. POLWHELE, 1901 = POLWHELE, *Historical views of Devonshire (Point Historique de Devonshire)*, vol. I, print. Trewman and son, London, 1901.
248. RANGONI, 2005 = RANGONI, Laura, *Il Paganesimo (Le Paganisme)*, éd. Xenia, Milane, 2005.

249. RITTER, 1996 = RITTER, Ralf-Peter, *Introducción al armenio antiguo (Introduction de l'arménien antique)*, éd. clásicas, Madrid, 1996.
250. RUSSELL, 1987 = RUSSELL, R. James, *Zoroastrianism in Armenia*, Harvard Iranian Series vol. V. pub. Par Harvard University Department of Near Eastern Languages and Civilizations and National Association for Armenian Studies and Researches, Cambridge, 1987.
251. RUSSELL, 1982, *Zoroastrian problems in Armenia* = RUSSELL, R. James, *Zoroastrian problems in Armenia : Mihr and Vahagn (Des Problèmes zoroastriens en Arménie : Mihr et Vahagn)*, in SAMUELIAN, J. Thomas (éd), *Classical Armenian Culture*, col. Armenian Texts and Studies, pub. University of Pennsylvania, Pennsylvania, 1982, pp. 1-7.
252. SAMUĒLEAN, 1906, *Hay ěntanekan pařtamunkĕ* = SAMOWĒLEAN, Xorĕn, *Hay ěntanekan pařtamunkĕ (le Culte de la famille arménienne)*, Azgagragan Handĕs (1906), Livre XIV, № 2, p. 156-174.
253. SANDALGIAN, 1917 = SANDALGIAN, Joseph, *Histoire documentaire de l'Arménie des āges du paganisme*, t. I, imp. Imprimerie du Senat, Rome, 1917.
254. řANT', 1946 = řANT', Levon, *Ĕnthanowr Aknark Hay Hin Banahiwsowťean (Coup d'œil général sur la littérature arménienne)*, vol. VIII, imp. Hay řĕmaran, Beyrouth, 1946.
255. SANTALĀEAN, 1901 = SANTALĀEAN, Yovsĕp', *Asorestaneay ew Parsik sepagir Arjanagrowťiwnk'* (*Des Inscriptions assyriennes et perses*), Azgayin Matenadaran, XL, éd. Imprimerie Mekhitariste, Vienne, 1901.
256. řARAKAN = Matenagirk' Hayoc', *řarakan (Cantique)*, éd. Fondation Gulbenkian, Antĕlias, t. VIII, Antĕlias, 2007.
257. SARKISEAN, 1890 = SARKISEAN, Parseť, *AGATĀNGEGĒS ew iwr Bazmatarey Gağnikĕ (Agathange et son secret séculaire)*, éd. Saint Lazare, Vĕnice, 1890.
258. SCHMITT, 1981, = SCHMITT, Rüdiger, *Grammatik des Klassisch-Armenischen mit Sprachvergleichenden Erläuterungen (Grammaire de comparaison en langue arménienne classique avec des explications)*, éd. Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Innsbruck, 1981.

259. SCHMITT, 1983, *Iranisches Lehngut im Armenischen* = SCHMITT, Rüdiger, *Iranisches Lehngut im Armenischen*, REArm, t. 17, 1983, pp. 73-112.
260. SÉBÉOS, 1904 = SÉBÉOS, évêque, *Histoire d'Héraclius*, I, tr. par MACLER, Frédéric, éd. Ernest Leroux, Paris, 1904.
261. SERGENT, 1995 = SERGENT, Bernard, *Les Indoeuropéens: Histoire, Langue, Mythes*, éd. Payot et Rivages, Paris 1995.
262. SEUX, 1976 = SEUX, Marie Joseph (dir.), *Hymnes et Prières aux dieux de Babylonie et d'Assyrie*, éd. Cerf, Paris, 1976.
263. SHARF, 1982 = SHARF, Antoine, *Animal Sacrifice in the Armenian Church*, *Revue des Etudes Armeniennes*, XVI (1982), p. 417-449.
264. SOLTA, 1963 = SOLTA, Georg Renatus, *Die Armenische Sprache*, in *Armenisch und Kaukasisch Sprachen ((La langue arménienne, dans les langues arménienne et caucasienne)*, col. *Handbuch der Orientalistik*, pub. E. J. Brill, Leiden/ Köln, 1963.
265. SRUANJEANC', 1876 = SRUANJEANC', Garegin, *Mananay (Manne)*, imp. Tntesean, Constantinople, 1876.
266. SRUANJEANC', 1978 = SRUANJEANC', Garegin, *Hator A (Œuvres A)*, pub. Haykakan Gidut'yunneri Akademia, Erevan, 1978.
267. STEIN, 1994 = STEIN, Aurel, *Old Routes of western Iran (Les Routes de l'Iran occidentale)*, éd. Library of the Hungarian Academy of Sciences, Budapest, 1994.
268. STRABON, 1867, *Géo*, t. XV = STRABON, *Géographie*, Livre XV, trad. par TARDIEU, Amédée, éd. Librairie de Hachette et Cie, Paris, 1867.
269. STRABON, 1975, *Géo*, t. VIII = STRABON, *Géographie*, Tome VIII (Livre XI), Collections des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1975.
270. STRABON, 1996, *Géo*, t. VI = STRABON, *Géographie*, Tome VI (Livre IX), Collections des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1996.
271. STRABON, 1996, *Géo*, t. VII = STRABON, *Géographie*, Tome VII (Livre X), Collections des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1996.

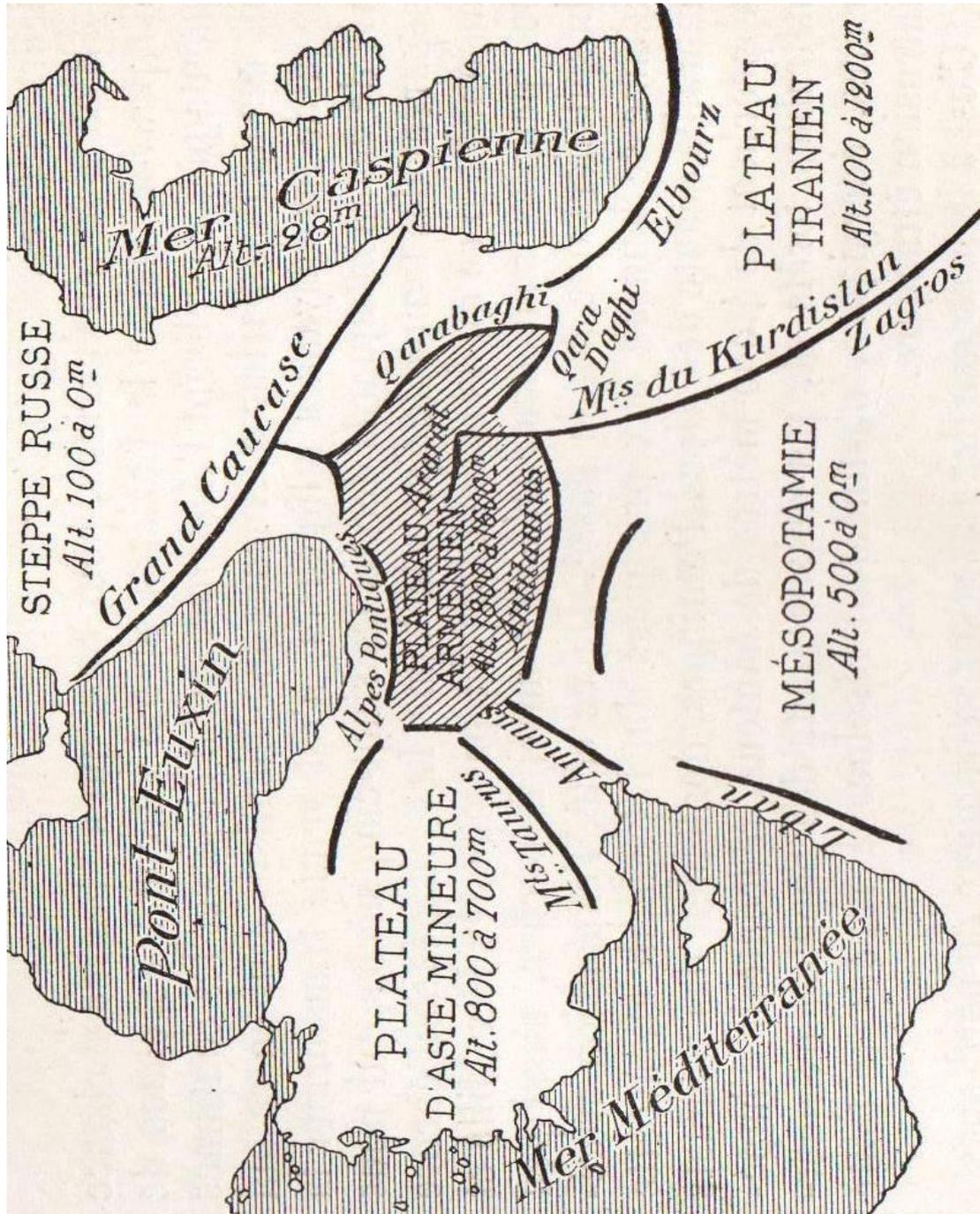
272. STRABON, 2003, *Géo*, t. IX = STRABON, *Géographie*, Tome IX (Livre XII), Collections des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 2003.
273. TACITE, 1990, *Annales*, t. I = TACITE, *Annales*, livres I-III, t. I, col. Des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1990.
274. TACITE, 1990, *Annales*, t. II = TACITE, *Annales*, liv. IV-VI, t. II, col. Des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1990.
275. TACITE, 1976, *Annales*, t. III = TACITE, *Annales*, liv. XI-XII, t. III, col. Des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1976.
276. TAŁAWAREAN, 1909 = TAŁAWAREAN, Nupar, *Hayoc' Hin Kronnerë (Les Anciennes Religions des Arméniens)*, imp. Mattëosean, Constantinople, 1909².
277. TERIAN, 2008 = TERIAN, Abraham, *Macarius of Jerusalem, letter to the Armenians, AD 335*, éd. St. Vladimir's Seminary Press, New York, 2008.
278. TERTULLIEN, 1964, *Adversus Judaeos* = TERTULLIEN, *Adversus Judaeos*, avec Introduction et commentaire critique par TRÄNKLE, Hermann, éd. Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1964.
279. THOMSON, 1985 = THOMSON, W. Robert, *History of the House of the Artsrunik'*, ed. Wayne State University Press, Detroit, 1985.
280. THOMSON, 1991 = THOMSON, W. Robert, *The History of Lazar Parpeci'*, éd. Scholars Press, Atlanta, 1991.
281. THOMSON, 2010 = THOMSON, W. Robert, *The Lives of Saint Gregory: The Armenian, Greek, Arabic, and Syriac Versions of the History attributed to Agathangelos (Les Vies de Saint Gregoire : les version arménienne, grecque, arabe et syriaques de l'Histoire attribuée à Agathange)*, Traduit avec introduction et commentaire, éd. Caravan Books, Ann Arbor, Michigan, 2010.
282. THUREAU-DANGIN, 1975 = THUREAU-DANGIN, P., *Rituels Accadiens*, réimpression de l'édition de Paris 1921, éd. Otto Zeller Verlag, Osnabrück, 1975².
283. TIRAC'YAN, 2003 = TIRAC'YAN, Gevorg A., *From Urartu to Armenia (De l'Ourartou en Arménie)*, Civilisations du Proche-Orient. Série I,

- Archéologie et environnement, volume 4, éd. Recherches et Publications, Neuchâtel, 2003.
284. TOURNEBIZE, 1900 = TOURNEBIZE, Fr., *L'Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, t. I., éd. Firmin-Didot, Paris, 1900.
285. TUBACH , 2013, *The Triad of Hatra* = TUBACH, Jürgen, *The Triad of Hatra*, in DRIVEN, Lucinda., (dir), *Harta. Politics, Culture and Religion between Parthia and Rome*. col. Oriens et Occidens, n° 21, éd. Franz Steiner, Stuttgart, 2013, pp. 201-215.
286. TURCAN, 2000 = TURCAN, Robert, *Mithra et le Mithraïsme*, éd. Les Belles Lettre, Paris, 2000.
287. VERMASEREN, 1977, t. III = VERMASEREN, M., Joseph, *Corpus cultus Cybelae Attidisque* (CCCA), t. III, col. Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain, éd. E.J. Brill, Leiden, 1977.
288. VERMASEREN, 1977, t. VII = VERMASEREN, M., Joseph, *Corpus cultus Cybelae Attidisque* (CCCA), t. VII, col. Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain, éd. E.J. Brill, Leiden, 1977.
289. WEISSBACH, 1911 = WEISSBACH, Franz Heinrich, *Die keilinschriften der Achämeniden (Les cunéiformes des Achéménides)*, Leipzig, 1911.
290. WIDENGREN, 1968 = WIDENGREN, Géo, *Les Religions de l'Iran*, trad. (all) JOSPIN, L., col. les Religions de l'Humanité, éd. Payot, Paris, 1968.
291. WIKANDER, 1946, *Feuerpriester in Kleinasien und Iran* = WIKANDER, Stig., *Feuerpriester in Kleinasien und Iran (Les prêtres du feu en Asie Mineur et en Iran)*, Revue de l'histoire des religions, tome 132 n°1-3, Paris, 1946. pp. 170-175.
292. WIKANDER, 1946 = WIKANDER, Stig, *Feuerpriester in Kleinasien und Iran (Les prêtres du feu en Asie Mineur et en Iran)*, col. Kungliga Humanistika Vetenskapssamfundet i Lund, éd. Societas Humaniorum litterarum Lundensis, Lund, 1946.
293. WILLS, 1891 = WILLS, Charles-James, *In the land of the lion and sun (Dans le pays du lion et du soleil) or Modern Persia (Perse Moderne)*, pub. Ward, Lock & co, New York, London, Melbourne, 1891.

294. WINTER, 1992, *Indo-European numerals* = WINTER, Werner, in Gvozdanović, Jadranka, *Indo-European numerals (Les Chiffres indoeuropéennes)*, col. Trends in linguistics. Studies and monographs 57, éd. Mouton de Gruyter, Berlin, 1992, p. 347-360.
295. XÉNOPHON, 1967, t. II = XÉNOPHON, *Anabase*, Tome II (Livres IV-VII), Collections des Universités de France, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1967.
296. YARUTÌWNEAN, 2001, *Hayoc'Dicàbanutiwnë* = YARUTÌWNEAN, Sargis, *Hayoc'Dicàbanutiwnë (La Mythologie arménienne)*, éd. Hamazkaïne, Beyrouth, 2001.
297. YARUTÌWNEAN, 2001, *Hayoc'hin Hawatalik'nerë* = YARUTÌWNEAN, Sargis, *Hayoc'hin Hawatalik'nerë (Les Croyances des anciens Arméniens)*, éd. Mowl'ni, Erevan, 2001.
298. ŽAMAGIRK' , 1971 = ŽAMAGIRK' (*Bréviaire*), éd. Saint Lazare, Venise, 1971.
299. ŽHLBB = *Žamanakacic'hayoc'lezvi bacàtrakan ba řaran (Dictionnaire Explicatif de la Langue arménienne Contemporaine)*, vol. I, II, III, IV, Erevan, 1969-1980.
300. ZIMANSKY, 1985 = ZIMANSKY, Paul, *Ecology and Empire: The Structure of the Urartian State (Ecologie et Empire: La structure de l'Etat Ourartéen)*, col. Studies in Ancient Oriental Civilisation, no 41, éd. The Oriental Institute of the University of Chicago, Chicago-Illinois, 1985.

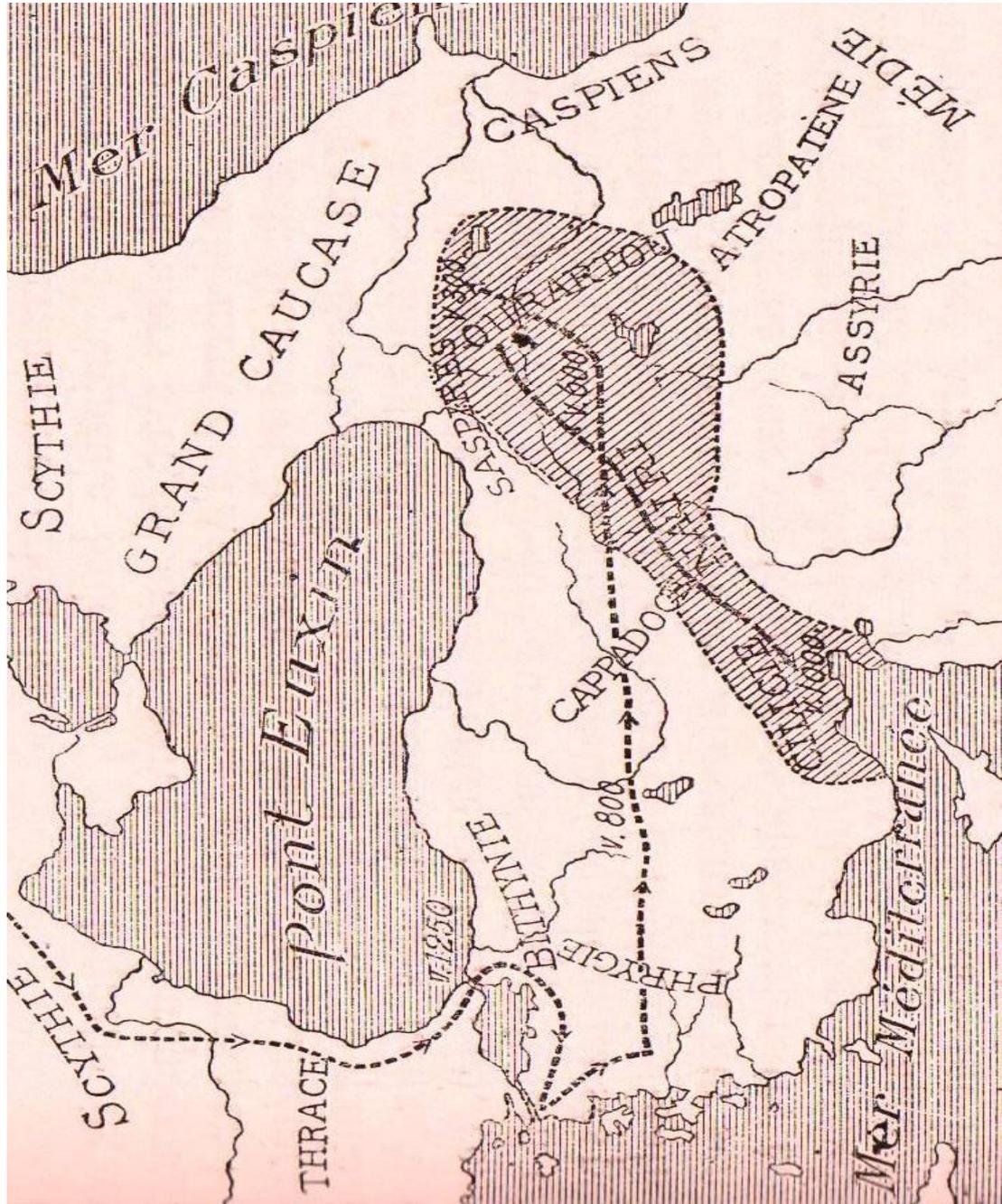
Annexe

Carte 1¹.



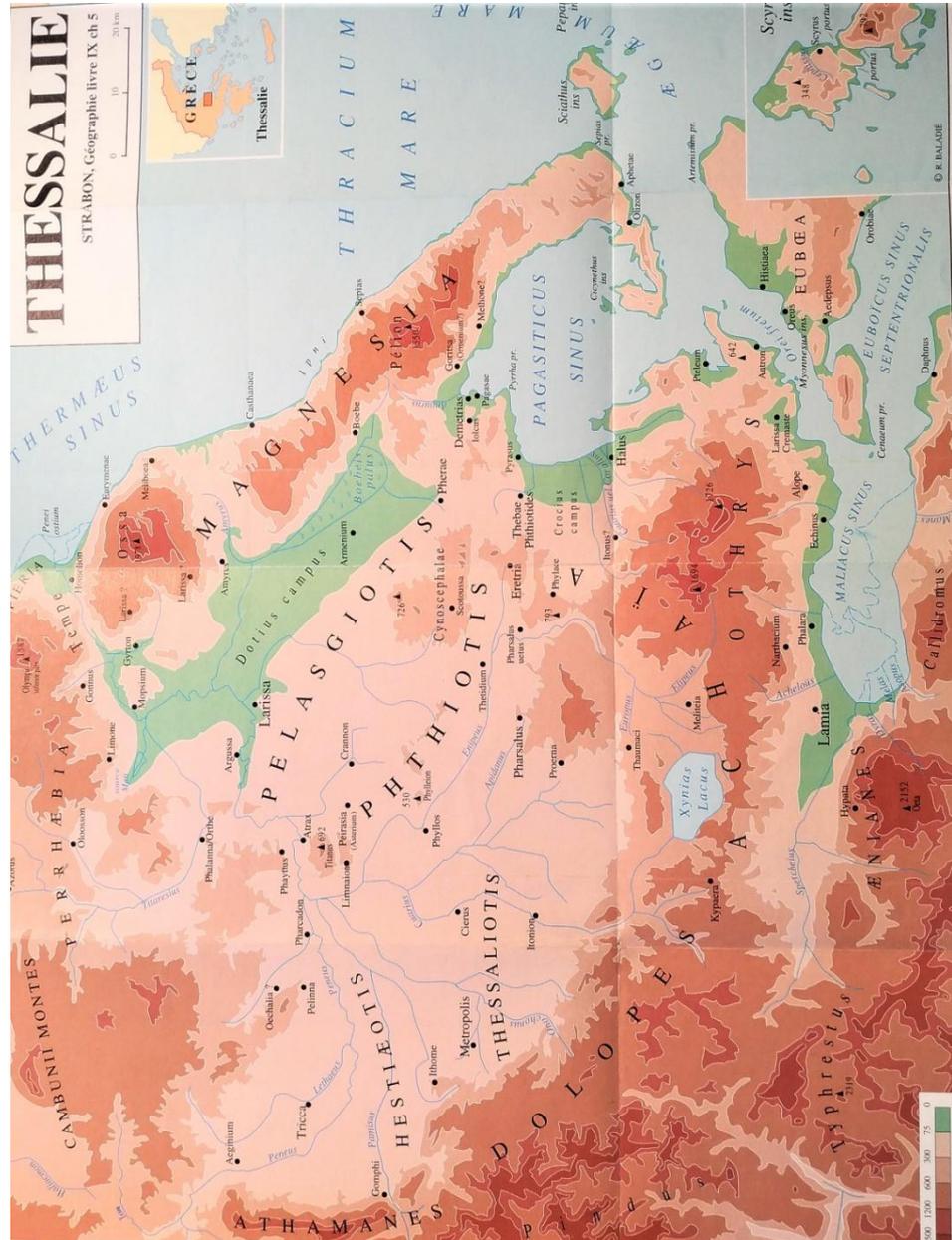
¹ Position du Plateau arménien par rapport aux pays voisins. MORGAN, 1919, p. 20.

Carte 3³.



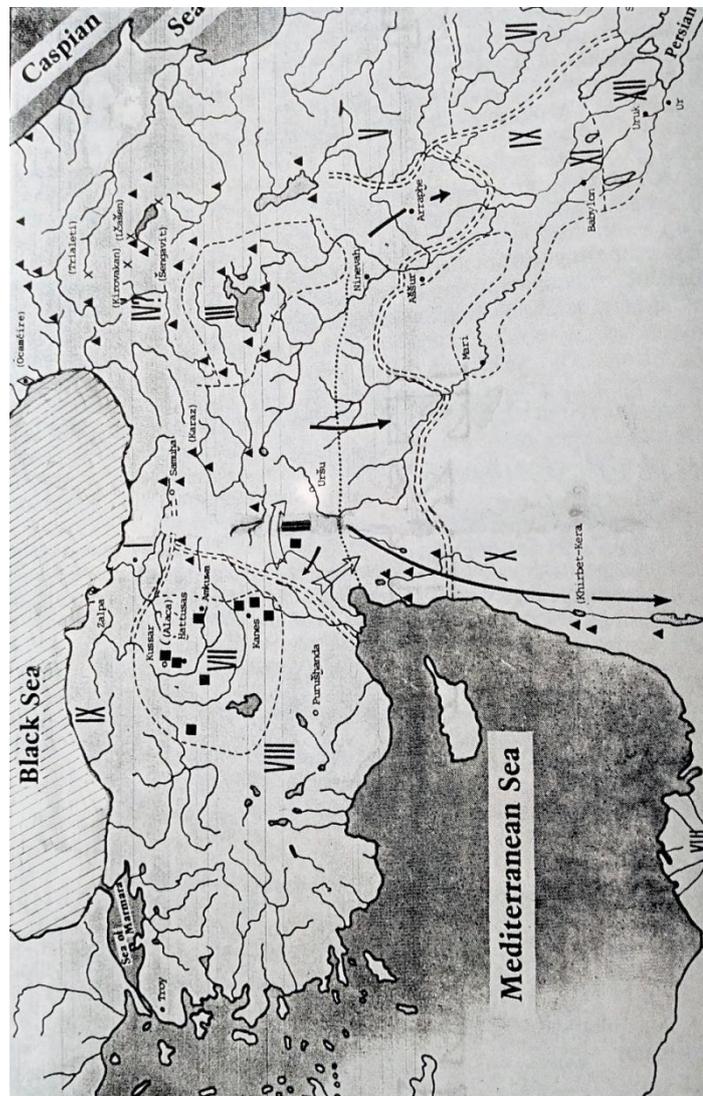
³ Migration des Arméniens (1ère migration v. 1250 à 300 avant J.-C.; 2ème migration v. 1000 avant J.-C.). MORGAN, 1919, p. 37.

Carte 4⁴.

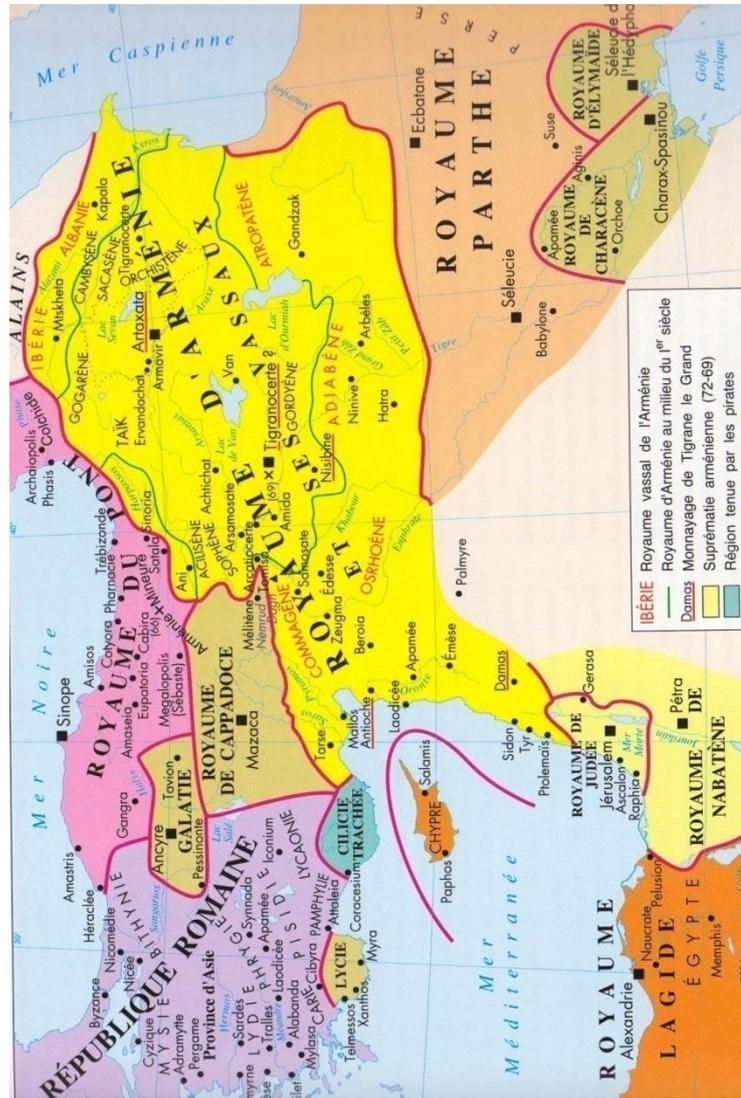


⁴ La carte de Thessalie selon Strabon. STRABON, *Géographie*, Livre IX, ch. 5.

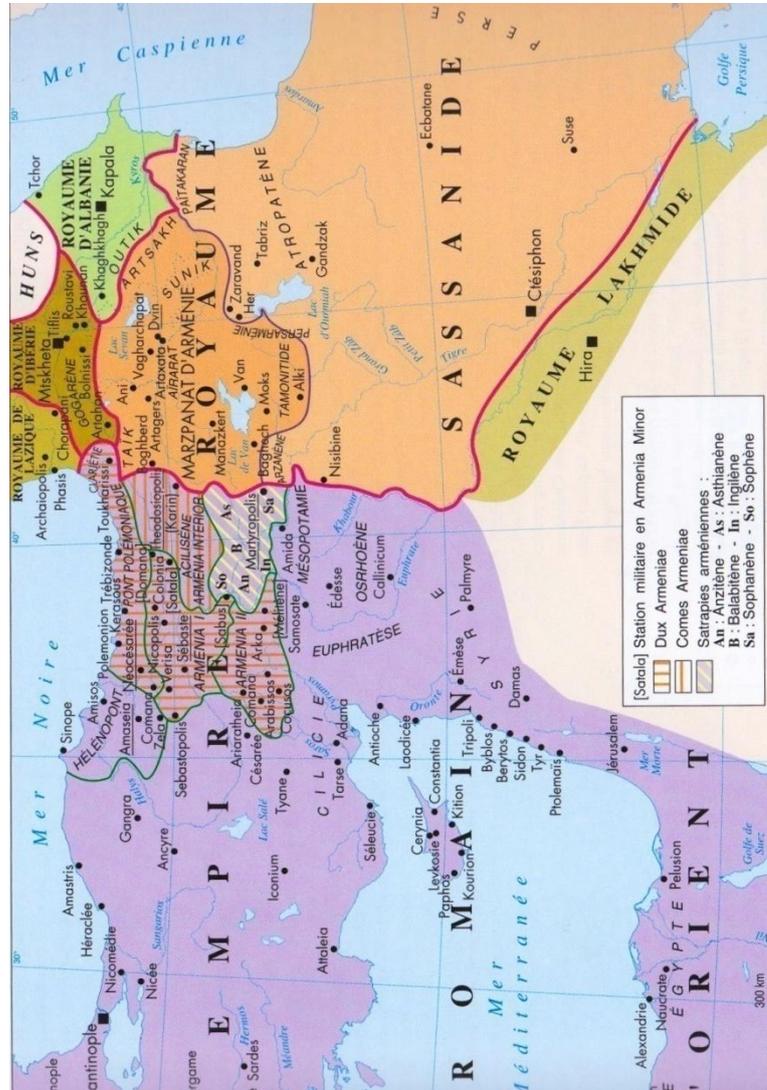
Carte 6⁶.



⁶ Carte ethnolinguistique de l'Asie Mineure et de l'Arménie au début du deuxième millénaire avant J.-C.. - **Langues Hurro-ourartiennes**: I. Kaska, II. Hurrite, III. Ourartien, IV. Etio, V. Quti, lullubien et autre, VI. Elamite. - **Langues anatoliennes**: VII. Hittite, VIII. Luwien, IX. Palaique, - **Langues sémitiques**: X. Sémitique occidentale, XI. Accadien, XII. Sumérien, XIII. Egyptien. DIAKONOFF, 1984, Map 1. Voir aussi KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 52.



⁷ MUTAFIAN et VAN LAUWE, 2001, p. 29.

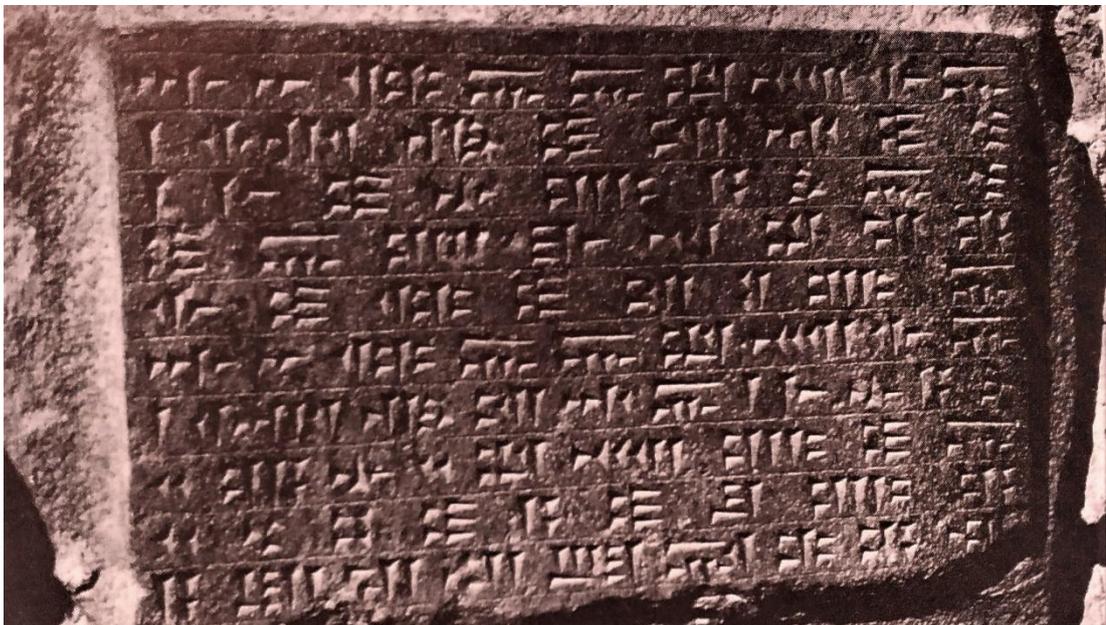


⁸ Ibid, p. 39

Figure 1¹



Figure 2²



¹ Inscription achéménide de Béhistun évoque pour la première fois le nom d'Arménie (520 av. J.-C.). KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 57.

² Inscription du roi Argišti I^{er} à Erebuni. Ibid, p. 83.

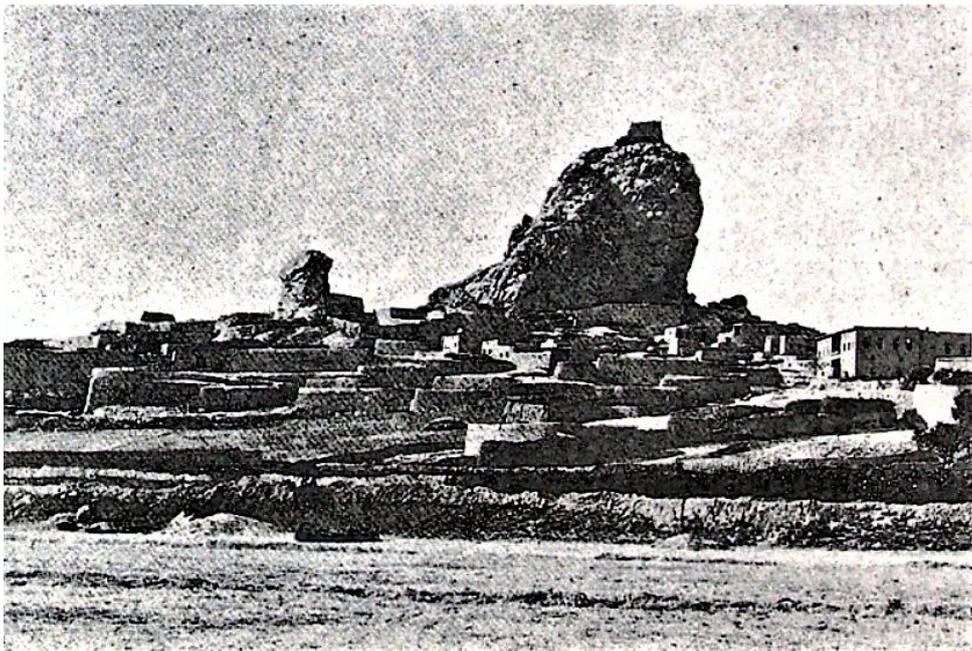
Figure 3³



Figure 4⁴



Figure 5⁵



³ Statuette en bronze du dieu *Teišeb*, Musée d'Histoire d'Arménie. KÉVORKIAN, 1996, p. 21.

⁴ Figurine en bronze de la déesse *Arubaini*, Musée d'Histoire d'Arménie. Ibid, p. 20.

⁵ L'énorme rocher du village *Lezk'* (langue) au Vaspurakan. LALAYAN, Eduard, *Vaspurakan*, Azgagragan Handēs (1913), № 25(2), p. 24.

Figure 6⁶.



Figure 7.



⁶ *Višap* sous forme d'une baleine. Dans la photo apparaît la petite fille de Kalantar. KALANTAR, 1994, p. 23.

Figure 8⁷.



Figure 9



⁷ Le *Višap* et l'archéologue Kalantar. *ibid.*

Figure 10

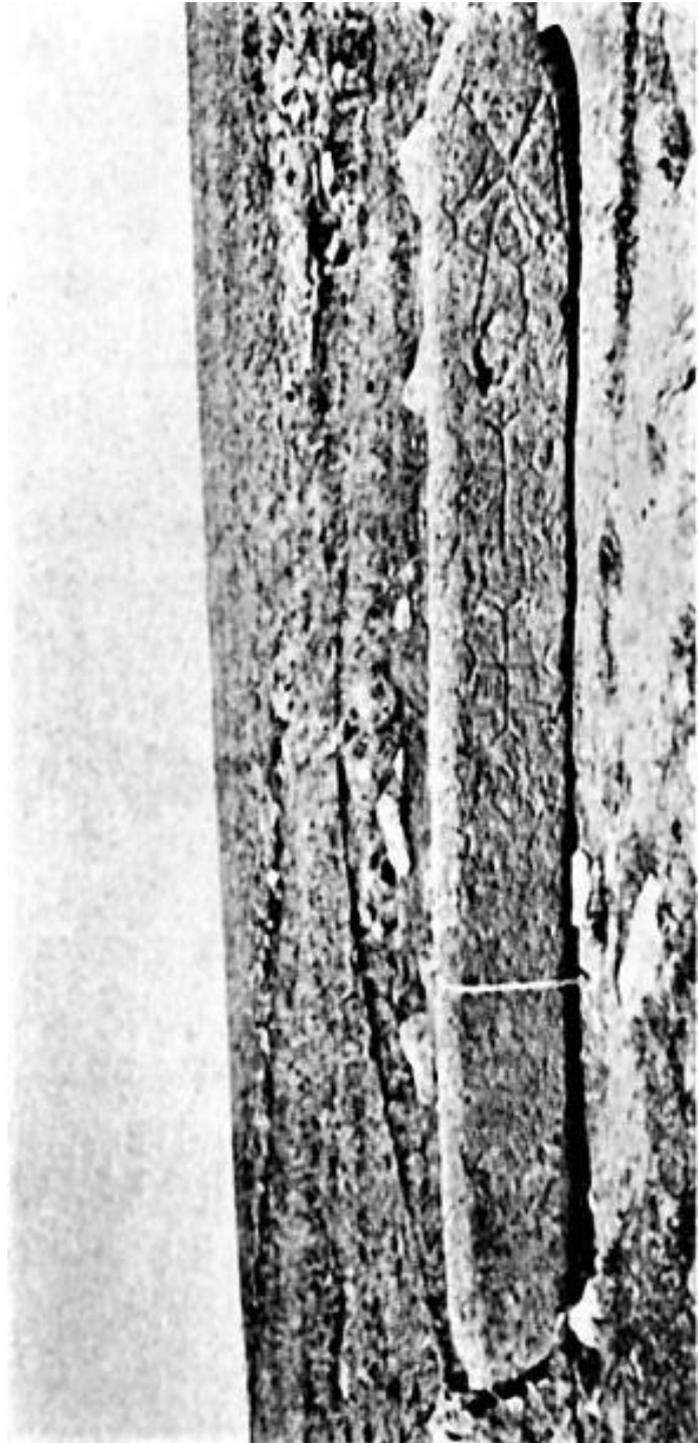


Figure 11⁸.



⁸ *Višap* mégalithe de l'âge du bronze, transformé en *Xačkar* au X^e siècle. Ibid, p. 83.

Figure 12⁹.



⁹ *Višaps* resculptés en *Xaçkâr* aux X^e-XI^e siècles. DONABÉDIAN, 2011 p. 17

Figure 13¹⁰

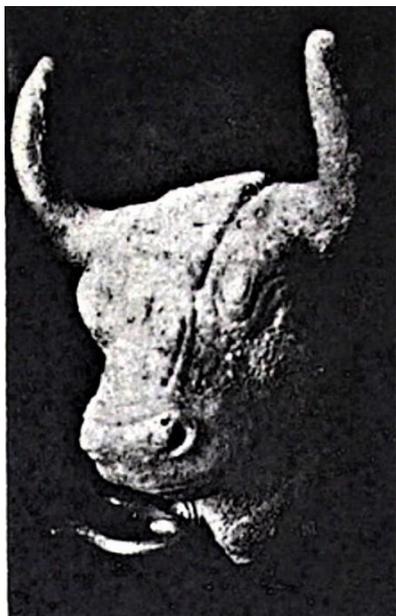


Figure 14¹¹

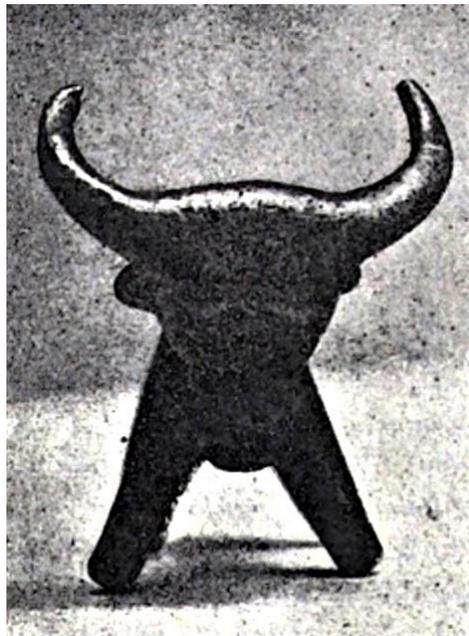
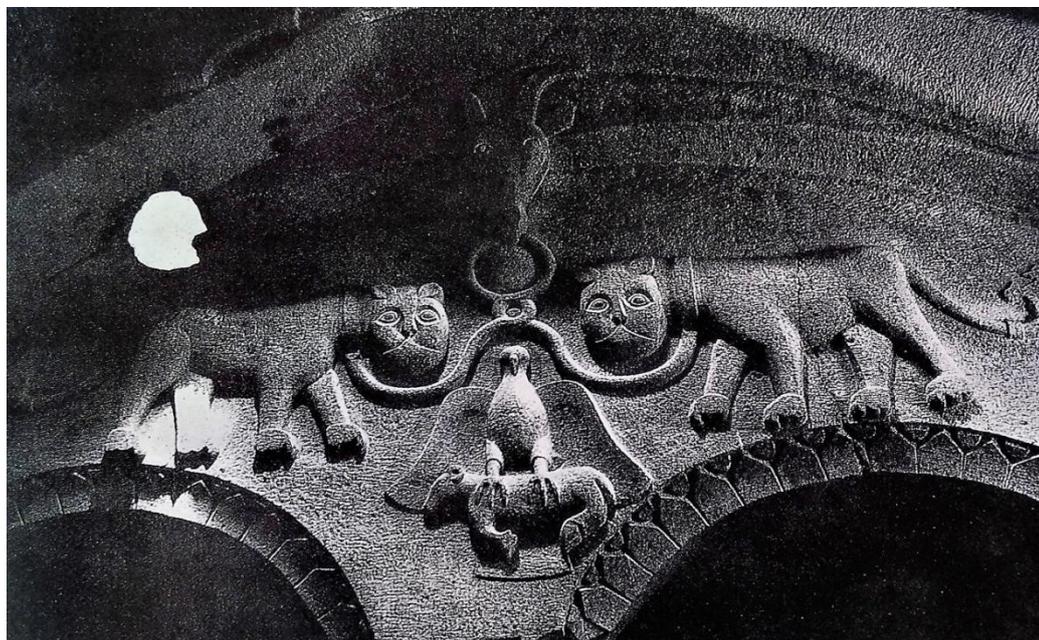


Figure 15¹²



¹⁰ ATRPET, 1912, *Ezi Paštamunkë*, p. 120.

¹¹ *Ibid*, 122.

¹² Gravure sur pierre, à l'entrée du monastère de Gelard. KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 185.

*Figure 16*¹³



¹³ Bras-reliquaire de saint Thaddée. Constantinople (?), fin du XVII^e ou début du XVIII^e siècle. Ibid, p. 420.

Figure 17¹⁴



¹⁴ Bras-reliquaire de sainte Hripsimē, Ējmiacin (?), 1793 (?). KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 35.

Figure 18¹⁵



Figure 19¹⁶



¹⁵ Palais royal d'Erebuni. Ibid, p. 83

¹⁶ Sanglier symbolisant le dieu Vahagn. The Metropolitan Museum of Art, New York. Ibid, p. 106.

Figure 20¹⁷



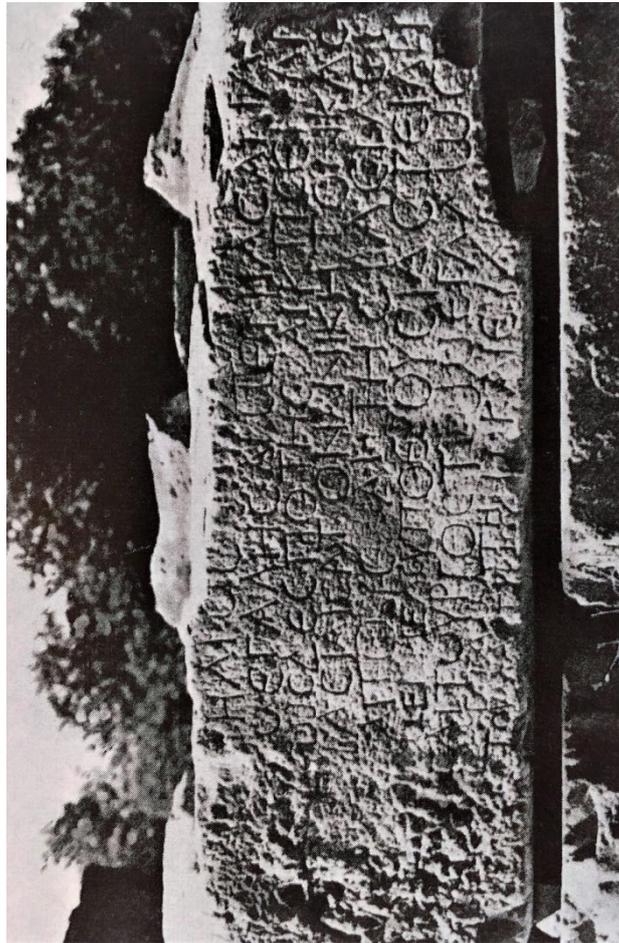
Figure 21¹⁸



¹⁷ Cercueil d'argile trouvé dans un tombeau parthe à Vałaršapat. KALANTAR, 1994, p. 65.

¹⁸ Inscription arméenne du roi Artasēs. KÉVORKIAN et MAHÉ, 1988, p. 60.

Figure 22¹⁹



¹⁹ Inscription grecque du roi Trdat I, à Garni (I^{er} siècle après J.-C.). Ibid, p. 61.

Index

A

- Abelean: Manuk Abelean, 176
Abelyan: Manuk Abelyan, 52, 53, 69, 85
Abgar: roi Abgar, 133, 173, 238, 239
Abkhazes, 249, 250
Abovean: Xaçatur Abovean, 49, 271
Abraham, 46, 50, 68, 308
Acace: saint, 244, 280
Açarean, 54, 128, 156, 216
Adrien: empereur, 244
Aelia Capitolina, 259
Agatangelos, Agathange, 52, 113, 127, 131, 137, 139, 141, 143, 145, 146, 147, 148, 151, 157, 159, 160, 164, 174, 176, 178, 179, 185, 187, 190, 192, 195, 196, 197, 198, 199, 201, 210, 212, 217, 219, 234, 235, 236, 237, 240, 241, 242, 243, 244, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 254, 258, 260, 261, 263, 276, 288, 292, 306, 308
Agni, 55
Aharonian: Avedis Aharonian, 60, 226
Ahegan, 123
Ahevakank', 156
Ahriman, 106, 124, 125, 163, 166
Ahura, 57, 122, 124, 126, 136, 137, 139, 143, 151, 163, 164, 179, 219
Ahura Mazda, Ahura Mazdā, Ahuramazdāh, 55, 57, 78, 98, 122, 124, 126, 130, 132, 136, 137, 138, 139, 143, 144, 152, 163, 164, 179, 201
Akkadiens, 9, 17, 31, 33
Al Haram Al-Shérif, 50
Alan, Alain, 221, 222, 249, 250
Albanie caucasienne, 169, 221, 248, 258, 266
Albianos, Albanos: évêque Albianos, 262, 276
Alexandre: Alexandre le Grand, 10, 41, 93, 119, 130, 158, 205, 208, 230
Alexandrie, 244
Ališan: Lewond Ališan, 71, 83, 102, 105, 153, 155, 177
Alphabet, 11, 136, 234, 253, 257, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 274, 278, 282, 284
Alphabet albanien, 266
Alphabet géorgien, 266
Altintepe, 37
Ałuank', 248, 280
Amid, 268
Anahit, 10, 88, 123, 131, 132, 134, 139, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 160, 174, 179, 184, 192, 195, 197, 213, 214, 217, 219, 236, 240, 241, 255, 264, 304
Anahita, Anāhitā, 130, 142, 143, 144, 164
Anāitis, 125, 144, 147, 148
Anak, 235, 236, 285
Ananean: Pōłos Ananean, 242, 250, 251
Anania de Širak, 150, 187, 188
Anatolie, 13, 163
Ancien Testament, 31, 70, 236
Ani, 15, 134, 140, 197, 199, 241
Antioche, 244, 268, 275
Anušawan: fils d'Ara le Beau, 70, 206, 217
Anyalt: Dawit' Anyalt, 109
Aphrodite, 134, 143, 144, 145, 159, 160, 184, 185, 197, 259
Apollon, 130, 158, 165, 171, 174, 175, 197
Ara: Ara le Beau, 48, 70, 107, 117, 118, 206, 217, 221, 283
Araçani, 18, 237, 260
Aram: héros arménien, 15, 29, 188, 291, 302
Aramazd, 10, 68, 94, 126, 131, 132, 134, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 145, 151, 152, 160, 164, 171, 174, 178, 179, 186, 197, 213, 241
Aramē, 15
Ararat, 12, 14, 16, 17, 29, 30, 31, 38, 46, 49, 50, 115, 140, 148, 149, 212, 244
Araxe: le fleuve, 32, 41, 63, 70
Arcax: Haut-Karabakh, 48, 259, 293
Arche de Noé, 50
Arçruni: Tovma Arçruni, 156, 245
Ardini, 36
Areni, 24
Arewban, 234
Arewardik', 71, 82
Argišti I^{er}, 34, 37, 38
Arin-Berd, 37
Aristakēs, 255, 273
Arius, 273
Armani, 15
Armawir, Armavi, 15, 70, 76, 123, 124, 127, 128, 158, 164, 175, 181, 197, 199, 200, 232
Armen: Hay, 12, 15, 17, 18, 42, 296
Armenak: premier prêtre païen arménien, 15, 206
Arménie, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 17, 21, 23, 25, 36, 40, 42, 47, 51, 53, 57, 63, 64, 66, 70, 72, 76, 81, 85, 88, 90, 91, 92, 99, 113, 116, 119, 121, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 138, 140, 142, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 151, 155, 159, 167, 169, 172, 175, 179, 181, 186, 187, 191, 193, 194, 195, 196, 199, 201, 205, 206, 209, 212, 213, 216, 217, 218, 219, 221, 222, 226, 227, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 290,

291, 292, 293, 294, 295, 296, 299, 300, 301,
303, 304, 305, 306, 308
Arménion, 18
Arpa, 51
Arsacides, 99, 113, 130, 137, 141, 152, 165, 181,
203, 229, 262, 267, 268, 276
Aršarunik', 234
Arsimela, 37
Artašat: Artaxata, 124, 133, 148, 159, 174, 175,
181, 197, 199, 262
Artašēs: Artaxias/Artašēs Ier, 12, 42, 75, 108, 118,
119, 128, 150, 158, 167, 175, 217, 220, 221,
222, 228, 267
Artašir, 57, 124, 133, 137, 201
Artawazd, 49, 93, 104, 108, 109, 118, 119, 131,
210
Artaxerxēs II: Artaxerxēs II Mnémon, 123, 147,
164, 173
Artaxiade, 128
Artaxiades, 16, 129, 159, 267
Artaz: ville, 245
Artemis, 172, 181
Artémis, 114, 130, 134, 147, 149, 156, 158, 179,
197
Arubaini: Uarubani, 37
Aruč: église Aručavank', 281
Asduaçaçin: Mère de Dieu, 202
Asie Mineure, 12, 14, 21, 22, 23, 27, 40, 128, 136,
142, 143, 158, 163, 179, 185, 199, 205, 217, 281
Aspasie, 147
Assourbanipal II, 33
Assyrie, 17, 33, 39, 133, 134, 166, 188, 221, 289,
307
Assyriens, 9, 18, 130, 143, 179, 188
Astarté, 130, 134
Aštišat, 128, 134, 148, 158, 159, 160, 184, 186,
197, 199, 201, 240, 241, 243, 247, 251, 255, 256
Astlik, 10, 112, 130, 132, 134, 159, 160, 184, 185,
186, 192, 197, 213, 240
Astuaç, 38, 128
Asur: Commandant Asur, 161
Ātarōšan, 126
Athéna, 130, 179, 197
Athénée, 134
Athénogène, 160, 192, 240
Atrušan, 200
Avesta, 55, 121, 131, 138, 142, 143, 151, 152, 163,
172, 174
Axalkalak', 68
Axurean, 128

B

Baalšamina: Baršamin, 187
Babgēn I^{er}, 280
Babylone, 29, 115, 145, 166, 171, 181, 236
Babyloniens, 9, 123, 173, 179, 184
Bader, 155

Bagaran, 128, 129, 133, 138, 200, 210
Bagarič, 167, 241
Bagawan, 57, 140, 212, 281
Bagayařič, 167, 241
Bagayařiňj, 197, 199
Bagin, 126, 200
Bagrewand: canton, 140, 212, 229, 262
Balerama, 190
Balkans, 20, 21, 27, 283
Baptême, 66, 250
Baršamēn, 197
Baršamin: Baršam, 10, 132, 157, 187, 189, 197,
229
Barthélemy, 234, 239, 243
Basile: Basile de Césarée, 279
Batnikal, 133
Baxat: mont, 186
Behistun: L'inscription de Behistun, 17, 136, 137,
283
Bel, 29, 31, 115, 116, 133, 229
Bēl, 181
Bel Mardouk, 31
Bérose, 144
Bible, 12, 16, 28, 30, 46, 85, 114, 156, 157, 217,
257, 268, 270, 271, 274
Biwzandaran, 148
Boebé, 21

Ç

Çalkazard: dimanche des Rameaux, 73

C

Cappadoce, 22, 23, 125, 128, 195, 205, 235, 244,
251, 256, 262, 268, 273, 275, 278, 279
Caucase, 12, 13, 24, 26, 39, 141, 221, 249, 300
Césarée, 28, 199, 237, 240, 241, 242, 244, 248,
250, 251, 256, 261, 262, 273, 275, 276, 278,
279, 291
Chalcédoine: concile, 273, 278, 279, 280, 281
Chaldéens, 9, 83
Chorasme, 182
Cilicie, 163, 228, 285, 287, 296, 303, 304
Cimmériens, 38
Comana: ville, 195
Constantin: L'empereur, 132, 250
Constantinople, 114, 189, 230, 244, 280, 302, 304,
307, 308
Counaxa: Bataille, 173
Crésus, 154
Cybèle, 143, 179, 180, 182, 291
Cyrille d'Alexandrie, 272
Cyrus, 154, 173, 208

D

Daniel: chorévêque, 236, 243, 244, 247, 248;
contemporain de Mesrop, 267

Danube, 20, 63
 Darius Ier, 17, 136, 283
 Darius III, 137
 Demetr, 132, 161, 190, 191
 Derĵan, 134
 Derkéto, 134
 Deutéronome, 215
 Diakonoff, 15
 Dik', 128
 Dinaskē: souverain indien, 190
 Dioclétien: l'empereur, 236, 244
 Dionysios: patriarche, 244
 Dipenus, 158
 Duin, 138, 169, 279, 282

E

Édesse, 25, 133, 134, 238, 239, 240, 243, 257, 262, 268, 269, 281
 Édît de Milan, 250
 Egée, 39
 Église: Église arménienne, 9, 10, 11, 25, 57, 66, 79, 82, 83, 96, 111, 115, 119, 122, 127, 128, 132, 135, 141, 145, 160, 169, 179, 180, 189, 206, 207, 208, 211, 220, 230, 233, 237, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 248, 249, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 263, 265, 266, 267, 268, 270, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 293, 296, 301, 302, 303, 304
 Égypte, 88
 Ĕjmiaçin: Etchmiadzine, 259, 292, 303
 Ekeleac: Acilisène, 134, 144, 147, 148, 241, 243
 Ekeleceac', 179, 199
 Élamite, 17, 166
 Ełç Ałandoc: Réfutation des sectes, 271
 Elišē: Patriarche Elišē, 92, 235, 290
 Ĕmin, 185
 Empire perse, 40
 Éphèse, 244
 Ephrem de Nisibe, 272
 Épiphane, 66
 Erebuni: Erevan, 34, 35, 37
 Erēz, 134, 147, 197, 199
 Erimena, 18
 Erouantides, 129
 Eruand, 75, 128, 129, 200, 206
 Étrusques, 32
 Euphrate, 12, 18, 22, 31, 32, 39, 40, 47, 63, 64, 140, 148, 149, 160, 163, 186, 199, 219, 237
 Eusèbe: Eusèbe de Césarée, 28, 238, 244, 291
 Eznik: Eznik de Kolb, 73, 79, 86, 92, 107, 119, 125, 128, 215, 271, 291

F

Fauste de Byzance, 232, 234, 240, 243, 244, 245, 247, 248, 253, 287

G

Gabriel: Archange, 111, 177, 300, 303
 Gange, 63
 Ganjak: Gandzak, 81
 Garegin Sruanjeanc', 188
 Garitte, 250, 279
 Garizim, 46
 Garni, 165, 172, 203, 230, 231, 267
 Gaspar: roi Gaspar, 68
 Gayanē: l'abbesse, 236, 270
 Gayl: fleuve, 161, 179
 Gelzer, 117
 Génocide: génocide des Arménien, 48, 284
 Georges Brandès, 10, 135, 193
 Géorgie, 23, 68, 108, 141, 159, 222, 238, 248
 Géorgiens, 249, 250, 286
 Gisanē, 132, 161, 190, 191, 192
 Glak: Zénob Glak, 160, 161, 190, 191, 192
 Gołtn, 157, 253, 268
 Gotarzès, 152
 Grande-Bretagne, 163
 Grèce, 39, 131, 155, 165, 168, 171, 179, 206, 232
 Grecs, 9, 17, 29, 31, 40, 54, 70, 76, 78, 114, 123, 134, 138, 145, 160, 165, 174, 175, 179, 184, 219, 227, 265, 267, 271, 278, 280
 Grégoire: Illuminateur, 50, 52, 82, 89, 94, 109, 141, 146, 159, 160, 169, 174, 179, 191, 192, 199, 202, 207, 212, 229, 232, 234, 235, 236, 237, 238, 240, 241, 242, 243, 244, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 254, 255, 256, 257, 258, 260, 261, 262, 263, 265, 267, 268, 270, 273, 274, 276, 278, 279, 284, 285, 286
 Grégoire de Narek, 50, 89
 Grégoire de Tatew, 109
 Grégoire Mamikonean, 281
 Grigoris: le petit fils de saint Grégoire, 248
 Groł: Esprit, scribe, 110, 111, 176

H

Hadrien: empereur, 259
 Halys, 22
 Haraberezaiti, 46
 Hay: Armen, 14, 15, 17, 28, 293
 Hayasa, 14, 15
 Hayassa, 15
 Hayk, 14, 15, 28, 29, 30, 114, 115, 116, 134, 280
 Hayk', 14
 Haykašēn, 29, 115
 Hebat, 37
 Hébreux, 16, 180, 258
 Hélène: Mère de Constantin, 132, 259
 Hélios, 165
 Hellènes, 27
 Hénoticon: Henotikon, 280
 Hépaistos, 197
 Héphaistos, 134, 167

Héraclès, 130, 152, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 185, 197
Hérésie des messaliens, 281
Hermès, 171, 175
Hérodote, 20, 21, 22, 88, 143, 146, 205, 218
Hetk' Yardagołi: trace du voleur de paille, 157
Hippolyte: Hippolyte de Rome, 28
Hittites, 14, 20, 22, 36
Holst, 26, 27
Hourrites, 25, 31, 32
Hripsimē, 153, 236, 260, 270, 281
Huba, 37
Hübschmann, 5, 19
Huṭuini, 37

I

Ibères, 13, 238, 248, 280
Ibérie, 39, 136, 221, 248
Iblis, 99
Idolâtrie, 127, 129, 131, 146, 214, 252
Illuminateur: saint Grégoire l'Illuminateur, 52, 94, 146, 160, 169, 179, 192, 207, 212, 229, 232, 234, 237, 238, 240, 241, 243, 247, 248, 249, 255, 256, 261, 265, 268, 270, 273, 276, 278, 285, 286
Inanna, 130, 181
Inde, 19, 20, 46, 190, 191
Indo-iranien, 136, 151, 171
Indra, 98, 151, 163
Inscriptions akkadiennes, 15
Inscriptions assyriennes, 15, 18, 32, 34
Inscriptions hourrites, 18, 31, 32, 36
Iran, 20, 39, 40, 46, 92, 98, 121, 124, 130, 142, 146, 151, 157, 158, 165, 167, 172, 220, 245, 254, 277, 289, 291, 307, 309
Iraniens, 20, 35, 93, 99, 121, 129, 137, 153, 174
Irenarchus: évêque, 248
Irlande, 155
Isaac, 46, 50
Išpuini, 34
Išpuni, 36
Ištar, 179, 182, 184
Italie, 32, 39

J

Japhet, 28, 115, 184
Jean Baptiste, 161, 192
Jean-Baptiste, 160, 161, 162, 240
Jérémie: La prophétie de Jérémie, 16

Ĵ

Ĵinns, 99, 100, 101, 108, 109

J

Jupiter, 76, 127, 133, 138

Justinien: empereur, 257, 280

K

Kaaba, 50
Kamax, 134, 140
Karafto: Grottes de Karafto, 157
Karkē: mont, 191
Karkē: Mont Karkē, 148, 160
Karmir Blur, 217
Karmir-Blur, 37
Khabadar, 190
Khaldi, 34, 36, 37
Khatchatrian: Armen Khatchatrian, 260
Komitas: catholicos, 260
Koriwn, 234, 244, 253, 266, 269, 270
Koura: fleuve, 221
Krishna, 190
Kučak: poète Nahapet Kučak, 177, 178, 303
Kurdes, 64

L

La porte de Mher, 37
L'abkhazo-adyghien: la langue, 25
Labubna, 238
L'achéménide: la langue, 24
Lalayan: Eduard Lalayan, 48, 72, 74, 86, 156, 178
Langue arménienne, 15, 19, 24, 25, 26, 27, 38, 58, 130, 175, 253, 258, 265, 266, 267, 278, 284, 287, 295, 302, 303, 306, 307
Langue indoeuropéenne, 10
Langue indo-européenne, 19
Langue indo-européenne, 26
Langues anatoliennes, 15, 24
Langues caucasiennes, 25
Langues iraniennes, 24
Larisa, 17
L'assyro-babylonien: la langue, 25
Latins, 111, 138
Lavaš, 81
Lazes, 238, 248
Le hittite: la langue, 24
Le mède: la langue, 24
Le nakh-daghestanais: la langue, 25
Le parthe: la langue, 24
Le syro-araméen: la dialecte, 25
Lebon, 251
Lēo, 64, 200
Léonce: l'archevêque, 237, 242, 250, 251, 273, 278
Les langues thraces, 25
Les Romains, 29, 32, 63, 175, 180, 227, 235
Les Syriens, 29, 188
Lévites, 207
Liban, 49, 61
Lori, 73
Lucullus, 131, 149, 305
Lusinean: Lewon V Lusinean, 229

M

Macaire: évêque de Jérusalem, 273
Macchabées, 156, 180
Macédoine, 17, 21
Macédoniens, 21, 27
Magistros: Grégoire Magistros, 82
Maksoudian, 274
Malxaseanc', 153, 216
Manandyan: Hakob, 249
Manichéens, 166, 185, 215
Mar Bar Bašmin: évêque, 189
Marc Antoine, 149
Marcion: gnostique, 271
Marco Polo, 54
Marie: Mère de Dieu, 150, 288, 307
Marmara, 22
Marr: Nicholas Marr, 24, 203, 248, 250, 288
Mars: La planète, 76, 153
Maspero, 41
Maštoc', 136, 234, 253, 266, 267, 268, 269, 270, 274, 296
Matał: sacrifices d'animaux, 48, 74, 216, 220
Maximien: empereur, 244
Mažan: grand prêtre, 94, 202, 206, 207, 209, 212, 229
Mazdā, 136, 137
Mazdéens, 215
Mc^cxet^ca, 141
Mecque, 50
Mèdes, 10, 13, 34, 35, 38, 90, 111, 132, 144, 201, 217, 245, 248
Mehean, 169, 200
Mehekan: Fête du feu, 166, 167
Mehružan: évêque arménien, 245
Meillet: Antoine Meillet, 24, 131, 169
Melikishvili, 38
Mélitène, 35, 243
Menua, 34, 35, 36, 37
Mercure, 76, 133, 171, 173, 174, 175, 176
Meru, 46
Mésopotamie, 20, 46, 70, 71, 133, 181, 184, 187, 240, 268
Mesrop: Maštoc', 249, 253, 266, 267, 268, 269, 271, 274, 296
Mher, 37, 163
Mher Mamikonean, 169
Mihir, 10, 38, 76, 128, 131, 132, 134, 139, 163, 164, 166, 168, 169, 197, 200, 214, 241, 286, 306
Mihrakan, 167, 168, 214
Mihršapuh: Évêque, 169
Mirhawan: Roi, 169; Ville, 169
Mirhawrik: Général, 169
Mitanni: Royaume de Mitanni, 163
Mithra, 38, 55, 77, 90, 97, 130, 144, 152, 163, 164, 165, 166, 167, 169, 181, 219, 292, 309
Miwron: saint chrême, 50, 66, 94
Mogpašte: Mage, 175

Moïse de Khorène, 15, 16, 28, 31, 35, 52, 57, 76, 85, 104, 108, 113, 115, 117, 119, 124, 127, 128, 133, 137, 150, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 166, 173, 175, 184, 185, 187, 188, 190, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 206, 207, 209, 212, 216, 220, 221, 222, 228, 229, 234, 237, 238, 239, 244, 266, 268, 269, 277, 288, 303
Mont Moriah, 46
Mont *Varag*, 47, 156
Morgan: Jacques de Morgan, 20, 237
Mrēn: église, 281
Muš, 161, 186
Mušel Mamikonean, 107, 245
Mythologie, 9, 10, 46, 72, 78, 114, 117, 127, 157, 208, 233, 249, 255

N

Nabhō: Nebo, 181
Nabok, 133
Naboukh, 133
Nabū: Divinité babylonienne, 133, 171, 173
Nabuchodonosor, 236
Nahhunte: Dieu élamite du soleil, 166
Nāiri, 14, 33
Nalaini, 37
Nanā: Nanē, 179, 180, 182
Nanāi: Nanē, 181
Nanaia: Nanē, 180
Nanē, 10, 47, 130, 132, 134, 139, 179, 184, 197, 241
Narek: monastère de Narek, 202, 303; village, 202
Nāsatya, 163
Nawasard, 140, 212, 213, 260
Nébo, 133
Nébou, 133
Néron, 63, 167, 172
Nersēs, 57, 58, 71, 78, 82, 230, 241, 256, 264, 276, 279
Nersēs de Lampron, 78
Nersēs II, 280
Ners-Mihr: Monastère, 169
Neuf-Sources, 191
Neumann, 27
Nevrouz, 213, 214
Nicée: concile, 273, 277, 281
Nisibe, 50, 133
Nisibis, 235
Noé, 28, 50, 73, 112, 115, 184
Nvart: épouse d'Ara le Beau, 221

O

Ōçax, 58, 59, 61, 222
Ohrmazt, 137
Olympe, 46, 184
Orion, 30, 114
Ormanean, Ormanian, 7, 249, 274, 287, 304
Orménion, 21

Ormizd, 133, 137, 138, 174, 175, 178
 Ormuzd: Ahuramazdāh, 57, 124, 125, 130, 137, 138, 181
 Orodès, 131
 Orontides, 16, 127
 Oskepcorik, 185
 Osroène, 133, 262
 Osrušana: ville, 182
 Ourartiens, 18, 25, 31, 32, 34, 35, 36, 38, 39, 79, 216
 Ourartou, 10, 16, 23, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 40, 44, 253, 283, 302, 308
 Ourmia, 12, 23, 32, 35
 Ourouk, 130

P

Pacoros, 131
 Panthéon, 11, 193
 Panthéon arménien, 126, 133, 139, 187, 199, 232
 Pap: roi, 104, 109, 276, 278, 279
 Pārēn: catholicos, 256, 279
 Pārpeci: Lazar Pārpeci, 8, 232, 259, 269, 305, 308
 Parthes, 99, 126, 130, 131, 133, 149, 152, 180, 181, 245, 292, 300
 Pathnikal, 134
 Paul: apôtre, 202, 258, 286, 287, 288, 296, 300, 310
 pauliciens: Pawhkeci, 185
 Pawstos Biwzand, 104, 109, 234, 240, 255
 Persépolis, 130
 Perses, 9, 10, 17, 29, 34, 46, 55, 57, 78, 90, 99, 102, 111, 121, 125, 126, 143, 144, 147, 152, 161, 162, 166, 167, 173, 183, 196, 201, 212, 214, 217, 218, 219, 233, 235, 245, 259, 265, 271, 277, 283
 Phénicie, 145, 268
 Phrygie, 18, 22, 39, 145
 Phrygiens, 14, 20, 21, 22, 53
 Pierre de Sébaste: évêque, 251
 Plateau anatolien, 12, 22, 283
 Plateau arménien, 9, 12, 20, 22, 23, 25, 35, 39, 41, 44, 51, 53, 79, 129, 141, 157, 227, 230
 Plateau iranien, 12
 Pline l'Ancien, 20, 63
 Plutarque, 131, 147, 149, 173
 Pont, 12, 195
 Pontus, 23
 Proche-Orient, 144, 295, 308

R

Raffi: romancier, 213
 Rashnu: Esprit, 168
 Roi Sédécias de Jérusalem, 38
 Roi Tiridate: Trdat IV, 63, 113, 131, 146, 151, 153
 Romains, 133, 143, 152, 180, 184, 250, 280
 Rome, 28, 155, 163, 167, 171, 172, 237, 244, 249, 289, 296, 306, 309
 Rousa III, 16

Rufin, 269
 Rusa III, 18
 Russell: James Russell, 47
 Russie, 20

S

Sahak: patriarche Sahak II le Parthe, 234, 268, 270, 276, 279, 296
 Šahak: catholicos non grégorides, 256
 Šahapivan: concile, 281
 Saint Jacques: saint Jacques de Nisibe, 50
 Saint Précurseur Jean, 191
 Saint Sépulcre: église, 259
 Salmanasar, 33
 Sām: Héros Sām, 158
 Šamiram: reine d'Assyrie, 48, 221
 Samosate, 268, 269
 Sanatruk, 239
 Sanbulos: Montagne, 152
 Sandāramat: déesse, 219
 Sandaramet, 219
 Sanduxt: Sainte, 202, 239
 Sardouni I, 34
 Sardouni IV, 16
 Sassanide, 133, 181
 Sassanides, 57, 99, 121, 123, 124, 130, 138, 155, 178, 232, 235, 245, 254, 265, 266, 267, 280, 289, 304
 Saṭēnik: princesse, 118, 221, 222
 Šavaršan, 234
 Schleicher, 26
 Scyllis, 158
 Scythes, 38, 188, 217
 Scythie, 38, 39
 Sébaste, 242, 248, 251, 261
 Sébéos, 260
 Šebitu, 37
 Sémiramis, 35, 117
 Sémitiques: mots, 25, 26
 Sévan: lac Sévan, 12, 129
 Shāhpuhr II, 181
 Širakaci: Anania Širakaci, 68, 76, 155, 156, 160, 187
 Šiuini, 37
 Siwnik, 12, 268
 Smbat, 161
 Šnorhali: Nersēs IV Šnorhali, 57, 58, 71, 82, 264
 Sophronius: évêque, 248
 Soseac: les forêts sacrées de Soseac, 201, 217
 Sōsi: platane, 70
 Srausha: Esprit, 168
 Sruanjteanc, 52
 Sruvara: Dragon, 158
 Strabon, 12, 17, 111, 125, 132, 144, 145, 146, 147, 168, 195, 205, 206, 218
 Sumériens, 182
 Sūrā, 142

Surb Karapet, 192
Syrie, 133, 134, 163, 240, 273, 281

T

Tacite, 64, 147, 152, 219
Tamerlan, 161
Taout: Divinité phénicienne, 171
Tarata, 133, 134
Taron, 134, 148, 158, 161, 186, 190, 201, 301
Tarōn, 159, 161, 162, 169, 190, 199, 240, 242, 243, 247, 280, 286, 294
Tatêv: couvent, 202
Taurus, 13, 32, 148, 160
T'ovma Arçruni, 138
Teaṛnēndaraĵ, 59, 61, 263
Teglath-Phalasar Ier, 33
Teišeba, 36, 37
Tertullien, 240
Thaddée, 234, 239, 240, 241, 243
Théodore de Mopsueste, 272
Théodose: Théodose le Grand, 250
Thessalie, 21
Thomas: évêque, 248
Thrace, 18, 21, 39
Tibre, 63
Tigran II: Tigran II le Grand, 129, 131, 132, 149, 159, 167, 179, 184, 187, 193, 206
Tigranakert, 131
Tigran I^{er}, 154
Tigre, 12, 32, 63, 163
Tîl, 47, 134, 179, 197, 199, 241
Tir, 10, 132, 133, 137, 171, 173, 174, 175, 176, 178, 189, 197
Tiragān: Fête, 172
Tiran: roi, 128, 210, 255, 256
Tiribaozos: Satrape arménien, 173
Tiridate I^{er}, 63, 165, 167
Tištrya: Divinité indo-iranienne, 171, 172, 174
Tišya: Divinité du Vedas, 171
Titan, 184
Tonir, 222
Tōnir, 58, 59
Tōrdan, 187, 197, 199, 229
Tōrgom, 28, 115, 303
Tōrk: évêque de Basean et du Bagrevant, 274
Toth: Divinité égyptienne, 171
Toušpa: Toušp, ʤušpuea, 34, 35, 36, 37
Trajan: empereur, 244
Trdat IV, 132, 151, 157, 159, 165, 167, 196, 199, 216, 232, 234, 235, 236, 237, 246, 275, 277, 285
Turquie, 92, 132

U

Ua, 37
Uruk: ville sumérienne, 181

V

Vahagn, 10, 77, 130, 131, 132, 139, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 185, 188, 192, 197, 207, 213, 236, 240, 241, 243, 244, 300, 306
Vahan Mamikonean, 161, 245, 259, 280
Vahnuni, 156, 158
Valarsace, 113, 156
Vaṛaršak, 190, 191
Vaṛaršak, 75, 76, 113, 123, 124, 127, 164, 232
Vaṛaršapat, 174, 199, 234, 240, 259, 262, 266, 270, 281
Van, 12, 14, 23, 26, 31, 32, 33, 34, 36, 37, 47, 53, 101, 115, 116, 163, 181, 234
Van Windekens, 26
Vanatur, 139, 140, 212
Vardan Mamikonean, 254, 278
Vardanank', 284, 291
Vardavar, 66, 212, 214, 264
Varuna, 55, 163
Vaspurakan, 47, 48, 51, 53, 63, 64, 74, 81, 87, 102, 105, 156, 178, 186, 224, 299, 318
Vedas, 171
Vénus, 76, 182, 184, 185
Verathragna, 130
Verethraghna, 152, 153, 155, 157, 158
Verethragna, 151, 157
Victor Hugo, 284
Vieux-perse, 17
Višap, 51, 52, 53, 54, 68, 69, 85; grands serpents légendaires, 47, 51, 68, 93, 157; ville, 190
Višapagorg: tapis à dragons, 53
Vṛam Šapuh: roi, 268
Vṛtānēs, 185, 255
Vṛtānes K'ertōł, 146
Vṛtānēs K'ertōł, 185

X

Xačkār, 51, 52
Xénophon, 24, 40, 41, 53, 79, 173, 219
Xorenaci: Movsēs Xorenaci, 7, 28, 29, 160, 303
Xosrov I^{er}, 162, 196, 217, 235, 236, 244, 266
Xosroviduxt, 132

Y

Yasht, 142, 164
Yašt, 47, 97, 98, 152, 166, 171
Yaštišat, 244
Yézidis, 92
Yovhanik: prêtre de la sainte cathédrale du couvent, 260
Yovhannēs d'Awjun, 185
Yovhannēs Drasxamakercī, 239
Yovhannēs Drasxanakertcī, 243
Yusik, 241, 255, 256, 279; Yusik II de Manazkert, 278

Z

Zar-Mihr: Prince, 169

Zenob Glak, 127, 132

Zénon: empereur d'Orient, 280

Zérouan, 184

Zervanisme, 124, 125

Zeus, 38, 78, 114, 127, 130, 133, 134, 137, 138,
140, 181, 201

Zimanski, 38

Zōrac' Kārer: Kārahunjs (mégolithes), 54

Zoroastre, 121, 122, 133, 139, 142, 237, 303, 305

Zoroastriens, 55, 89, 103, 123, 126, 136, 138, 178,
288

Table des matières

| | |
|---|----|
| Remerciements..... | 4 |
| Translittération..... | 5 |
| Abréviation..... | 7 |
| Introduction..... | 9 |
| | |
| Chapitre 1: Préhistoire du peuple arménien..... | 12 |
| 1.1. La géographie et l'origine des mots arméniens, <i>Armen</i> ou <i>Hay</i> | 12 |
| 1.2. L'origine du peuple..... | 19 |
| 1.3. La généalogie biblique du peuple arménien selon Moïse de Khorène | 28 |
| 1.4. L'Empire ourartien et ses dieux..... | 31 |
| 1.5. L'établissement des Arméniens en Asie Mineure et dans l'Empire ourartien..... | 40 |
| | |
| Chapitre 2: Les religions antiques des Arméniens..... | 43 |
| 2.1. Le culte de la nature..... | 44 |
| 2.1.1. Le culte des montagnes et des rochers..... | 46 |
| 2.1.2. Le culte du feu..... | 55 |
| 2.1.3. Le culte de l'eau..... | 63 |
| 2.1.4. Le culte des phénomènes atmosphériques..... | 67 |
| 2.1.5. Le culte des arbres et des plantes..... | 70 |

| | |
|---|-----|
| 2.2. Le culte des astres..... | 75 |
| 2.2.1. Le culte du soleil..... | 79 |
| 2.2.1. Le culte de la lune..... | 83 |
| 2.3. Le culte des animaux..... | 85 |
| 2.4. Le culte des esprits..... | 92 |
| 2.4.1. Les esprits malins..... | 97 |
| 2.4.2. Les bons esprits..... | 107 |
| 2.5. Le culte des héros..... | 113 |
| 2.6. Le Zoroastrisme..... | 121 |
| | |
| Chapitre 3: La mythologie arménienne..... | 127 |
| 3.1. Les dieux païens, leur origine et leur fonction..... | 136 |
| | |
| Chapitre 4: Les cultes païens d'Arménie..... | 192 |
| 4.1. Les temples païens..... | 194 |
| 4.2. Les prêtres païens..... | 203 |
| 4.3. Les fêtes païennes..... | 210 |
| 4.4. Le sacrifice païen..... | 215 |
| 4.5. Le mariage païen..... | 220 |
| 4.6. Les types de funérailles païennes..... | 224 |
| | |
| Chapitre 5. La réception arménienne du christianisme..... | 231 |
| 5.1. L'évaluation de la conversion au christianisme..... | 233 |

| | |
|--|-----|
| 5.1.1. Les problèmes de la conversion..... | 251 |
| 5.1.2. Les moyens de la conversion au christianisme..... | 257 |
| 5.2. La création de l'alphabet..... | 264 |
| 5.3. La formation de l'Église arménienne..... | 272 |
| | |
| Conclusion..... | 282 |
| Bibliographie..... | 284 |
| Annexe..... | 310 |
| Index..... | 331 |
| Table des matières..... | 339 |

Résumé

La Thèse du doctorat qu'on a élaborée concerne l'histoire religieuse du haut plateau arménien. Selon son titre «Le substrat préchrétien et la réception arménienne du christianisme», vont être présentées la vision religieuse, liturgique, culturelle, anthropologique, sociologique et historique, ainsi que l'étude philologique des peuples du haut plateau arménien en général et du peuple arménien en particulier.

Le champ d'application de ce mémoire est d'étudier dans le domaine de la religion: la sociologie, l'histoire, la liturgie, la mythologie et l'anthropologie suivant les traditions, les mœurs, les mythes, les fêtes, les superstitions et tous les éléments clés qui définissent la culture de la religion. Dans notre étude, l'objet de notre recherche sera de voir quels éléments païens arméniens religieux sont passés dans le christianisme depuis la conversion. Dans les quatre premiers chapitres de la thèse, on étudiera la mythologie arménienne, qui a servi au peuple arménien, comme chez presque toutes les civilisations antiques, à mémoriser les événements passés, ainsi qu'à idéaliser selon la créativité des peuples. En bref, la mythologie arménienne au-delà des croyances exprime la religiosité du peuple arménien.

La situation politique et géographique de l'Arménie a joué un grand rôle pour fonder une riche vision de la religion au voisinage des différents peuples. Le point de vue arménien de la religion, étant une fusion de croyances locales et non locales, a évolué à travers les différentes phases. Même avant le culte des idoles, l'Arménie a été sous l'influence des religions et des cultes des nations environnantes. Ces nations sont les Assyriens, les Chaldéens, les Babyloniens, les Akkadiens, les Perses et les Grecs, avec lesquels les Arméniens entretenaient d'étroites relations linguistiques, spatiales, ethniques ou bien de subordination. Sous l'oppression des influences de la politique étrangère, la vision de la religion arménienne étant une fusion avec la religion locale, a eu son caractère unique.

À travers la thèse, on analysera l'objet de la religion: les puissances abstraites, présentes dans les divinités, les esprits, les aïeux, les endroits réceptacles sacrés de forces, d'arbres, d'eaux, de feux, d'animaux. Ensuite on étudiera le sujet de la religion: l'homme (roi et prêtre), la communauté culturelle (clan, Église, secte, société secrète), et les éléments spirituels de l'homme (âme). Enfin on citera les expressions de l'expérience religieuse: idéaux (croyances, mythes, doctrines) et pratiques (cultes, rites, fêtes, actes magiques).

En étudiant les «Substrats préchrétiens», on est arrivé à la conclusion qu'en essayant de déraciner le «profane», on créa un système «sacré», qui dans le langage philosophique n'existe pas sans la présence du premier. Dans notre étude, on a fait une réflexion sur ce qu'est la politique d'«arméniser» des éléments étrangers, et sur ce qui est passé aussi dans le champ de la foi. La vision du peuple arménien à propos de l'homme, du monde et de Dieu a formé un ordre de croyances: les mythes, les rites et la liturgie, qui ont survécu et ont été transmis de génération en génération sous forme de tradition. Les manières dont de tels éléments sont transmis sont essentiellement les traditions orales, la répétition de la liturgie et des techniques rituelles au travers de l'imitation et de l'apprentissage.

En apparence, l'héritage spirituel païen a été remplacé par l'héritage chrétien, mais en réalité a eu lieu une sublimation du patrimoine précédent. Sur les bases de la culture païenne et des ruines de la religion païenne, l'Église a placé ses fondements. L'Église s'est établie pratiquement grâce à l'invention de l'alphabet au Ve siècle, qui a été appelé l'âge d'or et qui a favorisé la croissance de l'Église arménienne et la prospérité du peuple.

Mots Clés

Arménien, Païen, Chrétien, Histoire, Église, Traditions.

Abstract

The Thesis of the doctorate, which we elaborated, concerns the religious history of the Armenian high plateau. According to its title «The pre-Christian substratum and the Armenian conversion to Christianity», it is going to shed a light on the religious, liturgical, cultural, anthropological, sociological and historic vision, as well as the philological study of the people of the Armenian high plateau generally and the Armenian people specifically.

The scope of this dissertation is to study the field of the religion: the sociology, the history, the liturgy, the mythology and the anthropology following the traditions, the customs, the myths, the feasts, the superstitions as well as the key elements which define the culture of the religion. In our study, the purpose of our research will be to see which pagan Armenian religious elements were passed onto Christianity from the time of the conversion. In the first four chapters of the thesis, we are going to study the Armenian mythology, which have been practiced by the Armenian people, as to almost all the ancient civilizations.

The political and geographical situation of Armenia played a significant role to create its rich vision of the religion. The Armenian view of religion, being an amalgamation of local and non local faiths, evolved through various periods. Even before the cult of idolatry, Armenia was under the influence of the religions and the cults of the nearby nations. These nations were the Assyrians, the Chaldeans, the Babylonians, the Acadians, the Persians and the Greeks, with whom the Armenians maintained linguistic, spatial, ethnic or subordination relations. Under the influence of foreign policy, the vision of Armenian religion being a mixture with the local religions had its unique character.

Through the thesis, we are going to analyze the scope of the religion: the spiritual powers, represented by the divinities, the spirits, the forefathers, the sacred places, the trees, waters, fires, and animals. Later, we are going to study the subject of the religion: the man (king and priest), the religious community (clan, Church, sect, secret society), and the spiritual elements of the man (soul). Finally, we are going to quote the expressions of the religious experience: ideals (faiths, myths, doctrines) and practices (cults, rites, feasts, magical acts).

By studying «The pre-Christian substratum and the Armenian conversion to Christianity», we concluded that by trying to eradicate the «profane», a «sacred» system was created. In our study, we have made a reflection on the policy of «armenisation» of the foreign elements, and also on what has passed in the realm of the faith. The vision of the Armenian people regarding to mankind, the world, and the God formed a system of beliefs: the myths, the rituals and the worship, which survived and were transmitted from generation to generation in the form of tradition. The manner by which such elements are transmitted are essentially the spoken traditions, the repetition of the worship and the ritual techniques through imitation and learning.

Seemingly, the spiritual inheritance of paganism was replaced by the Christian legacy, but in reality had taken place a sublimation of the previous heritage. On the bases of the pagan culture and the ruins of the pagan religion, the Church put its foundations. The Church was established practically thanks to the invention of the alphabet in 5th century, which was called the golden age, it favored the growth of the Armenian Church and the prosperity of the people.

Keywords

Armenian, Pagan, Christian, History, Church, Traditions.